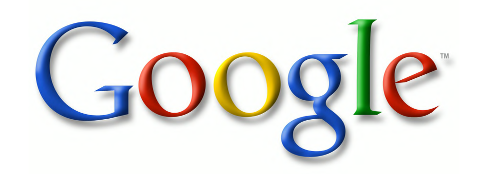
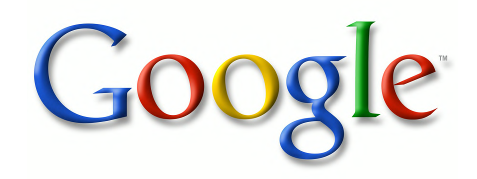
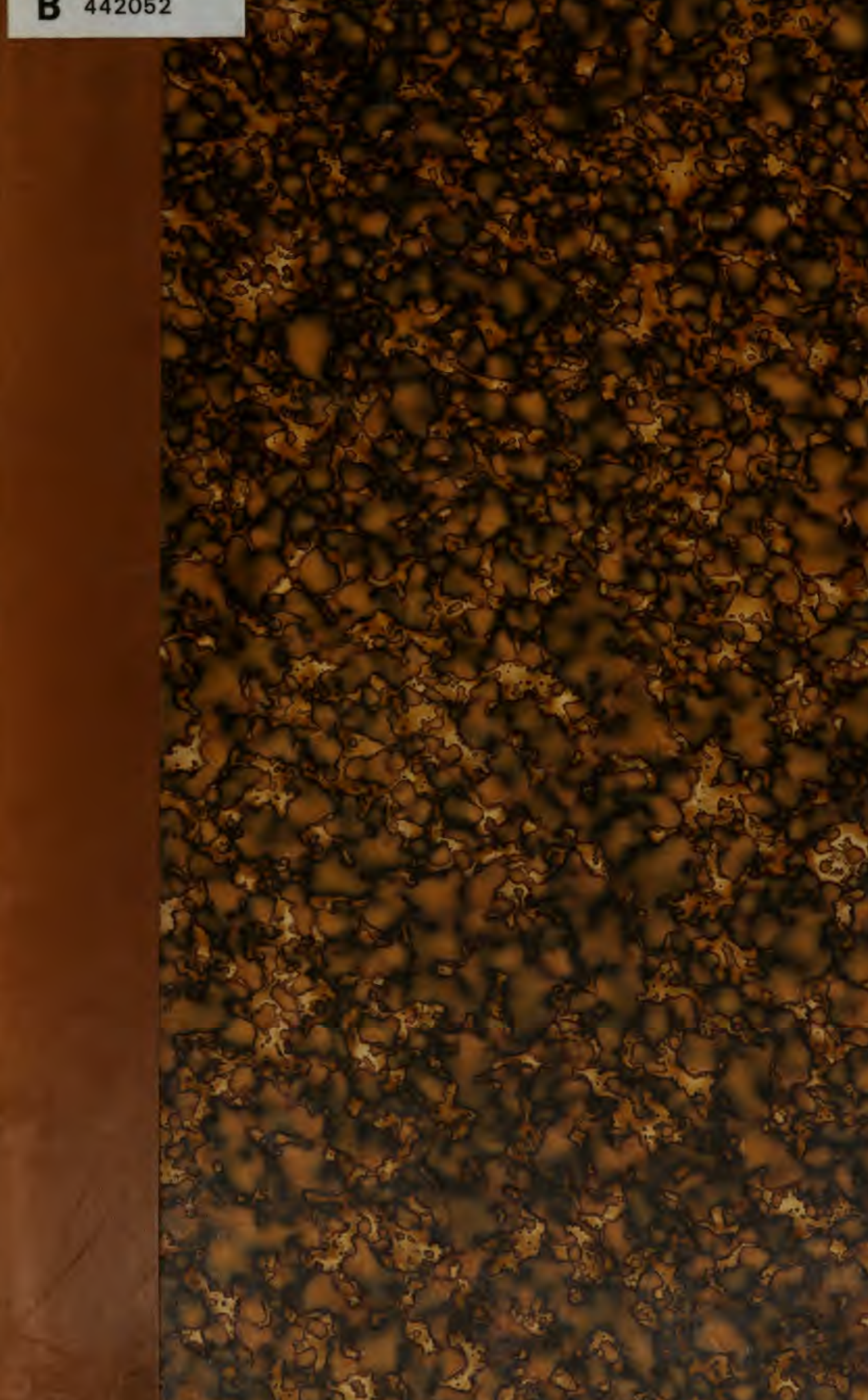





B 442052


SE TAIRE ET FAIRE



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET Cie, RUE DU BAC, 30.

G. GROTE

Vice-Chancelier de l'Université de Londres, Associé étranger de l'Institut de France

HISTOIRE

DE

LA GRÈCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA FIN DE LA GÉNÉRATION CONTEMPORAINE D'ALEXANDRE LE GRAND

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR A.-L. DE SADOUS

Professeur au Lycée impérial de Versailles, Docteur ès lettres de la Faculté de Paris

TOME TREIZIÈME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE PAR L'AUTEUR

AVEC CARTES ET PLANS

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C[ie], ÉDITEURS

A Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1866

1re PARTIE. — GRÈCE LÉGENDAIRE

Ἀνδρῶν ἡρώων θεῖον γένος, οἳ καλέονται
Ἡμίθεοι προτέρῃ γενεῇ.

HÉSIODE.

2e PARTIE. — GRÈCE HISTORIQUE

. . . . . . *Πόλιες μερόπων ἀνθρώπων.*

HOMÈRE.

HISTOIRE DE LA GRÈCE

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

CYRUS LE JEUNE ET LES DIX MILLE GRECS

Empire spartiate. — Marche des Dix Mille Grecs. — Rois perses; Xerxès; Artaxerxês Longue-Main. — Darius Nothus. — Cyrus le Jeune en Iônia; ses opérations vigoureuses contre Athènes. — Jeunesse et éducation de Cyrus. — Son estime pour les Grecs; ses espérances de la couronne — Mort de Darius Nothus; Artaxerxês Mnemôn lui succède. — Préparatifs secrets de Cyrus pour attaquer son frère. — Klearchos et autres Grecs au service de Cyrus. — Administration rigoureuse et conduite prudente de Cyrus — Cyrus réunit son armée à Sardes. — Les Dix Mille Grecs; leur position et leur état. — Xénophon. — Comment Xénophon en vint à rejoindre l'armée de Cyrus. — Cyrus part de Sardes; Kolossæ; Kelænæ. — Peltæ; Keramôn-Agora; Kaystru-Pedion. — Cyrus manque d'argent; Epyaxa lui en fournit. — Thymbrion; Tyriæon; revue des Grecs par Cyrus. — Ikonion; Lykaonia; Tyana. — Défilé du Taurus menant en Kilikia. — Syennesis de Kilikia; sa duplicité; il fournit à Cyrus un secours d'argent. — Cyrus à Tarsos; mutinerie des Grecs; leur refus d'aller plus loin. — Klearchos essaye de réprimer la mutinerie par la sévérité; il échoue. — Il essaye la persuasion; son discours aux soldats. — Son refus d'avancer; bien reçu. — Manœuvres trompeuses de Klearchos pour ramener les soldats à Cyrus. — Les soldats consentent à accompagner Cyrus plus loin; augmentation de paye. — Marche en avant; de Tassos à Issos. — Fuite d'Abrokomas; abandon des défilés. — Portes de Kilikia et de Syria. — Désertion de Xenias et de Pasiôn; prudence de Cyrus. — Cyrus se rend de la mer à Thapsakos sur l'Euphrate. — Résistance active de l'armée; elle passe l'Euphrate à gué — Manœuvre séparée de Menôn. — Abrokomas abandonne la défense du fleuve; son double jeu. — Cyrus marche le long de la rive gauche de l'Euphrate; le désert; privations de l'armée. — Pylæ; Charmandê; dangereuse dispute entre les soldats de Klearchos et ceux de Menôn. — Entrée en Babylonia; trahison d'Orontês; préparatifs pour une

bataille — Discours de Cyrus à ses officiers et à ses soldats. — Idée que se fait Cyrus de la supériorité grecque. — Présent que fait Cyrus au prophète Silanos. — Cyrus passe le fossé non défendu. — Kunaxa; apparition soudaine de l'armée du roi; préparatifs de Cyrus pour une bataille. — Derniers ordres de Cyrus. — Bataille de Kunaxa; victoire facile des Grecs de leur côté. — Attaque impétueuse de Cyrus dirigée sur son frère; Cyrus est tué. — Fuite d'Ariæos et de l'armée asiatique de Cyrus. — Pillage du camp de Cyrus par Artaxerxês; attitude victorieuse des Grecs. — Caractère de Cyrus. — Si ce prince eût réussi, il eût été l'ennemi le plus formidable de la Grèce.

Dans le second chapitre du volume précédent, j'amenais l'histoire des affaires grecques jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse, comprenant une description de la perte permanente du pouvoir souverain, la cruelle oppression temporaire, l'affranchissement et la démocratie renouvelée, qui marquèrent le sort d'Athènes vaincue. La défaite de cette cité jadis puissante, accomplie par la confédération spartiate, — avec l'aide pécuniaire considérable du jeune prince persan Cyrus, satrape de la plus grande partie des côtes ioniennes, — laissa Sparte maîtresse du monde grec pour le moment. Lysandros, son amiral victorieux, employa sa vaste puissance temporaire à établir, dans la plupart des villes, des dékarchies, ou conseils souverains de Dix, composées de ses propres partisans, avec un harmoste lacédæmonien et une garnison lacédæmonienne destinés à imposer leur gouvernement oligarchique. Toutefois, avant de commencer l'exposé, aussi bien qu'il est possible de l'établir, des malheurs inattendus attirés ainsi sur le monde grec, avec leurs conséquences éventuelles, — il sera à propos d'introduire ici le récit des Dix Mille Grecs, avec leur marche dans le cœur de l'Empire des Perses et leur Retraite plus célèbre encore. Cet incident, qui est à part du courant principal des affaires grecques, ferait, rigoureusement parlant, plutôt partie d'une histoire de la Perse que d'une histoire de la Grèce. Mais ses effets sur l'esprit grec et sur le cours futur des affaires grecques furent nombreux et importants, tandis que, comme explication du caractère et de la capacité helléniques, comparés à ceux des Asiatiques contemporains, il est très-remarquable et plein d'instruction.

Cette marche, à partir de Sardes jusqu'au voisinage de

Babylone, conduite par Cyrus le Jeune et entreprise dans le dessein de le mettre sur le trône de Perse, à la place de son frère aîné Artaxerxès Mnemôn, — fut commencée vers mars ou avril de l'année 401 avant J.-C. Ce fut environ six mois après, dans le mois de septembre ou d'octobre de la même année, que fut livrée la bataille de Kunaxa, dans laquelle, bien que les Grecs fussent victorieux, Cyrus lui-même perdit la vie. Ils furent alors obligés de commencer leur retraite, qui occupa environ une année et finalement les amena jusqu'à Byzantion, après qu'ils eurent franchi le Bosphore de Thrace, en octobre ou en novembre, 400 avant J.-C.

La mort du roi Darius Nothus, père et d'Artaxerxès et de Cyrus, arriva vers le commencement de 404 avant J.-C., peu de temps après la ruine entière de l'armée d'Athènes à Ægospotami. Son règne de dix-neuf ans, avec celui de son père Artaxerxès Longue-Main, qui dura près de quarante années, remplit presque tout l'intervalle depuis la mort de Xerxès, en 465 avant J.-C. La fin des règnes, tant de Xerxès que de son fils Artaxerxès, avait en effet été marquée par ces phénomènes de conspiration, d'assassinat, de fratricide et de tragédies de famille, si communs dans la transmission d'un sceptre oriental. Xerxès fut assassiné par le principal officier du palais nommé Artabanos, — qui avait reçu de lui à un banquet l'ordre d'exécuter son fils aîné Darius, mais ne l'avait pas accompli. Artabanos, faisant retomber le blâme de l'assassinat sur Darius, détermina Artaxerxès à le venger en tuant ce dernier; il attenta ensuite à la vie d'Artaxerxès lui-même; mais il échoua et fut tué également, après avoir dirigé le gouvernement pendant quelques mois. Artaxerxès Longue-main, après avoir régné environ quarante ans, laissa le sceptre à son fils Xerxès II, qui fut tué peu de mois après par son frère Sogdien, et celui-ci à son tour fut mis à mort, sept mois après, par un troisième frère, Darius Nothus, mentionné plus haut (1).

---

(1) V. Diodore, XI, 69; XII, 64-71; Ktêsias, Persica, c. 29-45; Aristote

Les guerres entre l'empire persan et Athènes, à la tête de la confédération de Dėlos (477-449 av. J.-C.), ont été déjà racontées dans un des volumes précédents. Mais l'histoire intérieure de l'empire persan pendant ces règnes nous est à peine connue, à l'exception d'une formidable révolte du satrape Megabyzos, mentionnée d'une manière obscure dans les Fragments de Ktêsias (1). Vers 414 avant J.-C., les Égyptiens se révoltèrent. Leur prince indigène Amyrtæos conserva son indépendance, — bien que probablement dans une partie seulement de ce pays et non dans toute son étendue (2). Une dynastie égyptienne indigène lui succéda pendant l'espace de soixante ans. Darius comprima une révolte des Mèdes, qui éclata en 408 avant J.-C., et subséquemment une révolte semblable des Kadusiens (3).

La paix conclue en 449 avant J.-C., entre Athènes et l'empire des Perses, continua, sans violation ouverte, jusqu'à la catastrophe ruineuse qu'éprouva la première près de Syracuse, en 413 avant J.-C. Cependant il y avait eu diverses communications et diverses ambassades de Sparte à la cour persane, par lesquelles elle s'efforçait d'obtenir l'aide du Grand Roi pendant les premières années de la guerre, communications si confuses et si contradictoires qu'Artaxerxès (dans une lettre adressée aux Spartiates, en 425 av. J.-C., et portée par son envoyé Artaphernès, qui fut pris par les Athéniens) se plaignait de ne pouvoir comprendre ce qu'elles signifiaient, — puisque deux Spartiates ne disaient jamais la

---

Polit. V, 14, 8. Ce dernier passage d'Aristote n'est pas très-clair. Cf. Justin, X. 1.

Pour la chronologie de ces rois perses. V. un bon Appendice dans les Fasti Hellenici de M. Fynes Clinton, App. 18, vol. II, p. 313-316.

(1) Ktêsias, Persica, c. 38-40.

(2) V. l'Appendice de M. F. Clinton (mentionné dans la note précédente), p. 317.

Il y avait quelques troupes égyptiennes dans l'armée d'Artaxerxès à la bataille de Kunaxa : d'autre part, il y avait d'autres Égyptiens en état de révolte prononcée. Cf. deux passages de l'Anabasis de Xénophon, I, 8, 9 ; II, 5, 13 ; Diodore, XIII, 46 : et la Dissertation de F. Ley, Fata et Conditio Ægypti sub imperio Persarum, p. 20-56 (Cologne, 1830).

(3) Xénophon, Hellen. I, 2, 19 ; II, 1, 13.

même chose (1). Il paraît que Pissuthnês, satrape de Sardes, se révolta contre le roi de Perse, peu après cette époque, et que Tissaphernês fut envoyé par le Grand Roi pour étouffer cette révolte; et comme il réussit, en gagnant le commandant grec des troupes mercenaires du satrape, il fut récompensé par la possession de la satrapie (2). Nous trouvons Tissaphernês satrape dans l'année 413 avant J.-C., commençant des opérations, conjointement avec les Spartiates, pour détacher les alliés asiatiques d'Athènes, après ses revers en Sicile, et employant les Spartiates avec succès contre Amorgês, le fils révolté de Pissuthnês, qui occupait la forte ville maritime d'Iasos (3).

Le redoublement de vigueur dans les opérations persanes contre Athènes, après que Cyrus le Jeune, fils de Darius Nothus, fut descendu à la côte ionienne en 407 avant J.-C., a été raconté dans le quatrième chapitre du onzième volume, en même temps que le renversement complet de la puissance athénienne, accompli pendant les trois années suivantes. Résidant à Sardes et entrant en coopération active avec les Grecs, cet ambitieux et énergique jeune prince se pénétra bientôt de leur supériorité militaire et de leur efficacité politique, en tant que comparés avec les Asiatiques indigènes. Les talents et le caractère de Lysandros, l'amiral péloponésien, lui inspirèrent une si grande admiration que, quand il fut appelé à la cour pendant la dernière maladie de son père Darius, en 405 avant J.-C., il confia même à cet officier tout son tribut et tous ses trésors, afin qu'il s'en servît pour avancer la guerre (4), qui fut terminée victorieusement pendant son absence.

Cyrus, né après l'avénement de son père au trône, n'avait

(1) Thucydide, IV, 50. Πολλῶν γὰρ ἐλθόντων πρεσβέων οὐδένα ταὐτὰ λέγειν.

Cette inhabileté, ou cette duplicité de la part des envoyés spartiates, sert à expliquer la facilité avec laquelle Alkibiadês les dupa à Athènes (Thucyd. V, 45). V. t. IX, ch. 5 de cette Histoire.

(2) Ktêsias, Persica, c. 52.

(3) Thucydide, VIII, 28. V. t. XI, ch. 1 de cette Histoire.

(4) Xénoph. Hellen. II, 1, 14. Cf. Xénoph. Œconom. IV, 20.

pas plus de dix-huit ans quand il fut envoyé pour la première fois à Sardes (en 407 av. J.-C.) comme satrape de Lydia, de Phrygia et de Kappadokia, et en qualité de commandant de cette division militaire persane qui était rassemblée à la plaine de Kastôlos, commandement ne comprenant pas les Grecs ioniens de la côte, qui dépendaient de la satrapie de Tissaphernês (1). Nous ne pouvons avoir grande confiance dans le récit que Xénophon fait de son éducation, à savoir qu'il avait été élevé avec son frère et beaucoup de jeunes Persans nobles dans le palais royal, — sous la discipline et la contrainte les plus rigoureuses, imposant à tous et à lui avec un succès particulier des habitudes modestes, avec les devoirs réciproques de l'obéissance et du commandement (2). Il est contredit par tous les faits réels que nous lisons touchant la cour persane, et c'est plutôt un échantillon de sentiment grec que de sentiment oriental, plus convenable pour le roman de la Cyropædie que pour l'histoire de l'Anabasis. Mais dans les qualités persanes, à savoir le talent à monter à cheval, l'habileté à manier l'arc et la javeline, la bravoure en campagne, l'audace aussi bien que la patience à la chasse des bêtes sauvages, et la faculté de boire beaucoup de vin sans s'enivrer, — Cyrus était supérieur; et surtout si on le comparait avec son frère aîné Artaxerxês, qui était au moins peu belliqueux, sinon indolent et timide (3). Et bien que la vertu particulière du citoyen hellénique, — sa capacité de commander et d'obéir alternativement, — ne fit pas partie du caractère de Cyrus, cependant il paraît que les affaires et les idées helléniques ne tardèrent pas à faire impression sur son esprit, au point que, quand il arriva pour la première fois à Sardes comme satrape, il apporta avec lui un vif intérêt pour la cause péloponésienne et une vigoureuse antipathie pour cet ancien ennemi qui avait humilié et vaincu les armes persanes

(1) Xénoph. Anab. I, 1, 2; I, 9, 7; Xénoph. Hellen. I, 4, 3.

(2) Xénoph. Anab. I, 9, 3-5; cf. Cyropædie, I, 2, 4-6; VIII, 1, 16, etc.

(3) Plutarque, Artaxerxês, ch. 2-6; Xénoph. Anab. ut sup.

d'une manière si éclatante. J'ai montré dans des chapitres précédents quel zèle il mit à concourir avec Lysandros et les Lacédæmoniens à abattre Athènes (1).

Un jeune homme énergique et ambitieux tel que Cyrus, dès qu'il eut appris par son expérience personnelle à apprécier les Grecs, ne tarda pas à deviner la valeur de tels auxiliaires comme instruments de pouvoir pour lui-même. Afin de coopérer dans la guerre d'une manière efficace, il était nécessaire qu'il agît dans une certaine mesure d'après les idées grecques, et qu'il se conciliât le bon vouloir des Grecs ioniens, de sorte qu'il en vint à combiner le despotisme impérieux et impitoyable d'un prince persan avec quelque chose de la régularité et de l'esprit de système appartenant à un administrateur grec. Quoique plus jeune qu'Artaxerxès, il semble avoir compté dès le début succéder à la couronne de Perse à la mort de son père. La loi de succession dans la famille royale en Perse était si peu déterminée, et les disputes et les fratricides à chaque vacance du trône si constants, que ces plans ambitieux devaient paraître praticables à un jeune homme beaucoup moins ardent que Cyrus. De plus, il était le fils favori de la reine Parysatis (2), qui le préférait de beaucoup à son frère aîné Artaxerxès. Il était né après l'avénement de Darius au trône, tandis qu'Artaxerxès était né avant cet avénement. Et de même que cette dernière considération avait été employée soixante-dix ans auparavant par la reine Atossa (3) pour déterminer son époux Darius, fils d'Hystaspès, à déclarer (même de son vivant) son fils Xerxès comme celui auquel il destinait sa succession, à l'exclusion d'un fils plus âgé, qu'il avait eu d'une autre femme et qui était né avant l'avénement de Darius, — de même il se peut que Cyrus ait songé à la même préférence effective pour lui-même, d'après les solli-

---

(1) V. t. XI, ch. 4, p. 219.

(2) Darius avait eu treize enfants de Parysatis; mais tous, à l'exception d'Artaxerxès et de Cyrus, moururent jeunes. Ktêsias affirme qu'il devait ce renseignement à Parysatis elle-même (Ktêsias, Persica, c. 49).

(3) Hérodote, VII, 4.

citations de Parysatis. Probablement ses espérances furent encore enflammées par ce fait qu'il portait le nom du grand fondateur de la monarchie, dont la mémoire était un objet de respect pour tous les Perses. Ce qui prouve combien il comptait complétement devenir roi, c'est un acte cruel accompli vers la première partie de l'année 405 avant J.-C. Il était exigé, comme partie de l'étiquette persane, que tout homme qui venait en présence du roi plongeât ses mains dans de certaines poches ou larges manches, qui les rendaient pour le moment inapplicables à un usage actif ; mais cette déférence n'était témoignée à personne si ce n'est au roi. Deux cousins germains de Cyrus, fils de Hieramenês (vraisemblablement l'un des satrapes ou hauts dignitaires persans en Asie Mineure) et d'une sœur de Darius, — parurent en sa présence sans se cacher ainsi les mains (1) : sur quoi Cyrus ordonna de les mettre à mort. Le père et la mère se plaignirent amèrement de cette atrocité à Darius, qui fut amené à faire venir Cyrus le visiter en Médie, sur le motif réel que sa propre santé déclinait rapidement.

Si ce jeune prince s'attendait à succéder à la couronne, il était important qu'il fût présent au moment où son père mourrait. En conséquence, il se rendit de Sardes en Médie, avec sa garde du corps de trois cents Grecs, sous l'Arkadien Xenias, qui furent si richement récompensés pour cette marche lointaine que le taux de la paye fut longtemps célèbre (2). Il prit aussi avec lui Tissaphernês comme ami ostensible, bien qu'il semble qu'il y ait eu entre eux une inimitié réelle. Peu après son arrivée, Darius mourut, mais sans se rendre à la requête de Parysatis, qui lui demandait de se déclarer en faveur de Cyrus comme son successeur.

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 8, 9 ; Thucyd. VIII, 58.

Cf. Xénoph. Cyropæd. VIII, 3, 10 ; et Lucien, Navigium seu Vota, ch. 30, vol. III, p. 267, éd. Hemsterhuys avec une note de Du Soul.

Il est remarquable que, dans ce passage des Hellenica, ou Xénophon, ou le copiste, commet l'erreur d'appeler Xerxês (au lieu d'Artaxerxês) père de Darius. Quelques-uns des éditeurs, sans avoir l'autorité de Mss., veulent changer le texte de Ξέρξου en Ἀρταξέρξου.

(2) Xénoph. Anab. I, 4, 12.

Conséquemment Artaxerxês, étant proclamé roi, alla à Pasargadæ, capitale religieuse des Perses, pour accomplir les solennités accoutumées. Ainsi désappointé, Cyrus fut en outre accusé par Tissaphernês de conspirer contre les jours de son frère, qui le fit saisir et fut même sur le point de le mettre à mort, quand l'intercession toute-puissante de Parysatis lui sauva la vie (1). Il fut envoyé à son ancienne satrapie à Sardes, où il retourna avec des sentiments intolérables de colère et d'orgueil blessé, et avec la résolution bien arrêtée de tout tenter pour détrôner son frère. Ce renseignement, qui nous est donné par Xénophon, représente sans doute le récit de Cyrus et de ses amis en circulation dans l'armée de ce prince. Mais si nous considérons les probabilités du cas, nous serons amené à soupçonner que l'accusation de Tissaphernês peut bien avoir été vraie, et que la conspiration de Cyrus désappointé contre son frère a pu être une réalité au lieu d'une fiction (2).

Le moment où Cyrus retourna à Sardes était extrêmement favorable à ses plans et à ses préparatifs. La longue guerre venait d'être terminée par la prise d'Athènes et l'anéantissement de sa puissance. Bon nombre de Grecs, après avoir acquis des goûts et des habitudes militaires, étaient actuellement privés d'emploi; beaucoup d'autres étaient jetés en exil par l'établissement des dékarchies de Lysandros dans toutes les villes à la fois. Ces circonstances fournissaient alors en grande quantité et d'une manière inusitée des recrues capables pour un service bien payé, tel que celui de Cyrus. Ayant déjà un certain nombre de Grecs mercenaires, répartis dans les diverses garnisons de la satrapie, il ordonna aux officiers qui commandaient de fortifier leurs garnisons par autant de soldats péloponésiens additionnels qu'ils pourraient en obtenir. Son prétexte était, —d'abord de se défendre contre Tissaphernês, avec lequel, depuis qu'il avait été dénoncé par lui, il était en guerre ouverte,—

(1) Xénoph. Anab. I, 1, 4.

(2) La chose est présentée ainsi par Justin, V, 11.

ensuite de protéger les cités ioniennes de la côte, qui avaient été jusqu'alors comprises dans le gouvernement de Tissaphernês, mais qui à ce moment s'étaient révoltées spontanément, depuis que l'inimitié de Cyrus contre lui avait été déclarée. Milêtos seule avait été empêchée d'exécuter cette résolution; car Tissaphernês, renforçant sa garnison dans cette ville, avait adopté de violentes mesures de répression, tuant ou bannissant plusieurs des principaux personnages. Cyrus reçut ces exilés milésiens avec toute démonstration de sympathie, réunit immédiatement et une armée et une flotte, sous l'Égyptien Tamos (1), pour assiéger Milêtos par terre et par mer. En même temps, il transmit à la cour le tribut régulier dû par ces villes maritimes, et il essaya, par le crédit de sa mère Parysatis, d'obtenir qu'elles fussent enlevées à Tissaphernês pour lui être transmises. Par là le Grand Roi fut trompé et amené à croire que les nouvelles levées de Cyrus étaient destinées seulement à une guerre particulière entre lui et Tissaphernês, événement qui n'était pas rare entre deux satrapes voisins. Il ne déplaisait pas non plus à la cour qu'un prince suspect fût ainsi occupé à distance (2).

Outre l'armée rassemblée ainsi autour de Milêtos, Cyrus trouva moyen de tenir d'autres troupes à sa portée, quoiqu'à distance et non suspectes. Un officier lacédæmonien, nommé Klearchos, d'un talent et d'une expérience militaires considérables, se présenta comme exilé à Sardes. Il paraît qu'il avait été banni (autant que nous en pouvons juger au milieu de renseignements contradictoires) pour un grave abus d'autorité et une extrême tyrannie, en qualité d'harmoste lacédæmonien à Byzantion, et même pour avoir essayé de se maintenir dans cette ville après que les éphores l'avaient formellement destitué. L'habileté connue et les goûts belliqueux et remuants de Klearchos (3) lui procurèrent la con-

(1) Xénoph. Anab. I. 1, 6; I. 4. 2.

(2) Xénoph. Anab. I. 1, 7, 8. Ὥστε οὐδὲν ἤχθετο (le Roi) αὐτῶν πολεμούντων.

(3) Xénoph. Anab. I, 1, 9; II, 6, 3. Les renseignements contenus ici ne s'accordent pas avec Diodore, XIV, 12; tandis que tous les deux diffèrent d'Iso-

fiance de Cyrus. Ce prince lui donna la somme considérable de dix mille dariques (environ 190,000 fr.), qu'il employa à lever une armée de Grecs mercenaires, pour la défense des villes grecques de la Chersonèse contre les tribus thraces de leur voisinage, maintenant ainsi les troupes réunies jusqu'à ce qu'elles fussent demandées par Cyrus. De plus, Aristippos et Menôn, — Thessaliens de la grande famille des Aleuadæ à Larissa, qui avait toujours conservé son lien d'hospitalité personnelle avec la famille royale de Perse depuis le temps de Xerxès, et qui était alors en relation avec Cyrus (1), — reçurent de lui des fonds destinés à entretenir une armée de deux mille mercenaires pour leurs projets politiques en Thessalia, armée sujette à être rappelée par lui toutes les fois qu'il en aurait besoin. D'autres Grecs aussi, qui avaient probablement contracté des liens semblables d'hospitalité avec Cyrus au service dans la dernière guerre, — Proxenos, Bœôtien ; Agias et Sophænetos, Arkadiens; Socratês, Achæen, etc., — furent autorisés par lui à réunir des soldats mercenaires. Ses desseins prétendus étaient en partie le siége de Milètos, en partie une expédition ostensible contre les Pisidiens, — montagnards belliqueux et pillards qui causaient beaucoup de mal, grâce à leurs places fortes au sud-est de l'Asie Mineure.

Outre ces levées grecques non avouées, Cyrus envoya des députés aux Lacédæmoniens pour invoquer leur aide, en récompense de la manière énergique dont il avait secondé leurs opérations contre Athènes, — et il reçut une réponse favorable. En outre, il rassembla une armée indigène consi-

---

krate (Orat. VIII, De Pace, s. 121 ; Orat. XII, Panath. s. 111) et de Plutarque, Artaxerxês, c. 6.

Je suis en partie le récit de Diodore, en ce que je suppose que les actes de tyrannie qu'il mentionne furent commis par Klearchos comme harmoste de Byzantion. Nous savons qu'il y avait dans cette ville un harmoste lacédæmonien, nommé aussitôt que la ville fut prise, par Lysandros, après la bataille d'Ægespotami (Xénoph. Hellen. II, 2, 2. Ce fut vers la fin de 405 avant J.-C. Nous savons de plus par l'Anabasis que Kleandros y fut harmoste en 406 avant J.-C. Klearchos peut l'avoir été en 404 avant J.-C.

(1) Xénoph. Anab. I, 1, 10; Hérodote, VII, 6; IX, 1; Platon, Menôn, c. I, p. 70; c. II, p. 78 C.

dérable, en faisant tous ses efforts pour se concilier des amis aussi bien que pour inspirer la confiance. « Il était droit et juste, comme un candidat au commandement, » — pour employer une expression d'Hérodote relative au Mède Deiokês (1); maintenant l'ordre et la sécurité dans toute sa satrapie, et punissant les nombreux malfaiteurs avec la dernière rigueur, au point que les grandes routes en montraient d'abondants témoignages vivants dans les personnes d'hommes mutilés, privés de leurs mains, de leurs pieds, ou de la vue (2). Mais il était également exact à reconnaître un service fidèle, tant civil que militaire. Non-seulement il fit diverses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens

---

(1) Hérodote, I, 96. Ὁ δὲ (Deiokês) οἷα μνεώμενος ἀρχὴν, ἰθύς τε καὶ δίκαιος ἦν.

Xénoph. Hellen. III, 1, 1; Diodore, XIV, 19.

(2) Xénoph. Anab. I, 9. 8. Πολλάκις δ' ἰδεῖν ἦν ἀνὰ τὰς στειβομένας ὁδοὺς, καὶ ποδῶν καὶ χειρῶν καὶ ὀφθαλμῶν στερουμένους ἀνθρώπους.

Pour d'autres exemples de mutilation infligée par les Perses, non-seulement à des malfaiteurs, mais à des prisonniers en masse, V. Quinte-Curce, V, 5, 6. Alexandre le Grand approchait de Persépolis, « quum miserabile agmen, inter pauca fortunæ exempla memorandum, regi occurrit. Captivi erant Græci ad quatuor millia fere, quos Persæ vario suppliciorum modo affecerunt. Alios pedibus, quosdam manibus auribusque, amputatis, inustisque barbararum litterarum notis, in longum sui ludibrium reservaverant, » etc. Cf. Diodore, XVII, 69, et les contes prodigieux de cruauté racontés dans Hérodote, IX, 112; Ktêsias, Persica, c. 54-59; Plutarque, Artax. c. 14, 16, 17.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que s'il n'y avait rien où les maîtres persans déployassent une plus grande invention qu'en exagérant les souffrances corporelles infligées à un malfaiteur ou à un ennemi, — à Athènes, toutes les fois qu'un homme était mis à mort en vertu d'une sentence publique, l'exécution se faisait dans l'intérieur de la prison, où l'on administrait au condamné une coupe de ciguë, sans même une exposition publique. C'était le minimum de peine, aussi bien que d'indignité, comme on peut le voir en lisant le récit de la mort de Sokratês, donné par Platon à la fin du Phædôn.

Il est certain qu'en général le sentiment public en Angleterre est plus humain aujourd'hui qu'il ne l'était dans ce temps à Athènes. Cependant un public athénien n'aurait pu supporter la vue d'un citoyen pendu publiquement ou décapité dans la place du marché. Encore bien moins aurait-il pu soutenir la vue des tortures prolongées infligées à Damiens à Paris en 1757 (pendant assez exact de la σκάφευσις persane décrite dans Plutarque, Artaxer. c. 16), en présence d'une multitude immense de spectateurs, alors que toutes les fenêtres ayant vue sur la place de Grève étaient louées à un prix élevé et remplies par la meilleure compagnie de Paris.

hostiles, mais il n'hésita pas à s'exposer lui-même, et se montra plein de munificence, en récompensant le zèle de tous les soldats qui se distinguaient. Il s'attachait les gens tant par une manière d'être séduisante que par des dons faits à propos. Comme c'était l'usage uniforme (et c'est encore la coutume en Orient) de n'approcher Cyrus qu'avec un présent à la main (1); de même il donnait habituellement ces présents à d'autres comme marques de distinction. Par là il acquit l'attachement, non-seulement de tous ceux qui étaient à son service, mais encore des Perses qu'Artaxerxès envoyait sous divers prétextes dans le dessein d'observer ses mouvements. De ces émissaires venus de Suse, quelques-uns étaient même envoyés pour le gêner et l'affaiblir. Ce fut en vertu d'ordres semblables qu'un Perse, nommé Orontês, gouverneur de Sardes, agit, en faisant une guerre ouverte à Cyrus; ce prince le vainquit deux fois, et lui pardonna deux fois, sur une assurance solennelle de fidélité pour l'avenir (2). Dans toutes les conventions, même avec des ennemis avoués, Cyrus tenait exactement ses engagements; de sorte que tout le monde se fiait à sa parole.

Ces vertus (rares dans un chef oriental, soit ancien, soit moderne), — et ces préparatifs secrets, — Cyrus chercha à en recueillir les fruits au commencement de 401 avant J.-C. Xenias, son général à Sardes, réunit toutes les garnisons, laissant juste ce qui suffisait pour la défense des villes. Klearchos, Menôn et les autres généraux grecs furent rappelés, et le siége de Milêtos abandonné; de sorte qu'il se trouva concentré à Sardes un corps de sept mille sept cents hoplites grecs, avec cinq cents hommes armés à la légère (3). D'autres rejoignirent plus tard dans la marche, et il y avait en outre une armée indigène de cent mille hommes environ. C'est avec de tels moyens que Cyrus partit de Sardes (mars ou avril, 401 av. J.-C.). Son dessein réel était tenu secret : son but ostensible, tel qu'il était déclaré et compris par

(1) Xénoph. Anab. I, 9, 13.
(2) Xénoph. Anab. I, 6, 6.
(3) Xénoph. Anab. I, 2, 2-3.

tout le monde, à l'exception de lui-même et de Klearchos, était de vaincre et d'extirper les montagnards pisidiens. Une flotte lacédæmonienne et une flotte persane combinées, sous l'amiral lacédæmonien Samios, côtoyaient en même temps le sud de l'Asie Mineure pour prêter leur concours du côté de la mer (1). Cette coopération lacédæmonienne passait pour une levée privée effectuée par Cyrus lui-même; car les éphores ne voulaient pas se déclarer formellement en hostilité avec le Grand Roi (2).

Le corps de Grecs, immortalisé sous le nom des Dix Mille, qui se disposaient ainsi à se plonger dans tant de périls inattendus, — bien qu'ils s'embarquassent dans un service mercenaire étranger, n'étaient nullement le rebut de la société, ni même des hommes d'une extrême pauvreté. C'étaient pour la plupart des personnes d'une position bien assise, dont plus d'un était même riche. La moitié était des Arkadiens ou des Achæens.

La réputation de Cyrus, sous le rapport d'une conduite honorable et généreuse, était telle que beaucoup de jeunes gens de bonne famille avaient abandonné pères et mères; d'autres, d'un âge mûr, avaient été tentés de quitter leurs épouses et leurs enfants, et il y en eut même quelques-uns qui avaient engagé leur argent pour un équipement avancé à d'autres gens plus pauvres, aussi bien qu'à eux-mêmes (3). Tous comptaient sur une campagne d'une année en Pisidia, qui pourrait bien être pénible, mais qui serait à coup sûr lucrative, et leur permettrait de revenir avec une bourse bien garnie. C'est ce dont les commandants grecs à Sardes les assuraient tous avec confiance, vantant avec l'emphase et l'éloquence propres à des officiers de recrutement, et la li-

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 1.

(2) Diodore, XIV, 21.

(3) Xénoph. Anab. VI, 4, 8. Τῶν γὰρ στρατιωτῶν οἱ πλεῖστοι ἦσαν οὐ σπάνει βίου ἐκπεπλευκότες ἐπὶ ταύτην τὴν μισθοφοράν, ἀλλὰ τὴν Κύρου ἀρετὴν ἀκούοντες, οἱ μὲν καὶ ἄνδρας ἄγοντες, οἱ δὲ καὶ προσανηλωκότες χρήματα, καὶ τούτων ἕτεροι ἀποδεδρακότες πατέρας καὶ μητέρας, οἱ δὲ καὶ τέκνα καταλιπόντες, ὡς χτήματα αὐτοῖς κτησάμενοι ἥξοντες πάλιν, ἀκούοντες και τοὺς ἄλλους τοὺς παρὰ Κύρου πολλὰ καὶ ἀγαθὰ πράττειν. Τοιοῦτοι οὖν ὄντες, ἐπόθουν εἰς τὴν Ἑλλάδα σώζεσθαι. Cf. V, 10, 10.

béralité de Cyrus (1) et les abondantes promesses pour tous les hommes entreprenants.

Entre autres, le Bœôtien Proxenos écrivit à son ami Xénophon, à Athènes, le pressant vivement de venir à Sardes, et offrant de le présenter à Cyrus, qu'il (Proxenos) « considérait comme un meilleur ami pour lui que son propre pays (2) » : témoignage frappant de la manière dont ce service mercenaire étranger étouffait le patriotisme grec, ce que nous reconnaîtrons de plus en plus, à mesure que nous avancerons. Cet Athénien capable et accompli, — qui a droit à une gratitude respectueuse, non pas à la vérité de la part d'Athènes sa patrie, mais de l'armée de Cyrus et du monde intellectuel en général, — appartenait à la classe des chevaliers, ou cavaliers, et il servit, dit-on, en cette qualité à la bataille de Dêlion (3). De sa vie antérieure, nous ne savons que peu ou rien, si ce n'est que c'était un ami dévoué et un auditeur assidu de Sokratês, et c'est de sa plume que nous tirons surtout les souvenirs de la conversation de ce philosophe, comme nous en tirons également le récit de la marche de Cyrus. Dans mon précédent chapitre sur Sokratês, j'ai fait un abondant usage des Memorabilia de Xénophon, et je suis maintenant sur le point d'emprunter à son Anabasis (modèle de narration claire et intéressante) le ré-

---

(1) Cf. des éloges semblables de Ptolémée Philadelphe, afin d'attirer des mercenaires grecs de Sicile en Égypte (Théocrite, XIV, 50-59).

(2) Xénoph. Anabas. III, 1, 4. Ὑπισχνεῖτο δὲ αὐτῷ (Proxenos à Xénophon) εἰ ἔλθοι, φίλον Κύρῳ ποιήσειν, ὃν αὐτὸς ἔφη κρείττω ἑαυτῷ νομίζειν τῆς πατρίδος.

(3) Strabon, IX, p. 403. Le récit qui rapporte que Sokratês emporta sur ses épaules Xénophon blessé et renversé de cheval, et lui sauva la vie, — semble trop douteux pour entrer dans la narration.

Parmi les preuves attestant que Xénophon était au nombre des cavaliers ou ἱππεῖς d'Athènes, nous pouvons faire remarquer, non-seulement sa grande habileté comme cavalier, le grand intérêt personnel qu'il prit à l'équitation, au service de la cavalerie et à ses devoirs comme commandant de cette arme, et à tout ce qui a rapport aux chevaux, comme on le voit dans ses ouvrages publiés, — mais encore le fait que son fils Gryllos servit plus tard parmi les cavaliers athéniens dans le combat de cavalerie qui précéda la grande bataille de Mantineia (Diogen. Laërt. II, 54).

cit des aventures de l'armée de Cyrus, que nous sommes heureux de connaître par une autorité aussi authentique.

En recevant l'invitation de Proxenos, Xénophon se sentit très-disposé à s'y rendre. Comme membre de cette classe de chevaliers, qui trois ans auparavant avait été le principal appui des atrocités des Trente (jusqu'à quel point y fut-il mêlé personnellement? c'est ce que nous ne saurions dire), il est probable que la résidence à Athènes ne lui était pas particulièrement agréable à cette époque. Il demanda l'opinion de Sokratês, qui, craignant que le service sous Cyrus, l'ennemi mortel d'Athènes, ne l'exposât à l'impopularité auprès de ses concitoyens, lui recommanda de s'adresser à l'oracle de Delphes. Xénophon y alla; mais, pour dire vrai, il avait déjà arrêté sa pensée à l'avance. Ainsi, au lieu de demander « s'il devait aller ou refuser, » — posa-t-il simplement cette question : « Auquel des dieux dois-je sacrifier, afin d'obtenir sûreté et succès dans un voyage auquel je songe actuellement? » La réponse de l'oracle indiquant Zeus Basileus comme le dieu auquel il convenait de sacrifier, — fut rapportée par Xénophon; alors Sokratês, bien que mécontent que la question n'eût pas été bien posée quant à l'ensemble du projet, conseilla néanmoins, puisqu'une réponse avait été donnée à ce moment, d'y obéir littéralement. En conséquence, Xénophon, après avoir offert les sacrifices prescrits, partit d'abord pour Ephesos, et de là pour Sardes, où il trouva l'armée prête à se mettre en marche. Proxenos le présenta à Cyrus, qui le pria instamment de prendre du service, promettant de le congédier aussitôt que la campagne contre les Pisidiens serait finie (1). Il fut ainsi amené à rester, toutefois seulement comme volontaire ou ami de Proxenos, sans accepter aucun poste spécial dans l'armée, soit comme officier, soit comme soldat. Il n'y a pas lieu de croire que son service sous Cyrus ait eu réellement l'effet redouté par Sokratês, de le rendre impopulaire à Athènes. Car, bien qu'il fût banni plus tard, cette sentence ne fut

(1) Xénoph. Anab. III, 1, 4-9; V, 9, 22-24.

rendue contre lui qu'après la bataille de Korôneia en 394 avant J.-C., où il combattait comme officier remarquable sous Agésilas, contre ses propres compatriotes et leurs alliés thêbains, — et nous n'avons pas besoin de chercher plus loin les motifs de la sentence.

Quoique Artaxerxês, soupçonnant en général les vues ambitieuses de son frère, eût envoyé diverses personnes pour le surveiller, cependant Cyrus s'était arrangé pour gagner ou neutraliser ses espions, et avait masqué ses préparatifs si habilement qu'aucun avis ne fut porté à Suse avant que la marche fût sur le point de commencer (mars ou avril, 401 av. J.-C.). Ce fut alors seulement que Tissaphernês, voyant le siége de Milêtos abandonné, et la vaste armée rassemblée à Sardes, devina qu'on songeait à quelque chose de plus qu'à combattre simplement des maraudeurs pisidiens, et il alla en personne avertir le roi; celui-ci commença ses préparatifs immédiatement (1). Ce que Tissaphernês avait deviné était un secret pour tous les hommes de l'armée, pour Proxenos aussi bien que pour le reste, quand Cyrus, après avoir confié l'administration provisoire de sa satrapie à quelques parents persans, et à son amiral, l'Égyptien Tamos, commença sa marche dans une direction sud-est en partant de Sardes, et en passant par la Lydia et la Phrygia (2). Une marche de trois journées, distance fixée à vingt-deux parasanges (3), l'amena au Mæandros : une marche additionnelle

(1) Xénoph. Anab. I, 2, 4; II, 3, 19. Diodore (XIV, 11), citant d'après Ephore, affirme que la révélation à Artaxerxês fut faite par Pharnabazos, qui l'avait apprise grâce à la finesse de l'exilé athénien Alkibiadês. Que ce dernier y ait été mêlé en quelque chose, cela semble improbable. Mais Diodore, dans plus d'une occasion, confond Pharnabazos et Tissaphernês.

(2) Diodore, XIV, 19.

(3) La parasange était une mesure de longueur chez les Perses, mais, selon Strabon, n'ayant pas une valeur uniforme dans toutes les parties de l'Asie; dans quelques parties, on la regardait comme équivalant à 30 stades, dans d'autres à 40, dans d'autres à 60 (Strabon, XI, p. 518; Forbiger, Handbuch der Alten Geograph. vol. I, p. 555). Cette variabilité de sens n'est nullement extraordinaire, quand nous nous rappelons les différences entre les milles anglais, irlandais et allemands, etc.

Hérodote nous dit d'une manière distincte ce qu'*il* entendait par une parasange, et ce que le gouvernement

de huit parasanges, après qu'il eut traversé ce fleuve, le conduisit à Kolossæ, ville florissante de Phrygia, où Menôn le rejoignit avec un renfort de mille hoplites et de cinq cents

---

persan de son temps reconnaissait comme tel dans son mesurage de la grande route de Sardes à Suse, aussi bien que dans son mesurage de territoire dans des vues de tribut (Hérodote, V, 53; VI, 43). C'était 30 stades grecs = près de 3 1/2 milles anglais ou près de 3 milles géographiques (= 5 kilom. 630 mèt.). La distance de deux en deux stations successivement, sur la route de Sardes à Suse (qui était « toute habitée et toute sûre, » διὰ οἰκεομένης τε ἅπασα καὶ ἀσφαλέος), semblerait avoir été mesurée et marquée en parasanges et fractions de parasange. Il paraît probable, d'après le récit que fait Hérodote de la marche de Xerxês (VII, 26), que cette route, partant de Kappadokia et franchissant le fleuve Halys, passait par Kelænæ et Kolossæ jusqu'à Sardes, et par conséquent que la route que Cyrus prit pour sa marche, depuis Sardes jusqu'à Kelænæ au moins, a dû être mesurée et marquée ainsi.

Xénophon aussi, dans son calcul des étapes de la route (II, 2, 6; VII, 8, 26), suppose que la parasange équivaut à 30 stades, tandis qu'il donne, pour la plupart, chaque journée de marche calculée en parasanges. Or, même au début de la marche, nous n'avons aucune raison pour croire qu'il y eût un mesureur officiel des routes accompagnant l'armée en marche, comme Bætôn, ὁ Βηματιστὴς Ἀλεξάνδρου, dans l'invasion d'Alexandre : V. Athénée, X, p. 442, et Geier, Alexandri Magni Histor. Scriptt. p. 357. Cependant Xénophon, dans toute la marche, même jusqu'à Trapézonte, compte par parasanges les journées de marche de l'armée, non-seulement en Asie Mineure, où il y avait des routes, mais dans le désert de l'Arabie entre Thapsakos et Pylæ, — par les neiges de l'Arménie, — et par le territoire des barbares Chalybes. Il nous dit que dans le désert de l'Arabie elle fit 90 parasanges en treize jours, ou tout près de 7 parasanges par jour, — et cela aussi dans l'extrême chaleur de l'été. Il nous dit de plus que dans les neiges profondes de l'Arménie, et au cœur de l'hiver, elle fit 15 parasanges en trois jours; et à travers le territoire (également couvert de neige) des belliqueux Chalybes, 50 parasanges en sept jours, ou plus de 7 parasanges par jour. De telles marches, à trente stades par parasange, sont impossibles. Et comment Xénophon mesura-t-il la distance parcourue ?

Les plus intelligents investigateurs et voyageurs modernes, — le major Rennell, M. Ainsworth, M. Hamilton, le colonel Chesney, le professeur Koch, etc., n'offrent aucune solution satisfaisante de la difficulté. Le major Rennell compte les parasanges comme égales à 2·25 milles géographiques ; M. Ainsworth à 3 milles géographiques; M. Hamilton (Travels in Asia Minor, c. 42, p. 200) à un peu moins de 2 1/2 milles géographiques. Le colonel Chesney (Euphrat. and Tigris, ch. 8, p. 207) à 2·608 milles géographiques entre Sardes et Thapsakos, — à 1·98 milles géographiques entre Thapsakos et Kunaxa, — à un peu moins, sans spécifier la quantité, pendant la retraite. Il est évident qu'il n'y a pas de base certaine sur laquelle on puisse s'appuyer, même pour la première partie de la route, encore bien moins pour la retraite. La distance entre Ikonion et Dana (ou Tyana) est une des quantités sur lesquelles M. Hamilton fonde son calcul; mais nous ne sommes nullement certain que Cyrus

peltastes, — Dolopes, Ænianes et Olynthiens. Il marcha ensuite trois jours dans la direction de Kelænæ, autre ville phrygienne « grande et florissante » avec une citadelle très-

---

ait pris la route directe de marche; il semble plutôt s'être détourné de son chemin, en partie pour piller la Lykaonia, en partie pour conduire la princesse kilikienne chez elle. L'autre point, sur lequel insiste M. Hamilton, est la distance entre Kelænæ et Kolossæ, deux villes dont la position semble bien prouvée, et qui sont sur les meilleures cartes modernes séparées par 52 milles géographiques. Xénophon appelle la distance 20 parasanges. En admettant que la route par laquelle il marchait ait été la même que celle que l'on suit aujourd'hui, cela mettrait la parasange de Xénophon à 2·6 milles géographiques. J'ai fait remarquer auparavant que la route entre Kolossæ et Kelænæ était probablement mesurée et comptée en parasanges; de sorte que Xénophon, en donnant le nombre de parasanges entre ces deux villes, parlerait d'après une autorité officielle.

Même un siècle et demi plus tard, le géographe Eratosthène ne trouvait pas possible d'obtenir des mesurages exacts dans une grande partie du pays traversé par Cyrus (Strabon, II, p. 73).

Le colonel Chesney fait remarquer : — « De Sardes à Kunaxa, ou aux montagnes de Mohammed, il ne peut y avoir beaucoup au-dessus ou au-dessous de 1265 milles géographiques, faisant 2·364 milles géographiques pour chacune des 535 parasanges données par Xénophon entre ces deux endroits. »

Comme mesure de distance, la parasange de Xénophon ne mérite évidemment aucune confiance. Est-il admissible de croire, dans la description de cette marche, que les parasanges et les stades de Xénophon soient des mesurages plutôt de temps que d'espace? De Sardes à Kelænæ, il avait une route mesurée dont les distances étaient comptées en parasanges; il est probable que la même manière de mesurer et de compter se continuait plus loin, jusqu'à Keramôn — Agora et à Kaystru-Pedion (vu que j'imagine que la route de Kelænæ vers l'Halys et la Kappadokia doivent avoir passé par ces deux endroits), — et il se peut qu'elle se soit continuée même jusqu'à Ikonion ou à Dana. Par là, au moyen de ces premières marches, Xénophon eut l'occasion de se former en gros une idée du temps (mesuré par le cours du soleil) qu'il fallut à l'armée pour faire une, deux ou trois parasanges; et quand il arriva aux portions ultérieures de la route, il appela *cette longueur de temps* du nom d'une, de deux ou de trois parasanges. Cinq parasanges semblent avoir signifié pour lui une pleine journée de marche; trois ou quatre, une faible journée; six, sept ou huit, une longue ou très-longue journée.

Nous devons nous rappeler que les Grecs du temps de Xénophon n'avaient pas de moyens portatifs pour mesurer les heures, et ne divisaient pas habituellement le jour en heures, ni en aucune autre fraction reconnue. Les astronomes alexandrins, près de deux siècles plus tard, furent les premiers à employer ὥρη dans le sens d'heure (Ideler, Handbuch der Chronologie, vol. I, p. 239).

Ceci peut servir à expliquer le sens de Xénophon, quand il parle de marches de cinq ou de sept parasanges dans les neiges profondes de l'Arménie; toutefois, je ne suppose pas qu'il eût ce moyen à l'esprit d'une manière uniforme et constante. Parfois, à ce qu'il semblerait, il a dû se servir du mot dans son sens habituel de distance.

forte tant par la nature que par l'art. Là il s'arrêta non moins de trente jours, afin d'attendre l'arrivée de Klearchos, avec sa division de 1,000 hoplites, de 800 peltastes thraces, et de 200 archers krêtois : en même temps Sophænetos arriva avec 1,000 nouveaux hoplites, et Sosias avec 300. Ce total de Grecs fut passé en revue par Cyrus en un seul corps à Kelænæ ; 11,000 hoplites et 2,000 peltastes (1).

Jusqu'à Kelænæ, sa marche avait été dirigée droit vers la Pisidia, territoire près des frontières duquel cette ville est située. Jusque-là donc on entretint l'illusion que Cyrus avait fait naître lors du départ. Mais, en quittant Kelænæ, il s'écarta dans sa marche de la Pisidia, dans une direction presque septentrionale; d'abord en deux jours il fit dix parasanges jusqu'à la ville de Peltæ; ensuite, en deux jours encore, douze parasanges, jusqu'à Keramôn — Agora, la dernière ville dans le district adjacent à la Mysia. A Peltæ, dans une halte de trois jours, le général arkadien Xenias célébra la grande fête de son pays, les Lykæa, avec ses jeux et ses combats habituels, en présence de Cyrus. De Keramôn — Agora, Cyrus parcourut en trois jours la distance inaccoutumée de trente parasanges (2), jusqu'à une ville appelée Kays-

(1) Xénoph. Anab. I, 2, 8, 9. Sur Kelænæ, Arrien, Exp. Al. I, 29, 2 ; Quinte-Curce, III, 1, 6.

(2) Ces trois marches, chacune de dix parasanges, de Keramôn-Agora à Kaystru-Pedion, — sont les plus longues consignées dans l'Anabasis. Il est assez surprenant de les trouver telles, car il ne semble pas que Cyrus ait eu des motifs pour accélérer la marche en avant. Quand il fut arrivé à Kaystru-Pedion, il s'arrêta cinq jours. Koch (Zug der Zehn Tausend, Leipzig, 1850, p. 19) fait remarquer que les trois journées de marche qui semblent avoir disparu du calcul de Xénophon, en comparant les articles avec le total, pourraient convenablement être placées ici ; de sorte que ces trente parasanges auraient occupé une marche de six jours au lieu de trois : cinq parasanges par jour. Toute la marche que Cyrus avait faite jusqu'ici en partant de Sardes, comprenant la route de Keramôn-Agora à Kaystru-Pedion, suivait la grande route de Sardes vers le fleuve Halys, la Kappadokia et Suse. Cette route (comme nous pouvons le voir par la marche de Xerxès, Hérodote, VII, 26 ; V, 52) passait par Kelænæ et par Kolossæ, bien que ce soit un prodigieux écart de la ligne droite. A Kaystru-Pedion, Cyrus semble avoir quitté cette grande route, prenant un chemin différent dans une direction presque sud-est vers Ikonion. Au sujet du point, à peu près vers Synnada, où ces diverses routes se

tru-Pedion (la plaine du Kaystros), où il s'arrêta pendant cinq jours. Là son repos fut troublé par les murmures des soldats grecs, qui n'avaient pas reçu de paye pendant trois mois (Xénophon nous avait dit auparavant que c'étaient pour la plupart des hommes qui avaient quelques moyens personnels), et qui maintenant se pressaient en foule autour de sa tente pour réclamer leur arriéré. Cyrus était si appauvri par des déboursés antérieurs, — peut-être aussi par des remises de tribut faites dans le dessein de se populariser, — qu'il était absolument sans argent, et qu'il fut obligé de les renvoyer encore avec des promesses. Et sa marche aurait bien pu finir là, s'il n'eût été tiré d'embarras par l'arrivée d'Epyaxa, épouse du prince Kilikien Syennesis, qui lui apporta une somme d'argent considérable, et le mit à même de donner aux soldats grecs quatre mois de paye à la fois. Quant aux soldats asiatiques, il est probable qu'ils reçurent peu de chose au delà de leur nourriture.

Deux jours suivants de marche, encore à travers la Phrygia, amenèrent l'armée à Thymbrion; deux de plus à Tyriæon. Chaque journée de marche est appelée cinq parasanges (1). Ce fut là que Cyrus, s'arrêtant trois jours, passa

croisaient, V. M. Ainsworth, Trav. in the Track, p. 28.

Je ne partage pas les doutes qui ont été élevés au sujet de l'exactitude de Xénophon, dans sa description de la route de Sardes à Ikonion, bien que plusieurs des endroits qu'il mentionne ne nous soient pas connus autrement, et que leurs positions ne puissent pas être exactement identifiées. C'est un grand écart de la ligne droite. Mais nous attachons plus d'importance aujourd'hui à cette circonstance qu'on ne l'aurait fait du temps de Xénophon. Des routes droites, s'étendant systématiquement sur une région considérable, ne sont pas de cette époque; les communications étaient probablement toutes faites dans l'origine, entre une ville voisine et une autre ville, sans qu'on songeât beaucoup à ménager la distance, et sans qu'on songeât du tout à favoriser le commerce entre des endroits éloignés.

C'était précisément vers ce temps que le roi Archelaos commençait à « ouvrir des routes droites » en Macedonia, — ce que Thucydide semble signaler comme une chose remarquable (II, 100).

(1) Ni Thymbrion, ni Tyriæon ne peuvent être identifiés. Mais il semble que ces deux villes ont dû être situées sur la ligne de route parcourue actuellement par les caravanes de Smyrne à Konieh (Ikonium), ligne de route qui suit une direction entre les montagnes appelées Emir Dagh, au nord-est, et celles appelées Sultan Dagh, au sud-ouest (Koch, Der Zug der Zehn Tausend, p. 21, 22).

son armée en revue pour faire plaisir à la princesse kilikienne Epyaxa, qui accompagnait encore la marche. Il fit d'abord défiler ses troupes asiatiques en ordre devant lui, cavalerie et infanterie dans leurs divisions séparées; ensuite lui-même dans un char, et Epyaxa dans une harmamaxa (sorte de voiture ou litière couverte avec un pavillon qui s'ouvrait ou se fermait à volonté), passèrent tout le long du front de la ligne grecque, rangée séparément. Les hoplites étaient placés sur quatre de profondeur, tous en grande tenue, casques d'airain, tuniques de pourpre, jambières ou grandes guêtres, et les boucliers frottés, brillants, tirés récemment des enveloppes dans lesquelles on les portait pendant une simple marche (1). Klearchos commandait la gauche et Menôn la droite, les autres généraux étant distribués dans le centre. Après avoir terminé sa revue le long de toute la ligne et pris place avec la princesse kilikienne à une

(1) Εἶχον δὲ πάντες κράνη χαλκᾶ, καὶ χιτῶνας φοινικοῦς, καὶ κνημῖδας, καὶ τὰς ἀσπίδας ἐκκεκαθαρμένας.

Quand l'hoplite était en marche, sans qu'on attendît un ennemi, le bouclier semble avoir été porté derrière lui, avec l'enveloppe qui y était attachée (V. Aristoph. Acharn. 1085, 1089-1149); il était retenu par la courroie autour de son cou et de son épaule. Parfois, il est vrai, il avait l'occasion de se soulager du fardeau, en mettant le bouclier dans un chariot de bagages (Xénoph. Anab. I, 7, 20). Les officiers en général, et sans doute quelques soldats, pouvaient ordonner à des serviteurs de porter leurs boucliers (IV, 2, 20; Aristoph. *l. c.*).

A l'occasion de cette revue, les boucliers furent tirés de leurs enveloppes, frottés et rendus brillants comme avant une bataille (Xénoph. Hellen. VII, 5, 20), ensuite suspendus autour du cou ou des épaules, et soutenus par le bras gauche, qui était passé par les anneaux ou courroies attachés à son côté concave ou intérieur.

Relativement aux étuis ou enveloppes du bouclier, voir un curieux stratagème du Syracusain Agathoklês (Diodore, XX, 11). Les soldats romains portaient aussi leurs boucliers dans des enveloppes de cuir, quand ils étaient en marche (Plutarque, Lucull. c. 27).

Il est à remarquer que Xénophon, en énumérant les armes des soldats de Cyrus, ne mentionne pas de *cuirasses* qui (bien que portées quelquefois, V. Plutarque, Dion, c. 30) ne l'étaient pas habituellement par les hoplites, qui avaient de lourds boucliers. Il est tout à fait possible que *quelques* hommes de l'infanterie de Cyrus aient eu des cuirasses aussi bien que des boucliers, puisque chaque soldat se fournissait ses propres armes; mais Xénophon ne dit que ce qui était commun à tous.

Les cavaliers grecs portaient communément une lourde cuirasse, mais n'avaient pas de bouclier.

certaine distance en face d'elle, Cyrus envoya son interprète aux généraux, et exprima le désir de les voir charger. En conséquence, les ordres furent donnés, les lances tendues, les trompettes sonnèrent, et toute l'armée grecque s'avança en ordre de bataille avec les cris de guerre accoutumés. A mesure qu'elle avançait, le pas devenait accéléré, et elle alla droit contre la portion du campement asiatique où se trouvaient les vivres. La terreur causée par cette vue fut telle que tous les Asiatiques s'enfuirent sur-le-champ, et abandonnèrent ce qu'ils avaient, — Epyaxa elle-même parmi les premiers, quittant son palanquin. Quoiqu'elle eût au nombre de ses gardes personnels quelques Grecs d'Aspendos, elle n'avait jamais vu auparavant une armée grecque, et elle fut frappée d'admiration aussi bien que de terreur, à la grande satisfaction de Cyrus qui vit dans cette scène un augure de son prochain succès (1).

Trois jours d'une nouvelle marche (appelés vingt parasanges en tout) amenèrent l'armée à Ikonion (aujourd'hui Konieh), la dernière ville de Phrygia, où Cyrus fit une halte de trois jours. Il marcha ensuite pendant cinq jours (trente parasanges) à travers la Lykaonia, contrée qu'il permit aux Grecs de ravager, vu qu'elle était en dehors de sa satrapie, et même hostile. La Lykaonia étant immédiatement sur les frontières de la Pisidia, les habitants en étaient probablement regardés comme Pisidiens, puisqu'ils avaient le même caractère de pillards (2); de sorte que Cyrus réalisait en partie le prétendu dessein de son expédition. Il approchait aussi par là du mont Taurus, qui le séparait de la Kilikia, et là il envoya la princesse kilikienne, avec Menôn et sa division, franchir la montagne par un défilé plus court et plus direct, mais vraisemblablement peu fréquenté et trop difficile pour toute l'armée, afin qu'ils pussent aller droit en Kilikia (3), à l'arrière de Syen-

(1) Xénophon, Anab. I, 2, 16-19.

(2) Xénoph. Anab. III, 2, 25.

(3) Ce défilé plus court et plus direct traverse le Taurus par Kizil — Chesmeh, Alan Buzuk et Mizetli : il conduisait directement à la ville kilikienne

nesis, qui occupait le défilé régulier plus vers le nord. Ayant l'intention d'entrer avec le gros de son armée par ce dernier défilé, Cyrus s'avança d'abord par la Kappadokia (marche de quatre journées, vingt-cinq parasanges) jusqu'à Dana, ou Tyana, ville florissante de Kappadokia, où il s'arrêta trois jours, et où il mit à mort deux officiers perses, accusés de conspirer contre lui (1).

Ce défilé régulier dans le Taurus, les célèbres Tauri-Pylæ ou Portes kilikiennes, était occupé par Syennesis. Bien que route carrossable, il était cependant à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, étroit, escarpé, bordé de hautes terres de chaque côté, et traversé par un mur avec des portes, de sorte qu'il ne pouvait être forcé, quelque faiblement qu'on l'eût défendu (2). Mais le prince kilikien, alarmé à la nouvelle que Menôn avait déjà franchi les montagnes par le défilé moins fréquenté sur ses derrières, et que la flotte de Cyrus longeait la côte, évacua sa position imprenable et recula jusqu'à Tarsos, d'où il se retira encore, accompagné de la plupart des habitants, et se rendit à une place forte et inaccessible sur les montagnes. En conséquence, Cyrus, montant sans opposition le grand défilé ainsi abandonné, parvint à Tarsos après une marche de quatre jours, et il y rejoignit Menôn et Epyaxa. Deux lochi, ou compagnies de la division de Menôn, s'étant dispersés pendant leur marche pour piller, avaient été taillés en pièces par les indigènes :

---

de Soli, qui était un port de mer, et fut plus tard appelée Pompeiopolis. Il est donné dans les Tables de Peutinger comme la route d'Iconium à Pompeiopolis (Ainsworth, p. 40 *seq.*; Chesney, Euph. and Tigr. II, p. 209).

(1) Xénoph. Anab. I, 2, 20.

(2) Xénoph. Anab. I, 2, 21; Diodore, XIV, 20. V. M. Kinneir, Travels in Asia Minor, p. 116; le colonel Chesney, Euph. and Tigr. vol. I, p. 293-354; et M. Ainsworth, Travels in the Track of the Ten Thousand, p. 40 *seq.*; et son autre ouvrage, Travels in Asia Minor, vol. II, ch. 30, p. 70-77; et Koch, Der Zug der Zehn Tausend, p. 26-172, pour une description de ce mémorable défilé.

Alexandre le Grand, aussi bien que Cyrus, fut assez heureux pour trouver ce passage imprenable abandonné, à ce qu'il semble, par la pure stupidité ou la pure insouciance du satrape qui aurait dû le défendre, et qui n'avait pas pour l'abandonner la même excuse qu'avait eue Syennesis à l'approche de Cyrus (Arrien, Exp. Alex. II, 4; Quinte-Curce, III, 9, 10, 11).

aussi le gros de l'armée grec prit-il alors sa revanche en pillant et la ville et le palais de Syennesis. Ce prince, bien qu'invité avec Cyrus à revenir à Tarsos, refusa d'abord ; mais il fut enfin décidé par les conseils persuasifs de son épouse à retourner avec un sauf-conduit. Il fut amené à contracter une alliance, à échanger des présents avec Cyrus, et à lui donner une somme d'argent considérable pour son expédition, plus un contingent de troupes : il fut stipulé en retour que la Kilikia ne serait plus ravagée, et que les esclaves enlevés pourraient être repris partout où on les trouverait (1).

Il semble évident, bien que Xénophon ne nous le dise pas directement, que la résistance de Syennesis (ce fut le nom ou titre constant des princes héréditaires de Kilikia sous la couronne de Perse) était une pure feinte; que la visite d'Epyaxa avec un secours d'argent pour Cyrus, et l'admission de Menôn et de sa division dans le Taurus, étaient des manœuvres faites en collusion avec lui, et que, pensant que Cyrus réussirait, il était disposé à appuyer sa cause, s'appliquant toutefois à se donner l'air d'avoir été accablé, dans le cas où Artaxerxès serait victorieux (2).

Toutefois, on put croire d'abord que la marche de Cyrus était destinée à finir à Tarsos, où il fut obligé de rester vingt jours. L'armée avait déjà dépassé la Pisidia, but ostensible de l'expédition pour laquelle les troupes grecques avaient été engagées; aucun d'eux, ni officier, ni soldat, n'ayant aucun soupçon du contraire, à l'exception de Klearchos, qui était dans le secret. Mais tous virent alors qu'on leur en avait imposé, et reconnurent qu'on les conduisait contre le

---

(1) Xénoph. Anab. I, 2, 23-27.

(2) Diodore (XIV, 20) représente Syennesis comme jouant un double jeu, bien que contre son gré. Il ne fait pas mention de la conduite d'Epyaxa.

C'est ainsi que Tite-Live dit, au sujet de la conduite des courtisans macédoniens, par rapport à l'inimitié entre Perseus et Demetrios, les deux fils de Philippe II de Macédoine : « Crescente in dies Philippi odio in Romanos, cui Perseus indulgeret, Demetrius summâ ope adversaretur, prospicientes animo exitum incauti a fraude fraternâ juvenis — *adjuvandum, quod futurum erat, rati, fovendamque spem potentioris, Perseo se adjungunt,* » etc. (Tite-Live, XL, 5).

roi de Perse. Outre le ressentiment que leur causait cette tromperie, ils reculaient complétement devant le danger, non par crainte des armes persanes, mais à cause des terreurs que leur inspiraient une marche de trois mois, à partir de la côte, pour s'avancer dans l'intérieur, et l'impossibilité du retour, ce qui avait si fortement affecté le roi spartiate Kleomenês (1) un siècle auparavant; la plupart d'entre eux (comme je l'ai fait remarquer plus haut) étant des hommes de position et de familles honnêtes dans leurs villes respectives. En conséquence, ils déclarèrent leur détermination de ne pas avancer plus loin, vu qu'ils n'avaient pas été engagés pour combattre contre le Grand Roi (2).

Des officiers grecs, chacun (Klearchos, Proxenos, Menôn, Xenias, etc.) commandait sa division séparée sans généralissime, si ce n'est Cyrus lui-même. Chacun d'eux partageait plus ou moins le ressentiment aussi bien que la répugnance des soldats. Mais Klearchos, exilé et mercenaire de profession, était sans doute préparé à cette mutinerie, et avait assuré Cyrus qu'on en pourrait triompher. Qu'un homme tel que Klearchos pût être toléré comme soldat volontaire et non de profession, cela prouve combien les hoplites grecs étaient susceptibles d'accepter la discipline militaire. Car bien qu'il eût de grandes qualités militaires, étant brave, résolu, plein de ressources à l'heure du danger, prévoyant pour la subsistance des soldats, et ne reculant ni devant la fatigue ni devant la peine, — cependant ses manières étaient dures, ses punitions perpétuelles aussi bien que cruelles, et il n'essayait ni ne se souciait de se concilier ses soldats, qui en conséquence restaient avec lui, et étaient remarquables par leur exactitude à obéir à la discipline, tant que des ordres politiques l'exigeaient d'eux, — mais qui préféraient servir sous d'autres commandants quand ils pouvaient l'obtenir (3). Voyant qu'on désobéissait à ses ordres de marcher en avant, Klearchos se mit aussitôt en devoir,

(1) V. Hérodote, V, 49.
(2) Xénoph. Anab. I, 3, 1.
(3) Xénoph. Anab. II, 6, 5-15.

selon son habitude, d'employer la rigueur et les punitions. Mais il rencontra une résistance universelle ; lui-même, avec les bêtes de somme qui portaient son bagage, fut assailli à coups de pierres quand il commença à avancer, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vie. Ainsi désappointé dans sa tentative de coercition, il fut obligé de réunir les soldats en assemblée régulière et d'essayer la persuasion.

En paraissant pour la première fois devant les soldats assemblés, cet officier dur et impérieux resta longtemps silencieux, et même il versa des larmes, point remarquable dans les coutumes grecques, — et propre à faire une extrême impression sur les soldats, qui le regardaient avec surprise et en silence. Enfin il leur dit : « Ne soyez pas étonnés, soldats, de me voir profondément mortifié. Cyrus a été pour moi un ami et un bienfaiteur. C'est lui qui m'a accueilli comme exilé, et qui m'a donné dix mille dariques, que j'ai dépensés non à mon profit ni pour mon plaisir, mais pour vous, et pour défendre les intérêts grecs dans la Chersonèse contre des déprédateurs thraces. Quand Cyrus m'a appelé, je suis venu à lui avec vous, afin de reconnaître de mon mieux son ancienne bonté. Mais aujourd'hui, puisque vous ne voulez plus marcher avec moi, je suis dans la nécessité ou de renoncer à vous ou de lui manquer de parole. Fais-je bien ou non ? c'est ce que je ne puis dire ; mais je resterai avec vous, et je partagerai votre sort. Personne ne dira de moi qu'après avoir conduit des troupes grecques dans une terre étrangère, j'ai trahi les Grecs et préféré l'étranger. Vous êtes pour moi une patrie, des amis, des alliés : tant que vous êtes avec moi, je puis aider un ami et repousser un ennemi. Comprenez-moi bien : j'irai partout où vous irez, et je partagerai votre fortune (1). »

Ce discours et la déclaration distincte de Klearchos qu'il ne voulait pas marcher en avant contre le roi furent entendus par les soldats avec un grand plaisir, que partagèrent

---

(1) Xénoph. Anab. I, 3, 2-7. Ici, comme dans d'autres occasions, je traduis le sens plutôt que les mots.

ceux des autres divisions grecques, d'autant plus qu'aucun des autres commandants grecs n'avait encore annoncé une semblable résolution. Ce sentiment fut si fort parmi les soldats de Xenias et de Pasiôn, que deux mille d'entre eux quittèrent leurs commandants et passèrent sur-le-champ, avec armes et bagages, dans le campement de Klearchos.

Cependant Cyrus lui-même, effrayé de la résistance qu'on avait rencontrée, envoya demander une entrevue avec Klearchos. Mais ce dernier, sachant bien le jeu qu'il jouait, refusa de se rendre à son appel. Toutefois il dépêcha en même temps un message secret pour encourager Cyrus en l'assurant que tout finirait par aller bien, — et par le prier en outre de lui adresser de nouvelles invitations, afin que lui (Klearchos) pût répondre par de nouveaux refus. Il réunit ensuite de nouveau en assemblée et ses propres soldats et ceux qui avaient récemment abandonné Xenias pour se joindre à lui. « Soldats (dit-il), nous devons nous rappeler que nous avons maintenant rompu avec Cyrus. Nous ne sommes plus ses soldats, ni lui notre trésorier; en outre, je sais qu'il croit que nous l'avons offensé : — aussi éprouvé-je de la crainte et de la honte d'aller auprès de lui. C'est un bon ami, — mais un formidable ennemi, et il a une puissante armée à lui, que vous voyez tout près d'ici. Ce n'est pas pour nous le moment de nous endormir. Il nous faut délibérer avec soin si nous devons rester ou partir; et si nous partons, comment nous nous en irons en sûreté, et comment nous nous procurerons des provisions. Je serai charmé d'apprendre ce que chacun a à suggérer. »

Au lieu du ton péremptoire habituel à Klearchos, les soldats se trouvaient alors pour la première fois, non-seulement délivrés de son commandement, mais privés de ses avis. Quelques soldats parlèrent à l'assemblée, proposant diverses mesures appropriées à la circonstance; mais leurs propositions furent combattues par d'autres orateurs, qui, à l'instigation secrète de Klearchos lui-même, exposèrent les difficultés qu'il y avait soit à rester, soit à partir. L'un de ces partisans secrets du commandant affecta même de prendre le parti opposé et de désirer impatiemment un départ immé-

diat. « Si Klearchos ne veut pas nous ramener (dit l'orateur), choisissons immédiatement d'autres généraux, achetons des provisions, tenons-nous prêts à partir et envoyons ensuite demander à Cyrus des bâtiments marchands, — ou en tout cas des guides dans notre marche de retour par terre. S'il refuse d'accéder à ces deux requêtes, nous devons nous mettre en ordre de marche pour nous frayer un chemin en combattant et envoyer sans retard un détachement en avant pour occuper les défilés. » A ce moment, Klearchos intervint pour dire que, quant à lui, il lui était impossible de continuer à commander; mais qu'il obéirait fidèlement à tout autre commandant qui pourrait être choisi. Il fut suivi par un autre orateur, qui démontra l'absurdité d'aller demander à Cyrus soit un guide, soit des vaisseaux, au moment même où ils faisaient échouer ses projets. Comment pouvait-on espérer qu'il les aiderait à partir? Qui pourrait se fier soit à ses vaisseaux, soit à ses guides? D'un autre côté, partir à son insu ou sans son concours était chose impossible. Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de lui envoyer une députation, composée d'autres Grecs avec Klearchos, pour lui demander ce qu'il voulait réellement, ce que personne ne savait. Sa réponse à cette question serait rapportée à l'assemblée, afin qu'elle pût prendre une résolution en conséquence.

Les soldats accédèrent à cette proposition; car il n'était que trop évident que la retraite n'était pas chose facile. La députation alla poser la question à Cyrus, qui répondit que son but réel était d'attaquer son ennemi Abrokomas, qui était sur le fleuve de l'Euphrate, à douze jours de marche en avant. S'il y trouvait Abrokomas, il le punirait comme il le méritait. Si, d'autre part, Abrokomas avait fui, ils pourraient délibérer de nouveau sur ce qu'il serait convenable de faire.

Les soldats, en apprenant cette réponse, la soupçonnèrent d'être une déception, mais y acquiescèrent néanmoins, ne sachant quelle autre chose faire. Ils demandèrent seulement une augmentation de paye. Pas un mot ne fut dit au sujet du Grand Roi, ni de l'expédition contre lui. Cyrus accorda

une augmentation de paye de cinquante pour cent sur le taux antérieur. Au lieu d'un darique par mois pour chaque soldat, il consentit à donner un darique et demi (1).

Cette remarquable scène à Tarsos jette du jour sur le caractère du soldat-citoyen grec. Ce qu'il faut surtout signaler, c'est l'appel fait à leur raison et à leur jugement, — l'habitude, établie plus ou moins dans une portion si considérable du monde grec et atteignant son maximum à Athènes, d'entendre les deux côtés et de décider ensuite. Les soldats sont indignés, justement et naturellement, de la fraude pratiquée à leur égard. Mais, au lieu de s'abandonner à ce mouvement que fait naître le passé, ils sont amenés à considérer les actualités du présent et à mesurer ce qu'il y a de mieux à faire pour l'avenir. Rebrousser chemin du lieu où ils se trouvaient, contre la volonté de Cyrus, était une entreprise tellement pleine de difficultés et de dangers que la décision qu'ils finirent par prendre était commandée par les meilleures considérations de la raison. Continuer était la chose la moins dangereuse des deux, outre les chances qu'elle présentait d'une récompense illimitée.

Comme les autres officiers et soldats grecs suivirent l'exemple de Klearchos et de sa division, toute l'armée partit de Tarsos et atteignit Issos, la dernière ville de Kilikia, en cinq jours de marche, — et en franchissant les fleuves Saros (2) et Pyramos. A Issos, port de commerce florissant à l'angle du golfe de ce nom, Cyrus fut rejoint par sa flotte de 60 trirèmes, — 35 lacédæmoniennes et 25 persanes, amenant un renfort de 700 hoplites sous le comman-

(1) Xénoph. Anab. I, 3, 16-21.

(2) La largeur du fleuve Saros (Scihun) est portée par Xénophon à 91 mètres, ce qui s'accorde presque avec les rapports des voyageurs modernes (Koch, Der Zug der Zehn Tausend, p. 34).

Cf., pour la description de ce pays, le Journey through Asia Minor, p. 135, de Kinneir: le colonel Chesney, Euph. and Tigr. II, p. 211; M. Ainsworth, Travels in the Track of the Ten Thousand, p. 54.

Le colonel Chesney affirme que ni le Saros, ni le Pyramos, ne sont guéables. Il y a dû y avoir des ponts, ce qui, dans l'état florissant alors de la Kilikia, n'est nullement improbable. Toutefois, lui et M. Ainsworth diffèrent quant à la route qu'ils supposent que Cyrus a prise entre Tarsos et Issos.

dement du Lacédæmonien Cheirisophos, que l'on disait avoir été envoyé par les éphores spartiates (1). Il reçut aussi un nouveau renfort de 400 soldats grecs, qui portait le total de son armée à 14,000, dont il faut déduire les 100 soldats de la division de Menôn tués en Kilikia.

L'arrivée de ce dernier corps de 400 hommes était un fait de quelque importance. Ils avaient été jusque-là au service d'Abrokomas (le général persan, qui commandait une vaste armée que l'on disait être de 300,000 hommes, pour le roi, en Phénicie et en Syrie), service qu'ils abandonnaient à ce moment pour passer à Cyrus. Cette désertion était à la fois la preuve de leur répugnance à combattre contre le grand corps de leurs compatriotes qui s'avançait dans le pays et du découragement général qui régnait dans l'armée du roi. En effet, ce découragement était si grand qu'Abrokomas s'enfuit alors de la côte syrienne dans l'intérieur, abandonnant trois positions défendables successivement : 1. les portes de Kilikia et de Syria; 2. le défilé de Beilan, sur le mont Amanos; 3. le passage de l'Euphrate. Il paraît avoir été alarmé par le passage facile de Cyrus de Kappadokia en Kilikia, et plus encore, probablement, par la collusion évidente de Syennesis avec l'envahisseur (2).

Cyrus s'était attendu à trouver les portes de Kilikia et de Syria vigoureusement défendues, et il avait pourvu à cette éventualité en amenant sa flotte à Issos, afin qu'il pût être en état de transporter une division par mer sur les derrières des défenseurs. Le défilé n'était qu'à une journée de marche d'Issos. C'était une route étroite pendant la longueur d'un demi-mille, entre la mer d'un côté et les falaises escarpées terminant le mont Amanos de l'autre. Les deux entrées du côté de la Kilikia aussi bien que de celui de la Syria étaient toutes deux fermées par des murs et des portes : à mi-chemin entre les deux, le fleuve Kersos s'élan-

---

(1) Diodore, XIV, 21.

(2) Xénoph. Anab. I, 4, 3-5. Ἀβροκόμας δ' οὐ τοῦτο ἐποίησεν, ἀλλ' ἐπεὶ ἤκουε Κῦρον ἐν Κιλικίᾳ ὄντα, ἀναστρέψας ἐκ Φοινίκης, παρὰ βασιλέα ἀπήλαυνεν, etc.

çait des montagnes et se jetait dans la mer. Aucune armée ne pouvait forcer ce défilé contre des défenseurs; mais la possession de la flotte permettait sans doute à un assaillant de le tourner. Cyrus éprouva une extrême joie de le trouver non défendu (1). Et ici nous ne pouvons nous empêcher de signaler l'habileté et la prévoyance supérieures de Cyrus, en tant que comparé aux autres Perses opposés à lui. Il avait songé à l'avance à cette difficulté de sa marche, aussi bien qu'aux autres, et il avait pourvu aux moyens de les surmonter, tandis que, du côté du roi, tous les nombreux moyens et les occasions de défense sont successivement abandonnés. Les Perses n'ont confiance que dans de vastes nombres, — ou, quand les nombres font défaut, dans la perfidie.

A cinq parasanges, c'est-à-dire à une journée de marche, de ce défilé, Cyrus atteignit la ville maritime phénicienne de Myriandros, place très-commerçante, avec son port rempli de bâtiments marchands. Pendant une halte de sept jours qu'il y fit, ses deux généraux Xenias et Pasiôn le quittèrent; ils engagèrent secrètement un navire de commerce à les emporter avec ce qu'ils possédaient. Ils ne pouvaient oublier le tort que leur avait fait Cyrus en permettant à Klearchos de conserver sous son commandement ces soldats qui les avaient abandonnés à Tarsos, à l'époque où ce dernier exécutait sa trompeuse manœuvre. Il se peut que les hommes qui avaient déserté ainsi aient été peu disposés à retourner à leurs premiers commandants, après avoir fait une démarche aussi blessante. Et cela peut expliquer en partie la politique que suivit Cyrus en sanctionnant ce que Xenias et Pasiôn ne pouvaient s'empêcher de ressentir comme un tort grave, sentiment que partageait une partie considérable de l'armée. La croyance générale parmi les soldats était que Cyrus dépêcherait immédiatement quelques trirèmes pour atteindre et ramener les fugitifs. Mais, au lieu de cela, il convoqua les autres généraux, et après

(1) Diodore, XIV, 21.

leur avoir communiqué le départ de Xenias et de Pasión, il ajouta : — « J'ai une quantité de trirèmes pour atteindre leur bâtiment marchand, si je le voulais, et pour les ramener. Mais je ne veux faire rien de pareil. Personne ne dira que je me sers d'un homme pendant qu'il est avec moi, — et qu'ensuite je le saisis, le dépouille ou le maltraite, quand il désire partir. Bien plus, j'ai leurs épouses et leurs enfants gardés comme otages à Trallês (1) ; mais ils leur seront même rendus, en considération de leur bonne conduite jusqu'au jour actuel. Qu'ils partent, s'ils le veulent, sachant bien que leur conduite envers moi est pire que la mienne à leur égard. » Cette manière d'agir, à la fois judicieuse et conciliante, fut universellement admirée et produisit sur l'armée le meilleur effet : elle donna une confiance en Cyrus qui contribua beaucoup à triompher du découragement dominant dans la marche inconnue qu'ils étaient en train d'exécuter (2).

A Maryandros, Cyrus quitta définitivement la mer, renvoya sa flotte (3) et s'avança avec son armée de terre à l'est, pour entrer dans l'intérieur. Dans ce dessein, il fut nécessaire d'abord de franchir le mont Amanos, par le défilé de Beilan, route éminemment difficile, qu'il fut assez heureux pour trouver ouverte, bien qu'Abrokomas eût pu facilement la défendre, s'il l'eût voulu (4). Une marche de quatre journées amena l'armée au Chalos (peut-être le fleuve d'Aleppo), plein de poissons réputés sacrés par les habitants du voisinage; cinq autres journées, aux sources du fleuve

(1) Xénoph. Anab. I, 4, 6.

Demander les épouses ou les enfants des généraux en service, comme otages répondant de leur fidélité, paraît n'avoir pas été rare chez les rois Perses. D'autre part, on regarda comme un trait d'une soumission extrêmement obséquieuse dans l'Argien Nikostratos, qui commandait le contingent de ses compatriotes, servant sous Artaxerxês Ochus en Egypte, qu'il offrît d'amener son fils au roi, comme otage, sans qu'il fût demandé (Théopompe, Fragm. 135 (éd. Wichers) ap. Athenæ. VI, p. 252).

(2) Xénoph Anab. I, 4, 7-9.

(3) Diodore, XIV, 21.

(4) V. les remarques de M. Ainsworth, Travels in the Track of the Ten Thousand, p. 58-61 ; et d'autres citations relatives à la route difficile par le défilé de Beilan, dans les bonnes notes de Mutzel sur Quinte-Curce, III, 20, 13, p. 101.

Daradax, ainsi qu'au palais et au parc du satrape syrien Belesys ; trois journées encore, à Thapsakos, sur l'Euphrate. C'était une ville grande et florissante, centre de commerce enrichi par le gué ou passage important du fleuve de l'Euphrate tout près d'elle, à environ 35° 40' de latitude nord (1). Quand les soldats de Cyrus arrivèrent, le fleuve avait quatre stades de largeur ou un peu moins d'un demi-mille anglais (= 800 mètres).

Cyrus resta à Thapsakos cinq jours. Il fut alors obligé de faire connaître formellement à ses soldats l'objet réel de la marche, déguisé jusque-là, du moins quant au nom. En conséquence, il fit venir les généraux grecs et les pria de communiquer publiquement le fait qu'il s'avançait vers Babylone contre son frère, — ce dont eux-mêmes probablement

(1) Ni le Chalos, ni le Daradax, ni dans le fait la route suivie par Cyrus quand il traversa la Syrie de la mer à l'Euphrate, ne peuvent être reconnus d'une manière satisfaisante (Koch, Zug der Zehn Tausend, p. 36, 37).

Relativement à la situation de Thapsakos — placée d'une manière erronée par Rennell plus en aval du fleuve, à Deir, où elle est marquée même dans la carte annexée au Rapport du colonel Chesney, sur l'Euphrate, et par Reichard plus en amont du fleuve, près de Bir — V. Ritter, Erdkunde, part. X, l. III; West-Asien, p. 14-17, avec la discussion élaborée, p. 972-978, dans le même volume; ainsi que l'ouvrage de M. Ainsworth, cité plus haut, p. 70. La situation de Thapsakos est placée exactement dans le dernier ouvrage du colonel Chesney (Euphr. and Tigr. p. 213), et dans l'excellente carte qui accompagne cet ouvrage, bien que je n'adopte pas son idée de la marche de Cyrus entre le défilé de Beilan et Thapsakos.

Thapsakos paraît avoir été le passage le plus fréquenté et le mieux connu sur l'Euphrate, pendant toute la durée des rois Séleukides, jusqu'à 100 avant J.-C. Il fut choisi comme un point fameux, auquel on pouvait convenablement rapporter des observations et des calculs par Eratosthène et autres géographes (V. Strabon, II, p. 79-87). Après le temps où l'empire romain se fut étendu jusqu'à l'Euphrate, le nouveau Zeugma, plus en amont du fleuve, près de Bir ou Bihrejek (vers le 37e parallèle de latitude), devint plus employé et mieux connu, du moins pour les écrivains romains.

Le passage à Thapsakos était dans la ligne de route de Palmyre à Karrhæ, dans la Mésopotamie septentrionale ; également de Seleukeia (sur le Tigre, au-dessous de Bagdad) aux autres villes fondées dans la Syrie septentrionale par Seleukos Nikator et ses successeurs, Antioche sur l'Orontês, Seleukeia en Pieria, Laodikeia, Antioche ad Taurum, etc.

Le gué à Thapsakos (V. M. Ainsworth, p. 69, 70) « est célèbre jusqu'à ce jour comme le gué des Anezeh ou Bédouins. Sur la rive droite de l'Euphrate, il y a les restes d'une chaussée pavée conduisant aux rives mêmes du fleuve, et continuée sur le côté opposé. »

avaient eu connaissance depuis quelque temps. Toutefois, parmi les soldats, la première annonce excita de bruyants murmures, accompagnés d'une accusation contre les généraux de les avoir trahis, avec la participation de Cyrus. Mais cette explosion fut très-différente de l'énergique répugnance qu'ils avaient manifestée auparavant à Tarsos. Evidemment ils soupçonnaient la vérité réelle et s'y étaient presque résignés, de sorte que leurs plaintes ne tardèrent pas à se changer en une demande de gratification pour chaque homme, aussitôt qu'ils seraient arrivés à Babylone, autant que ce que Cyrus avait donné auparavant à son détachement grec pour parvenir où ils étaient. Cyrus s'empressa de leur promettre environ cinq mines par tête (environ 481 fr. 25), égales à plus d'une année de paye, au taux récemment stipulé d'un darique et demi par mois. En outre, il s'engagea à leur donner le taux complet de paye jusqu'à ce qu'ils eussent été ramenés à la côte ionienne. Des offres si libérales satisfirent les Grecs et servirent à contre-balancer au moins, sinon à effacer, les terreurs causées par cette région inconnue dans laquelle ils étaient sur le point de s'engager.

Mais, avant que le corps général des soldats grecs eût déclaré son acquiescement formel, Menôn, avec sa division séparée, était déjà dans l'eau, en train de traverser le fleuve. Car Menôn avait poussé ses soldats à prendre une décision séparée et à l'exécuter avant que les autres eussent donné une réponse quelconque. « En agissant ainsi (dit-il), vous rendrez un service spécial à Cyrus, et vous gagnerez une récompense correspondante. Si les autres vous suivent et passent l'eau, il supposera qu'ils le font parce que vous avez donné l'exemple. Si, au contraire, les autres refusent, vous serez tous obligés de faire retraite; mais il n'oubliera jamais que, pris séparément, vous avez fait tout ce que vous pouviez pour lui. » Cette atteinte à l'action commune et cette avidité pour un gain séparé, à un moment où c'était une question vitale pour tous les soldats grecs d'agir tous de concert, étaient une démarche conforme au caractère égoïste et perfide de Menôn. Toutefois, il en arriva complétement

à ses fins; car Cyrus, en apprenant que les troupes grecques avaient réellement traversé le fleuve, dépêcha Glus, l'interprète, pour leur exprimer ses remerciements les plus chaleureux et pour leur assurer qu'il n'oublierait jamais cette obligation; et en même temps il envoya sous main des présents considérables à Menôn séparément (1). Il passa avec toute son armée immédiatement après, personne n'ayant de l'eau au-dessus de la poitrine.

Qu'étaient devenus Abrokomas et son armée, et pourquoi ne défendit-il pas ce passage où Cyrus aurait pu si facilement être arrêté? On nous dit qu'il y avait été peu auparavant et qu'il avait jugé suffisant de brûler toutes les embarcations à Thapsakos, dans la pensée que les envahisseurs ne passeraient pas le fleuve à gué. Et Xénophon nous apprend que les Thapsakéniens affirmaient que l'Euphrate n'avait jamais été guéable auparavant, — qu'on le traversait toujours au moyen de bateaux; au point qu'ils considéraient l'abaissement actuel des eaux du fleuve comme une intervention providentielle des dieux en faveur de Cyrus : « Le fleuve lui fit un chemin pour venir prendre le sceptre. » En voyant Abrokomas arriver ensuite trop tard pour la bataille de Kunaxa, nous serons amené à soupçonner que lui aussi, comme Syennesis en Kilikia, jouait un double jeu entre les deux frères royaux, et qu'il se contenta de détruire ses embarcations, qui formaient le moyen ordinaire de communication entre les deux rives, sans s'occuper de s'assurer si le passage était praticable sans elles. L'assertion des Thapsakéniens, en tant qu'elle n'était pas un simple trait de flatterie à l'adresse de Cyrus, n'avait pu guère avoir d'autre fondement que le fait qu'ils n'avaient jamais vu traverser à gué le fleuve (qu'il fût praticable ou non), tant qu'il y avait des bacs réguliers (2).

---

(1) Xénoph. Anab. I, 4, 12-18.

(2) Xénoph. Anab. I, 4, 18. Cf. (Plutarque, Alex. 17) des expressions analogues de flatterie — des historiens d'Alexandre, affirmant que la mer près de la Pamphilia lui avait fait une route providentiellement — des habitants des rives de l'Euphrate, quand le

Après avoir franchi l'Euphrate, Cyrus s'avança, par une marche de neuf journées (1), au sud le long de la rive gauche, jusqu'à ce qu'il arrivât à son affluent, la rivière Araxês ou Chaboras, qui séparait la Syrie de l'Arabie. Dans les villages nombreux et bien garnis qui étaient situés là, il se fit un fonds considérable de provisions, pour affronter la marche pénible à travers l'Arabie, qu'ils étaient sur le point de commencer, en suivant les rives de l'Euphrate encore plus loin dans le sud. Ce fut alors qu'il entra dans ce qu'on peut appeler le désert, — étendue ou succession sans fin d'ondulations, « comme la mer », sans aucune culture ou même sans aucun arbre; rien que de l'armoise et divers arbustes aromatiques (2). Là, les Grecs étonnés virent aussi, pour la première fois, des ânes sauvages, des antilopes, des autruches, des outardes, dont quelques-uns procurèrent un divertissement, et, à l'occasion, de la nourriture aux cavaliers, qui s'amusaient à les chasser, bien que l'âne sauvage fût plus vite qu'aucun cheval et l'autruche complétement inabordable. Une marche de cinq jours les amena à Korsôtê, ville

---

fleuve fut traversé par les légions romaines et le prince Parthe Tiridatês, sous le règne de l'empereur Tibère (Tacite, Annales, VI, 37): et par Lucullus encore plus tôt (Plutarque, Lucull. c. 24).

Le moment où Cyrus passa l'Euphrate a dû être probablement vers la fin de juillet ou le commencement d'août. Or l'époque de la hauteur la plus grande des eaux de ce fleuve, près de cette partie de son cours, est du 21 au 28 mai. L'époque où elles sont les plus basses est vers le milieu de novembre (V. Report on the Euphratês, p. 5, du colonel Chesney). Rennell par erreur avance qu'elles sont les plus basses en août et en septembre (Expedit. of Xenophon, p. 277). Les eaux étaient ainsi à une sorte de hauteur moyenne quand Cyrus passa.

M. Ainsworth dit qu'il n'y eut que vingt pouces (50 centim.) d'eau dans le gué de Thapsakos, d'octobre 1841 à février 1842 : les vapeurs Nimrod et Nitocris touchaient alors (p. 72), bien que les vapeurs l'Euphrate et le Tigre l'eussent franchi sans difficulté en mai.

(1) Xénophon donne ces neuf jours de marche comme équivalant à cinquante parasanges (Anab. I, 4, 19). Mais Koch fait remarquer que la distance n'est pas de moitié aussi grande que celle de la mer à Thapsakos, que Xénophon évalue à soixante-cinq parasanges. Il y a ici quelque confusion; avec la difficulté ordinaire d'assigner une distance donnée quelconque comme l'équivalent de la parasange (Koch, Zug der Ten Tausend, p. 38).

(2) V. le témoignage remarquable rendu par M. Ainsworth, après une observation personnelle, à l'exactitude de la description que Xénophon fait du pays, même au temps actuel.

qu'avaient abandonnée ses habitants, — en laissant toutefois probablement derrière eux les marchands de comestibles, comme cela était arrivé auparavant à Tarsos, en Kilikia (1) ; puisque l'armée y augmenta ses provisions pour la marche en avant. Elle mit en réquisition tout ce qu'elle put obtenir ; mais ce fut dans le fait insuffisant pour le pénible voyage qui l'attendait. Pendant treize jours successifs, évalués à quatre-vingt-dix parasanges, les soldats marchèrent le long de la rive gauche de l'Euphrate, sans provisions et même sans herbages, excepté dans quelques rares endroits. Leur farine était épuisée, de sorte qu'ils vécurent pendant quelques jours uniquement de viande, tandis que beaucoup des bêtes de somme mouraient de faim. De plus, le terrain était souvent gras et difficile, plein de collines et de vallées étroites, exigeant les efforts personnels de tout le monde pour pousser les chariots et les fourgons dans des cas particuliers, efforts auxquels les courtisans persans de Cyrus, sur ses ordres exprès, prirent une part empressée, travaillant dans la boue avec leurs riches costumes (2). Après ces treize jours de peine, ils arrivèrent à Pylæ, près de l'entrée du territoire cultivé de la Babylonia, où il semble qu'ils s'arrêtèrent cinq ou six jours pour se reposer et se refaire (3).

---

(1) Xénoph. Anab. I, 2, 24.

(2) Xénoph. Anab. I, 5, 4-8.

(3) Je conclus que l'armée s'arrêta là cinq ou six jours, de l'histoire racontée plus tard relativement à l'ambrakiote Silanos, le prophète de l'armée, qui, en sacrifiant, avait dit à Cyrus que son frère ne combattrait pas pendant dix jours (I, 7, 16). Ce sacrifice a dû être offert, j'imagine, pendant la halte — non pendant la marche désolante qui précéda. Les dix jours indiqués par Silanos expirèrent le quatrième jour après qu'ils quittèrent Pylæ.

C'est au sujet de cette partie du cours de l'Euphrate, depuis le Chaboras au sud jusqu'auprès d'Anah et de Hit (l'ancienne Is, mentionnée par Hérodote et célèbre encore à cause de sa quantité inépuisable de bitume), entre le 35 1/2° et le 34° de latitude — que le colonel Chesney, dans son Report on the Navigation of Euphratês (p. 2) fait les remarques suivantes :

« Le paysage au-dessus de Hit, en lui-même très-pittoresque, est fort embelli, à mesure qu'on est porté le long du courant, par le retour fréquent, à de très-courts intervalles, d'anciens aqueducs d'irrigation : ces beaux spécimens d'art et de durée sont attribués par les Arabes au temps des ignorants, c'est-à-dire (comme on l'entend expressément) les Perses, quand ils adoraient le feu et possédaient le monde. Ils couvrent littéralement les deux rives, et prouvent que les bords du fleuve étaient jadis habités par une population

Il y avait sur le côté opposé du fleuve, à ce point ou auprès, une ville florissante nommée Charmandê; les soldats s'y rendirent en passant l'eau (au moyen de peaux bourrées de

---

dense très-avancée en effet dans l'application de l'hydraulique à des buts domestiques de la première et de la plus grande utilité — le transport de l'eau. La plus grande partie est aujourd'hui plus ou moins en ruines; mais quelques-uns ont été réparés et entretenus pour servir soit à moudre le blé, soit à arroser. Les aqueducs sont de pierre, fortement cimentés, se rétrécissant au sommet à environ soixante ou cinquante centimètres; ils sont placés à angles droits par rapport au courant, et dirigés à diverses distances vers l'intérieur, de cent quatre-vingt-deux mètres à un kilomètre quatre-vingt-dix-sept mètres.

« Mais ce qui concerne surtout le sujet de ce mémoire, c'est l'existence d'un parapet ou rempart de pierre dans le fleuve, précisément au-dessus des divers aqueducs. En général, il y a un parapet attaché à chacun des aqueducs. Et presque invariablement, entre deux moulins sur les rives opposées, l'un d'eux traverse le courant d'un côté à l'autre, à l'exception d'un passage laissé au centre pour le passage des bateaux qui remontent et descendent. L'objet de ces murs sous l'eau semblerait être exclusivement d'élever l'eau suffisamment aux saisons basses, de lui donner une impulsion, aussi bien que de fournir aux roues une quantité plus abondante. Et leur effet à ces époques est de créer une chute dans toutes les parties de la largeur, à l'exception de l'ouverture laissée pour le commerce, par laquelle l'eau se précipite avec une surface assez irrégulière. Ces barrages avaient probablement dans l'origine de quatre à huit pieds de haut; mais ils sont aujourd'hui souvent une digue de pierres qui trouble l'égalité du courant, mais qui fournit toujours un passage suffisant pour les grands bateaux aux saisons basses. »

Les marques que signale le colonel Chesney d'une population et d'une industrie antérieures sur les rives de l'Euphrate à cette partie de son cours, sont extrêmement intéressantes et curieuses, quand on les compare avec la désolation décrite par Xénophon, qui mentionne qu'il n'y avait pas d'autres habitants que quelques gens qui vivaient en taillant des meules extraites des carrières voisines, et les envoyaient à Babylone en échange de grain. Il est évident que la population, dont le colonel Chesney vit les signes qui restaient, ou avait déjà cessé d'être depuis longtemps, ou qu'elle ne commença d'exister, ou de construire ses barrages et ses aqueducs, qu'à une époque postérieure à Xénophon. Elle se forma probablement pendant la période des rois Séleukides, après l'année 300 avant J.-C. Car cette ligne de route le long de l'Euphrate commença alors à acquérir une grande importance comme moyen de communication entre la grande cité de Seleukeia (sur le Tigre, au-dessous de Bagdad) et les autres villes fondées par Seleukos Nikator et ses successeurs, dans le nord de la Syrie et de l'Asie Mineure — Seleukeia en Pieria, Antioche, Laodikeia, Apameia, etc. Cette route coïncide principalement avec la route actuelle de Bagdad à Alep, traversant l'Euphrate à Thapsakos. On ne peut guère douter que le cours de l'Euphrate ne fût mieux protégé pendant les deux siècles des rois Séleukides (300-100 avant J.-C., pour parler en nombres ronds), qu'il ne vint à l'être plus tard, quand ce fleuve devint la ligne frontière entre les Romains et les Parthes. Toutefois, même à l'époque de l'invasion de l'em-

foin), et s'y procurèrent d'abondantes provisions, surtout du vin de dattes et du millet (1).

Ce fut pendant cette halte en face de Charmandê qu'éclata une dispute entre les Grecs eux-mêmes, menaçante pour la sûreté de tous. J'ai déjà mentionné que Klearchos, Menôn, Proxenos et chacun des chefs grecs, jouissaient d'un commandement séparé sur leurs propres divisions, sujet seulement au contrôle supérieur de Cyrus lui-même. Quelques-uns des soldats de Menôn en étant venus à une querelle avec ceux de Klearchos, ce dernier examina le cas, prononça qu'un des soldats de Menôn s'était mal conduit, et le fit fouetter. Les camarades de l'homme puni ainsi ressentirent si vivement ce procédé que, quand Klearchos retournait à cheval des rives du fleuve à sa tente, accompagné seulement de quelques gens, en traversant le camp de Menôn, — l'un des soldats qui par hasard fendait du bois, lui lança sa hache, tandis que les autres le huèrent et se mirent à l'assaillir de pierres. Klearchos, après avoir échappé à ce danger sans avoir reçu de blessure et être revenu à sa division, ordonna immédiatement à ses soldats de prendre les armes et de se mettre en ordre de bataille. Il s'avança lui-même à la tête de ses peltastes thraces et de ses quarante cavaliers, dans

---

pereur Julien, Ammien Marcellin décrit la rive gauche de l'Euphrate, au bord de la Babylonia, comme étant bien cultivée dans plusieurs parties, et fournissant une ample subsistance (Amm. Marc. XXIV, 1). A l'époque de l'Anabasis de Xénophon, il n'y avait rien pour donner beaucoup d'importance aux rives de l'Euphrate, au nord de la Babylonia.

M. Ainsworth représente le pays sur la rive gauche de l'Euphrate, avant d'arriver à Pylæ, comme étant aujourd'hui dans le même état qu'il était quand Xénophon et ses camarades le traversèrent — « rempli de collines et de vallées étroites et offrant de nombreuses difficultés aux mouvements d'une armée. Le narrateur fut, par un accident curieux, laissé par le vapeur l'Euphrate sur cette partie même du fleuve, et sur le même côté que l'armée perso-grecque, et il eut à marcher un jour et une nuit à travers ces contrées inhospitalières : de sorte qu'il peut parler, pour les avoir éprouvées, des difficultés que les Grecs eurent à surmonter » (Travels in the Track, etc., p. 81).

(1) J'incline à croire que Charmandê a dû être presque en face de Pylæ, plus bas en descendant que Hit. Mais le major Rennell (p. 107) et M. Ainsworth (p. 84) supposent que Charmandê est la même ville que la moderne Hit (l'Is d'Hérodote) Il n'y a pas d'autre ville connue avec laquelle nous puissions l'identifier.

une attitude hostile, contre la division de Menôn, qui de son côté courut aux armes, avec Menôn lui-même en tête, et se rangea en ordre de défense. Le moindre accident aurait causé alors un désordre et une effusion de sang irréparables, si Proxenos, arrivant en ce moment avec une compagnie de ses hoplites, ne se fût placé en ordre de bataille entre les deux parties en dispute, et n'eût supplié Klearchos de renoncer à une nouvelle attaque. Ce dernier refusa d'abord. Indigné de voir traiter si légèrement son insulte récente et l'extrême danger de mort qu'il avait couru, il pria Proxenos de se retirer. Sa colère n'était pas apaisée quand Cyrus en personne, informé de la gravité du danger, arriva au galop avec son escorte personnelle et ses deux javelines à la main. « Klearchos, Proxenos, et vous tous Grecs, dit-il, vous ne savez pas ce que vous faites. Soyez assurés que si vous en venez maintenant aux coups, ce sera l'heure de ma perte, — et de la vôtre également, peu de temps après moi. Car si *votre* armée est détruite, tous ces indigènes que vous voyez autour de vous deviendront plus hostiles à votre égard même que les hommes qui servent actuellement avec le roi. » En entendant ces mots (dit Xénophon), Klearchos revint à la raison, et les troupes se dispersèrent sans en être venues à une lutte (1).

Après qu'on eut passé Pylæ, on entra dans le territoire appelé Babylonia. Les collines qui bordaient l'Euphrate, et que l'armée avait franchies jusque-là, cessèrent bientôt, et de basses plaines d'alluvion commencèrent (2). On décou-

(1) Xénoph. Anab. I, 5, 11-17.

(2) Les commentateurs s'accordent à croire que nous devons comprendre par Pylæ une sorte de porte ou de défilé marquant l'endroit où la contrée déserte au nord de la Babylonia, — avec ses ondulations de terre et ses rives escarpées le long du fleuve, — se changeait pour devenir le terrain d'alluvion plat et fertile qui constituait la Babylonia propre. Peut-être y avait-il une ville près du défilé dont elle prenait le nom.

Or il paraît, d'après l'examen du colonel Chesney, que ce changement dans la nature du pays s'opère quelques milles au-dessous de Hit. Il fait observer (Euphratês and Tigris, vol. I, p. 54) : « Trois milles au-dessous de Hit, les restes d'aqueducs disparaissent, et les sinuosités deviennent plus courtes et plus fréquentes, à mesure que le fleuve

vrit alors les traces, les premières pendant leur longue marche, d'une armée ennemie qui était en mouvement par devant les Grecs, ravageait le pays et brûlait les herbages. Ce fut là que Cyrus découvrit la trahison d'un noble Perse nommé Orontès, qu'il interrogea dans sa tente, en présence de divers Persans possesseurs de sa confiance intime, aussi bien que de Klearchos avec une garde de trois mille hoplites. Orontès fut interrogé, reconnu coupable, et secrètement mis à mort (1).

Après trois journées de marche, estimées par Xénophon à douze parasanges, Cyrus fut amené par les preuves qu'il avait devant lui, ou par les rapports des déserteurs, à croire que l'armée ennemie était à une très-faible distance, et qu'une bataille était imminente. En conséquence, au milieu de la nuit, il passa en revue toute son armée, les Grecs aussi bien que les barbares; mais l'ennemi ne parut pas comme on s'y était attendu. On compta à cet endroit le nombre de ses troupes, et on trouva qu'il y avait 10,400 hoplites et 2,500 peltastes grecs; 100,000 barbares ou soldats asiatiques de Cyrus, avec 20 chars armés de faux. Le nombre des Grecs avait été un peu diminué pendant la marche par maladie, désertion ou autres causes. Suivant les rapports des déserteurs, l'armée d'Artaxerxês montait à 1,200,000 hommes, outre les 6,000 gardes à cheval commandés par Artagersês, et 200 chars armés de faux, sous le commandement d'Abrokomas, de Tissaphernês et de deux autres. Toutefois, il fut prouvé plus tard que l'armée d'Abrokomas n'avait pas encore rejoint, et des rapports postérieurs

---

coule à travers une étendue de pays presque plat. » C'est à peu près là que j'incline à placer Pylæ.

Le colonel Chesney la place plus bas, à vingt-cinq milles (= 40 kilom.) de Hit; le professeur Koch (Zug der Zehn Tausend, p. 44) encore plus bas en descendant. Suivant M. Ainsworth, elle est de soixante-dix milles géographiques plus bas que Hit (Travels in the Track of the Ten Thousand, p. 81). Cf. Ritter, Erdkunde, Westasien, X, p. 16; XI, p. 755-763.

(1) La description que Xénophon fait de cette scène (connue des Grecs par les communications de Klearchos) est extrêmement intéressante (Anab. I, 6). Je l'omets à cause de l'espace.

représentèrent l'estimation numérique comme trop grande d'un quart.

Dans l'attente d'une action, Cyrus réunit ici les généraux avec les lochagi (ou capitaines) des Grecs, afin de délibérer sur les arrangements convenables, et de stimuler leur zèle pour sa cause. Peu de points dans ce récit sont plus frappants que le langage tenu aux Grecs par le prince persan, dans cette occasion aussi bien que dans d'autres.

« Ce n'est pas par manque de forces indigènes, hommes de la Hellas, que je vous ai amenés ici; mais parce que je vous regarde comme plus braves et meilleurs que quelque troupe indigène que ce soit. Montrez-vous aujourd'hui dignes de la liberté dont vous jouissez; cette liberté que je vous envie, et que je voudrais avoir, soyez-en sûrs, de préférence à toutes mes possessions mille fois multipliées. Apprenez maintenant de moi, vous qui le savez bien, tout ce que vous aurez à affronter, — des quantités d'hommes immenses et beaucoup de bruit, mais si vous les méprisez, je rougis de vous dire de quelle misérable matière vous trouverez que sont faits les gens de notre pays. Conduisez-vous bien, — comme des hommes braves, et fiez-vous à moi pour vous renvoyer dans un état tel que vous ferez envie à vos amis dans votre patrie, bien que j'espère décider beaucoup d'entre vous à préférer mon service à leurs propres foyers. »

« Quelques-uns de nous font cette remarque, Cyrus (dit un exilé samien, nommé Gaulitês), que tu es prodigue de promesses à cette heure de danger, mais que tu les oublieras, ou peut-être que tu seras hors d'état de les remplir, quand le danger sera passé... Quant à la possibilité (répondit Cyrus), l'empire de mon père atteint au nord la région du froid intolérable, au sud celle de la chaleur intolérable. Tout ce qui se trouve au milieu est actuellement partagé en satrapies réparties entre les amis de mon frère; si nous sommes victorieux, elles seront toutes à distribuer entre les miens. Je ne crains point de n'avoir pas assez à donner, mais plutôt de n'avoir pas assez d'amis pour recevoir de moi. De plus, à chacun de vous autres, Grecs, je ferai présent d'une couronne d'or. »

Des déclarations de ce genre, répétées par Cyrus à beaucoup de soldats grecs, et circulant parmi les autres, les remplirent tous de confiance et d'enthousiasme pour sa cause. Le sentiment de force et de supériorité qu'elles inspirèrent fut tel, que Klearchos lui demanda : — « Penses-tu réellement, Cyrus, que ton frère combattra avec toi? » « Oui, par Zeus (fut la réponse); assurément, s'il est le fils de Darius et de Parysatis, et mon frère, je ne gagnerai pas ce prix sans une bataille. » Tous les Grecs le prièrent instamment en même temps de ne pas exposer sa personne, mais de se placer à l'arrière de leur corps (1). Nous verrons bientôt comment ce conseil fut suivi.

Les déclarations rapportées ici, aussi bien que les expressions employées auparavant pendant la dispute entre Klearchos et les soldats de Menôn près de Charmandê, — étant en réalité véritables et authentiques, et non une composition dramatique comme celle d'Æschyle dans les Persæ, ni une amplification historique comme les discours attribués à Xerxês dans Hérodote, — sont au nombre des témoignages les plus précieux relativement au caractère hellénique en général. C'est non-seulement le courage supérieur et la discipline militaire des Grecs que Cyrus atteste, comparés avec la lâcheté des Asiatiques, — mais encore leur fidélité et leur sentiment du devoir qu'il oppose à la perfidie servile des derniers (2), rattachant ces qualités supérieures à la liberté politique dont ils jouissent. Entendre ce jeune prince exprimer une admiration et une envie si fortes pour la liberté grecque, et une préférence personnelle pour elle si ardente qu'elle l'emporte sur toute la splendeur de sa position, — c'était sans doute le plus flatteur de tous les compliments qu'il pouvait faire aux soldats-citoyens qui l'écoutaient. Qu'un jeune prince persan fût capable de concevoir un tel sentiment, ce n'est pas une faible preuve de son élévation intellectuelle au-dessus du niveau tant de sa famille que de sa nation. L'opinion naturelle des Perses est exprimée par la

(1) Xénoph. Anab. I, 7, 2-9. (2) Xénoph. Anab. I, 5, 16.

conversation entre Xerxês et Demaratos dans Hérodote (1). Pour Xerxês, la conception du droit de citoyen libre et d'un courage régulier qui se suffit à lui-même, établis par une discipline publique créant le patriotisme aussi bien que l'égalité, — était non-seulement répugnante, mais incompréhensible. Il ne comprenait qu'un maître donnant des ordres à des sujets soumis, et stimulant les soldats à la bravoure au moyen du fouet. Son descendant Cyrus, au contraire, avait appris au moyen d'observations faites par lui-même à entrer dans le sentiment de dignité personnelle qui dominait parmi les Grecs autour de lui, et qui reposait sur la conviction qu'ils se gouvernaient eux-mêmes, et qu'il n'y avait pas un homme qui eût de droit sur eux, — que leur seul maître c'était la loi, et qu'en lui obéissant ils ne travaillaient pour personne si ce n'est pour eux (2). Cyrus savait quelle corde il devait toucher pour exciter le sentiment d'honneur hellénique, si fatalement éteint après que les Grecs se virent enlever leur liberté politique par les Macédoniens, et qu'ils l'échangèrent contre cette activité intellectuelle, combinée avec une dégénération morale, que Cicéron et ses contemporains signalent comme le trait caractéristique de ces communautés, qui jadis avaient parlé avec tant d'autorité.

Après avoir concerté le plan du combat avec les généraux, Cyrus s'avança en ordre de bataille avec circonspection pen-

(1) V. Hérodote, VII, 102, 103, 209. Cf. les observations du Persan Achæmenês, c. 236.

(2) Hérodote, VII, 104. Demaratos dit à Xerxês, relativement aux Lacédæmoniens : Ἐλευθέροι γὰρ ἐόντες, οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσι · ἔπεστι γάρ σφι δεσπότης, νόμος, τὸν ὑποδειμαίνουσι πολλῷ μᾶλλον ἢ οἱ σοὶ σέ.

Et encore l'historien fait observer au sujet des Athéniens et du développement extraordinaire de leur bravoure après qu'ils eurent secoué le despotisme d'Hippias (V. 78) : — Δηλοῖ δ' οὐ καθ' ἓν μόνον ἀλλὰ πανταχοῦ, ἡ ἰσηγορίη ὡς ἔστι χρῆμα σπουδαῖον · εἰ καὶ Ἀθηναῖοι τυραννευόμενοι μὲν, οὐδαμῶν τῶν σφέας περιοικεόντων ἦσαν τὰ πολέμια ἀμείνους, ἀπαλλαχθέντες δὲ τυράννων, μακρῷ πρῶτοι ἐγένοντο. Δηλοῖ ὦν ταῦτα, ὅτι κατεχόμενοι μὲν ἐθελοκακέεον, ὡς δεσπότῃ ἐργαζόμενοι · ἐλευθερωθέντων δὲ, αὐτὸς ἕκαστος ἑωϋτῷ προθυμέετο ἐργάζεσθαι.

Cf. Ménandre, Fragm. Incert. CL, ap. Meineke, Fragm. Com. Græc. vol. IV, p. 268 :

Ἐλεύθερος πᾶς ἑνὶ δεδούλωται, νόμῳ ·
Δυσὶν δὲ δοῦλος, καὶ νόμῳ καὶ δεσπότῃ.

dant le jour suivant, s'attendant à voir paraître les forces du roi. Cependant on ne vit rien de pareil, bien que de nombreuses marques de leur marche de retraite fussent évidentes. La journée de marche (appelée trois parasanges) s'étant terminée sans bataille, Cyrus appela à lui le prophète Ambrakiote Silanos, et lui fit présent de trois mille dariques, soit dix talents attiques (= 55,609 fr.). Silanos l'avait assuré, onze jours avant, qu'il n'y aurait pas d'engagement dans les dix jours qui suivraient; sur ce, Cyrus lui avait dit : — « Si ta prophétie se trouve vraie, je te donnerai trois mille dariques. Mon frère ne combattra pas du tout, s'il ne combat pas dans les dix jours (1). »

Malgré l'opinion énergique qu'il avait exprimée en réponse à Klearchos, Cyrus commença alors à croire réellement que ses ennemis ne hasarderaient pas de bataille, d'autant plus que dans le cours de la marche de cette dernière journée, il arriva à un fossé large et profond (large de 9 mètres et profond de 5), s'approchant si près de l'Euphrate qu'il ne restait qu'un intervalle de six mètres pour le passage. Ce fossé avait été creusé par ordre d'Artaxerxès en travers de la plaine, dans une longueur de douze parasanges (environ 42 milles anglais (= 67 kilom. 500 mèt.), si l'on compte la parasange à trente stades), de manière à ce qu'il touchât à son autre extrémité ce qu'on appelait le Mur de Médie (2).

---

(1) Xénoph. Anab. I, 7, 14-17.

(2) De Pylæ jusqu'au fossé non défendu, il y eut trois journées entières de marche et une partie de journée, car il se présenta dans le quatrième jour.

Xénophon appelle les trois journées entières douze parasanges en tout. Ceci indique des marches courtes et non complètes. Et il ne semble pas que l'espace de terrain traversé pendant l'une d'elles puisse avoir été considérable. Car elles furent toutes entreprises avec des preuves visibles d'un ennemi immédiatement en face, circonstance qui fut l'occasion de la trahison d'Orontês, qui demanda à Cyrus un corps de cavalerie, sous prétexte d'attaquer les troupes légères de l'ennemi devant l'armée, et qui écrivit ensuite une lettre pour informer Artaxerxès qu'il était sur le point de déserter avec cette division. La lettre fut remise à Cyrus, qui découvrit ainsi la trahison.

Marchant avec un ennemi connu à peu de distance devant lui, Cyrus a dû maintenir son armée dans un état qui ressemblait à un ordre de bataille, et conséquemment ses mouvements ont dû être lents. De plus, la découverte de la trahison d'Orontês doit elle-même avoir été un incident alarmant, bien

Il avait été creusé comme mesure spéciale de défense contre les envahisseurs qui approchaient. Cependant nous apprenons avec surprise, et les envahisseurs eux-mêmes trouvèrent avec une surprise égale que pas un homme n'était à l'endroit pour le défendre; de sorte que toute l'armée de Cyrus et les bagages passèrent sans résistance par l'étroit intervalle de six mètres. C'est la première mention d'une mesure défensive quelconque adoptée pour repousser l'invasion, — à l'exception de la précaution prise par Abrokomas quand il brûla les bateaux à Thapsakos. Cyrus avait pu traverser tout cet espace immense, et passer par tant de positions défendables, sans avoir encore frappé un coup. Et à ce moment Artaxerxès, après avoir ouvert une tranchée d'une étendue si prodigieuse au prix de tant de travail, — pourvu à un excellent moyen de résistance, surtout contre des soldats grecs pesamment armés, — et avoir occupé cette tran-

---

fait pour rendre et Cyrus et Klearchos doublement circonspects pour le moment. Et le procès même d'Orontês paraît avoir été dirigé avec des formes qui ont dû nécessiter une halte de l'armée.

En réunissant ces circonstances, nous ne pouvons guère supposer que les Grecs aient fait autant que 48 kilom. dans les trois jours entiers de marche. Le quatrième jour, ils ont dû faire très-peu de chemin, non-seulement parce que Cyrus s'attendait à tout moment à voir paraître le gros de l'armée du roi et comptait sur une bataille générale (I, 7, 14), mais à cause du grand délai nécessaire pour passer le fossé. Toute son armée (plus de 100,000 hommes), avec bagage, chariots, etc., avait à passer par le boyau étroit de six mètres de largeur entre le fossé et l'Euphrate. Il n'a guère pu faire plus de 8 kilomètres dans cette marche de toute une journée, s'avançant de nuit assez loin pour camper à 3 kil. 200 m. ou à 4 kil. 800 m. au delà du fossé. Nous pouvons calculer la distance parcourue entre Pylæ et le fossé à environ 51 kilom. et demi en tout, et trois ou quatre kilomètres de plus pour le campement de la nuit suivante. Probablement Cyrus voulait rester près du fleuve sans cependant en suivre les détours avec une précision absolue; de sorte qu'en estimant la distance, nous devons prendre une moyenne entre la droite ligne et les nombreuses sinuosités du fleuve.

J'imagine que le fossé coupait le mur de Médie à un angle beaucoup plus large qu'on ne le voit dans la carte du colonel Chesney; de sorte que l'espace triangulaire compris entre le fossé, le mur et le fleuve, était beaucoup plus étendu. La raison, pouvons-nous présumer, pour laquelle le fossé fut creusé, était de défendre cette portion du pays de la Babylonia bien cultivée et arrosée, qui se trouvait en dehors du mur de Médie, — portion qui (comme nous le verrons ci-après dans les marches des Grecs après la bataille) était très-considérable.

chée vraisemblablement jusqu'au dernier moment même, — l'abandonne maintenant par une panique inexplicable, et laisse toute une armée passer sans obstacle par ce boyau très-étroit. Après avoir surmonté d'une manière inespérée un obstacle aussi formidable, Cyrus aussi bien que les Grecs s'imagina qu'Artaxerxès ne songeait plus à combattre en rase campagne. Tous commencèrent à se relâcher de cet ordre qui avait été scrupuleusement observé depuis la revue faite au milieu de la nuit, au point que Cyrus lui-même s'avança dans son char au lieu d'être à cheval, tandis que beaucoup des soldats grecs posèrent leurs armes dans les fourgons ou sur les bêtes de somme (1).

Le surlendemain, après avoir passé le fossé sans défense, ils furent surpris, à un endroit appelé Kunaxa (2), justement

(1) Xénoph. Anab. I, 7, 20.

Le récit fait par Xénophon de cette longue ligne de tranchée, creusée d'abord par ordre d'Artaxerxês et ensuite laissée sans qu'elle servît et sans qu'on la défendît, diffère de la narration de Diodore (XIV, 22), qui semble être empruntée d'Ephore. Diodore dit que le roi fit creuser une longue tranchée, qu'on borda de chariots et de fourgons comme défense pour son bagage, et qu'ensuite il sortit de ce retranchement, avec ses soldats libres et sans encombre, pour livrer bataille à Cyrus. C'est ici une assertion plus plausible que celle de Xénophon, en ce qu'elle représente le roi comme ayant agi d'après un plan rationnel, tandis que dans Xénophon, il paraît d'abord avoir adopté un plan de défense, et ensuite y avoir renoncé, après des peines et des frais immenses, sans aucune raison, autant que nous pouvons le voir. Cependant je ne doute pas que le récit de Xénophon ne soit le seul vrai. Le passage étroit et la tranchée non défendue étaient tous deux des faits du caractère le plus manifeste et le plus frappant pour un soldat observateur.

(2) Xénophon ne mentionne pas le nom de Kunaxa, qui nous vient de Plutarque (Artaxer. c. 8), qui dit qu'elle était à 500 stades (environ 93 kilom.) de Babylone, tandis qu'on apprit à Xénophon que le champ de bataille n'était éloigné de Babylone que de 360 stades. Or, selon le colonel Chesney (Euphr. and Tigr. vol. I, p. 57), Hillah (Babylone) est éloignée de Felujah de 146 kilom. 400 mèt. par le fleuve, ou de 98 kilom. 950 mèt. directement. Conséquemment, en suivant la distance donnée par Plutarque (probablement copiée sur Ktêsias), nous placerions Kunaxa un peu plus bas en descendant le fleuve que Felujah. Cela semble la supposition la plus probable.

Rennell et M. Baillie Fraser la placent ainsi (Mesopotamia and Assyria, p. 186, Edin. 1842), je pense avec raison; de plus, ce dernier fait remarquer, ce que la plupart des commentateurs omettent, que les Grecs ne passèrent le mur de Médie que longtemps après la bataille. Voir une note un peu plus bas, à peu près au commencement de mon prochain chapitre, par rapport à ce mur.

quand ils étaient sur le point de s'arrêter pour prendre le repas du midi et se reposer, par l'avis soudain que l'armée du roi approchait en ordre de bataille en rase campagne. Immédiatement Cyrus se hâta de monter à cheval, de s'armer et de mettre ses forces en ordre, tandis que les Grecs, de leur côté, s'arrêtaient et formaient leur ligne le plus rapidement possible (1). Ils étaient à l'aile droite de l'armée, adjacente au fleuve de l'Euphrate; Ariæos avec les forces asiatiques étant à la gauche, et Cyrus lui-même, entouré d'une garde du corps de six cents cavaliers persans bien armés, au centre. Parmi les Grecs, Klearchos commandait la division des hoplites avec des cavaliers paphlagoniens et les peltastes grecs à l'extrême droite, tout près du fleuve; Proxenos avec sa division venait ensuite; Menôn commandait à la gauche. Tous les cavaliers persans qui entouraient Cyrus avaient des cuirasses, de courtes épées grecques, et deux javelines dans leur main droite; les chevaux aussi étaient défendus par des plaques qui couvraient la poitrine aussi bien que la tête. Cyrus lui-même, armé pour le reste comme les autres, se distinguait en portant une tiare droite

(1) La distance entre le fossé non défendu et le champ de bataille de Kunaxa était d'environ 35 kilomètres 398 mètres. D'abord, 4 kilom. 827 mèt. au delà de la tranchée, jusqu'à la première station de nuit, ensuite une pleine journée de marche, environ 19 kilom. 308 m.; en troisième lieu, une demi-journée de marche, jusqu'au moment de la halte de midi, environ 11 kilom. 263 mèt.

La distance de Pylæ au fossé ayant auparavant été donnée à 51 kilom. 588 mèt., toute la distance de Pylæ à Kunaxa sera environ de 86 kilom. 986 mèt.

Or, le colonel Chesney a établi la distance de Hit au château de Felujah (deux points connus) à 77 kilom. 252 mèt. en ligne droite, et à 123 kil. 893 m. en suivant la ligne du fleuve. Déduisez 6 kilom. 436 mèt. pour la distance de Hit à Pylæ, et nous aurons alors entre Pylæ et Felujah une distance rectiligne de 70 kil. 796 m. La route de marche des Grecs (telle qu'elle est expliquée dans une note précédente, les Grecs suivant en général, mais non exactement, les sinuosités du fleuve) donnera 80 kilom. 450 mèt. de Pylæ à Felujah, et 85 kil. 277 mèt., ou 86 kilom. 986 mèt. de Pylæ à Kunaxa.

Dans le plan annexé à ce volume, on trouvera une explication des marches de l'armée de Cyrus, telles qu'elles sont décrites par Xénophon, tant immédiatement avant qu'immédiatement après la bataille de Kunaxa, à partir de Pylæ jusqu'au passage du Tigre.

au lieu du casque. Bien que la première nouvelle leur fût arrivée par surprise, les soldats de Cyrus eurent tout le temps de se mettre en ordre complet; car l'ennemi ne parut que quand l'après-midi était avancé. D'abord on vit de la poussière comme un nuage blanc; — ensuite un point sombre indéfini qui avançait graduellement, jusqu'à ce que l'armure commençât à briller, et que les divisions de troupes composant l'armée, arrangées en masses épaisses, devinssent visibles. Tissaphernês était à la gauche, vis-à-vis des Grecs, à la tête des cavaliers persans, ayant des cuirasses blanches; à sa droite étaient les archers persans, avec leurs gherras ou boucliers d'osier, garnis d'une pointe, de manière à être fichés en terre, tandis que de derrière on lançait des flèches; ensuite l'infanterie égyptienne avec de longs boucliers de bois couvrant tout le corps et les jambes. Devant toutes les troupes était une rangée de chars avec des faux attachées aux roues, destinés à commencer la charge contre la phalange grecque (1).

Comme les Grecs étaient en train d'achever leur ordre de bataille, Cyrus se rendit à cheval sur leur front, et pria Klearchos d'attaquer avec les Grecs le centre de l'ennemi, vu que c'était là qu'était posté le roi en personne, et que si ce centre était une fois battu, la victoire était gagnée. Mais la supériorité en nombre était telle que son centre s'étendait au delà de la gauche de Cyrus. En conséquence, Klearchos, craignant de retirer sa droite du fleuve, de peur d'être pris à la fois en flanc et par derrière, préféra garder sa position à la droite, et il se contenta de répondre à Cyrus qu'il disposerait tout pour le mieux. J'ai fait remarquer auparavant (2) combien il arrivait souvent que la crainte d'être attaqué du côté sans bouclier et par derrière, amenait le soldat grec à faire des mouvements incompatibles avec l'à-propos militaire, et on verra bientôt que Klearchos, en obéissant aveuglément à cette règle habituelle de précaution, fut con-

(1) Xénoph. Anab. I, 8, 8-11.

(2) Thucyd. V, 70. V. tome X, ch. 1, p. 27 de cette Histoire.

duit ici à commettre la faute capitale de rester sur le flanc droit, contrairement à l'avis plus judicieux de Cyrus (1). Ce dernier continuait pendant quelques instants à aller lentement à cheval devant les lignes, considérant alternativement les deux armées, quand Xénophon, — qui faisait partie de la petite troupe des cavaliers grecs, et était attaché à la division de Proxenos, — s'avança à cheval hors de la ligne pour l'accoster, lui demandant s'il n'avait pas d'ordres à donner. Cyrus le pria d'annoncer à tout le monde que les sacrifices étaient favorables. Entendant un murmure circuler dans les rangs grecs, il s'informa auprès de Xénophon de ce que c'était, et il reçut pour réponse que le mot d'ordre était alors en train de passer pour la seconde fois. Il demanda, avec quelque surprise, qui donnait le mot d'ordre? Et quel il était? Xénophon répondit que c'était « Zeus le Sauveur, et Victoire. » — Je l'accepte, répliqua Cyrus; « que ce soit le mot, » et immédiatement il se rendit à son poste, au centre, parmi les Asiatiques.

L'immense armée d'Artaxerxês, s'avançant d'un pas ferme et sans bruit, était à ce moment à moins d'un demi-mille de celle de Cyrus, quand les troupes grecques entonnèrent le pæan, ou cri de guerre habituel, et commencèrent à marcher en avant. A mesure qu'elles avançaient, les cris se firent entendre avec plus de violence, le pas devint accéléré, et à la fin tout le corps se mit à courir (2). Ce mouvement aurait pu être malheureux si les adversaires eussent été d'autres hoplites grecs; mais les Perses ne restèrent pas pour attendre la charge. Ils tournèrent dos et s'enfuirent quand les assaillants étaient encore à peine à la portée de trait. Leur panique fut telle, que même les conducteurs des chars armés de faux en avant de la ligne, laissant leurs attelages, se sauvèrent avec les autres; tandis que les chevaux, abandonnés à eux-mêmes, se précipitèrent séparément

(1) Plutarque (Artaxer. c. 8) fait cette critique au sujet de Klearchos, et elle semble tout à fait juste.

(2) Xénoph. Anab. I, 8, 17; Diodore, XIV, 23.

dans toutes les directions, quelques-uns se retournant pour suivre les fuyards, d'autres venant dans la direction des Grecs qui avançaient, et qui ouvrirent leurs rangs pour les laisser passer. La division de gauche de l'armée du roi fut ainsi mise en déroute sans coup férir, et vraisemblablement sans un homme tué d'un côté ni de l'autre : un Grec seulement étant blessé par une flèche, et un autre pour ne pas s'être écarté de la route de l'un des chars (1). Tissaphernês seul, — qui, avec le corps de cavalerie immédiatement autour de lui, était à l'extrême gauche des Perses, tout près du fleuve, — fit exception à cette fuite universelle. Il chargea et pénétra dans la ligne des peltastes grecs qui étaient en face de lui entre les hoplites et le fleuve. Ces peltastes, commandés par Episthenês d'Amphipolis, ouvrirent leurs rangs pour le laisser passer, lançant leurs traits sur les hommes à mesure qu'ils passaient, sans perdre cependant un des leurs. Tissaphernês arriva ainsi jusque sur les derrières des Grecs, qui continuèrent de leur côté à poursuivre les Perses fuyant devant eux (2).

Les choses se passaient différemment dans les autres parties du champ de bataille. Bien qu'Artaxerxès fût au centre de son armée, cependant, grâce à la supériorité du nombre, il déborda Ariæos, qui commandait l'extrême gauche de Cyrus (3). Ne trouvant personne directement opposé à lui, il commença à faire faire une conversion à son aile droite, afin d'entourer ses ennemis, sans remarquer la fuite de sa division de gauche. D'autre part, quand Cyrus vit la victoire facile des Grecs de leur côté, il fut transporté de joie, et il reçut de tous ceux qui l'entouraient des salutations comme s'il était déjà roi. Néanmoins il eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas se jeter en avant, comme si la victoire était déjà gagnée (4); mais il resta immobile avec son régi-

(1) Xénoph. Anab. I, 8, 17-20.

(2) Xénoph. Anab. I, 8, 23; I, 9, 31.

(3) Xénoph. Anab. I, 10, 4-8.

(4) Xénoph. Anab. I, 8, 21. Κῦρος δὲ ὁρῶν τοὺς Ἕλληνας νικῶντας τὸ καθ' ἑαυτοὺς καὶ διώκοντας, ἡδόμενος καὶ προσκυνούμενος ἤδη ὡς βασιλεὺς ὑπὸ τῶν ἀμφ' αὐτὸν, οὐδ' ὡς ἐξήχθη διώκειν, etc.

PLAN SERVANT A EXPLIQUER LES MARCHES DES GRECS IMMÉDIATEMENT APRÈS LA BATAILLE DE KUNAXA, TELLES QU'ELLES SONT DÉCRITES PAR XÉNOPHON.

NOTE

A. Première station de nuit de Cyrus après qu'il eut passé le fossé laissé sans défense.

B. Station de Cyrus la nuit qui précéda la bataille de Kunaxa.

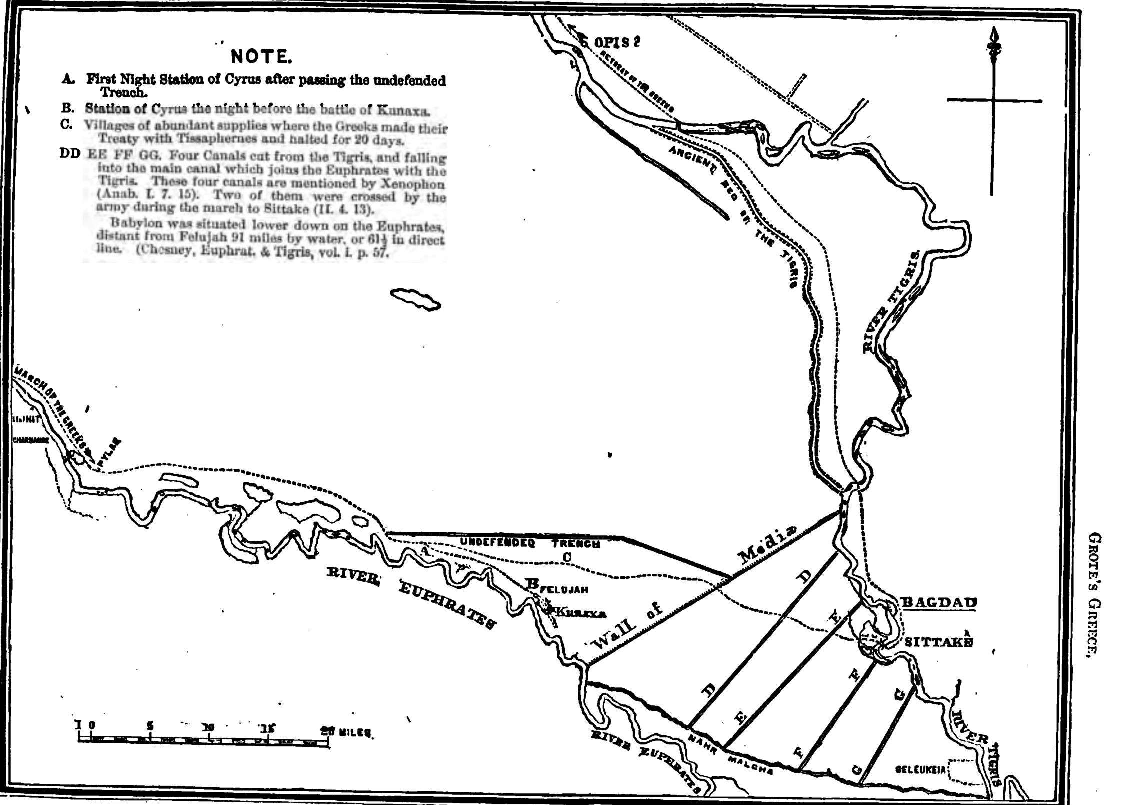
C. Villages remplis de provisions abondantes où les Grecs conclurent leur traité avec Tissaphernès et où ils firent une halte de vingt jours.

DD EE FF GG. Quatre canaux partant du Tigre, et tombant dans le principal canal qui unit l'Euphrate au Tigre. Ces quatre canaux sont mentionnés par Xénophon (Anab. 1. 7. 15). Deux d'entre eux furent traversés par l'armée pendant la marche vers Sittakê (11. 4. 13).

Babylone était placée plus bas sur l'Euphrate, éloignée de Felujah de 91 milles (146 kilom. 400 mèt.) par eau ou de 61 milles et demi (98 kilom. 950 mèt.) en ligne directe (Chesney, Euphrate and Tigris, vol. 1. p. 57).

Ce plan est destiné à expliquer le récit de Xénophon. Les lignes tirées pour représenter le cours du Mur de Médie, aussi bien que des canaux allant du Tigre à l'Euphrate, ne dépendent d'aucun témoignage positif de restes qui existent actuellement, mais elles sont accommodées au récit en vue de mettre le lecteur à même de le comprendre plus clairement.

PLAN ILLUSTRATING THE MARCHES OF THE GREEKS IMMEDIATELY BEFORE AND IMMEDIATELY AFTER THE BATTLE OF KUNAXA, AS DESCRIBED BY XENOPHON.



This Plan is intended simply to illustrate the narrative of Xenophon. The lines drawn to represent the course of the Wall of Media, as well as of the canals from the Tigris to the Euphrates, do not depend upon any positive evidence of remains now existing, but are accommodated to the narrative with the view of enabling the reader to comprehend it more clearly.

ment de six cents chevaux autour de lui, surveillant les mouvements d'Artaxerxès. Aussitôt qu'il vit ce dernier faire mouvoir sa division de droite pour prendre ses soldats par derrière, il se hâta d'arrêter ce mouvement par une charge impétueuse sur le centre, où Artaxerxès était en personne, entouré de la garde du corps de six mille chevaux sous Artagersês. L'attaque de Cyrus fut si vigoureuse qu'avec ses six cents chevaux il rompit et dispersa cette garde du corps, tuant Artagersês de sa propre main. Ses six cents cavaliers se précipitèrent à la poursuite des fugitifs, laissant Cyrus lui-même presque seul, entouré seulement du petit nombre d'hommes d'élite appelés ses « compagnons de table ». Ce fut dans ces circonstances qu'il vit pour la première fois son frère Artaxerxès, dont la personne avait été exposée aux regards par la fuite des gardes du corps. Cette vue le remplit d'un tel paroxysme de rage et d'ambition jalouse (1), qu'il perdit toute pensée de sûreté ou de prudence, — s'écria : « Je vois l'homme, » — et s'élança en avant avec sa seule poignée de compagnons pour attaquer Artaxerxès, malgré la nombreuse armée qui était derrière lui. Cyrus poussa droit à son frère en lançant sa javeline, et il visa si juste qu'il le frappa à la poitrine et le blessa à travers la cuirasse, bien que sa blessure (guérie plus tard par le chirurgien grec Ktêsias) n'ait pu être très-grave, puisque Artaxerxês ne quitta pas le champ de bataille, mais, au contraire, engagea un combat personnel, lui et ceux qui l'entouraient, contre cette poignée d'assaillants. Une lutte aussi inégale ne dura pas longtemps. Cyrus, blessé grièvement sous l'œil par la javeline d'un soldat karien, fut ren-

---

Les derniers mots sont remarquables, en ce qu'ils indiquent qu'aucun autre stimulant que celui d'une rivalité ambitieuse et de l'antipathie fraternelle n'eut assez de force pour faire perdre à Cyrus l'empire qu'il avait sur lui-même.

(1) Cf. le récit du transport de rage qui saisit le Thêbain Pelopidas, quand il vit Alexandre, le despote de Pheræ, dans l'armée opposée; ce qui amena les mêmes conséquences fatales (Plutarque, Pelopidas, c. 32; Cornél. Népos, Pelop. c. 5). V. aussi les réflexions de Xénophon sur la conduite de Teleutias devant Olynthos, — Hellenic. V, 3, 7.

versé de son cheval et tué. Le petit nombre de compagnons fidèles qui l'entouraient périrent en le défendant : Artasyras, qui était le premier d'entre eux dans sa confiance et son affection, le voyant mortellement blessé et à terre, se jeta sur lui, le serra dans ses bras, et, dans cette position, ou se tua lui-même, ou fut tué par ordre du roi (1).

La tête et la main droite du prince mort furent immédiatement coupées par ordre d'Artaxerxès, et sans doute exposées aux regards d'une manière apparente. C'était pour tout le monde l'annonce que toute la lutte était terminée, et c'est ainsi que le comprit Ariæos qui, avec toutes les troupes asiatiques de Cyrus, abandonna le champ de bataille et s'enfuit vers le camp. Ils ne s'y défendirent même pas quand le roi et ses forces les poursuivirent; mais ils fuirent encore plus loin jusqu'au lieu de repos de la nuit précédente. Les troupes d'Artaxerxès entrèrent dans le camp et se mirent à le piller sans rencontrer de résistance. Le harem même de Cyrus tomba en leur pouvoir. Il renfermait deux femmes grecques, — de condition libre, de bonne famille et bien

(1) Xénoph. Anab. I, 8, 22-29.

Le récit de cette bataille et de la mort de Cyrus par Ktêsias (autant que nous pouvons le reconnaître par le bref résumé de Photius — Ktêsias, Fragm. c. 58, 59, éd. Baehr) ne diffère pas essentiellement de Xénophon. Ktêsias mentionne le soldat karien (dont ne parle pas Xénophon) qui lança la javeline, et il ajoute que ce soldat fut plus tard torturé et mis à mort par la reine Parysatis, revanche sauvage de la mort de Cyrus. Il nous apprend aussi que Bagapatês, la personne qui, par ordre d'Artaxerxês, coupa la tête et la main de Darius, périt de la même manière, victime de Parysatis.

Diodore (XIV, 23) trace du conflit entre Cyrus et son frère un tableau bien plus complet, qui diffère de Xénophon sur bien des points, en partie directement, en partie d'une manière implicite.

Plutarque (Artaxerxès, c. 2, 12, 13) fait un récit de la bataille et de la mort de Cyrus, qu'il déclare avoir tiré de Ktêsias, mais qui diffère encore plus essentiellement de la narration de Xénophon. Cf. aussi le peu de mots de Justin, V, 11.

Diodore (XIV, 24) dit que douze mille hommes de l'armée du roi furent tués à Kunaxa; la plus grande partie le fut par les Grecs sous Klearchos, qui ne perdit pas un seul homme. Il estime à trois mille hommes les pertes de l'armée asiatique de Cyrus. Mais si les Grecs ne perdirent pas un homme, ils ne peuvent guère en avoir tué beaucoup dans la poursuite; car ils avaient à peine de cavalerie et un nombre peu considérable de peltastes, — tandis que les hoplites n'auraient pu atteindre les Perses dans leur fuite.

élevées, — l'une de Phokæa, l'autre de Milêtos, qu'on lui avait amenées à Sardes après les avoir enlevées de force à leurs parents. La plus âgée de ces deux femmes, la Phokæenne, nommée Milto, distinguée à la fois par sa beauté et son intelligence accomplie, fut faite prisonnière et transférée dans le harem d'Artaxerxês; l'autre, personne plus jeune, trouva moyen de se sauver, bien que sans ses vêtements de dessus (1), et chercha abri parmi quelques Grecs laissés dans le camp à la garde des bagages des Grecs. Ces hommes repoussèrent les assaillants perses en en faisant un massacre considérable; ils sauvèrent leurs bagages, aussi bien que les personnes de tous ceux qui étaient venus chercher un asile auprès d'eux. Mais le camp des troupes asiatiques de Cyrus fut complétement pillé, sans en excepter ces fourgons réservés de provisions dont Cyrus s'était pourvu afin que ses auxiliaires grécs fussent certains d'avoir des vivres dans toute circonstance (2).

Pendant qu'Artaxerxês pillait ainsi le camp de Cyrus, il fut rejoint par Tissaphernês et sa division de cavalerie, qui avaient chargé entre la division grecque et le fleuve. A ce moment il y avait une distance de pas moins de trente stades, ou 5 kilom. environ entre lui et Klearchos avec la

(1) Xénoph. Anab. I, 10, 3. Les qualités et les séductions de cette Phokæenne, et la grande estime que lui témoignèrent d'abord Cyrus et ensuite Artaxerxês, ont été exagérées et ont donné lieu à une histoire romanesque dans laquelle nous ne pouvons dire quelle peut être la proportion de vérité (V. Ælien, V. H. XII, 1; Plutarque, Artaxer. c. 26, 27; Justin, X, 2). Plutarque et Justin avancent tous les deux que l'inimitié subséquente entre Artaxerxês et son fils Darius, qui amena la conspiration de ce dernier contre son père, et sa perte, quand la conspiration fut découverte, eut pour source la passion de Darius pour elle. Mais comme cet événement arriva certainement à la fin de la longue vie et du long règne d'Artaxerxês, qui régna quarante-six ans, — et qu'elle a dû avoir à cette époque soixante ans, sinon plus, — nous pouvons à bon droit présumer que la cause de cette tragédie de famille a dû être quelque chose de différent.

Cf. la description du sort de Berenikê de Chios et de Monime de Milêtos, femmes de Mithridatês, roi de Pont, pendant les derniers malheurs de ce prince (Plutarque, Lucullus, c. 18).

(2) Xénoph. Anab. I, 10, 17.

Ces provisions ont dû probablement être faites pendant la récente halte à Pylæ.

division grecque, tant ce dernier s'était avancé loin à la poursuite des fuyards persans. Informé, après quelque temps, que les troupes du roi avaient été victorieuses à la gauche et au centre et qu'elles étaient maîtresses du camp, — mais ne connaissant pas la mort de Cyrus, — Klearchos ramena ses troupes en arrière, et il rencontra les forces de l'ennemi qui revenaient également. Il craignit d'être entouré par des troupes supérieures en nombre, et en conséquence il prit position en s'appuyant sur le fleuve. Dans cette situation, Artaxerxès rangea de nouveau ses troupes en face de lui, comme s'il se disposait à le combattre; mais les Grecs, prévoyant son mouvement, furent les premiers à attaquer, et ils forcèrent les Perses à prendre la fuite, frappés d'une terreur plus grande qu'auparavant. Klearchos, débarrassé ainsi de tout ennemi, attendit quelque temps dans l'espoir d'avoir des nouvelles de Cyrus. Il retourna ensuite au camp, qu'il trouva dépouillé de toutes ses provisions; de sorte que les Grecs furent forcés de passer la nuit sans souper, tandis que la plupart d'entre eux aussi n'avaient pas eu à dîner, à cause de l'heure matinale à laquelle la bataille avait commencé (1). Ce ne fut que le lendemain matin qu'ils apprirent, par Proklês (descendant du roi spartiate Demaratos, jadis compagnon de Xerxès dans l'invasion de la Grèce), que Cyrus avait été tué, nouvelle qui changea la satisfaction que leur avait causée leur propre triomphe en douleur et en effroi (2).

Ainsi se termina la bataille de Kunaxa, et en même temps les espérances ambitieuses aussi bien que la vie de ce jeune prince. Son caractère et sa conduite suggèrent d'instructives remarques. Tant dans la conduite de cette expédition que dans les deux ou trois années d'administration en Asie Mineure qui la précédèrent, il déploya des qualités telles qu'on n'en voit pas dans Cyrus appelé le Grand, ni dans aucun autre membre de la famille royale de Perse, ni à vrai dire dans aucun autre général persan d'un bout à l'autre de

---

(1) Xénoph. Anab. I, 10, 18, 19. (2) Xénoph. Anab. II, 1, 3, 4.

l'histoire de la monarchie. Nous remarquons en lui un esprit de combinaison large et à longue portée, — la faculté de prévoir les difficultés et de pourvoir à l'avance au moyen de les surmonter, — une adresse à répondre aux exigences variées, et à se conduire avec des personnes différentes, Grecs ou Asiatiques, officiers ou soldats, — la conviction de la nécessité, non-seulement d'acheter le service des hommes en prodiguant les présents, mais d'acquérir leur confiance par une conduite droite et franche et par une bonne foi systématique, — le pouvoir de réprimer son mécontentement quand la politique le commandait, par exemple lors de la désertion de Xenias et de Pasiôn, et des premiers complots d'Orontês, bien que habituellement les châtiments qu'il infligeait fussent pleins d'une barbarie tout orientale. Nous sentirons mieux combien rares étaient les mérites et les qualités de Cyrus, en tant que Perse, si nous comparons ce portrait fait par Xénophon, avec la description des satrapes persans par Isokrate (1). Xénophon a fait remarquer que bien des personnes passèrent d'Artaxerxês à Cyrus, — mais qu'aucune, excepté Orontês, ne passa de Cyrus à Artaxerxês. Non-seulement pendant la marche, mais même quant à la manière de combattre à Kunaxa, le jugement de Cyrus fut plus sain que celui de Klearchos. Les deux choses d'importance suprême pour les Grecs étaient de veiller sur la personne de Cyrus, et de frapper droit sur celle d'Artaxerxês et sur la division centrale qui l'entourait. Or ce fut la faute de Klearchos, et non celle de Cyrus, si ces deux choses furent négligées, et si les Grecs ne gagnèrent qu'une victoire relativement insignifiante à la droite. Cependant malgré cette faute, qui n'était pas la sienne, il paraît que Cyrus aurait été victorieux s'il avait été capable de réprimer cette explosion passionnée d'antipathie qui le poussa comme un insensé contre son frère. La même ambition insatiable,

(1) Isokrate, Orat. IV (Panegyric.), s. 175-182, passage frappant, en ce qu'il décrit la manière dont des institutions politiques pénètrent dans le caractère et les habitudes individuels.

et la même férocité jalouse, quand il s'agissait du pouvoir, qui l'avaient auparavant conduit à mettre à mort deux cousins germains, parce qu'ils négligeaient d'accomplir en sa présence un acte de déférence qui n'était rendu qu'au roi en personne, — ce même mouvement, exaspéré par la vue actuelle d'un frère son rival, et par cette force constante d'antipathie fraternelle si fréquente dans les familles royales (1), lui firent fermer les yeux pour le moment à tout calcul rationnel.

Nous pouvons toutefois faire remarquer que la Hellas en général n'eut pas de motif pour regretter la chute de Cyrus à Kunaxa. S'il avait détrôné son frère et qu'il fût devenu roi, l'empire persan aurait acquis sous sa main un degré de force qui lui aurait probablement permis de prévenir l'œuvre accomplie plus tard par les rois macédoniens, et d'asservir les Grecs d'Europe aussi bien que ceux d'Asie. Il aurait employé l'organisation militaire grecque contre l'indépendance grecque, comme le firent après lui Philippe et Alexandre. Son argent l'aurait mis à même de soudoyer une

---

(1) Diodore (XIV, 23) mentionne les deux frères ennemis de la légende, Eteoklês et Polyneikês, comme pendant. Cf. Tacite, Annales, 4, 60 : « Atrox Drusi ingenium, super cupidinem potentiæ, et *solita fratribus odia,* accendebatur invidiâ, quod mater Agrippina promptior Neroni erat, » etc., et Justin, XLII, 4.

Cf. aussi l'intéressant récit de M. Prosper Mérimée, dans sa vie de Don Pèdre de Castille, prince communément connu sous le nom de Pierre le Cruel. Don Pèdre fut détrôné et tué dans un conflit personnel par la main de son frère bâtard, Henri de Transtamare.

A la bataille de Navarette, en 1367, dit M. Mérimée, « Don Pèdre, qui, pendant le combat, s'était jeté au plus fort de la mêlée, s'acharna longtemps à la poursuite des fuyards. On le voyait galoper dans la plaine, monté sur un cheval noir, sa bannière armoriée de Castille devant lui, cherchant son frère partout où l'on combattait encore, et criant, échauffé par le carnage : « Où est ce bâtard qui se nomme « roi de Castille ? » (Histoire de Don Pèdre, p. 504).

Finalement don Pèdre, bloqué et mourant presque de faim dans le château de Montiel, fut trompé par de feintes négociations et tomba au pouvoir de ses ennemis. Il fut tué dans un conflit personnel par le poignard de son frère Henri, après une lutte désespérée dans laquelle il semblait près de l'emporter, si Henri n'avait pas été aidé en partie par une personne présente.

Cette scène tragique (dans la nuit du 23 mars 1369) est décrite par M. Mérimée d'une manière dramatique (p. 564-566).

armée écrasante d'officiers et de soldats grecs, qui (pour employer l'expression de Proxenos rapportée par Xénophon (1) l'auraient jugé un ami meilleur pour eux que pour leur propre pays. Il lui aurait également permis de profiter des dissensions et de la vénalité dans l'intérieur de chaque cité grecque, et ainsi d'affaiblir leurs moyens de défense, tandis qu'il fortifiait ses propres moyens d'attaque. C'était une politique qu'aucun des rois perses, depuis Darius, fils d'Hystaspês, jusqu'à Darius Codoman, n'eut assez de talent ou de persévérance pour poursuivre : aucun d'eux ne connut ni la véritable valeur d'instruments grecs, ni la manière de les employer avec effet. Toute la conduite de Cyrus, par rapport à cette mémorable expédition, manifeste une intelligence supérieure, capable de se servir des ressources que la victoire aurait mises entre ses mains, — et une ambition qui probablement lui aurait servi contre les Grecs pour venger les humiliations de Marathôn, de Salamis et de la paix de Kallias.

(1) Xénoph. Anab. III, 1, 5. Ὑπισχνεῖτο δὲ αὐτὸν (Ξενοφῶντα Πρόξενος) εἰ ἔλθοι, φίλον Κύρῳ ποιήσειν· ὃν αὐτὸς ἔφη κρείττω ἑαυτῷ νομίζειν τῆς πατρίδος.

CHAPITRE II

RETRAITE DES DIX MILLE GRECS

Terreur des Grecs en apprenant la mort de Cyrus; Klearchos offre le trône à Ariæos. — Artaxerxês somme les Grecs de se rendre; leur réponse; langage de Phalinos. — Ariæos refuse le trône, mais il invite les Grecs à se joindre à lui pour opérer la retraite. — Les Grecs rejoignent Ariæos; échange de serments; résolution de se retirer ensemble. — Position des Grecs; désespérée selon toute apparence. — Commencement de la retraite avec Ariæos; désordre de l'armée. — Hérauts envoyés par les Perses pour traiter d'une trêve. — Les hérauts conduisent les Grecs à des villages fournis de provisions; marche en traversant les canaux. — Provisions abondantes obtenues dans les villages. — Visite de Tissaphernês; négociations. — Convention conclue avec Tissaphernês, qui s'engage à conduire les Grecs chez eux. — Motifs des Perses; dispositions favorables de Parysatis à l'égard de Cyrus. — Longue halte des Grecs; leur querelle avec Ariæos. — Secret désespoir de Klearchos. — Marche de retraite commencée sous Tissaphernês; ils entrent dans l'intérieur du mur de Médie; marche vers Sittakê. — Alarme et soupçons des Grecs; ils franchissent le Tigre. — Marche de retraite en remontant la rive gauche du Tigre, jusqu'au grand Zab. — Soupçons entre les Grecs et Tissaphernês. — Klearchos converse avec Tissaphernês, qui l'amène à ses vues. — Klearchos, avec les autres généraux grecs, visite Tissaphernês dans sa tente. — Tissaphernès saisit les généraux grecs. Ils sont envoyés prisonniers à la cour de Perse, où on les met à mort. — Menôn est réservé pour périr dans les tortures; sentiments de la reine Parysatis. — Comment Klearchos en vint à être trompé. — Plans de Tissaphernês; impuissance et timidité des Perses. — Les Perses somment l'armée grecque de se rendre. — Refus indigné des Grecs; détresse et désespoir régnant parmi eux. — Première apparition de Xénophon; son rêve. — Il stimule les autres capitaines à prendre le commandement et à nommer de nouveaux officiers. — Paroles de Xénophon aux officiers; on nomme de nouveaux généraux; Xénophon est du nombre. — L'armée est réunie en assemblée générale; discours de Xénophon. — Augure favorable tiré de l'éternument d'un homme. — Arguments encourageants sur lesquels insiste Xénophon. — Grande impression produite par son discours; l'armée confirme les nouveaux généraux proposés. — Grand ascendant acquis aussitôt sur l'armée par Xénophon; qualités par lesquelles il l'obtint. — Combinaison d'éloquence et de confiance avec l'esprit de ressource et la bravoure du soldat. — Le persan Mithridatês s'approche du camp; les Grecs refusent tout pour-

parler. — Les Grecs traversent le Zab et reprennent leur marche, harcelés par la cavalerie persane. — Souffrances des Grecs en marchant, exposés aux attaques de la cavalerie; heureuses précautions prises. — Tissaphernês renouvelle l'attaque, avec quelque effet. — Quartiers confortables des Grecs. Ils s'arrêtent pour repousser la cavalerie, et marchent ensuite vite en avant. — Victoire des Grecs; vaillance de Xénophon. — Les Grecs embarrassés quant à leur route; impossibilité soit de suivre le Tigre plus loin, soit de le traverser. — Ils entrent dans les montagnes des Karduques. — Ils brûlent beaucoup de bagages. Souffrances que leur causent l'activité et l'énergie des Karduques. — Extrême danger de leur situation. — Xénophon découvre une autre route pour tourner la position de l'ennemi. — Les Karduques sont défaits et la route rendue libre. — Danger que court Xénophon avec la division d'arrière-garde et les bagages. — Désir ardent des Grecs de recouvrer les corps des morts. — Ils parviennent à la rivière Kentritês, frontière septentrionale des Karduques. — Difficultés de passer le Kentritês. Rêve de Xénophon. — Ils découvrent un gué et passent la rivière. — Xénophon avec l'arrière-garde repousse les Karduques et effectue son passage. — Marche à travers l'Arménie; neige abondante et froid rigoureux. — Ils passent à gué l'Euphrate oriental ou Murad. — Marches désolantes; extrêmes misères causées par le froid et par la faim. — Repos dans de bons quartiers; villages souterrains bien approvisionnés. — Après un repos d'une semaine ils marchent en avant; leur guide s'enfuit. — Ils arrivent à un défilé difficile occupé par les Chalybes; railleries échangées entre Xénophon et Cheirisophos au sujet du vol. — Ils tournent le défilé en faisant une marche de côté, et ils franchissent la montagne en s'ouvrant un chemin par la force. — Marche à travers le pays des Taochi; épuisement des provisions; prise d'un fort sur une colline. — Ils passent par les Chalybes, les plus braves guerriers qu'ils eussent encore vus; les Skythini. — Ils arrivent à la ville florissante de Gymnias. — Ils découvrent la mer du sommet de la montagne Thêchês; joie extrême des soldats. — Passage à travers le pays des Makrônes. — A travers les Kolchi, qui s'opposent à eux et sont défaits. — Villages des Kolchi; miel malsain. — Arrivée à Trapézonte (Trébizonde) sur le Pont-Euxin. — Joie des Grecs. Ils accomplissent leurs vœux à l'égard des dieux; leurs fêtes et leurs jeux. — Appendice.

Le premier sentiment de triomphe des troupes grecques à Kunaxa fit place, aussitôt qu'elles apprirent la mort de Cyrus, à l'effroi et à la douleur, accompagnés d'un repentir inutile pour l'aventure dans laquelle lui et Klearchos les avaient entraînées. Probablement Klearchos lui-même se repentit aussi, et à juste titre, d'avoir montré dans sa manière de livrer la bataille si peu de prévoyance et si peu de souci soit des injonctions, soit de la sûreté de Cyrus. Néanmoins il conserva encore le ton d'un vainqueur sur le champ de bataille, et après des expressions de chagrin pour le sort du jeune prince, il pria Proklês et Glus de retourner vers Ariæos pour lui répondre que les Grecs de leur côté étaient

victorieux, sans qu'il restât aucun ennemi; qu'ils étaient sur le point de marcher en avant contre Artaxerxès; et que si Ariæos voulait se joindre à eux, ils le mettraient sur le trône qui avait été destiné à Cyrus. Tandis que cette réponse était portée à Ariæos par son ami particulier Menôn et par les messagers, les Grecs se procurèrent un repas du mieux qu'ils purent; comme ils n'avaient pas de pain, ils tuèrent quelques-unes des bêtes de somme, et ils allumèrent du feu, pour cuire leur viande, au moyen des flèches, des boucliers de bois des Égyptiens qui avaient été jetés sur le champ de bataille et des fourgons des bagages (1).

Avant qu'on eût pu recevoir une réponse quelconque d'Ariæos, on vit paraître des hérauts venant de la part d'Artaxerxès : parmi eux se trouvait Phalinos, Grec de Zakynthos, et le chirurgien grec Ktêsias de Knidos, qui était au service du roi de Perse (2). Phalinos, officier de quelque expérience militaire et dans la confiance de Tissaphernês, parla lui-même aux commandants grecs; il leur demanda de la part du roi, puisqu'il était actuellement vainqueur et qu'il avait tué Cyrus, de rendre leurs armes et de faire appel à sa clémence. A cette sommation, pénible au dernier point à une oreille grecque, Klearchos répondit que des hommes victorieux n'avaient pas l'habitude de mettre bas les armes. Étant appelé ensuite pour examiner le sacrifice qu'on était en train de faire, il laissa aux autres officiers le soin de continuer l'entrevue : ceux-ci firent à la sommation de Phalinos une réponse négative expresse : « Si le roi se croit assez fort pour nous demander nos armes sans condi-

(1) Xénoph. Anab. II, 1, 5-7.

(2) Nous savons par Plutarque (Artaxer. c. 13) que Ktêsias affirmait distinctement avoir assisté lui-même à cette entrevue, et je ne vois pas de raison pour ne pas le croire. Plutarque, à la vérité, rejette son témoignage comme faux, affirmant que Xénophon l'aurait mentionné certainement, s'il y avait été : mais une telle objection me semble insuffisante. Et il n'est pas non plus nécessaire d'expliquer très-rigoureusement les mots de Xénophon, ἦν δ' αὐτῶν Φαλῖνος εἷς Ἕλλην (II, 1, 7), au point de nier la présence d'un ou de deux autres Grecs. Phalinos est spécifié ainsi parce que, en sa qualité de militaire, il était l'orateur de la troupe.

tion, qu'il vienne essayer de les prendre. — Le roi (répondit Phalinos) pense que vous êtes en son pouvoir, vous trouvant au milieu de son territoire, enfermés par des fleuves infranchissables et entourés par ses innombrables sujets. — Nos armes et notre valeur sont tout ce qui nous reste (repartit un jeune Athénien), nous ne serons pas assez insensés pour vous livrer notre seul et dernier trésor ; mais nous les emploierons à combattre encore pour *vos* trésors (1). » Mais, bien que plusieurs parlassent de ce ton résolu, il n'en manquait pas d'autres qui étaient disposés à encourager une négociation, disant qu'ils avaient été fidèles à Cyrus tant qu'il avait vécu et qu'ils seraient maintenant fidèles à Artaxerxès, s'il avait besoin de leurs services en Égypte ou ailleurs. Au milieu de ce pourparler, Klearchos revint, et Phalinos le pria de rendre une réponse au nom de tous. D'abord Klearchos demanda l'avis de Phalinos lui-même, en faisant appel au sentiment commun de patriotisme hellénique, et s'attendant, ce qui était faire preuve de peu de jugement, que ce dernier encouragerait les Grecs à tenir bon. « Si (répondit Phalinos) je vois une seule chance sur dix mille en votre faveur, dans le cas d'une lutte avec le roi, je vous conseillerai de refuser de rendre vos armes. Mais comme il n'y a pas de chance de sûreté pour vous contre la volonté du roi, je vous recommande de songer à votre sûreté du seul côté où elle se présente. » Sentant la faute qu'il avait commise en posant la question, Klearchos répliqua : « C'est là *ton* opinion. Maintenant reporte notre réponse : Nous pensons être de meilleurs amis du roi, si nous devons être ses amis, — ou des ennemis plus puissants, si nous devons être ses ennemis, — avec nos armes que sans elles. » Phalinos, en se retirant, leur dit que le roi leur accordait une trêve tant qu'ils resteraient dans leur position présente ; — mais qu'il déclarait la guerre s'ils faisaient un

---

(1) Xénoph. Anab. II, 1, 12. Μὴ οὖν οἴου τὰ μόνα ἡμῖν ἀγαθὰ ὄντα ὑμῖν παραδώσειν · ἀλλὰ σὺν τούτοις καὶ περὶ τῶν ὑμετέρων ἀγαθῶν μαχούμεθα.

mouvement, soit en avant, soit en arrière. Et Klearchos accéda à cette déclaration sans dire ce qu'il avait l'intention de faire (1).

Peu après le départ de Phalinos, revinrent les députés envoyés à Ariæos; ils communiquèrent sa réponse, que les grands de Perse ne toléreraient jamais de prétentions de sa part à la couronne, et qu'il avait l'intention de partir le lendemain matin de bonne heure pour retourner; si les Grecs désiraient l'accompagner, ils devaient le rejoindre pendant la nuit. Dans la soirée, Klearchos, convoquant les généraux et les lochagi (ou capitaines de lochi), leur fit connaître que le sacrifice du matin avait été de nature à défendre de marcher contre le roi, — défense dont il comprenait maintenant la raison, pour avoir appris depuis que le roi était de l'autre côté du Tigre, et par conséquent hors de leur atteinte; mais qu'il était favorable pour rejoindre Ariæos. En conséquence, il donna des ordres pour une marche de nuit rétrograde le long de l'Euphrate, jusqu'à la station où ils avaient passé l'avant-dernière nuit avant la bataille. Les autres généraux grecs, sans avoir fait un choix formel de Klearchos comme chef, acquiescèrent tacitement à ses ordres, par un sentiment de sa décision et de son expérience supérieures, dans une conjoncture où personne ne savait quel parti proposer. La marche de nuit se fit heureusement, de sorte qu'ils rejoignirent Ariæos à la station précédente, vers minuit, non toutefois sans le symptôme alarmant que Miltokythês le Thrace passa au roi à la tête de trois cent quarante de ses compatriotes, en partie cavalerie, en partie infanterie.

Le premier acte des généraux grecs fut d'échanger avec Ariæos des serments solennels de fidélité et de fraternité réciproques. Suivant une coutume ancienne et propre à faire

(1) Xénophon, Anab. II, 1, 14-22. Diodore (XIV, 24) est quelque peu abondant dans son récit de l'entrevue avec Phalinos. Mais il suivait certainement d'autres autorités outre Xénophon, si même il est vrai qu'il eût Xénophon sous les yeux. L'allusion à l'ancien héroïsme de Léonidas est plutôt dans la manière d'Ephore.

impression, on tua un taureau, un loup, un sanglier et un bélier, et on laissa couler leur sang dans le creux d'un bouclier, où les généraux grecs trempèrent une épée, et Ariæos avec ses principaux compagonns une lance (1). Ce dernier, outre la promesse d'alliance, s'engagea aussi à conduire fidèlement les Grecs jusqu'à la côte asiatique. Klearchos se mit immédiatement à demander quelle route il se proposait de prendre, s'il retournerait par celle qu'ils avaient suivie en venant ou par une autre. A cela Ariæos répondit que la route par laquelle ils avaient marché était impraticable pour une retraite, à cause du manque complet de provisions pendant dix-sept jours de désert; mais qu'il avait l'intention de suivre un autre chemin, qui, bien que plus long, serait assez productif pour leur fournir des provisions. Il y avait toutefois une nécessité (ajoutait-il), c'était que les deux ou trois premières journées de marche fussent d'une extrême longueur, afin qu'ils pussent se mettre hors de l'atteinte des forces du roi, qui ne seraient guère en état de les rejoindre ensuite avec des quantités d'hommes considérables.

Ils avaient à ce moment fait 93 journées de marche (2) à partir d'Éphesos ou 90 à partir de Sardes (3). La distance de Sardes à Kunaxa est, selon le colonel Chesney, d'environ 1,265 milles géographiques ou 1,464 milles anglais (= 235 myr. 5,576 mèt.). Il y avait eu au moins 96 jours de repos goûté à divers endroits, de sorte que le total de

---

(1) Xénoph. Anab. II, 2, 7-9.

Koch fait remarquer toutefois, avec beaucoup de raison, qu'il est difficile de voir comment ils pouvaient avoir un loup en Babylonia, pour le sacrifice (Zug der Zehn Tausend, p. 51).

(2) Telle est la somme totale donnée par Xénophon lui-même (Anab. II, 1, 6). Elle est plus grande, de neuf jours, que la somme totale que nous obtiendrions en ajoutant ensemble les journées séparées de marche spécifiées par Xénophon à partir de Sardes. Mais la distance de Sardes à Ephesos, comme nous le savons par Hérodote, était de trois journées de marche (Hérod. V, 55); et par conséquent la différence n'est réellement qu'avec le montant de six, et non de neuf. V. Krüger, ad Anab. p. 556; Koch, Zug der Zehn Tausend, p. 141.

(3) Le colonel Chesney (Euph. and Tigr. c. II, p. 208) calcule mille deux cent soixante-cinq milles géographiques de Sardes à Kunaxa ou monts de Mohammed.

temps écoulé a dû être au moins de 189 jours ou un peu plus d'une demi-année (1); mais il fut probablement plus grand, puisque quelques intervalles de repos ne sont pas spécifiés dans le nombre de jours.

Comment revenir sur leurs pas? Tel était maintenant le problème, en apparence insoluble. Il est vrai que, quant aux forces militaires de la Perse sur le champ de bataille, non-seulement la facile victoire remportée à Kunaxa, mais plus encore la marche qu'ils avaient faite pendant un si long espace sans trouver de résistance, ne leur laissaient pas d'appréhensions sérieuses (2). Malgré cette grande étendue, cette population considérable et ces immenses richesses, ils avaient pu traverser la contrée la plus difficile et la plus défendable, et franchir à gué le large Euphrate sans coup férir; bien plus, le roi avait reculé devant la pensée de défendre la longue tranchée qu'il avait fait creuser spécialement pour protéger la Babylonia. Mais les obstacles qui existaient entre eux et leurs foyers étaient d'un caractère tout différent. Comment pourraient-ils trouver leur chemin en arrière ou se procurer des provisions, au mépris d'une nombreuse cavalerie ennemie, qui, non sans efficacité même dans une bataille rangée, serait très-formidable en s'opposant à leur retraite? C'était Cyrus qui avait tracé tout entière la ligne de leur marche ascendante et fourni les provisions : — cependant, même avec de tels avantages. les provisions avaient été sur le point de manquer, dans une partie de la marche. Ils étaient actuellement, pour la première fois, appelés à songer à eux-mêmes et à se pourvoir, sans connaissance ni des routes, ni des distances, — sans guides dignes de confiance, — sans personne pour leur fournir ou même leur indiquer des provisions, — et dans un territoire entièrement hostile, traversé par des fleuves qu'ils

(1) Par exemple, on ne nous dit pas combien de temps ils se reposèrent à Pylæ, ou vis-à-vis de Charmandê. J'ai donné quelques raisons (dans le chapitre précédent) de croire qu'ils n'ont pas pu y rester moins de cinq jours. L'armée a dû être dans le plus grand besoin de repos, aussi bien que de provisions.

(2) Xénoph. Anab. I, 5, 9.

n'avaient aucun moyen de franchir. Klearchos lui-même ne connaissait pas le pays, ni aucun autre fleuve, à l'exception de l'Euphrate ; et dans le fait il ne semble pas avoir cru au fond du cœur qu'une retraite fût praticable sans le consentement du roi (1). Le lecteur qui jette les yeux sur une carte d'Asie et qui se représente la situation de cette division grecque sur la rive gauche de l'Euphrate, près du 33° 30' parallèle de latitude, — ne sera guère surpris du désespoir que durent éprouver les généraux ou les soldats. Et nous pouvons ajouter que Klearchos n'avait pas même l'avantage d'une telle carte et probablement d'aucune carte qui lui permît de régler sa marche.

Dans ce dilemme, le premier mouvement et le plus naturel était de consulter Ariæos, qui (comme nous l'avons déjà dit) déclara, avec beaucoup de raison, qu'un retour par la même route était impraticable, et qui promit de les conduire chez eux par un autre chemin, — plus long à la vérité, mais où l'on trouverait plus de provisions. Le lendemain matin, à l'aurore, ils commencèrent leur marche en se dirigeant à l'est, espérant qu'avant la nuit ils arriveraient à quelques villages du territoire babylonien, comme ils y parvinrent en effet (2), non toutefois avant d'avoir été alarmés dans

(1) Xénoph. Anab. II, 4, 6, 7.

(2) Xénoph. Anab. II, 2, 13. Ἐπεὶ γὰρ ἡμέρα ἐγένετο, ἐπορεύοντο ἐν δεξιᾷ ἔχοντες τὸν ἥλιον, λογιζόμενοι ἥξειν ἅμα ἡλίῳ δύνοντι εἰς κώμας τῆς Βαβυλωνίας χώρας · καὶ τοῦτο μὲν οὐκ ἐψεύσθησαν.

Schneider, dans sa note sur ce passage, aussi bien que Ritter (Erdkund. part. X, c. 3, p. 17), M. Ainsworth (Travels in the Track, p. 103) et le colonel Chesney (Euphr. and Tigr. p. 219), comprennent les mots employés ici par Xénophon dans un sens dont je diffère. « Quand il fit jour, l'armée marcha en avant, ayant le soleil à droite » — ils comprennent ces mots comme signifiant que l'armée marchait *vers le nord ;* tandis qu'à notre sens, les mots donnent à entendre que l'armée marchait *vers l'est. Avoir le soleil à droite* ne se rapporte pas tant soit au point précis, soit à l'instant précis où il se lève — qu'à sa route diurne dans le ciel et à la direction générale de la journée de marche. On peut le voir en comparant le remarquable passage d'Hérodote, IV, 42, par rapport à la circumnavigation prétendue de l'Afrique, à partir de la mer Rouge en tournant le cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Gibraltar, par les Phéniciens, d'après l'ordre de Néchao. Ces Phéniciens dirent « qu'en faisant voile autour de l'Afrique (à partir de la mer Rouge) ils avaient le soleil à leur droite » — ὡς τὴν Λιβύην περιπλώοντες τὸν ἥελιον

l'après-midi par l'approche supposée de quelque cavalerie des Perses et par des preuves que l'ennemi n'était pas loin, ce qui les engagea à ralentir leur marche en vue d'avoir un ordre plus circonspect. Aussi n'arrivèrent-ils pas aux premiers villages avant la nuit, et encore ces villages avaient-ils été pillés par l'ennemi pendant qu'il se retirait devant eux, de sorte qu'il n'y eut que les premiers arrivés sous Klearchos qui purent se procurer les logements, tandis que les troupes suivantes, venant dans les ténèbres, campèrent comme elles purent sans aucun ordre. Tout le camp fut une scène de cris, de disputes et même d'alarme pendant toute la nuit. On ne put avoir de provisions. Le lendemain matin de bonne heure, Klearchos ordonna aux soldats de prendre les armes, et désirant faire connaître la nature mal fondée de l'alarme, il fit annoncer par le héraut que quiconque dénoncerait la personne qui avait laissé entrer l'âne dans le camp la nuit précédente aurait pour récompense un talent d'argent (1).

Quel était le projet de route conçu par Ariæos, c'est ce que nous ne pouvons préciser (2), puisqu'il ne fut pas pour-

---

ἔσχον ἐπὶ δεξιᾷ. Hérodote rejette cette assertion comme indigne de foi. Ne connaissant pas les phénomènes d'une latitude méridionale au delà du tropique du Capricorne, il ne pouvait s'imaginer que des hommes, en faisant voile de l'est à l'ouest, pussent avoir le soleil à leur *droite* : tout homme faisant route de la mer Rouge au détroit de Gibraltar devait, à son sens, avoir le soleil à gauche, comme il l'avait toujours éprouvé lui-même dans la latitude nord de la côte de la Méditerranée ou d'Afrique. V. tome IV, ch. 11 de cette Histoire.

Outre cette raison, nous pouvons faire remarquer qu'Ariæos et les Grecs, partant de leur camp sur les rives de l'Euphrate (endroit où ils avaient passé l'avant-dernière nuit avant la bataille de Kunaxa) et marchant vers le nord, ne pouvaient s'attendre à arriver, et ne pouvaient réellement pas arriver, à des villages du territoire babylonien. Mais ils pouvaient naturellement espérer y parvenir, s'ils marchaient *à l'est*, vers le Tigre. Et ils n'auraient pas non plus rencontré l'ennemi dans une marche vers le nord, qui dans le fait aurait été comme un retour sur leurs pas précédents. De plus, ils auraient été arrêtés par la tranchée non défendue, qui ne pouvait être passée qu'à l'ouverture étroite près de l'Euphrate.

(1) Xénophon, Anab. II, 2, 20. Ce semble avoir été une plaisanterie militaire constante, pour faire rire les soldats de leur panique passée. V. les citations dans les notes de Krüger et de Schneider.

(2) Diodore (XIV, 25) nous dit qu'Ariæos avait l'intention de les conduire vers la Paphlagonia : indication très-vague.

suivi plus loin. Car l'effetde l'arrivée inattendue des Grecs, comme s'ils allaient attaquer les ennemis, — et même les cris et les acclamations du camp pendant la nuit, — intimidèrent tellement les commandants des Perses qu'ils envoyèrent des hérauts le lendemain matin pour traiter d'une trêve. Le contraste entre ce message et l'ordre hautain donné le jour précédent de mettre bas les armes, fut vivement senti par les officiers grecs et leur apprit que la vraie manière d'agir avec les Perses était une contenance hardie et agressive. Quand Klearchos fut informé de l'arrivée des hérauts, il les pria d'attendre aux avant-postes jusqu'à ce qu'il fût libre; ensuite, ayant arrangé ses troupes dans le meilleur ordre possible, avec une phalange compacte de chaque côté en vue, et les personnes non armées hors des regards, il donna l'ordre d'admettre les hérauts. Il sortit pour aller à leur rencontre, entouré immédiatement de ses soldats les plus brillants et les mieux armés, et quand ils s'informèrent qu'ils étaient venus de la part du roi avec des instructions pour proposer une trêve et pour rapporter à quelles conditions les Grecs voudraient l'accepter, Klearchos répliqua brusquement : « Eh bien, soit! Allez dire au roi que notre première affaire doit être de combattre; car nous n'avons rien à manger, et personne n'osera parler d'une trêve à des Grecs avant de commencer par leur fournir de quoi dîner. » Les hérauts s'en retournèrent avec cette réponse; mais ils revinrent très-promptement, prouvant ainsi que le roi ou l'officier commandant était à une très-petite distance. Ils apportaient la nouvelle que le roi trouvait leur réponse raisonnable et avait envoyé des guides pour les conduire à un endroit où ils obtiendraient des provisions si la trêve devait être conclue.

Après un délai et une hésitation affectés, en vue d'en imposer aux Perses, Klearchos conclut la trêve et demanda que les guides conduisissent l'armée dans les lieux où l'on pourrait avoir des provisions. Il fut très-circonspect à maintenir un ordre exact pendant la marche, se chargeant lui-même de l'arrière-garde. Les guides les conduisirent par beaucoup de fossés et de canaux, pleins d'eau et creusés en

vue de l'irrigation, quelques-uns si larges et si profonds qu'ils ne pouvaient être traversés sans des ponts. L'armée avait à faire des ponts pour l'occasion, au moyen de palmiers soit déjà tombés, soit coupés exprès. C'était une opération pénible, que Klearchos surveilla lui-même avec une rigueur particulière. Il portait sa lance dans la main gauche, son bâton dans la droite, employant ce dernier à châtier tout soldat qui semblait se ralentir, — et même se plongeant dans la vase et aidant de ses propres mains partout où il le fallait (1). Comme on n'était pas dans la saison ordinaire d'irrigation pour les récoltes, il soupçonna que les canaux avaient été remplis en cette occasion exprès pour intimider les Grecs, en leur faisant comprendre les difficultés de leur marche future, et il désirait montrer aux Perses que ces difficultés n'étaient pas au-dessus de ce que l'énergie grecque pouvait aisément surmonter.

Enfin ils parvinrent à certains villages indiqués par leurs guides comme quartiers et lieux riches en provisions; et là pour la première fois ils eurent un échantillon de cette abondance incomparable du territoire babylonien, qu'Hérodote craint de décrire avec une précision numérique. Des quantités considérables de blé, — des dattes non-seulement en grand nombre, mais d'une beauté, d'une fraîcheur, d'une taille et d'une saveur telles, que pas un Grec n'en avait jamais ni vu ni goûté de pareilles, au point que ce fruit tel qu'on l'importait en Grèce était dédaigné et laissé pour les esclaves, — du vin et du vinaigre, provenant tous deux également du dattier : c'est un luxe de jouissances que Xénophon est éloquent à décrire, après sa récente période de maigre chère et d'appréhension pleine d'anxiété, non sans mentionner aussi les maux de tête que cette nourriture nouvelle et sucrée, en quantité illimitée, lui occasionna ainsi qu'à d'autres (2).

Après trois jours passés dans ces quartiers, où ils se restaurèrent, ils eurent la visite de Tissaphernês, qui vint

(1) Xénoph. Anab. II, 3, 7, 13.

(2) Xénoph. Anab. II, 3, 14, 17.

accompagné de quatre seigneurs persans et d'une suite d'esclaves. Le satrape commença à ouvrir une négociation avec Klearchos et les autres généraux. Parlant au moyen d'un interprète, il leur dit que la situation de sa satrapie dans le voisinage de la Grèce lui inspirait un vif intérêt pour les Grecs de Cyrus et lui faisait désirer de les tirer de leur situation désespérée actuelle; qu'il avait sollicité du roi la permission de les sauver, comme récompense personnelle pour avoir été le premier à l'avertir des desseins de Cyrus et pour avoir été le seul Persan qui n'eût pas fui devant les Grecs à Kunaxa; que le roi avait promis d'examiner ce point, et qu'il l'avait envoyé en même temps pour demander aux Grecs quel était leur dessein en venant l'attaquer, et qu'il espérait que les Grecs lui donneraient une réponse conciliante à porter, afin qu'il pût avoir moins de difficulté à réaliser ce qu'il voulait faire dans leur intérêt. A cela, Klearchos, après avoir délibéré d'abord à part avec les autres officiers, répondit que l'armée s'était réunie et avait même commencé sa marche sans aucun dessein d'hostilité à l'égard du roi, que Cyrus les avait amenés dans le pays sous de faux prétextes; mais qu'ils avaient rougi de l'abandonner au milieu du danger, puisqu'il les avait toujours traités généreusement; que, puisque Cyrus était mort actuellement, ils n'avaient aucune vue hostile contre le roi, mais qu'ils désiraient seulement retourner chez eux; qu'ils étaient prêts à repousser de tous les côtés les attaques hostiles, mais qu'ils ne seraient pas moins disposés à reconnaître la faveur ou l'assistance. Tissaphernês partit avec cette réponse; il revint le surlendemain et les informa qu'il avait obtenu du roi la permission de sauver l'armée grecque, — bien que non sans une grande opposition, vu que beaucoup des conseillers persans soutenaient qu'il était indigne de la dignité du roi de laisser échapper ceux qui l'avaient attaqué. « Je suis prêt maintenant (dit-il) à conclure un pacte et à échanger des serments avec vous, m'engageant à vous reconduire sûrement en Grèce, au milieu d'un pays ami et avec un marché régulier où vous pourrez acheter des provisions. Vous devez stipuler de votre côté que vous paye-

rez toujours vos vivres et que vous ne causerez au pays aucun dommage : si je ne vous fournis pas de provisions à acheter, vous serez libres de les prendre où vous pourrez en trouver. » Les Grecs furent très-contents de faire cette convention, qui fut jurée par Klearchos, les autres généraux et les lochagi, de leur côté, — et par Tissaphernês avec le beau-frère du roi, de l'autre, qui tous se touchèrent la main pour sceller la convention. Tissaphernês les quitta ensuite, leur disant qu'il allait retrouver le roi, faire ses préparatifs et revenir pour reconduire les Grecs chez eux, vu qu'il allait lui-même à sa propre satrapie (1).

Les assertions de Ktêsias, bien que nous ne les connaissions qu'indirectement et qu'elles ne doivent être admises qu'avec précaution, donnent lieu de croire que la reine Parysatis souhaitait décidément de voir réussir son fils Cyrus dans sa lutte pour le trône ; — que la première nouvelle qui lui fut apportée de la bataille de Kunaxa, annonçant la victoire de Cyrus, la remplit de joie, sentiment qui se changea en une douleur amère quand elle apprit sa mort ; — qu'elle fit périr dans d'horribles tortures tous ceux qui, bien qu'agissant au sein de l'armée persane et pour la défense d'Artaxerxês, avaient pris une part quelconque à la mort de Cyrus, — et qu'elle montra des dispositions favorables à l'égard des Grecs qui avaient soutenu ce prince (2). Il peut sembler probable en outre que son influence ait pu être employée à leur procurer une retraite sans encombre, sans prévoir l'usage que fit plus tard Tissaphernês (comme on le verra bientôt) de la présente convention. Et à un point de vue, le roi des Perses avait intérêt à faciliter leur retraite; car les mêmes circonstances qui rendaient la retraite difficile rendaient également les Grecs dangereux pour lui dans leur position actuelle. Ils étaient dans le cœur de l'empire persan, à soixante-dix milles (= 112 kil. 600 m.) de Baby-

---

(1) Xénoph. Anab. II, 3, 18-27.

(2) Ktêsias, Persica, Fragm. c. 59, éd. Baehr ; comparé avec le remarquable Fragm. 18, conservé par l'auteur appelé Démétrius de Phalère ; V. aussi Plutarque, Artaxer. c. 17.

lone, dans une contrée non-seulement d'une excessive fertilité, mais encore extrêmement facile à défendre, surtout contre la cavalerie, à cause de la multiplicité des canaux, comme Hérodote le faisait remarquer relativement à la basse Égypte (1). Et Klearchos pouvait dire à ses soldats grecs, — ce que Xénophon se préparait plus tard à leur dire à Kalpê, sur le Pont-Euxin, et ce que Nikias affirmait également à la malheureuse armée athénienne qu'il conduisait ensuite loin de Syracuse (2), — que partout où ils s'arrêtaient ils étaient assez nombreux et assez bien organisés pour devenir aussitôt une cité. Un corps de telles troupes pouvait aider efficacement et encouragerait peut-être la population babylonienne à secouer le joug des Perses et à se délivrer du prodigieux tribut qu'elle payait actuellement au satrape. Pour ces raisons, les conseillers d'Artaxerxês jugèrent avantageux de transporter les Grecs au delà du Tigre, hors de la Babylonia, sans aucune possibilité d'y revenir. C'était en tout cas le premier objet de la convention. Et il était d'autant plus nécessaire de se concilier le bon vouloir des Grecs qu'il semble qu'il n'y avait qu'un seul pont sur le Tigre, pont auquel ils ne pouvaient parvenir que si on les engageait à s'avancer beaucoup plus loin dans l'intérieur de la Babylonia.

Tel était l'état des craintes et des espérances des deux côtés, au moment où Tissaphernês quitta les Grecs, après avoir conclu sa convention. Pendant vingt jours, ils attendirent son retour, sans recevoir de lui aucune communication, les Perses de Cyrus sous Ariæos étant campés près d'eux. Ce délai prolongé et non expliqué devint, après peu de jours, la source de beaucoup d'inquiétude pour les Grecs, d'autant plus qu'Ariæos reçut dans cet intervalle plusieurs visites de ses amis persans et des messages bienveillants de la part du roi, lui promettant amnistie pour ses récents services sous Cyrus. Les effets de ces messages se firent

(1) Hérodote, I, 193; II, 108; Strab. XVII, p. 788.

(2) Xénoph. Anab. V, 6, 16; Thucydide, VII.

sentir péniblement dans une froideur manifeste de conduite de la part de ses troupes persanes à l'égard des Grecs. Impatients et soupçonneux, les soldats grecs communiquèrent leurs craintes à Klearchos, lui disant que le roi avait conclu la récente convention seulement pour arrêter leurs mouvements jusqu'à ce qu'il eût réuni une armée plus considérable et bloqué les routes d'une manière plus efficace pour les empêcher de retourner. A cela Klearchos répondit : — « Je sais tout ce que vous me dites. Cependant, si nous levons le camp, ce sera une violation de la convention et une déclaration de guerre. Personne ne nous fournira de provisions; nous n'aurons pas de guides ; Ariæos nous abandonnera sur-le-champ, de sorte que ses soldats seront pour nous des ennemis au lieu d'amis. Y a-t-il un autre fleuve que nous devions traverser? Je l'ignore ; mais nous savons que l'Euphrate lui-même ne pourra jamais être franchi, s'il y a là un ennemi pour nous résister. Nous n'avons pas non plus de cavalerie, — tandis que la cavalerie est la partie la meilleure et la plus nombreuse des forces de nos ennemis. Si le roi, avec tous ces avantages, désire réellement nous faire périr, je ne vois pas pourquoi il échangerait faussement tous ces serments et toutes ces solennités, et rendrait ainsi sa parole méprisable aussi bien aux yeux des Grecs qu'à ceux des barbares (1). »

Ces mots de Klearchos sont remarquables en ce qu'ils attestent son désespoir absolu, et certainement très-naturel, au sujet de la situation, — qui ne pouvait s'améliorer qu'au moyen de relations amicales avec les Perses, et ils prouvent aussi son ignorance de la géographie et du pays à traverser. Ce sentiment sert à expliquer la confiance imprudente qu'il eut plus tard en Tissaphernês.

Cependant ce satrape, après vingt jours, revint enfin, avec son armée préparée pour retourner en Iônia, — avec la fille du roi, dont il venait de recevoir la main, — et avec un autre grand seigneur nommé Orontas. Tissaphernês prit

(1) Xénoph. Anab. II, 4, 3-8.

la conduite de la marche, fournissant aux troupes grecques des provisions à acheter, tandis qu'Ariæos et sa division se séparèrent alors complétement des Grecs et se mêlèrent aux autres Persans. Klearchos et les Grecs les suivaient à la distance d'environ trois milles (près de 5 kil.) en arrière, avec un guide séparé pour eux-mêmes, non sans jalousie et méfiance, montrées parfois dans des conflits individuels, quand on recueillait du bois et du fourrage, entre eux et les Perses d'Ariæos. Après trois jours de marche (c'est-à-dire apparemment trois jours calculés à partir du moment où ils commencèrent leur retraïte avec Ariæos), ils arrivèrent au mur de Médie et le franchirent (1), poursuivant leur route en avant à travers le pays de l'autre côté de ce mur ou côté intérieur. Il était de briques cimentées avec du bitume; il avait 30 mètres de hauteur et 6 de largeur; on disait qu'il s'étendait dans une longueur de 20 parasanges (c'est-à-dire environ 112 kil. 600 m., si nous comptons 30 stades par parasange), et qu'il n'était pas bien éloigné de Babylone. Deux journées de marche de plus, calculées à 8 parasanges,

(1) Xénoph. Anab. II, 4, 12. Διελθόντες δὲ τρεῖς σταθμοὺς, ἀφίκοντο πρὸς τὸ Μηδίας καλούμενον τεῖχος, καὶ παρῆλθον αὐτοῦ εἴσω. Il me semble que ces trois journées de marche ou σταθμοὶ peuvent difficilement être comptées à partir du moment où ils commencèrent leur marche sous la conduite de Tissaphernês. En examinant le plan annexé au présent volume, on verra qu'il ne peut y avoir une distance égale à trois jours de marche entre le point d'où Tissaphernês commença à les conduire, et un point quelconque du mur de Médie, par lequel ils devaient naturellement passer. Et si l'on place le mur de Médie à deux jours de marche plus loin vers le sud, il n'a pas pu avoir la longueur que Xénophon lui attribue, puisque les deux fleuves se rapprochent graduellement l'un de l'autre. D'autre part, si nous commençons du moment où les Grecs partirent sous la conduite d'Ariæos, nous pouvons clairement retrouver trois *lieux de repos* distincts (σταθμοὺς), avant qu'ils arrivassent au mur de Médie. D'abord, aux villages où s'élevèrent la confusion et l'alarme (II, 2, 13-21). En second lieu, aux villages pleins d'abondantes provisions, où ils conclurent la trêve avec Tissaphernês, et attendirent son retour pendant vingt jours (II, 3, 14; II, 4, 9). Troisièmement, une halte de nuit sous la conduite de Tissaphernês, avant d'arriver au mur de Médie. Cela fait trois stations ou places de repos distinctes, entre la station (la première après avoir passé le fossé non défendu) d'où ils partirent pour commencer leur retraite sous la conduite d'Ariæos — et le point où ils franchirent le mur de Médie.

les amenèrent au Tigre. Pendant ces deux jours, ils franchirent deux grands canaux navigables, l'un d'eux sur un pont permanent, l'autre sur un pont temporaire posé sur sept bateaux. Des canaux d'une telle grandeur doivent probablement avoir été deux des quatre que Xénophon dit être tirés du Tigre, chacun d'eux à une parasange de distance de l'autre. Ils avaient 30 mètres de largeur et assez de profondeur même pour de lourds vaisseaux; les eaux en étaient distribuées au moyen de canaux et de fossés plus petits pour l'irrigation du sol. Ces canaux tombaient, disait-on, dans l'Euphrate, ou plutôt peut-être ils aboutissaient à un canal principal plus considérable creusé directement de l'Euphrate au Tigre, chacun d'eux rejoignant ce canal plus grand à un point différent de son cours. A moins de 2 milles (près de 3 kil. 500 m.) du Tigre était une vaste et populeuse cité, nommé Sittakê, près de laquelle les Grecs assirent leur camp, sur la lisière d'un beau parc ou bois épais rempli d'arbres de toute sorte, tandis que tous les Perses traversèrent le Tigre au pont voisin.

Comme Proxenos et Xénophon se promenaient là devant le camp après souper, on amena un homme qui demandait le premier aux avant-postes. Cet homme disait venir avec des instructions d'Ariæos. Il conseilla aux Grecs d'être sur leurs gardes, vu qu'il y avait des troupes cachées dans le bois adjacent, en vue de les attaquer pendant la nuit, — et aussi d'envoyer occuper le pont du Tigre, parce que Tissaphernês avait l'intention de le rompre, afin que les Grecs fussent pris entre le fleuve et le canal, sans pouvoir s'échapper. Pendant qu'on discutait cette information avec Klearchos, qu'elle alarma beaucoup, un jeune Grec présent fit remarquer que les deux choses avancées par cet homme se contredisaient l'une l'autre : en effet, si Tissaphernês avait l'intention d'attaquer les Grecs pendant la nuit, il ne romprait pas le pont, ce qui empêcherait ses propres troupes, qui étaient au delà du fleuve, de le traverser pour venir porter secours et priverait celles qui étaient en deçà de toute retraite, si elles étaient battues, — tandis que, si les Grecs avaient le dessous, ils n'auraient à leur disposition

aucun moyen de s'échapper, que le pont continuât d'exister ou non. Cette remarque engagea Klearchos à demander au messager quelle étendue de terrain il y avait entre le Tigre et le canal. Le messager répondit qu'il y avait une grande étendue de terrain, comprenant beaucoup de villes et de villages considérables. En réfléchissant à cette communication, les officiers grecs finirent par conclure que le message était un stratagème imaginé par Tissaphernês pour les effrayer et accélérer leur passage du Tigre, dans l'appréhension qu'ils ne vinssent à former le plan de saisir ou de rompre le pont et d'occuper une position permanente dans le lieu où ils étaient, qui était une île, fortifiée d'un côté par le Tigre, — et des autres côtés, par des canaux qui se coupaient entre l'Euphrate et le Tigre (1). Une pareille île

---

(1) Je réserve pour cette place l'examen de ce que dit Xénophon, dans deux ou trois passages, au sujet du mur de Médie et de différents canaux se rattachant au Tigre — examen dont le résultat, autant que je puis l'établir, se trouve dans mon texte.

J'ai déjà dit, dans le précédent chapitre, que dans la marche de l'avant-veille de la bataille de Kunaxa, l'armée arriva à un fossé profond et large creusé comme défense en travers de sa ligne de route, à l'exception d'un boyau étroit, large de six mètres, tout près de l'Euphrate : boyau par lequel l'armée passa. Xénophon dit : « Ce fossé avait été mené en remontant à travers la plaine jusqu'au mur de Médie, » plaine où en effet sont situés les canaux qui partent du fleuve du Tigre : quatre canaux, larges de trente mètres, extrêmement profonds, de sorte qu'ils servent à la navigation des bâtiments chargés de blé. Ils se jettent dans l'Euphrate ; il y a entre chacun d'eux l'intervalle d'une parasange, et il s'y trouve des ponts — Παρετέτατο δ' ἡ τάφρος ἄνω διὰ τοῦ πεδίου ἐπὶ δώδεκα παρασάγγας, μέχρι τοῦ Μηδίας τείχους, ἔνθα δή (les textes imprimés mettent un point entre τείχους et ἔνθα, ce qui me paraît inexact, vu que le sens continue sans interruption) εἰσιν αἱ διώρυχες, ἀπὸ τοῦ Τίγρητος ποταμοῦ ῥέουσαι · εἰσὶ δὲ τέτταρες, τὸ μὲν εὖρος πλεθριαῖαι, βαθεῖαι δὲ ἰσχυρῶς, καὶ πλοῖα πλεῖ ἐν αὐταῖς σιταγωγά · εἰσβάλλουσι δὲ εἰς τὸν Εὐφράτην, διαλείπουσι δ' ἑκάστη παρασάγγην, γέφυραι δ' ἔπεισιν. Le présent — εἰσὶν αἱ διώρυχες — semble marquer le rapport local de ἔνθα au mur de Médie et non à la marche actuelle de l'armée.

Le major Rennell (Illustrations of the Expedition of Cyrus, p. 79-87, etc.), Ritter (Erdkunde, X, p. 16), Koch (Zug der Zehn Tausend, p. 46, 47) et M. Ainsworth (Travels in the Track of the Ten Thousand, p. 88) pensent que Xénophon dit que l'armée de Cyrus, dans ce jour de marche (l'avant-veille de la bataille), franchit le mur de Médie et les quatre canaux distincts qui s'étendaient du Tigre à l'Euphrate. Ils contestent tous dans le fait l'exactitude de cette dernière assertion, Rennell faisant remarquer que le niveau du Tigre est dans cette partie de son cours plus bas que l'Euphrate, et qu'il ne pouvait pas fournir d'eau pour tant

était une position défendable, ayant un territoire très-productif avec de nombreux cultivateurs, propre à fournir un abri et des moyens d'hostilité à tous les ennemis du roi :

---

de larges canaux si rapprochés les uns des autres. Le colonel Chesney croit aussi que l'armée franchit le mur de Médie avant la bataille de Kunaxa.

Cependant, il me semble qu'ils n'interprètent pas exactement les mots de Xénophon, qui ne dit pas que Cyrus ait jamais franchi soit le mur de Médie, soit ces quatre canaux *avant* la bataille de Kunaxa, mais qui dit (comme Krüger, De Authentiâ Anabaseos, p. 21, mise en tête de son édition de l'Anabasis, l'explique bien) que ces quatre canaux, alimentés par le Tigre, *sont* au pied du mur de Médie, c'est à dire près de ce mur que les Grecs ne franchirent que longtemps *après* la bataille, quand Tissaphernês les conduisait vers le Tigre, deux journées de marche avant qu'ils arrivassent à Sittakê (Anab. II, 4, 12).

On a supposé, pendant les quelques dernières années, que la direction du mur de Médie pouvait être vérifiée par des ruines actuelles existant encore dans l'endroit. Le docteur Ross et le capitaine Lynch (V. Journal of the Geographical Society, vol. IX, p. 446-473, avec une carte annexée du capitaine Lynch), découvrirent une ligne d'endiguement qu'ils considérèrent comme en étant le reste. Elle commence à la rive occidentale du Tigre, à 34° 3' de latitude, et s'étend vers l'Euphrate dans une direction du N.-N.-E. au S.-S.-O. « C'est une seule levée de terre droite et solitaire, épaisse de vingt-cinq longs pas, avec un bastion sur sa face occidentale à tous les cinquante-cinq pas, et du même côté elle a un fossé profond, large de vingt-sept pas. Le mur est construit ici des petits cailloux du pays, fixés dans un ciment de chaux d'une grande ténacité : elle a de dix à douze mètres de hauteur, et court en droite ligne aussi loin que l'œil peut la suivre. Les Bédouins me disent qu'elle va ainsi en ligne droite jusqu'à deux levées de terre appelées Ramelah, sur l'Euphrate, quelques heures au-dessus de Felujah ; qu'elle est, dans des endroits de l'intérieur, construite en briques, et dans quelques parties détruite jusqu'au niveau du désert » (Docteur Ross, *l. c.*, p. 446).

Sur la foi de ces observations, le mur supposé (appelé aujourdhui Sidd Nimrud par les indigènes) avait été dessiné comme étant le mur de Médie, s'étendant du Tigre à l'Euphrate, dans les meilleures cartes modernes, en particulier dans celle du colonel Chesney, et accepté comme tel par des investigateurs récents.

Néanmoins, des observations subséquentes, récemment communiquées à la Société de Géographie par le colonel Rawlinson, ont contredit les idées du docteur Ross citées plus haut, et ont montré que le mur de Médie, dans la ligne qu'on lui assigne ici, n'a aucune preuve pour appui. Le capitaine Jones, commandant du vapeur à Bagdad, entreprit, sur la demande du colonel Rawlinson, un examen attentif de la localité, et reconnut que ce qui avait été donné comme le mur de Médie était simplement une suite de levées de terre ; que ce n'était nullement un mur, mais un simple endiguement, s'étendant à une distance de sept ou huit milles du Tigre, et destiné à arrêter les torrents d'hiver et à faire écouler l'eau de pluie du désert dans un immense réservoir, qui servait à arroser une vallée étendue entre les fleuves.

De cette importante communication, il résulte qu'il n'y a pas encore de

Tissaphernês comptait que le message communiqué alors ferait concevoir aux Grecs des craintes sur leur position actuelle et leur suggérerait l'idée de traverser le Tigre aus-

---

preuves restant aujourd'hui pour déterminer quelle était la ligne ou position du mur de Médie, qui avait été supposée être une donnée établie, servant de prémisses pour en déduire d'autres positions mentionnées par Xénophon. Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'y a pas un seul point mentionné par Xénophon en Babylonia qui puisse être vérifié positivement, excepté Babylone elle-même — et Pylæ, qui est connue assez bien comme l'endroit où commence la Babylonia propre.

Puisqu'il nous est impossible de vérifier par aucune preuve indépendante les assertions topographiques de Xénophon en Babylonia, on ne peut faire rien de plus que d'expliquer et d'éclairer ces assertions telles qu'elles sont. Dans ce but, j'ai annexé à ce présent volume un plan fondé exclusivement sur les assertions de Xénophon, et destiné à les rendre claires pour le lecteur. J'ai inséré dans ce plan le mur de Médie, non d'après une connaissance positive quelconque, mais dans la direction que, selon moi, il suivait naturellement d'après le récit que Xénophon donne des faits.

La description que Xénophon fait du mur de Médie est très-claire et très-précise. Je ne vois pas de raison de douter qu'il l'ait vu, franchi, et qu'il ne le décrive exactement en largeur aussi bien qu'en hauteur. Quant à la longueur entière, il ne donne naturellement que ce qui lui fut dit. Son assertion me semble bien prouver qu'il y avait un mur de Médie, qui s'étendait du Tigre à l'Euphrate, ou peut-être à quelque canal creusé à partir de l'Euphrate — bien qu'il n'existe pas d'indice pour montrer quelles étaient la localité et la direction précises du mur. Ammien Marcellin (XXIV, 2), dans l'expédition de l'empereur Julien, vit près de Macepracta, sur la rive gauche de l'Euphrate, les ruines d'un mur « qui dans les anciens temps s'était étendu à une grande distance, pour défendre l'Assyria contre une invasion étrangère. » On peut bien présumer que c'est le mur de Médie, mais la position de Macepracta ne peut être assignée.

Toutefois il est important de se rappeler — ce que j'ai déjà avancé dans cette note — que Xénophon ne vit et ne traversa, soit le mur de Médie, soit les deux canaux mentionnés ici, que bien des jours après la bataille de Kunaxa.

Quant aux deux larges canaux que Xénophon traversa réellement après avoir franchi le mur de Médie, — et aux quatre larges canaux qu'il mentionne comme étant près de ce mur, — je les ai tracés sur le plan de façon à expliquer son récit d'une manière visible. Nous savons par Hérodote que tout le territoire de la Babylonia était coupé par des canaux, et qu'il y en avait un plus grand que les autres et navigable, qui coulait de l'Euphrate au Tigre, dans une direction sud-est. Cela coïncide assez bien avec la direction assignée dans la carte du colonel Chesney au Nahr-Malcha ou Regium-Flumen, dans lequel les quatre grands fleuves décrits par Xénophon comme allant du Tigre à l'Euphrate, pouvaient naturellement se décharger, et qu'on dit encore se jeter dans l'Euphrate, dont le Nahr-Malcha était pour ainsi dire un bras. Comment le niveau des deux fleuves se réglait-il, quand l'espace entre eux était couvert d'un réseau de canaux grands et petits, et quand une vaste quantité de leurs eaux était

sitôt que possible. Telle fut du moins l'interprétation que les officiers grecs donnèrent à sa conduite, interprétation extrêmement plausible, puisque, afin de gagner le pont du Tigre, il avait été obligé de conduire les troupes grecques dans une position assez belle pour qu'ils fussent tentés de s'y maintenir, — et puisqu'il savait de plus que ses propres desseins étaient purement perfides. Mais les Grecs, officiers aussi bien que soldats, étaient animés seulement du désir de revenir dans leurs foyers. Ils se fiaient, bien que non sans crainte, à la promesse faite par Tissaphernês de les conduire, et jamais ils ne songèrent un moment à prendre un poste permanent dans cette île fertile. Cependant ils ne négligèrent pas la précaution d'envoyer la nuit une garde au pont du Tigre, qu'aucun ennemi ne vint attaquer. Le lendemain matin, ils franchirent le fleuve en corps, dans un ordre de bataille circonspect et défiant, et se trouvèrent sur la rive orientale du Tigre, — non-seulement sans être attaqués, mais même sans apercevoir aucun Perse, excepté Glus l'interprète et quelques autres qui surveillaient leurs mouvements.

Après avoir traversé le fleuve au moyen d'un pont posé sur trente-sept pontons, les Grecs continuèrent leur marche vers le nord, sur le côté oriental du Tigre, pendant quatre jours, jusqu'à la rivière Physkos : cette marche fut, dit-on, de vingt parasanges (1). Le Physkos avait trente mètres de large avec un pont et la vaste cité d'Opis à côté. Là, à la frontière de l'Assyrie et de la Médie, la route allant des ré-

---

épuisée pour fertiliser la terre, — c'est ce qu'il est difficile de dire.

L'*île* où étaient les Grecs, à leur position près de Sittakê, avant de franchir le Tigre, était un parallélogramme formé par le Tigre, le Nahr-Malcha et les deux canaux parallèles qui les rejoignaient. Il pouvait bien être appelé une île considérable, contenant beaucoup de villes et de villages, avec une nombreuse population.

(1) Il semble qu'il y ait lieu de croire que dans l'antiquité, le Tigre, au-dessus de Bagdad, avait un cours plus à l'ouest, et moins sinueux qu'il ne l'a aujourd'hui. La situation d'Opis ne peut être vérifiée. Le capitaine Lynch vit les ruines d'une ville considérable près du confluent du fleuve Adhem et du Tigre, qu'il supposa être Opis, à 34° latitude.

gions orientales à Babylone, rejoignait la route septentrionale sur laquelle les Grecs marchaient. On vit un frère illégitime d'Artaxerxès à la tête de forces nombreuses qu'il conduisait de Suse à Ekbatane comme renfort pour l'armée royale. Cette grande armée s'arrêta pour voir les Grecs passer, et Klearchos ordonna la marche en colonne de deux hommes de front, s'appliquant activement à maintenir un ordre excellent, et faisant halte plus d'une fois. L'armée employa ainsi un temps si long à passer à côté de l'armée persane que son nombre parut plus grand qu'il n'était réellement, même aux Grecs, tandis que l'effet produit sur les spectateurs persans fut très-imposant (1). Ici finissait l'Assyrie, et la Médie commençait. Ils marchèrent, encore dans une direction septentrionale, pendant six jours à travers une partie de la Médie presque dépeuplée, avant d'arriver à quelques villages florissants qui formaient une portion du domaine de la reine Parysatis; probablement ces villages, faisant une exception si marquée au caractère désert du reste de la marche, étaient situés sur le petit Zab, qui se jette dans le Tigre, et que Xénophon doit avoir traversé, bien qu'il n'en fasse pas mention. Suivant l'ordre de marche stipulé entre les Grecs et Tissaphernês, ce dernier ne fournissait aux premiers qu'une certaine quantité de provisions à acheter; mais à la présente halte, il permit aux Grecs de dévaster les villages qui étaient riches et remplis de subsistances de toute espèce, — sans cependant emmener les esclaves. Le désir qu'avait le satrape de faire, dans la personne de Parysatis, une insulte à Cyrus, comme étant son ennemi personnel (2), devint ainsi une sentence de ruine pour ces infortunés villageois. Une marche de cinq journées, appelée vingt parasanges, les amena aux bords de la rivière Zabatas, ou grand Zab, qui se jette dans le Tigre près d'une ville appelée aujourd'hui Senn. Pendant la première de ces cinq journées, ils virent sur l'autre rive du Tigre une ville considérable appelée Kænæ, d'où ils reçurent des secours de

(1) Xénoph. Anab. II, 4, 26.

(2) Ktêsias, Fragm. 18, éd. Baehr.

provisions, apportées par les habitants d'une rive à l'autre sur des radeaux que soutenaient des peaux enflées (1).

Sur les bords du grand Zab, ils s'arrêtèrent trois jours, — journées d'un intérêt sérieux et tragique. Après avoir toujours été dans des sentiments de défiance depuis la convention conclue avec Tissaphernês, ils avaient suivi pendant toute la marche, avec des guides séparés à eux, à l'arrière de son armée, maintenant toujours leur campement à part. Pendant leur halte sur le Zab, il se présenta tant de manifestations diverses qui aggravèrent la méfiance, que des hostilités semblaient sur le point d'éclater entre les deux camps. Pour obvier à ce danger, Klearchos demanda une entrevue à Tissaphernês, lui représenta l'attitude menaçante des affaires, et insista sur la nécessité d'arriver à une explication claire. Il chercha à faire comprendre au satrape que, outre les serments solennels qui avaient été échangés, les Grecs, de leur côté, ne pouvaient avoir de motif concevable de se quereller avec lui, qu'ils avaient tout à espérer de son amitié, et tout à craindre de son hostilité, jusqu'à la perte de toute chance d'un heureux retour; que Tissaphernês aussi ne pouvait rien gagner à les faire périr, mais qu'il trouverait en eux, s'il le voulait, les instruments les meilleurs et les plus fidèles pour

---

(1) Xénoph. Anab. II, 5, 26-28.

Mannert, Rennell, M. Ainsworth, et la plupart des commentateurs modernes, identifient cette ville de Καιναὶ ou Kænæ avec la ville moderne Senn; ville que Mannert (Geogr. der Gr. Roem. V, p. 333) et Rennell (Illustrations, p. 129) représentent comme étant près du Petit Zab et non du Grand Zab.

Pour moi, je ne crois pas que la localité assignée par Xénophon à Καιναὶ convienne du tout à la ville moderne de Senn. Et il n'y a pas non plus beaucoup de similitude réelle de nom entre les deux; bien que notre manière erronée de prononcer le nom latin *Cænæ* crée une apparence trompeuse de similitude. M. Ainsworth démontre que quelques écrivains modernes ont été égarés de la même manière en identifiant la ville moderne de Sert avec Tigrano*certa*.

C'est une circonstance embarrassante dans la géographie de l'ouvrage de Xénophon, qu'il ne mentionne pas le Petit Zab, qu'il a dû cependant traverser. Hérodote les signale tous les deux, et fait une remarque sur ce fait que bien qu'étant des rivières distinctes, elles portent toutes les deux le même nom (V, 52). Il se peut qu'en rédigeant son récit après l'expédition, Xénophon l'ait oublié, au point de s'imaginer que deux rivières synonymes, mentionnées comme distinctes dans ses notes, n'en faisaient qu'une.

s'agrandir et conquérir les Mysiens et les Pisidiens, — comme Cyrus l'avait éprouvé pendant qu'il vivait. Klearchos termina sa protestation en priant Tissaphernês de lui dire quel rapporteur méchant avait rempli son esprit de soupçons sans fondement contre les Grecs (1).

« Klearchos (répondit le Satrape), je me réjouis de t'entendre exprimer de si bons sentiments. Tu fais remarquer avec raison que si vous étiez pour méditer du mal contre moi, il retomberait sur vous-mêmes. Je te prouverai à mon tour que tu n'as de motif de te méfier ni du roi ni de moi. Si nous avions voulu vous faire périr, rien ne serait plus aisé. Nous avons des forces surabondantes pour ce dessein : il y a de vastes plaines dans lesquelles vous mourriez de faim, — outre des montagnes ou des rivières que vous ne pourriez franchir sans notre aide. Ayant ainsi dans nos mains les moyens de vous anéantir, et nous étant néanmoins engagés par des serments solennels à vous sauver, nous ne serons pas assez insensés et assez fourbes pour le tenter à ce moment, où nous attirerions sur nous la juste indignation des dieux. C'est mon affection particulière pour nos voisins les Grecs, — et mon désir d'attacher à ma personne, par les liens de la reconnaissance, les soldats grecs de Cyrus, — qui m'ont rendu désireux de vous conduire en Iônia sains et saufs. Car je sais que quand vous serez à mon service, quoique le roi soit le seul homme qui puisse porter sa tiare droite *sur sa tête*, je pourrai porter la mienne droite sur *mon cœur*, en tout orgueil et toute confiance (2). »

L'impression faite sur Klearchos par ces assurances fut si puissante qu'il s'écria : « Assurément ces rapporteurs méritent le châtiment le plus sévère, qui essayent de nous rendre ennemis, nous qui sommes si bons amis l'un de l'autre, et qui avons tant de raisons pour l'être. » « Oui (ré-

(1) Xénoph. Anab. II, 5, 2-15.

(2) Xénoph. Anab. II, 5, 17-23.

Cette dernière comparaison est curieuse, et selon toute probabilité ce sont les véritables paroles du satrape — τὴν μὲν γὰρ ἐπὶ τῇ κεφαλῇ τιάραν βασιλεῖ μόνῳ ἔξεστιν ὀρθὴν ἔχειν, τὴν δ' ἐπὶ τῇ καρδίᾳ ἴσως ἂν ὑμῶν παρόντων καὶ ἕτερος εὐπετῶς ἔχοι.

pondit Tissaphernês), ils ne méritent pas moins; et si, avec les autres généraux et les lochagi, tu viens demain dans ma tente, je te dirai quels sont les calomniateurs. » « Sois sûr (repartit Klearchos) que j'irai et que j'amènerai les autres généraux avec moi. Je te dirai en même temps quelles sont les personnes qui cherchent à nous prévenir contre vous. » La conversation finit alors; le satrape retint Klearchos à dîner, et le traita de la manière la plus hospitalière et avec la plus grande confiance.

Le lendemain matin, Klearchos communiqua aux Grecs ce qui s'était passé, et il insista sur la nécessité que tous les généraux se rendissent chez Tissaphernês conformément à son invitation, afin de rétablir la confiance que d'indignes calomniateurs avaient ébranlée, et de punir ceux d'entre eux qui pourraient être des Grecs. Il répondit si expressément de la bonne foi et des dispositions bienveillantes du satrape à l'égard des Grecs, qu'il triompha de l'opposition d'un grand nombre des soldats qui, continuant encore à nourrir leurs premiers soupçons, représentèrent surtout combien il était imprudent de mettre tous les généraux à la fois au pouvoir de Tissaphernês. Les instances de Klearchos l'emportèrent. Lui-même, avec quatre autres généraux, — Proxenos, Menôn, Agias et Sokratês, — et vingt lochagi ou capitaines, — alla visiter le satrape dans sa tente; deux cents soldats environ les accompagnaient, afin de faire des achats pour leur propre compte dans le marché du camp des Perses (1).

En arrivant aux quartiers de Tissaphernês, — éloignés d'environ trois milles (près de cinq kilomètres) du camp grec, suivant l'habitude, — les cinq généraux furent admis dans l'intérieur, tandis que les lochagi restèrent à l'entrée. Un pavillon de pourpre, hissé sur le sommet de la tente, trahit trop tard le dessein pour lequel on les avait invités à venir. Les lochagi, avec les soldats grecs qui les accompagnaient, furent surpris et massacrés, pendant que les géné-

(1) Xénoph. Anab. II, 5, 30.

raux, dans l'intérieur, furent arrêtés, chargés de chaînes, et transportés comme prisonniers à la cour de Perse. Là Klearchos, Proxenos, Agias et Sokratês furent décapités, après un court emprisonnement. La reine Parysatis dans le fait, par affection pour Cyrus, non-seulement procura beaucoup de soulagement à Klearchos dans la prison (par l'entremise de son chirurgien Ktêsias), mais encore elle usa de toute son influence sur son fils Artaxerxês pour lui sauver la vie; mais ses efforts furent neutralisés en cette occasion par l'influence supérieure de la reine Stateira, son épouse. La rivalité entre ces deux femmes royales, qui sans doute avait sa source dans beaucoup d'autres circonstances outre la mort de Klearchos, devint bientôt si furieuse que Parysatis fit empoisonner Stateira (1).

Menôn ne fut pas mis à mort avec les autres généraux. Il paraît qu'il se fit honneur à la cour de Perse d'avoir, par trahison, livré ses collègues trompés aux mains de Tissaphernês. Mais il ne vit ses jours prolongés que pour périr plus tard dans la disgrâce et les tortures, — probablement à la demande de Parysatis, qui vengea ainsi la mort de Klearchos. La reine-mère avait toujours assez de pouvoir pour commettre des cruautés, bien qu'elle n'en eût pas toujours pour les détourner (2). Elle avait déjà fait périr misérablement toutes les personnes qui avaient eu part à la mort de son fils Cyrus, même de fidèles défenseurs d'Artaxerxês.

Bien que Menôn jugeât convenable, quand il fut amené à

(1) Xénoph. Anab. II, 6, 1; Ktesiæ, Fragm. Persica, c. 60, éd. Baehr; Plutarque, Artaxerx. c. 19, 20; Diodore, XIV, 27.

(2) Tacite, Histor. I, 45. « Othoni nondum auctoritas inerat ad *prohibendum* scelus : *jubere* jam poterat. Ita, simulatione iræ, vinciri jussum (Marium Celsum) et majores pœnas daturum, affirmans, præsenti exitio subtraxit. »

Ktêsias (Persica, c. 60: cf. Plutarque et Diodore, auxquels je m'en réfère dans la note précédente) atteste la trahison de Menôn, qu'il tirait probablement du récit de Menôn lui-même. Xénophon mentionne la mort ignominieuse de Menôn, et il tenait probablement son information de Ktêsias (V. Anab. II, 6, 29).

La supposition que ce fut Parysatis qui obtint la mort de Menôn, extrêmement probable en elle-même, met toutes les autres assertions dans un accord logique.

Babylone, de se vanter d'avoir été l'instrument à l'aide duquel les généraux furent pris dans la tente fatale comme dans un piége, cette vanterie ne doit pas être regardée comme un fait réel. Car non-seulement Xénophon explique la catastrophe différemment; mais dans sa peinture qu'il fait de Menôn, quelque sombre et odieuse qu'elle soit, il n'avance aucune imputation semblable; dans le fait, il l'écarte indirectement (1).

Malheureusement pour la réputation de Klearchos, aucune excuse raisonnable pareille ne peut être donnée en faveur de sa crédulité, qui l'amena aussi bien que ses collègues à une fin si triste, et mit toute son armée à deux doigts de sa perte. Il paraît que le sentiment général de l'armée grecque, se faisant une juste idée du caractère de Tissaphernês, était disposé à une circonspection plus grande dans ses rapports avec lui. C'est d'après ce système que Klearchos lui-même avait agi jusque-là, et la nécessité en aurait pu particulièrement se présenter à *son* esprit, puisqu'il avait servi dans la flotte lacédæmonienne à Milêtos en 411 avant J.-C., et qu'il avait conséquemment une plus grande expérience du caractère réel du satrape que tout autre homme de l'armée (2). Soudain il tourne à ce moment, et sur la foi de quelques déclarations verbales, il met tous les chefs militaires dans une position sans défense et dans le péril le plus manifeste, tels que les motifs les plus forts de confiance auraient pu difficile-

---

(1) Xénophon semble donner à entendre qu'il y avait divers récits courants à la honte de Menôn, récits qu'il ne croit pas — καὶ τὰ μὲν δὴ ἀφανῆ ἔξεστι περὶ αὐτοῦ ψεύδεσθαι, etc. (Anab. II, 6, 28).

Athénée (XI, p. 505) avance d'une manière erronée que Xénophou affirmait que Menôn fut la personne qui amena la perte de Klearchos par Tissaphernês.

(2) Xénophon, dans la Cyropædie (VIII, 8, 3), donne une explication étrange de l'imprudente confiance accordée par Klearchos aux assurances du satrape persan. Elle résulta (dit-il) de la haute réputation de bonne foi que les Perses avaient acquise par l'honneur droit et scrupuleux du premier Cyrus (ou Cyrus le Grand), mais qu'ils avaient cessé de mériter depuis, quoique la corruption de leur caractère ne se fût pas manifestée publiquement auparavant.

C'est une perversion curieuse de l'histoire pour servir le dessein de son roman.

ment les justifier. Bien que la justesse de la remarque de Machiavel soit prouvée par une abondante expérience, — à savoir que grâce à la vue courte des hommes et à leur disposition à obéir au mouvement actuel, le trompeur le plus notoire trouvera toujours de nouvelles personnes qui se fieront à lui, — cependant cette erreur de jugement dans un officier d'âge et d'expérience est difficile à expliquer (1). Polyen donne à entendre que des femmes belles, montrées à Klearchos seul par le satrape à son premier banquet, servirent de leurre pour l'attirer avec tous ses collègues au second; tandis que Xénophon impute l'erreur à la continuation d'une rivalité jalouse avec Menôn. Ce dernier (2), à ce qu'il paraît, qui avait toujours été intime avec Ariæos, avait été ainsi mis antérieurement en communication avec Tissaphernês, qui l'avait bien reçu, et l'avait aussi encouragé à former des plans pour détacher de Klearchos toute l'armée grecque, de manière à l'amener toute sous son commandement (de Menôn) à servir le satrape. Voilà du moins ce que soupçonna Klearchos, qui, extrêmement jaloux de son autorité militaire, essaya de ruiner ce plan en enchérissant encore plus lui-même en vue d'obtenir la faveur de Tissaphernês. S'imaginant que Menôn était le calomniateur inconnu qui prévenait le satrape contre lui, il espérait déterminer Tissaphernês à révéler son nom et à le renvoyer (3). Cette jalousie semble avoir enlevé à Klearchos sa prudence habituelle. Nous devons aussi tenir compte d'une autre impression profondément gravée dans son esprit, c'est que le salut de l'armée était désespéré sans le consentement de Tissaphernês, et que par conséquent, puisque ce dernier les avait conduits aussi loin sains et saufs, quand il aurait pu les anéantir auparavant, ses desseins au fond ne pouvaient être hostiles (4).

Nonobstant ces deux grandes fautes, — commises par Klearchos, l'une dans l'occasion présente, l'autre antérieu-

(1) Machiav., Principe, c. 18, p. 65.
(2) Polyen, VII, 18.
(3) Xénoph. Anab. II, 5, 27, 28.
(4) Cf. Anab. II, 4, 6, 7; II, 5, 9.

rement à la bataille de Kunaxa, en maintenant les Grecs à la droite contrairement à l'ordre de Cyrus, — la perte de cet officier fut sans doute un grand malheur pour l'armée, tandis qu'au contraire l'éloignement de Menôn fut un bienfait signalé, — peut-être une condition de salut définitif. Un homme aussi perfide et aussi dénué de principes que l'était Menôn, d'après le portrait qu'en fait Xénophon, aurait probablement fini par commettre réellement à l'égard de l'armée la trahison dont il se vantait faussement à la cour de Perse par rapport à l'arrestation des généraux.

L'idée conçue par Klearchos, relativement à la position désespérée des Grecs dans le cœur du territoire persan après la mort de Cyrus, était parfaitement naturelle dans un militaire qui pouvait apprécier tous les moyens d'attaque et d'empêchement que l'ennemi avait à sa disposition. Rien n'est plus inexplicable dans cette expédition que la manière dont ces moyens furent abandonnés, — preuve de l'impuissance des Perses. D'abord toute la ligne de marche ascendante, comprenant le passage de l'Euphrate, laissée sans défense; ensuite le long fossé creusé en travers de la frontière de la Babylonia, avec seulement un passage large de six mètres près de l'Euphrate, abandonné sans garde; enfin la ligne du mur de Médie et les canaux qui offraient des positions si favorables pour tenir les Grecs en dehors du territoire cultivé de la Babylonia, négligés de la même manière, et une convention conclue, en vertu de laquelle les Perses s'engageaient à escorter les envahisseurs sains et saufs jusqu'à la côte ionienne, en commençant par les conduire dans le cœur de la Babylonia, au milieu de canaux qui fournissaient des défenses inexpugnables si les Grecs avaient voulu y prendre position. Le plan de Tissaphernês, autant que nous pouvons le comprendre, était d'attirer les Grecs à une distance considérable du cœur de l'empire persan, et alors de découvrir ses plans d'hostilité perfide, ce que l'imprudence de Klearchos lui permit de faire, sur les rives du grand Zab, avec des chances de succès qu'il aurait pu difficilement espérer. Nous avons ici un nouvel exemple de l'étonnante impuissance des Perses. Nous nous serions

attendus qu'après avoir commis un acte si flagrant de perfidie, Tissaphernês aurait au moins essayé d'en tirer parti, qu'il se serait jeté avec toutes ses forces et de toute sa vigueur sur le camp grec, au moment où il était non préparé, désorganisé et sans commandants. Au lieu de cela, quand les généraux (avec ceux qui les accompagnèrent au camp persan) eurent été saisis ou tués, il ne fut fait aucune attaque, si ce n'est par quelques faibles détachements de cavalerie persane contre des rôdeurs grecs individuels dans la plaine. Un des compagnons des généraux, un Arkadien nommé Nikarchos, courut blessé dans le camp grec, où les soldats regardaient de loin les cavaliers parcourant la plaine sans savoir ce que ces derniers faisaient, — il s'écria que les Perses étaient en train de massacrer tous les Grecs, officiers aussi bien que soldats. Immédiatement les soldats grecs se hâtèrent de se mettre en défense, s'attendant qu'une attaque générale serait dirigée contre le camp; mais il ne s'approcha qu'un corps d'environ trois cents chevaux, sous Ariæos et Mithridatês (les compagnons de confiance de Cyrus), accompagnés du frère de Tissaphernês. Ces personnages, s'approchant des lignes grecques comme amis, prièrent les officiers grecs de s'avancer, vu qu'ils avaient un message à leur communiquer de la part du roi. En conséquence, Kleanor et Sophænetos, avec une garde suffisante, vinrent sur le front des troupes, accompagnés de Xénophon, qui désirait avoir des nouvelles de Proxenos. Ariæos leur apprit alors que Klearchos, ayant été découvert violant la convention qu'il avait jurée, avait été mis à mort; que Proxenos et Menôn, qui avaient divulgué sa trahison, étaient en grand honneur aux quartiers des Perses. Il termina en disant : — « Le roi vous invite à rendre vos armes, qui maintenant (dit-il) lui appartiennent, puisqu'elles appartenaient jadis à son esclave Cyrus (1). »

La démarche faite ici semble attester la croyance de la part de ces Perses que, les généraux étant actuellement en leur pouvoir, les soldats grecs étaient devenus sans défense,

(1) Xénoph. Anab. II, 5, 37, 38.

et pouvaient être sommés de livrer leurs armes, même à des hommes qui venaient de se rendre coupables à leur égard de la fraude et de l'injure les plus mortelles. Si Ariæos nourrissait une telle espérance, il fut aussitôt détrompé par le langage de Kleanor et de Xénophon, qui ne respirait qu'un reproche indigné ; de sorte qu'ils se retirèrent bientôt et laissèrent les Grecs à leurs réflexions.

Pendant que leur camp restait ainsi sans être inquiété, tous les hommes qu'il renfermait étaient en proie aux appréhensions les plus poignantes. La ruine paraissait imminente et inévitable, bien que personne ne pût dire sous quelle forme précise elle arriverait. Les Grecs étaient au milieu d'une contrée hostile, à dix mille stades de chez eux, entourés d'ennemis, bloqués par des montagnes et des rivières infranchissables; sans guides, sans provisions, sans cavalerie pour aider à leur retraite, sans généraux pour donner des ordres. Une stupeur causée par la douleur et par la conscience de leur impuissance s'empara d'eux tous. Peu d'entre eux vinrent à l'appel du soir, peu allumèrent du feu pour faire cuire leur souper, chacun se couchait où il était pour se reposer; cependant aucun homme ne pouvait dormir, par crainte, angoisse, et souvenir des parents qu'il ne devait jamais revoir (1).

Au milieu des nombreuses causes de désespoir qui pesaient sur cette armée perdue, il n'y en avait pas de plus sérieuse que le fait que pas un seul homme n'avait alors ni autorité pour commander, ni obligation pour prendre l'initiative. Et il n'y avait pas non plus de candidat ambitieux disposé à mettre au jour ses prétentions, à un moment où le poste ne promettait que les difficultés les plus grandes aussi bien que les plus grands dangers. Il fallait un feu nouveau, allumé de lui-même, — et un stimulant spontané, pour vivifier la cendre sous laquelle couvaient l'espérance et l'action en suspens, dans une masse paralysée pour le moment, mais en tout cas capable d'effort. Et l'inspiration tomba alors, heureusement pour

(1) Xénoph. Anab. III, 1, 2, 3.

l'armée, sur un homme chez lequel la pleine mesure de force et de courage militaires se combinaient avec l'éducation d'un Athénien, d'un démocrate et d'un philosophe.

C'est dans une veine véritablement homérique et dans un langage qui se rapproche de celui d'Homère que Xénophon (auquel nous devons tout le récit de l'expédition) décrit son rêve, ou l'intervention d'Oneiros, envoyé par Zeus, qui donna naissance à cette impulsion rénovatrice (1). Couché triste et inquiet comme ses camarades, il prenait un court repos quand il rêva qu'il entendait le tonnerre, et qu'il voyait la foudre brûlante tomber sur la maison de son père, qui fut aussitôt entourée par les flammes. Se réveillant, plein de terreur, il se leva instantanément; alors le rêve commença à s'ajuster et à se mêler aux pensées qu'il avait en état de veille, et aux cruelles réalités de sa position. Son imagination pieuse et excitée créa une série d'analogies sombres. Le rêve était envoyé par Zeus (2) le Roi, puisque c'était de lui que provenaient ce tonnerre et ces éclairs. A un certain égard, le signe était favorable, — puisqu'une grande lumière lui avait apparu de la part de Zeus au milieu du péril et de la souffrance. Mais d'autre part il était alarmant que la maison eût paru complétement environnée de flammes, qui empêchaient absolument d'en sortir; cela semblait indiquer qu'il resterait confiné où il était dans l'empire des Perses, sans pouvoir triompher des difficultés qui l'entouraient de tous les côtés. Cependant, quelque douteuse que fût la promesse, ce n'en était pas moins un message que Zeus lui adressait, et qui lui servait de stimulant pour surmonter la stupeur générale et pour prendre l'initiative (3). « Pourquoi suis-je couché ici? La nuit avance, à l'aurore

(1) Xénoph. Anab. III, 1, 4-11. Ἦν δέ τις ἐν τῇ στρατίᾳ Ξενοφῶν Ἀθηναῖος, ὃς οὔτε στρατηγὸς, etc.

Homère, Iliade, V, 9 —

Ἦν δέ τις ἐν Τρώεσσι Δάρης, ἀφνεῖος, [ἀμύμων,
Ἱρεὺς Ἡφαίστοιο, etc.

Cf. la description de Zeus, envoyant Oneiros à Agamemnôn endormi, au commencement du second livre de l'Iliade.

(2) Relativement à l'importance d'un signe venant de Zeus Basileus, et à la nécessité de se conciler ce dieu, cf. divers passages de la Cyropædie, II, 4, 19; III, 3, 21; VII, 5, 57.

(3) Xénoph. Anab. III, 1, 12, 13. Πε-

l'ennemi sera sur nous, et nous serons mis à mort dans les tortures. Personne ne bouge pour prendre des mesures de défense. Pourquoi attendre qu'un homme plus âgé que moi ou d'une autre ville commence? »

En faisant ces réflexions, intéressantes en elles-mêmes et présentées avec une vivacité tout homérique, il alla aussitôt rassembler les lochagi ou capitaines qui avaient servi sous son ami Proxenos qu'il venait de perdre. Il leur fit énergiquement comprendre la nécessité de se mettre en avant et de faire prendre à l'armée une attitude défensive. « Je ne puis dormir, compagnons, et vous ne le pouvez pas non plus, je présume, dans nos périls actuels. L'ennemi sera sur nous au point du jour, — prêt à nous faire périr tous dans les tortures comme ses plus grands ennemis. Pour ma part, je me réjouis que cet infâme parjure ait mis fin à une trêve à laquelle nous perdions beaucoup, trêve en vertu de laquelle, fidèles à nos serments, nous avons traversé toutes les riches possessions du roi sans toucher à rien, si ce n'est à ce que nous pouvions acheter avec nos chétives ressources. Maintenant nous avons les mains libres : toutes ces opulentes dépouilles sont entre nous et lui comme prix pour le plus brave. Les dieux, qui président à la lutte, seront assurément pour nous contre ces parjures, vu que nous avons tenu nos serments en dépit de fortes tentations. De plus, nos corps supportent mieux la fatigue, et nos cœurs ont plus de courage que les leurs. Ils sont plus faciles à bles-

---

ρίφοβος δ' εὐθὺς ἀνηγέρθη, καὶ τὸ ὄναρ πῆ μὲν ἔκρινεν ἀγαθὸν, ὅτι ἐν πόνοις ὢν καὶ κινδύνοις φῶς μέγα ἐκ Διὸς ἰδεῖν ἔδοξε, etc. ..... Ὁποῖον μέντοι ἐστι δὴ τὸ τοιοῦτον ὄναρ ἰδεῖν, ἔξεστι σκοπεῖν ἐκ τῶν συμβάντων μετὰ τὸ ὄναρ. Γίνεται γὰρ τάδε · εὐθὺς ἐπειδὴ ἀνηγέρθη, πρῶτον μὲν ἐννοία αὐτῷ ἐμπίπτει — Τί κατάκειμαι ; ἡ δὴ νὺξ προβαίνει · ἅμα δὲ τῇ ἡμέρᾳ εἰκὸς τοὺς πολεμίους ἥξειν, etc.

Le lecteur d'Homère se rappellera tout de suite divers passages de l'Iliade et de l'Odyssée, dans lesquels le même discours mental est mis en paroles et développé — tels que dans l'Iliade, XI, 403 — et plusieurs autres passages cités par le colonel Mure, ou auxquels il s'en réfère dans son « History of the Language and Literature of Greece », c. XIV, vol. II, p. 25 *seq.*

Une lumière qui brille avec éclat en sortant d'une maison amie, vue en songe, est considérée comme un signe favorable (Plutarque, De Genio Socratis, p. 587 C).

ser et plus faciles à tuer que nous ne le sommes, grâce à cette même faveur des dieux que nous avons éprouvée à Kunaxa.

« Probablement d'autres aussi ont précisément les mêmes sentiments que nous. Mais n'attendons pas que quelque autre vienne nous donner des conseils : prenons le commandement et communiquons aux autres le stimulant de l'honneur. Montrez-vous à ce moment les meilleurs des lochagi, — plus dignes d'être généraux que les généraux eux-mêmes. Commencez sans retard ; je ne demande qu'à vous suivre. Mais, si vous me placez au premier rang, j'obéirai sans alléguer ma jeunesse comme excuse, — me regardant comme un homme complétement mûr, quand il s'agit de me sauver de la ruine (1). »

Tous les capitaines qui écoutaient Xénophon se rendirent cordialement à sa suggestion et le prièrent de prendre le commandement pour la mettre à exécution. Un seul capitaine, — Apollonidès, parlant dans le dialecte bœôtien, — protesta contre elle, la déclarant insensée ; il s'étendit sur leur position désespérée et conseilla fortement la soumission au roi comme la seule chance de salut. « Comment (répliqua Xénophon) as-tu oublié le traitement courtois que nous reçûmes des Perses en Babylonia quand nous répondîmes à la demande qu'ils nous firent de rendre nos armes, en montrant un front hardi ? Ne vois-tu pas le misérable sort qui est échu à Klearchos, pour s'être remis sans armes entre leurs mains, sur la foi de leurs serments ? Et cependant tu rejettes bien loin nos exhortations et tu nous conseilles encore d'aller solliciter l'indulgence ! Mes amis, un Grec comme cet homme déshonore non-seulement sa propre cité, mais toute la Grèce en outre. Bannissons-le de nos conseils, cassons-le et faisons-en un esclave pour porter les bagages. » — « Bien plus (fit observer Agasias de Stymphalos), cet homme n'a rien de commun avec la Grèce ; j'ai vu moi-même ses oreilles

(1) Xénoph. Anab. III, I, 16-25. « Vel imperatore, vel milite, me utemini » (Salluste, Bellum Catilinar. c. 20).

percées, comme un vrai Lydien. » En conséquence, Apollonidês fut dégradé (1).

Xénophon et les autres se séparèrent alors afin de rassembler les principaux officiers qui restaient dans l'armée ; ils furent bientôt réunis, au nombre de cent environ. Le plus vieux capitaine du premier corps pria Xénophon de répéter à ce corps plus considérable les arguments sur lesquels il venait d'insister auparavant. Xénophon obéit, et il s'étendit avec plus de force encore sur la situation périlleuse, mais non pas toutefois sans espoir, — sur les mesures convenables à prendre, — et surtout sur la nécessité qu'eux, les principaux officiers qui restaient, se missent en avant d'une manière saillante, d'abord pour désigner des commandants capables, ensuite pour soumettre leurs noms à la sanction de l'armée, le tout accompagné d'exhortations et d'encouragements appropriés. Son discours fut applaudi et bien accueilli, en particulier par le général lacédæmonien Cheirisophos, qui avait rejoint Cyrus avec un corps de 700 hoplites à Issos, en Kilikia. Cheirisophos pria les capitaines de se retirer sur-le-champ et de s'entendre sur le choix de leurs commandants, à la place des quatre qui avaient été saisis ; après quoi, le héraut devait être appelé, le corps entier des soldats réuni sans délai. En conséquence, Timasiôn de Dardanos fut choisi à la place de Klearchos ; Xanthiklês, à celle de Sokratês ; Kleanor, à celle d'Agias ; Philesios, à celle de Menôn, et Xénophon, à celle de Proxenos (2). Les capitaines qui avaient servi sous chacun des généraux

(1) Xénoph. Anab. III, I, 26-30. Les mots de Xénophon feraient croire qu'Apollonidês avait été un de ceux qui avaient tenu un langage pusillanime (ὑπομαλακιζόμενοι, II, 1, 14) dans la conversation avec Phalinos, peu après la mort de Cyrus. Aussi Xénophon lui dit-il que c'est la seconde fois qu'il propose cet avis — Ἃ σὺ πάντα εἰδῶς, τοὺς μὲν ἀμύνασθαι κελεύοντας φλυάρειν φῄς, πείθειν δὲ πάλιν κελεύεις ἰόντας; Cela aide à expliquer le mépris et la rigueur avec lesquels Xénophon le traite ici. Rien, en effet, ne pouvait être plus déplorable, dans les circonstances actuelles, que si un homme « montrait sa perspicacité en additionnant les périls imminents qui l'entouraient. » Voir le remarquable discours de Demosthenês à Pylos (Thucyd. IV, 10).

(2) Xénoph. Anab. III, 1, 36-46.

morts choisirent séparément un successeur au capitaine ainsi promu. Il faut se rappeler que les cinq choisis alors n'étaient pas les seuls généraux dans le camp; ainsi, par exemple, Cheirisophos avait le commandement de sa division séparée, et il a pu y en avoir deux ou trois dans la même position. Mais il était nécessaire actuellement que tous les généraux formassent un conseil et agissent de concert.

A l'aurore, le conseil des généraux nouvellement constitué plaça des avant-postes aux endroits convenables, et ensuite réunit l'armée en assemblée générale, afin que les nouvelles nominations fussent soumises à sa sanction. Aussitôt que cette formalité fut remplie, probablement sur la proposition de Cheirisophos (qui avait occupé le commandement auparavant), ce général adressa aux soldats quelques mots d'exhortation et d'encouragement. Il fut suivi par Kleanor, qui émit, avec la même brièveté, une protestation énergique contre la perfidie de Tissaphernês et d'Ariæos. Tous deux laissèrent à Xénophon la tâche, à la fois importante et difficile à ce moment de découragement, d'exposer le cas en détail, — d'agir sur les sentiments des soldats pour les porter à ce point de résolution qu'exigeait la circonstance, — et par-dessus tout d'étouffer ces inclinations à acquiescer à de nouvelles propositions perfides de la part de l'ennemi, inclination que les périls de la situation étaient de nature à suggérer.

Xénophon s'était revêtu de son plus beau costume militaire à cette première apparition officielle qu'il faisait devant l'armée, quand les plateaux de la balance semblaient incertains entre la vie et la mort. Reprenant la protestation de Kleanor contre la perfidie des Perses, il démontra qu'essayer d'entrer en accord avec de tels menteurs ou de se fier à eux serait courir à une ruine complète; — mais que, si l'on prenait l'énergique résolution de n'avoir de rapports avec eux qu'à la pointe de l'épée et de punir leurs méfaits, il y avait tout lieu d'espérer la faveur des dieux et un salut définitif. Comme il prononçait ce dernier mot, un des soldats près de lui vint à éternuer. Immédiatement toute l'armée à l'entour prononça à haute voix et d'un commun accord l'in-

vocation habituelle à Zeus Sauveur, et Xénophon, profitant de l'accident, continua : — « Puisque, compagnons, ce présage envoyé par Zeus Sauveur a paru à l'instant où nous parlions de salut, faisons vœu ici d'offrir à ce dieu le sacrifice du salut, et en même temps de sacrifier aux autres dieux aussi bien qu'il nous sera possible, dans la première contrée amie que nous pourrons atteindre. Que tous ceux qui partagent mon opinion lèvent la main. » Tous levèrent la main, tous se joignirent au vœu et entonnèrent le pæan.

Cet accident, dont Xénophon profita si adroitement avec son habileté de rhéteur, fut éminemment utile en ce qu'il tira l'armée de l'abattement où elle était plongée et qu'il la disposa à écouter son appel propre à l'animer. Répétant ses assurances que les dieux étaient pour eux et qu'ils étaient hostiles à leur ennemi parjure, il rappela à leur mémoire les grandes invasions de la Grèce par Darius et Xerxès, — et comme les immenses armées de la Perse avaient été honteusement chassées. L'armée s'était montrée sur le champ de bataille de Kunaxa digne de tels ancêtres, et elle serait dans l'avenir encore plus hardie, en sachant par cette bataille de quelle étoffe étaient faits les Perses. Quant à Ariæos et à ses soldats, à la fois traîtres et lâches, leur désertion était plutôt un gain qu'une perte. L'ennemi était supérieur par le nombre de ses cavaliers. Mais des hommes à cheval n'étaient après tout que des hommes, à moitié préoccupés par la crainte de tomber de cheval, — incapables de triompher d'une infanterie solide sur le terrain — et seulement mieux en état de fuir. Maintenant que le satrape refusait de leur fournir des provisions à acheter, eux de leur côté étaient dégagés de leur parole et prendraient des provisions sans les acheter. Ensuite, quant aux fleuves, il était difficile, il est vrai, de les franchir, au milieu de leur cours ; mais l'armée remonterait jusqu'à leurs sources, et les soldats pourraient alors les passer sans se mouiller les genoux. Ou à vrai dire, les Grecs pouvaient renoncer à l'idée de se retirer et s'établir d'une manière permanente dans le propre pays du roi, défiant toutes ses forces, comme les

Mysiens et les Pisidiens. « Si (dit Xénophon) nous nous établissons ici à notre aise dans une riche contrée, avec ces grandes, belles et superbes femmes mèdes et perses pour compagnes (1), — nous ne serons que trop disposés, comme les Lotophagi, à oublier le chemin de notre patrie. Nous devons d'abord retourner en Grèce, et dire à nos compatriotes que, s'ils restent pauvres, c'est leur faute, quand il y a dans ce pays de riches établissements qui attendent tous ceux qui voudront venir et qui auront le courage de s'en emparer. Brûlons nos chariots de bagages et nos tentes, et n'emportons avec nous que ce qui est de la plus stricte nécessité. Avant tout, maintenons l'ordre, la discipline et l'obéissance aux commandants; c'est de cela que dépend tout notre espoir de salut. Que chaque homme promette de prêter son bras aux commandants, pour punir tout individu désobéissant, et montrons ainsi à l'ennemi que nous avons dix mille personnes comme Klearchos, à la place de ce seul Klearchos

(1) Xénoph. Anab. III, 2, 25.

Ἀλλὰ γὰρ δέδοικα μὴ, ἂν ἅπαξ μάθωμεν ἀργοὶ ζῆν, καὶ ἐν ἀφθόνοις βιοτεύειν, καὶ Μήδων τε καὶ Περσῶν καλαῖς καὶ μεγάλαις γυναιξὶ καὶ παρθένοις ὁμιλεῖν, μὴ ὥσπερ οἱ Λωτόφαγοι, ἐπιλαθώμεθα τῆς οἴκαδε ὁδοῦ.

Hippokratês (De Aere, Locis et Aquis, ch. 12) compare les traits physiques qui caractérisaient les Asiatiques et les Européens, signalant les formes amples, développées, arrondies, voluptueuses, mais inactives des premiers, en tant qu'opposées au type plus compacte, plus musculaire et plus vigoureux des seconds, exercés pour le mouvement, l'action et la patience.

Dion Chrysostome a un passage curieux, par rapport à la préférence des Perses pour les eunuques comme esclaves; il fait remarquer qu'ils admiraient même chez des hommes ce qui se rapprochait du type de la beauté féminine —leurs yeux et leurs goûts étaient sous l'influence seulement d'idées amoureuses; tandis que les Grecs, accoutumés à l'éducation constante et aux exercices nus de la palestre, enfants luttant avec enfants, et jeunes gens avec jeunes gens, avaient leurs associations d'idées au sujet de la beauté mâle attirées vers une puissance active et de gracieux mouvements.

Οὐ γὰρ φανερὸν, ὅτι οἱ Πέρσαι εὐνούχους ἐποίουν τοὺς καλοὺς, ὅπως αὐτοῖς ὡς κάλλιστοι ὦσι; Τοσοῦτον διαφέρειν ᾤοντο πρὸς κάλλος τὸ θῆλυ· σχεδὸν καὶ πάντες οἱ βάρβαροι, διὰ μόνον τὰ ἀφροδίσια ἐννοεῖν. Κακεῖνοι γυναικὸς εἶδος περιτιθέασι τοῖς ἄῤῥεσιν, ἄλλως δ' οὐκ ἐπίστανται ἐρᾷν· ἴσως δὲ καὶ ἡ τροφὴ αἰτία τοῖς Πέρσαις, τῷ μέχρι πολλοῦ τρέφεσθαι ὑπό τε γυναικῶν καὶ εὐνούχων τῶν πρεσβυτέρων· παῖδας δὲ μετὰ παιδῶν, καὶ μειράκια μετὰ μειρακίων μὴ πάνυ συνεῖναι, μηδὲ γυμνοῦσθαι ἐν παλαίστραις καὶ γυμνασίοις, etc. (Orat. XXI, p. 270).

Cf. Euripide, Bacchæ, 447 *seq.*; et l'épigramme de Straton, dans l'Anthologie, XXXIV, vol. II, p. 367 Brunck.

dont les Perses se sont si perfidement emparés. C'est maintenant le moment d'agir. Si l'un de vous, quelque obscur qu'il soit, a quelque chose de meilleur à suggérer, qu'il s'avance et le dise; car nous n'avons tous qu'un objet, — le salut commun. »

Il paraît que personne autre ne désira dire un mot, et que le discours de Xénophon causa une satisfaction sans réserve; en effet, lorsque Cheirisophos demanda si l'assemblée sanctionnait ses recommandations et élisait finalement les nouveaux généraux proposés, — tous levèrent la main. Xénophon proposa alors que l'armée se séparât immédiatement et se rendît à quelques villages bien approvisionnés, éloignés d'un peu plus de deux milles (près de 3 kil. et un quart); que la marche se fît, les hommes disposés en un corps oblong et vide au milieu, avec les bagages au centre; que Cheirisophos, en qualité de Lacédæmonien, dirigeât l'avant-garde, tandis que Kleanor et les autres officiers plus âgés commanderaient sur chaque flanc, — et que lui-même et Timasiôn, comme les deux plus jeunes généraux, conduiraient l'arrière-garde.

Cette proposition fut adoptée aussitôt, et l'assemblée se sépara; les soldats se mirent sur-le-champ en devoir de détruire ou de se partager mutuellement les bagages superflus de chacun et ensuite de prendre leur repas du matin avant de se mettre en marche.

La scène que nous venons de décrire est intéressante et explicative à plus d'un point de vue (1). Elle présente cette sensibilité à l'influence des discours persuasifs qui formait un trait si marqué du caractère grec, — toute l'armée retirée de l'abîme du désespoir par les exhortations d'un seul homme, qui n'avait ni ascendant établi, ni rien pour le recommander, si ce n'est son intelligence, son talent oratoire et sa communauté d'intérêt avec tous. Ensuite elle

(1) Diodore donne un très-maigre abrégé de ce qui se passa après la prise des généraux (XIV, 27). Il ne mentionne pas le nom de Xénophon en cette occasion, ni à vrai dire dans tout son récit de la marche.

manifeste, d'une manière encore plus frappante, la supériorité de l'éducation athénienne en tant que comparée avec celle d'autres parties de la Grèce. Cheirisophos avait non-seulement été en charge, comme l'un des généraux, mais il était encore natif de Sparte, dont la suprématie et le nom étaient à ce moment tout-puissants; Kleanor avait été naguère, non pas, il est vrai, général, mais lochagos ou l'un des officiers de second rang: — c'était un homme âgé, — et il était Arkadien, tandis que plus de la moitié numérique de l'armée consistait en Arkadiens et en Achæens. Conséquemment l'un ou l'autre de ces deux hommes, et divers autres en outre, jouissaient d'une sorte de prérogative ou point de départ établi pour prendre l'initiative par rapport à l'armée découragée. Mais Xénophon était comparativement un jeune homme, avec peu d'expérience militaire : il n'était nullement officier, ni du premier ni du second grade; c'était simplement un volontaire, compagnon de Proxenos; il était, en outre, natif d'Athènes, ville à cette époque impopulaire auprès du grand corps des Grecs et en particulier des Péloponésiens, avec lesquels elle avait fait sa dernière longue guerre. Il n'avait donc pas d'avantages comparé aux autres; mais il avait plus d'un désavantage positif. Il n'avait pour point de départ que ses qualités personnelles et son éducation antérieure; malgré cela, nous trouvons en lui non-seulement le premier moteur, mais encore la personne supérieure à laquelle les autres cèdent le pas. Il représente par un exemple ces particularités d'Athènes, attestées non moins par les dénonciations de ses ennemis que par le panégyrique de ses propres citoyens (1), — un mouvement spontané et ardent,

(1) Cf. le discours hostile de l'ambassadeur corinthien à Sparte, avant la guerre du Péloponèse, avec l'oraison funèbre laudative de Périklês, dans la seconde année de cette guerre (Thucyd. I, 70, 71; II, 39, 40).

Οἱ μέν γε (εἰσὶ), νεωτεροποιοὶ (description des Athéniens par l'orateur corinthien) καὶ ἐπινοῆσαι ὀξεῖς καὶ ἐπιτελέσαι ἔργῳ ἃ ἂν γνῶσιν · ὑμεῖς δὲ (Lacédæmoniens), τὰ ὑπάρχοντά τε σώζειν καὶ ἐπιγνῶναι μηδὲν, καὶ ἔργῳ οὐδὲ ταναγκαῖα ἐξικέσθαι. Αὖθις δὲ, οἱ μὲν, καὶ παρὰ δύναμιν τολμηταὶ καὶ παρὰ γνώμην κινδυνευταὶ καὶ ἐπὶ τοῖς δεινοῖς εὐέλπιδες · τὸ δὲ ὑμέτερον, τῆς τε δυνάμεως ἐνδεᾶ πρᾶξαι, τῆς τε γνώμης μηδὲ τοῖς βεβαίοις

aussi bien dans la conception que dans l'exécution, — la confiance dans des circonstances qui inspiraient à d'autres le désespoir, — des discours persuasifs et une publicité de discussion, appliqués aux affaires pratiques, de manière à faire appel à l'intelligence et à stimuler à la fois le zèle actif de la multitude. Ces particularités ressortaient d'une manière plus remarquable par leur contraste avec les qualités opposées des Spartiates, — méfiance dans la conception, lenteur dans l'exécution, mystère dans le conseil, obéissance passive et silencieuse. Bien que les Spartiates et les Athéniens formassent les deux extrémités de l'échelle, les autres Grecs se rapprochaient plus en ce point des premiers que des seconds.

Si, même dans cet encourageant automne qui suivit immédiatement la grande catastrophe athénienne devant Syracuse, l'inertie de Sparte ne pouvait être amenée à une action vigoureuse sans la véhémence de l'Athénien Alkibiadês, — à plus forte raison était-il nécessaire que, dans les circonstances accablantes qui assombrissaient l'horizon pour l'armée grecque privée d'officiers, un cœur athénien se trouvât comme source d'une vie et d'une impulsion nouvelles. Et probablement personne, si ce n'est un Athénien, n'aurait eu ou n'aurait suivi l'inspiration de se mettre en avant comme volontaire, à ce moment où il y avait toute raison pour décliner une responsabilité et où il n'y avait aucune obligation spéciale qui l'y forçât. Mais, si par hasard un Spartiate ou un Arkadien se fût trouvé dans une disposition semblable, il n'aurait pas possédé les talents propres à lui permettre d'agir sur l'esprit des autres (1), — cette flexibilité, cette fécondité en ressources,

---

πιστεῦσαι, τῶν τε δεινῶν μηδέποτε οἴεσθαι ἀπολυθήσεσθαι. Καὶ μὴν καὶ ἄοκνοι πρὸς ὑμᾶς μελλήτας, καὶ ἀποδημηταὶ πρὸς ἐνδημοτάτους, etc.

Et, dans l'oraison de Periklês — Καὶ αὐτοὶ ἤτοι κρίνομεν ἢ ἐνθυμούμεθα ὀρθῶς τὰ πράγματα, οὐ τοὺς λόγους τοῖς ἔργοις βλάβην ἡγούμενοι, ἀλλὰ μὴ προδιδαχθῆναι μᾶλλον λόγῳ, πρότερον ἢ ἐπὶ ἃ δεῖ ἔργῳ ἐλθεῖν. Διαφερόντως μὲν δὴ καὶ τόδε ἔχομεν, ὥστε τολμᾶν τε οἱ αὐτοὶ μάλιστα καὶ περὶ ὧν ἐπιχειρήσομεν ἐκλογίζεσθαι· ὃ τοῖς ἄλλοις ἀμαθία μὲν θράσος, λογισμὸς δὲ ὄκνον, φέρει.

(1) Cf. les observations de Periklês, dans son dernier discours aux Athéniens, au sujet de l'inefficacité des

cette connaissance familière des dispositions et des mouvements d'une multitude assemblée, ce pouvoir d'imposer les idées essentielles et de toucher les cordes opportunes, que donnait l'éducation démocratique athénienne. Même Brasidas et Gylippos, Spartiates doués individuellement d'un mérite éclatant, et égaux ou supérieurs à Xénophon en ressources militaires, n'y auraient pas joint ce talent de politique et d'orateur que réclamait la position de ce dernier. Évidente comme le paraît être la sagesse de ses propositions, chacune d'elles lui est laissée non-seulement pour qu'il les présente, mais encore pour qu'il les soutienne : Cheirisophos et Kleanor, après quelques mots d'introduction, le chargent du devoir d'agir sur l'esprit des soldats, pour les amener au point convenable.

Ce qui montre comme il sut bien le remplir, c'est son discours à l'armée, qui a dans sa teneur générale une ressemblance remarquable avec celui de Periklês adressé au public athénien la seconde année de la guerre, au moment où les misères de l'épidémie, combinées avec celles de l'invasion, l'avaient réduit presque au désespoir. Il respire un accent de confiance exagérée et une appréciation des dangers réels au-dessous de leur grandeur très-bien appropriés à l'occasion, mais que ni Periklês ni Xénophon n'auraient employés à aucun autre moment (1). Dans tout son discours,

---

meilleures pensées, si l'on n'a pas le talent de les exposer d'une manière qui fasse impression (Thucyd. II, 60). Καίτοι ἐμοὶ τοιούτῳ ἀνδρὶ ὀργίζεσθε, ὃς οὐδενὸς οἴομαι ἥσσων εἶναι γνῶναί τε τὰ δέοντα καὶ ἑρμενεῦσαι ταῦτα φιλόπολίς τε καὶ χρημάτων κρείττων · ὅ τε γὰρ γνοὺς καὶ μὴ σαφῶς διδάξας, ἐν ἴσῳ καὶ εἰ μὴ ἐνεθυμήθη, etc.

Le philosophe et l'homme d'État à Athènes tiennent ici le même langage. C'était l'opinion de Sokratês — μόνους ἀξίους εἶναι τιμῆς τοὺς εἰδότας τὰ δέοντα, καὶ ἑρμηνεῦσαι δυναμένους (Xénoph. Memor. I, 2, 52).

Un passage frappant de la harangue funèbre de Lysias (Orat. II, Epitaph. s. 19) expose l'idée dominante de la démocratie athénienne — la loi souveraine, avec le discours persuasif et instructif, comme remplaçant la violence mutuelle (νόμος et λόγος, comme l'antithèse de βία). Cf. un sentiment semblable dans Isokrate (Or. IV (Panegyr.) I. 53-56).

(1) V. le discours de Periklês (Thucydide, II, 60-64). Il en justifie le ton plein de jactance, par l'abattement inaccoutumé qu'il avait à combattre dans ses auditeurs — Δηλώσω δὲ καὶ τόδε ὅ μοι δοκεῖτε οὔτ' αὐτοὶ πώποτε ἐνθυμηθῆναι ὑπάρχον ὑμῖν μεγέθους πέρι ἐς τὴν ἀρχὴν οὔτ' ἐγὼ ἐν τοῖς πρὶν λόγοις,

et surtout par rapport à l'éternument accidentel rapproché qui en interrompit le commencement, Xénophon déploya cette habileté à agir à l'égard d'un nombreux auditoire et dans une situation donnée, et cette habitude de le faire qui caractérisaient plus ou moins tout Athénien instruit. D'autres Grecs, Lacédæmoniens ou Arkadiens, pouvaient agir avec bravoure et de concert; mais l'Athénien Xénophon était du petit nombre de ceux qui pouvaient penser, parler et agir avec une efficacité égale (1). C'était ce triple talent qu'un jeune homme ambitieux était obligé de se poser comme but dans la démocratie athénienne; et que les sophistes aussi bien que les institutions démocratiques, — dépréciés tous deux avec dureté par la plupart des critiques, — l'aidaient et l'encourageaient à acquérir. Ce fut ce triple talent, qui, par sa possession exclusive, malgré une jalousie constante de la part des officiers et des camarades bœôtiens de Proxenos (2), fit de Xénophon le personnage le plus éminent de l'armée de Cyrus, à partir du moment présent jusqu'à l'époque où elle se sépara, comme on le verra dans l'histoire subséquente.

Ce qui me fait regarder comme plus nécessaire de signaler ce fait, que les mérites à l'aide desquels Xénophon parvint soudainement à cet ascendant extraordinaire et rendit

---

οὐδ' ἂν νῦν ἐχρησάμην κομπωδεστέραν ἔχοντι τὴν προσποίησιν, εἰ μὴ καταπεπληγμένους ὑμᾶς παρὰ τὸ εἰκὸς ἑώρων.

C'est aussi l'explication propre du ton de Xénophon.

(1) Dans un passage de la Cyropædie (V, 5, 46), Xénophon expose d'une manière frappante la combinaison du λεκτικὸς καὶ πρακτικός — Ὥσπερ καὶ ὅταν μάχεσθαι δέῃ, ὁ πλείστους χειρωσάμενος ἀλκιμώτατος δοξάζεται εἶναι, οὕτω καὶ ὅταν πεῖσαι δέῃ, ὁ πλείστους ὁμογνώμονας ἡμῖν ποιήσας οὗτος δικαίως ἂν λεκτικώτατος καὶ πρακτικώτατος κρίνοιτο ἂν εἶναι. Μὴ μέντοι ὡς λόγον ἡμῖν ἐπιδειξόμενοι, οἷον ἂν εἴποιτε πρὸς ἕκαστον αὐτῶν, τοῦτο μελετᾶτε — ἀλλ' ὡς τοὺς πεπεισμένους ὑφ' ἑκάστου δήλους ἐσομένους οἷς ἂν πράττωσιν, οὕτω παρασκευάζεσθε.

En décrivant les devoirs d'un hipparque ou commandant de la cavalerie, Xénophon insiste également sur l'importance du discours persuasif, comme moyen de maintenir l'obéissance active des soldats — Εἴς γε μὴν τὸ εὐπειθεῖς εἶναι τοὺς ἀρχομένους μέγα μὲν καὶ τὸ λόγῳ διδάσκειν, ὅσα ἀγαθὰ ἔνι ἐν τῷ πειθαρχεῖν, etc. (Xénoph. Magist. Eq. I, 24).

(2) V. Xénoph. Anab. V, 6, 25.

des services si éminents à son armée, étaient des mérites appartenant tout particulièrement à la démocratie et à l'éducation athénienne, — c'est que Xénophon lui-même, d'un bout à l'autre de ses écrits, a traité Athènes non-seulement sans l'attachement d'un citoyen, mais avec des sentiments qui ressemblent plutôt à l'antipathie positive d'un exilé. Ses sympathies sont toutes en faveur de l'exercice perpétuel, de l'obéissance mécanique, de la conduite secrète du gouvernement, du cercle d'idées étroit et prescrit, de l'attitude silencieuse et respectueuse, de l'action méthodique, quoique lente, de Sparte. Quelle que puisse être la justesse de sa préférence, il est certain que les qualités qui le mirent en état de tant contribuer et à la délivrance de l'armée de Cyrus et à sa propre réputation, — étaient des qualités athéniennes beaucoup plus que spartiates.

Tandis que les soldats grecs, après avoir sanctionné les propositions de Xénophon, prenaient leur repas du matin avant de commencer leur marche, Mithridatês, l'un des Perses attachés précédemment à Cyrus, parut avec un petit nombre de cavaliers, sous prétexte de remplir une mission d'amitié. Mais on reconnut bientôt que ses desseins étaient perfides, et qu'il ne venait que pour engager des soldats individuellement à déserter; — et il réussit auprès de quelques-uns. En conséquence, on résolut de ne plus admettre ni hérauts ni députés.

Débarrassée des bagages superflus et refaite, l'armée traversa alors le Grand Zab et continua sa marche de l'autre côté, avec les bagages et les serviteurs au centre, Cheirisophos conduisant l'avant-garde, avec un corps d'élite de trois cents hoplites (1). Comme il n'est pas fait mention de pont, nous devons présumer que les Grecs passèrent à gué la rivière, qui fournit un gué (suivant M. Ainsworth), employé encore habituellement à un endroit qui se trouve à trente ou quarante milles (48 kil. et quart ou 64 kil. et un tiers) de sa jonction avec le Tigre. Quand ils eurent fait un peu de che-

(1) Xénoph. Anab. III, 3, 6; III, 5, 43.

min en avant, Mithridatès reparut avec quelques centaines de cavaliers et d'archers. Il s'approcha d'eux en ami; mais aussitôt qu'il fut assez près, il se mit soudainement à harceler l'arrière-garde au moyen d'une grêle de traits. Ce qui nous surprend le plus, c'est que les Perses, avec leurs forces très-nombreuses, ne firent aucune tentative pour les empêcher de franchir une rivière aussi considérable; car Xénophon estime le Zab à cent vingt mètres de large, — et cette estimation semble au-dessous du rapport de voyageurs modernes, qui nous apprennent qu'il ne contient pas beaucoup moins d'eau que le Tigre, et que, bien qu'habituellement plus profond et plus étroit, il ne peut être beaucoup plus étroit à un endroit guéable quelconque (1). Il faut se rappeler que les Perses, marchant habituellement en avant des Grecs, ont dû arriver les premiers à la rivière, et que par conséquent ils étaient en possession du passage, que ce fût un pont ou un gué. Bien qu'il guettât toutes les occasions de commettre une perfidie, Tissaphernês n'osa pas résister aux Grecs, même dans la position la plus désavantageuse, et il s'aventura seulement à envoyer Mithridatês harceler l'arrière-garde, ce que celui-ci exécuta avec un effet considérable. Les archers et les akontistæ des Grecs, en petit nombre, étaient en même temps inférieurs à ceux des Perses; et quand Xénophon employait son arrière-garde, hoplites et peltastes, à les charger et à les repousser, non-seulement il ne pouvait en atteindre aucun, mais il souffrait beaucoup en revenant rejoindre son corps principal. Même en se retirant, le cavalier persan pouvait décharger sa flèche ou lancer sa javeline derrière lui avec effet, adresse

(1) Xénoph. Anab. II, 5, 1. Ainsworth, Travels and Researches in Asia Minor, etc. vol. II, ch. 44, p. 327; et ses Travels in the Track of the Ten Thousand. p. 119-134.

Le professeur Koch, qui parle avec une connaissance personnelle et de l'Arménie et de la région à l'est du Tigre, fait observer avec raison que le Grand Zab est le seul point (à l'est du Tigre) que Xénophon assigne de telle sorte qu'il puisse être identifié localement d'une manière distincte. Il fait remarquer également, ici comme ailleurs, que le nombre des parasanges spécifié par Xénophon est essentiellement trompeur comme mesure de distance (Zug der Zehn Tausend, p. 64).

que les Parthes montrèrent plus tard d'une manière encore plus signalée, et que les cavaliers persans du temps actuel reproduisent avec leurs carabines. Ce fut la première expérience que firent les Grecs d'une semblable marche sous l'attaque d'une cavalerie qui les harcelait. Même le faible détachement de Mithridatês retarda beaucoup leurs progrès, de sorte qu'ils firent un peu moins de trois milles (3 kil. et quart) et arrivèrent dans la soirée aux villages, avec un grand nombre de blessés et beaucoup de découragement (1).

« Remercie le ciel (dit Xénophon le soir, quand Cheirisophos lui reprocha son imprudence d'avoir quitté le corps principal pour charger la cavalerie, qu'encore il ne pouvait atteindre), remercie le ciel de ce que nos ennemis nous ont attaqués seulement avec un faible détachement et non avec leur grand nombre. Ils nous ont donné une bonne leçon, sans nous faire un mal sérieux. » Profitant de la leçon, les chefs grecs organisèrent pendant la nuit et pendant la halte du lendemain un petit corps de cinquante chevaux, avec deux cents frondeurs rhodiens, dont les frondes, garnies de balles de plomb, portaient à la fois plus loin et frappaient plus dur que celles des Perses, qui lançaient de grosses pierres. Le matin suivant, ils partirent avant le lever du jour, vu qu'il y avait dans leur route un ravin difficile à passer. Ils trouvèrent le ravin non défendu (suivant la stupidité avec laquelle les Perses agissaient habituellement) ; mais, quand ils eurent fait environ un mille au delà, Mithridatês reparut à leur poursuite avec un corps de quatre mille cavaliers et archers. Confiant dans son succès de l'avant-veille, il avait promis, avec un corps de cette force, de remettre les Grecs dans les mains du satrape. Mais à ce moment ces derniers étaient mieux préparés. Aussitôt qu'il commença à les attaquer, la trompette sonna, — et sur-le-champ cavaliers, archers et frondeurs sortirent pour charger les Perses, soutenus par les hoplites de l'arrière-garde. La charge fut si efficace que les Perses s'en-

(1) Xénoph. Anab. III, 3, 9.

fuirent pleins d'effroi, nonobstant leur supériorité numérique, tandis que le ravin gêna tellement leur fuite que beaucoup d'entre eux furent tués et dix-huit faits prisonniers. Les soldats grecs spontanément mutilèrent les cadavres, afin de frapper l'ennemi de terreur (1). A la fin de cette journée de marche, ils arrivèrent au Tigre, près de la ville abandonnée de Larissa, dont les murs de briques immenses, massifs et élevés (ayant 7m 50 d'épaisseur, 30 mèt. de hauteur et 11 kil. et quart de circonférence) attestaient l'ancienne grandeur. Près de cette ville était une pyramide de pierre, large de 30 mètres et haute de 60, dont le sommet était couvert de fugitifs venus des villages voisins. Une autre journée de marche, en remontant le cours du Tigre, amena l'armée à une seconde ville abandonnée, appelée Mespila, presque en face de la cité moderne de Mossoul. Bien que ces deux villes, qui semblent avoir continué (ou remplacé) la cité jadis colossale de Ninive ou Ninus, fussent entièrement désertes, — cependant le pays à l'entour était si bien garni de villages et de population que les Grecs se procurèrent non-seulement des provisions, mais encore des cordes pour faire de nouveaux arcs et du plomb pour des balles que devaient employer les frondeurs (2).

Pendant la marche du jour suivant, dans une course généralement parallèle au Tigre, et remontant le courant, Tissaphernès arriva avec quelques autres Grands de Perse et une nombreuse armée, et enveloppa les Grecs à la fois en flanc et par derrière. Malgré l'avantage du nombre, il n'osa pas faire une charge réelle, mais il les accabla sans interruption d'une grêle de flèches, de dards et de pierres. Toutefois les archers et les frondeurs des Grecs, nouvellement instruits, lui répondirent si bien qu'en général ils eurent

(1) Xénoph. Anab. III, 4, 1-5.

(2) Xénoph. Anab. III, 4, 17-18. C'est là, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, que les récentes investigations de M. Layard ont fait paraître à la lumière tant de restes assyriens curieux et importants. La légende que Xénophon entendit en ce lieu, relativement à la manière dont ces villes furent prises et ruinées, a un caractère véritablement oriental.

l'avantage, malgré la grandeur supérieure des arcs persans, dont bon nombre furent pris et employés efficacement du côté grec. Après avoir passé la nuit dans un village bien approvisionné, ils s'y arrêtèrent le lendemain, afin de se munir de provisions, et ensuite ils continuèrent leur marche pendant quatre jours de suite à travers une contrée unie, jusqu'à ce qu'ils parvinssent le cinquième jour à un terrain montueux avec la perspective de collines encore plus hautes au delà. Ils firent cette marche inquiétés sans relâche par l'ennemi, au point que, bien que l'ordre des Grecs ne fût jamais rompu, un nombre considérable de leurs hommes furent blessés. L'expérience leur apprit qu'il était incommode pour toute l'armée de marcher en un carré vide au centre, inflexible et non divisé; et, en conséquence, ils établirent six lochi ou régiments de 100 hommes chacun, subdivisés en compagnies de 50, et en enômoties ou compagnies plus petites de 25, chaque corps avec un officier spécial (conformément à la coutume spartiate) pour marcher séparément sur chaque flanc, et pour se replier ou pour se ranger, selon qu'il pourrait convenir aux fluctuations de la masse centrale, résultant des obstacles de la route ou des menaces de l'ennemi (1).

En atteignant les collines, en vue d'une citadelle élevée ou palais, avec plusieurs villages à l'entour, les Grecs espérèrent quelque relâche dans l'attaque des Perses. Mais après avoir franchi une colline, ils se mettaient en devoir de gravir la seconde, quand ils furent assaillis avec une vigueur inaccoutumée par la cavalerie s'élançant du haut de son sommet, tandis qu'on voyait les chefs pousser les hommes à l'attaque à coups de fouet (2). Cette charge fut si efficace, que les troupes légères grecques furent repoussées avec perte, et forcées de chercher un refuge dans les rangs des hoplites. Après une marche à la fois lente et pleine de

(1) Xénoph. Anab. III, 4, 19-23.
J'incline à croire qu'il y avait six lochi sur *chaque* flanc — c'est-à-dire douze lochi en tout; bien que les mots de Xénophon ne soient pas tout à fait clairs.

(2) Xénoph. Anab. III, 4-25. Cf. Hérodote, VII, 21, 56, 103.

souffrance, ils ne purent arriver à leurs quartiers de nuit qu'en envoyant un détachement s'emparer d'un terrain qui dominait les Perses, lesquels eurent ainsi à redouter une double attaque.

Les villages auxquels ils arrivèrent alors (qui, suivant la supposition de M. Ainsworth, étaient dans la fertile contrée auprès de la ville moderne appelée Zakhu) (1) étaient d'une richesse extraordinaire en provisions; des magasins de farine, d'orge et de vin y ayant été réunis pour le satrape persan. Ils s'y reposèrent trois jours, principalement afin de soigner les nombreux blessés; et l'on désigna huit des personnes les plus capables pour faire auprès d'eux l'office de chirurgiens. Le quatrième jour ils reprirent leur marche et descendirent dans la plaine. Mais l'expérience les avait alors convaincus qu'il était imprudent de continuer à marcher sous l'attaque de la cavalerie, de sorte que quand Tissaphernês parut et se mit à les harceler, ils s'arrêtèrent au premier village, et, étant ainsi postés, ils le repoussèrent aisément. Comme l'après-midi avançait, les assaillants Perses commencèrent à se retirer; car ils étaient toujours dans l'habitude de prendre leur poste de nuit à une distance d'environ sept milles (= 11 kilomètres et quart) de la position grecque, redoutant beaucoup une attaque nocturne dans leur camp, lorsque leurs chevaux étaient attachés par la jambe et sans selle ni bride (2). Aussitôt qu'ils furent partis, les Grecs se remirent en route, et prirent tant d'avance pendant la nuit, que les Perses ne les atteignirent ni le lendemain ni le surlendemain.

Toutefois, le jour suivant, les Perses, après avoir fait

---

(1) Le professeur Koch (Zug der Zehn Tausend, p. 68) partage cette opinion.

(2) Xénoph. Anab III, 4, 35. V. aussi la Cyropædie, III, 3, 37.

Le prince thrace Seuthês redoutait tant une attaque de nuit, que lui et ses troupes tenaient leurs chevaux bridés toute la nuit (Xénoph. Anab. VII, 2, 21).

M. Kinneir (Travels in Asia Minor, p. 481) dit que les chevaux de la cavalerie en Orient, et même de la cavalerie anglaise dans l'Hindostan, sont encore tenus attachés et entravés la nuit, de la même manière que le faisaient les Perses, suivant la description de Xénophon.

une marche forcée de nuit, furent vus non-seulement en avant des Grecs, mais occupant un terrain élevé et escarpé en éperon qui surplombait immédiatement la route par laquelle les Grecs devaient descendre dans la plaine. Lorsque Cheirisophos approcha, il vit sur-le-champ que la descente était impraticable en face d'un ennemi posté ainsi. Il s'arrêta donc, envoya chercher Xénophon à l'arrière-garde, et le pria de faire avancer les peltastes à l'avant-garde. Mais Xénophon, bien qu'il obéît en personne à cet ordre et vînt au galop en tête des troupes, ne jugea pas prudent de déplacer les peltastes de l'arrière-garde, parce qu'il voyait arriver précisément Tissaphernês avec une autre portion de l'armée; de sorte que l'armée grecque se vit à la fois arrêtée de front, et menacée par l'ennemi qui la serrait par derrière. Les Perses, sur le terrain élevé de face, ne pouvaient être attaqués directement. Mais Xénophon observa qu'à la droite de l'armée grecque, il y avait un sommet de montagne accessible encore plus élevé, d'où l'on pouvait descendre pour attaquer en flanc la position des Perses. Désignant ce sommet à Cheirisophos, comme fournissant le seul moyen de déloger les troupes en face, il donna le conseil que l'un d'eux allât en toute hâte avec un détachement en prendre possession et offrit à Cheirisophos de choisir, soit d'aller, soit de rester avec l'armée. « Choisis toi-même, » dit Cheirisophos. « Eh bien! (dit Xénophon), j'irai, puisque je suis le plus jeune des deux. » En conséquence, à la tête d'un détachement d'élite, pris dans l'avant-garde et dans le centre de l'armée, il commença immédiatement sa marche de flanc en gravissant la pente escarpée jusqu'au sommet le plus élevé. Aussitôt que l'ennemi comprit leur dessein, il détacha aussi des troupes de son côté, espérant parvenir au sommet le premier; et l'on vit les deux détachements monter en même temps, chacun d'eux faisant les plus grands efforts pour arriver avant l'autre, — chacun étant encouragé par des acclamations et des cris que poussaient les deux armées respectivement.

Comme Xénophon allait à cheval à côté des soldats, les animant et leur rappelant que la chance de revoir leur pays

et leurs familles dépendait toute du succès de l'effort qu'ils faisaient actuellement, un hoplite sikyonien dans les rangs, nommé Sotêridas, lui dit : — « Toi et moi, nous ne sommes pas sur le même pied, Xénophon. Tu es à cheval ; moi je fais péniblement des efforts à pied, avec mon bouclier à porter. » Piqué de ce reproche, Xénophon sauta à bas de son cheval, poussa Sotêridas hors de sa place dans le rang, prit son bouclier aussi bien que sa place, et se mit à marcher en avant à pied avec les autres. Bien qu'accablé à la fois par le bouclier appartenant à un hoplite et par la pesante cuirasse d'un cavalier (qui ne portait pas de bouclier), il déploya néanmoins toute sa force pour avancer, doublement chargé ainsi, et pour continuer à exciter ses compagnons. Mais les soldats qui l'entouraient furent si indignés de la conduite de Sotêridas, qu'ils lui firent des reproches, le frappèrent même et enfin le forcèrent à reprendre son bouclier, aussi bien que sa place dans les rangs. Xénophon remonta alors à cheval et gravit ainsi la colline aussi loin que le terrain le permit ; mais il fut encore obligé de mettre bientôt pied à terre, par suite de la raideur de la partie la plus élevée. Des efforts aussi énergiques lui permirent, ainsi qu'à son détachement, d'arriver au sommet le premier. Aussitôt que l'ennemi le vit, il renonça à monter, et se dispersa dans toutes les directions, laissant la marche en avant ouverte au corps principal grec, que Cheirisophos en conséquence conduisit sain et sauf dans la plaine. Là il fut rejoint par Xénophon qui descendait de la montagne. Ils se trouvèrent tous dans des quartiers confortables, au milieu de plusieurs villages bien approvisionnés sur les bords du Tigre. En outre, ils acquirent un butin additionnel de troupeaux considérables de bétail, interceptés quand ils étaient sur le point d'être transportés au delà du fleuve, et l'on vit réuni sur la rive opposée un grand corps de cavalerie (1).

Bien qu'ils ne fussent troublés là que par quelques atta-

(1) Xénoph. Anab. III, 4, 36-49; III, 5, 3.

ques décousues de la part des Perses, qui brûlèrent quelques-uns des villages qui se trouvaient en avant de leur ligne de marche, les Grecs se trouvèrent sérieusement embarrassés pour savoir de quel côté diriger leurs pas; car à leur gauche était le Tigre, si profond que leurs lances n'en trouvaient pas le fond, — et à leur droite des montagnes d'une hauteur excessive. Comme les généraux et les lochagi tenaient conseil, un soldat rhodien vint à eux leur proposer de traverser toute l'armée à l'autre rive du fleuve au moyen de peaux gonflées dont les animaux en leur possession pouvaient leur fournir une grande quantité. Mais ce plan ingénieux, exécutable en lui-même, était mis hors de cause par la vue de la cavalerie persane sur la rive opposée; et comme les villages en avant avaient été brûlés, l'armée n'avait pas d'autre choix que de retourner une marche en arrière vers ceux où ils s'étaient arrêtés auparavant. Ici les généraux délibérèrent de nouveau, questionnant tous leurs prisonniers sur les différents aspects du pays. La route du sud était celle qu'ils avaient déjà suivie en venant de Babylone et de Médie; celle vers l'ouest, allant en Lydia et en Iônia, leur était interceptée par le cours du Tigre; à l'est (leur disait-on) était la route qui menait à Ekbatane et à Suse; au nord étaient les montagnes raboteuses et inhospitalières des Karduques, — hommes libres et farouches qui méprisaient le Grand Roi et défiaient tous les efforts qu'il faisait pour les vaincre; une fois ils avaient anéanti une armée persane d'invasion forte de 120,000 hommes. Toutefois, de l'autre côté de la Karduchia, se trouvait la riche satrapie persane d'Arménie, où l'Euphrate et le Tigre pouvaient être traversés près de leurs sources, et d'où ils pourraient choisir facilement leur course ultérieure vers la Grèce. Comme la Mysia, la Pisidia et d'autres régions montagneuses, la Karduchia était un territoire libre entouré de tous côtés par les domaines du Grand Roi, qui régnait seulement dans les villes et sur les plaines (1).

(1) Xénoph. Anab. III, 5; IV, 1, 3. Probablement l'endroit où les Grecs

Déterminés à se frayer un chemin à travers ces montagnes difficiles jusqu'en Arménie, mais s'abstenant de l'annoncer publiquement, dans la crainte que les défilés ne fussent occupés à l'avance, — les généraux firent sur-le-champ un sacrifice, afin de pouvoir être prêts à partir en un moment. Ensuite ils commencèrent leur marche un peu après minuit, de sorte que, immédiatement après le lever du jour, ils atteignirent le premier des défilés des montagnes Karduques, qu'ils trouvèrent sans défenseurs. Cheirisophos, avec sa division de devant et toutes les troupes légères, gravirent le défilé en toute hâte, et, après avoir franchi la première montagne, descendirent de l'autre côté vers quelques villages dans la vallée ou vers quelques réduits situés au pied de la montagne; tandis que Xénophon, avec les hommes pesamment armés et les bagages, suivait plus lentement et qu'il n'arriva pas aux villages avant la nuit, vu que la route était à la fois raide et étroite. Les Karduques, pris complétement par surprise, abandonnèrent les villages à mesure que les Grecs approchaient, et se réfugièrent sur les montagnes, laissant aux intrus d'abondantes provisions, des maisons confortables, et surtout une grande quantité de vases de cuivre. D'abord les Grecs eurent soin de ne faire aucun dommage, et essayèrent d'appeler les indigènes à un entretien amical. Mais aucun de ces derniers ne voulut approcher, et enfin la nécessité poussa les Grecs à prendre ce dont ils avaient besoin pour se restaurer. Ce fut précisément quand Xénophon et l'arrière-garde arrivaient de nuit que quelques Karduques les attaquèrent par surprise et avec un succès considérable, de sorte que si leur nombre eût été plus grand, il aurait pu s'ensuivre un sérieux désastre (1).

---

quittèrent le Tigre pour entrer dans les montagnes des Karduques, était voisin de Jezireh-ibn-Omar, l'ancienne Bezabde. C'est là qu'une marche ultérieure, en remontant le côté oriental du Tigre, est rendue impraticable par les montagnes qui la ferment. Là, la route moderne traverse le Tigre par un pont, l e l a rive orientale à la rive occidentale (Koch, Zug der Zehn Tausend, p. 72).

(1) Xénoph. Anab. IV, 1, 12.

On vit beaucoup de feux allumés sur les montagnes, — indice sérieux de résistance pour le lendemain; ce qui convainquit les généraux grecs qu'ils devaient alléger l'armée, afin de s'assurer une célérité plus grande, aussi bien qu'un nombre plus grand de bras utiles pendant la marche suivante. En conséquence, ils donnèrent l'ordre de brûler tous les bagages, excepté ce qui était indispensable, et de renvoyer tous les prisonniers; se plaçant eux-mêmes dans un chemin étroit, par lequel l'armée avait à passer, afin de voir si leurs ordres étaient exécutés. Cependant on ne put abandonner les femmes, dont un bon nombre accompagnait l'armée; et il paraît, en outre, qu'on garda un fonds considérable de bagages (1); et l'armée ne put avancer que lentement, à cause de l'étroitesse de la route et des attaques fatigantes des Karduques, qui étaient réunis alors en nombre considérable. Leurs attaques furent renouvelées avec un redoublement de vigueur le lendemain, quand les Grecs furent forcés, faute de provisions, de hâter leur marche en avant, bien qu'au milieu d'une terrible tempête de neige. Cheirisophos en tête et Xénophon en arrière furent rudement pressés par les frondeurs et les archers karduques; ces derniers, hommes d'une habileté consommée, avaient des arcs de trois coudées de longueur, et des flèches de plus de deux coudées, si fortes que quand les Grecs les prenaient, ils pouvaient les lancer comme des javelines. Ces archers, au milieu d'un terrain raboteux et de sentiers étroits, approchaient si près et tiraient l'arc avec une force si surprenante, en en appuyant une extrémité sur le sol, que plusieurs guerriers grecs furent mortellement blessés dans les reins, même à travers et le bouclier et le corselet, et à la tête à travers le casque d'airain; et entre autres en particulier, deux hommes distingués, un Lacédæmonien nommé Kleonymos et un Arkadien nommé Basias (2). La division d'arrière-garde, plus rudement traitée que tout le reste, fut

(1) Xénoph. Anab. IV, 3, 19-30.

(2) Xénoph. Anab. IV, I, 18; IV, 2, 28.

obligée de s'arrêter continuellement pour repousser l'ennemi, au milieu de toutes les difficultés du terrain, qui la mettaient presque dans l'impossibilité d'agir contre d'agiles montagnards. Toutefois, en une occasion, un corps de ces derniers tomba dans une embuscade, fut repoussé avec perte, et (ce qui était encore plus heureux) deux d'entre eux furent faits prisonniers.

Ainsi arrêté, Xénophon envoya de fréquents messages pour prier Cheirisophos de ralentir la marche de la division d'avant-garde; mais, au lieu d'obéir, Cheirisophos ne fit que hâter le pas, pressant Xénophon de le suivre. La marche de l'armée ressembla alors presque à une déroute, de sorte que la division d'arrière-garde arriva au lieu de halte dans une extrême confusion; alors Xénophon commença à faire des reproches à Cheirisophos pour avoir pressé prématurément la marche en avant et négligé les camarades qu'il avait par derrière. Mais l'autre, — signalant à son attention la montagne en face d'eux, et le sentier raide qui la gravissait, formant leur ligne future de marche, qui était occupée par de nombreux Karduques, — se défendit en disant qu'il s'était hâté dans l'espérance de pouvoir arriver à ce défilé avant l'ennemi, tentative dans laquelle il n'avait pas toutefois réussi (1).

Avancer plus loin sur cette route paraissait chose désespérée; cependant les guides déclarèrent qu'on ne pouvait pas en prendre d'autre. Xénophon songea alors aux deux prisonniers que l'on venait de faire, et proposa qu'on les questionnât également. En conséquence, ils furent interrogés à part; et le premier, ayant persisté à nier, nonobstant toutes les menaces, qu'il y eût une autre route que celle qui était devant eux, — fut mis à mort sous les yeux du second prisonnier. Ce dernier, questionné alors, fit une communication plus rassurante; il dit qu'il connaissait un chemin différent, plus sinueux, mais plus facile et praticable même pour les bêtes de somme, par lequel on pouvait tour-

(1) Xénoph. Anab. IV, 1, 21.

ner le défilé qui était devant eux et l'ennemi qui l'occupait, mais qu'il y avait une haute position particulière commandant la route, dont il était nécessaire de s'emparer à l'avance par surprise, vu que les Karduques la gardaient déjà. Deux mille Grecs, ayant avec eux le guide chargé de liens, furent en conséquence dépêchés tard dans l'après-midi pour surprendre ce poste par une marche de nuit; tandis que Xénophon, afin de détourner l'attention des Karduques en face, fit semblant d'avancer comme s'il voulait forcer le défilé direct. Aussitôt qu'ils le virent franchir le ravin qui conduisait à cette montagne, les Karduques sur le sommet se mirent immédiatement à faire rouler en bas de vastes masses de rochers qui bondirent et barrèrent la route de manière à la rendre inabordable. Ils continuèrent à le faire toute la nuit, et les Grecs entendirent le bruit des masses qui descendaient longtemps après qu'ils étaient retournés à leur camp pour souper et se reposer (1).

Cependant le détachement de deux mille hommes, marchant par le chemin sinueux, et arrivant dans la nuit à la position élevée (bien qu'il y en eût une autre au-dessus encore plus élevée) occupée par les Karduques, les surprirent et les dispersèrent; puis ils passèrent la nuit auprès de leurs feux. Au point du jour, et à la faveur d'un brouillard, ils se glissèrent à la dérobée vers la position occupée par les autres Karduques en face de l'armée grecque. En s'approchant ils sonnèrent soudainement de la trompette, poussèrent de grands cris et commencèrent l'attaque qui réussit complétement. Les défenseurs, pris à l'improviste, s'enfuirent en opposant peu de résistance, et en n'éprouvant presque aucune perte, grâce à leur agilité et à leur connaissance du pays; tandis que Cheirisophos et les forces principales grecques, en entendant le son de la trompette, qui avait été antérieurement concerté comme signal, se précipitèrent en avant, et enlevèrent d'assaut la hauteur en face; quelques-uns par le sentier régulier, d'autres grimpant comme ils

(1) Xénoph. Anab. IV, 2, 4.

pouvaient et se tirant les uns les autres au moyen de leurs lances. Les deux corps de Grecs se rejoignirent ainsi au sommet, de sorte que la route devint libre et leur permit d'aller plus loin.

Toutefois Xénophon, avec l'arrière-garde, suivit le chemin sinueux parcouru par les deux mille, comme le plus praticable pour les bêtes de somme, qu'il plaça au centre de sa division, — toute la troupe couvrant une grande longueur de terrain, vu que la route était très-étroite. Pendant cet intervalle, les Karduques dispersés s'étaient ralliés, et occupèrent de nouveau deux ou trois cimes élevées qui commandaient le chemin, — et il fut nécessaire de les chasser de là. Les troupes de Xénophon prirent successivement d'assaut ces trois positions, les Karduques n'osant pas affronter un combat corps à corps, faisant toutefois un usage destructif de leurs armes de trait. On laissa une garde grecque sur la dernière des trois cimes, jusqu'à ce que tout le convoi des bagages fût passé au pied. Mais les Karduques, par un mouvement soudain et opportun, s'arrangèrent pour surprendre la garde, tuèrent deux des trois chefs avec plusieurs soldats, et forcèrent les autres à s'élancer des rochers comme ils purent, afin de rejoindre leurs camarades sur la route. Encouragés par ce succès, les assaillants serrèrent de plus près l'armée en marche, en occupant un roc escarpé vis-à-vis du sommet élevé sur lequel Xénophon était posté. Comme il se trouvait à portée de la voix, il s'efforça d'ouvrir une négociation avec eux, afin de recouvrer les cadavres des hommes tués. Les Karduques accédèrent d'abord à cette demande, à condition que leurs villages ne seraient pas brûlés; mais comme ils virent que leur nombre augmentait à tout moment, ils reprirent l'offensive. Quand Xénophon avec l'armée eut commencé à descendre du dernier sommet, ils se précipitèrent en foule pour l'occuper; et ils se mirent de nouveau à faire rouler des masses de rochers, et à renouveler leur grêle continue de traits sur les Grecs. Xénophon lui-même courut ici quelque danger, vu qu'il avait été abandonné par son porte-bouclier; mais il fut sauvé par un hoplite arkadien, nommé Eurylochos, qui courut lui offrir

son bouclier comme protection pour tous deux dans la retraite (1).

Après une marche si pénible et si périlleuse, la division d'arrière-garde se trouva enfin en sûreté parmi ses camarades, dans des villages avec des maisons bien approvisionnées et une grande quantité de blé et de vin. Toutefois Xénophon et Cheirisophos furent si désireux d'obtenir les corps des hommes tués pour les ensevelir, qu'ils consentirent à les acheter en livrant le guide, et à marcher en avant sans aucun guide : pénible sacrifice dans ce pays inconnu, attestant leur grande sollicitude pour la sépulture (2).

Pendant trois jours encore ils combattirent et s'ouvrirent un chemin par la force dans les sentiers étroits et raboteux des montagnes Karduques, entourés d'un bout à l'autre par ces archers et ces frondeurs formidables, qu'ils avaient à déloger à chaque coude difficile, et contre lesquels leurs propres archers krêtois se trouvaient inférieurs, il est vrai, mais encore extrêmement utiles. Leurs sept journées de marche à travers ce pays, avec ses habitants libres et belliqueux, furent des journées de fatigues, de souffrances et de périls extrêmes, bien plus intolérables que tout ce qu'ils avaient éprouvé de la part de Tissaphernês et des Perses. Aussi furent-ils très-contents de revoir une plaine et de se trouver près des bords de la rivière Kentritês, qui séparait ces montagnes des monticules et des plaines de l'Arménie, — jouissant de quartiers confortables dans des villages, avec la satisfaction de parler de leurs misères passées (3).

---

(1) Xénoph. Anab. IV, 3, 17-21.

(2) Xénoph. Anab. IV, 3, 23.

(3) Xénoph. Anab. IV, 3, 2. Ses expressions ont un accent simple qui marque combien était vif le souvenir de ce qu'il avait souffert en Karduchia.

Καὶ οἱ Ἕλληνες ἐνταῦθα ἀνεπαύσαντο ἄσμενοι ἰδόντες πέδιον· ἀπεῖχε δὲ τῶν ὀρέων ὁ ποταμὸς ἓξ ἢ ἕπτα στάδια τῶν Καρδουχίων. Τότε μὲν οὖν ηὐλίσθησαν μάλα ἡδέως καὶ τὰ ἐπιτήδεια ἔχοντες καὶ πολλὰ τῶν παρεληλυθότων πόνων μνημονεύοντες. Ἕπτα γὰρ ἡμέρας, ὅσας περ ἐπορεύθησαν διὰ τῶν Καρδούχων, πάσας μαχόμενοι διετέλεσαν, καὶ ἔπαθον κακὰ ὅσα οὐδὲ τὰ σύμπαντα ὑπὸ βασιλέως καὶ Τισσαφέρνους. Ὡς οὖν ἀπηλλαγμένοι τούτων ἡδέως ἐκοιμήθησαν.

Les craintes d'une invasion karduque étaient telles que le côté arménien du Kentritês, dans une largeur de quinze milles (= 14 kil.) était dépeuplé et dépourvu de villages (1). Mais comme Tiribazos, satrape d'Arménie, avait fini par apprendre l'approche des Grecs, il garnit les bords de la rivière de sa cavalerie et de son infanterie pour s'opposer au passage : si Tissaphernês avait pris cette précaution au Grand Zab au moment où il s'empara perfidement de Klearchos et de ses collègues, les Grecs auraient difficilement atteint la rive septentrionale de cette rivière. En présence de ces obstacles, les Grecs tentèrent néanmoins le passage du Kentritês, voyant une route régulière de l'autre côté. Mais le fleuve avait soixante mètres de largeur (seulement la moitié de la largeur du Zab), et avait une eau profonde qui dépassait leurs poitrines; le courant était extrêmement rapide, et le fond plein de pierres glissantes, au point qu'ils ne purent tenir leurs boucliers dans la position convenable, à cause de la force du courant; tandis que s'ils les élevaient au-dessus de leurs têtes, ils étaient exposés sans défense aux flèches des troupes du satrape. Après divers essais, le passage fut reconnu impraticable, et ils furent obligés de reprendre leur camp sur la rive gauche. A leur grande frayeur, ils virent les Karduques se réunir sur les collines qui étaient derrière eux; de sorte que leur situation, pendant ce jour et cette nuit, sembla presque désespérée. La nuit, Xénophon eut un rêve, — le premier qu'il nous ait conté depuis son rêve dans la terrible nuit qui suivit la prise des généraux, mais en cette occasion d'un augure favorable, d'une manière moins équivoque. Il rêva qu'il était chargé de chaînes, mais soudain que ses chaînes tombaient spontanément, sur la foi de quoi il dit à l'aurore à Cheirisophos qu'il avait bon espoir d'être sauvé, et quand les généraux offrirent un sacrifice, les victimes furent immédiatement favorables. Comme l'armée était en train de prendre son repas du matin, deux jeunes Grecs accoururent apporter à Xénophon la nouvelle de bon

(1) Xénoph. Anab. IV, 4, 1.

augure qu'ils avaient trouvé accidentellement un autre gué à près d'un demi-mille (= 400 mèt.) en remontant la rivière, où l'eau n'arrivait pas même à mi-corps, et où les rochers se rapprochaient si près de la rive droite que la cavalerie ennemie ne pourrait s'opposer à eux. Xénophon, se levant de son repas plein de joie, offrit immédiatement des libations à ces dieux qui lui avaient envoyé le rêve à lui-même pendant la nuit, et révélé ensuite à ces jeunes gens le gué inespéré; double révélation qu'il attribuait aux mêmes dieux (1).

Bientôt ils marchèrent dans leur ordre habituel, Cheirisophos, commandant l'avant-garde, et Xénophon l'arrière-garde, le long de la rivière pour gagner le gué nouvellement découvert, l'ennemi marchant parallèlement à eux sur la rive opposée. Après qu'ils furent arrivés au gué, qu'ils eurent fait halte et reposé leurs armes, Cheirisophos plaça une couronne sur sa tête, ôta ses vêtements, et reprit ensuite ses armes, ordonnant à tous les autres de reprendre leurs armes aussi (2). Chaque lochos (compagnie de cent hommes) fut ensuite disposé en colonne ou seule file, avec Cheirisophos lui-même au centre. Cependant les prophètes étaient en train d'offrir un sacrifice à la rivière. Aussitôt qu'on eut déclaré que les signes étaient favorables, tous les soldats entonnèrent le pæan, et toutes les femmes y joignirent en chœur leurs hurlements féminins. Alors Cheirisophos, à la tête de l'armée, entra dans la rivière et commença à la passer; tandis que Xénophon, avec une partie considérable de la division d'arrière-garde, feignit de retourner à la hâte au premier gué, comme s'il était sur le point de tenter le passage à cet endroit. Ce mouvement détourna l'attention de la cavalerie de l'ennemi, qui craignit d'être attaquée des deux côtés, galopa pour garder le passage à l'autre point, et n'opposa pas à Cheirisophos de résistance sérieuse. Aussitôt que ce dernier fut parvenu de l'autre côté, et qu'il eut mis sa division en ordre, il s'avança pour attaquer l'infanterie

(1) Xénoph. Anab. IV, 3, 6-13. (2) Xénoph. Anab. IV, 3, 17.

arménienne, qui était sur les hautes rives à quelque distance au-dessus; mais cette infanterie, abandonnée par la cavalerie, se dispersa sans attendre son approche. La poignée de cavaliers grecs, attachée à la division de Cheirisophos, la poursuivit et prit quelques précieuses dépouilles (1).

Aussitôt que Xénophon vit son collègue heureusement établi sur la rive opposée, il ramena son détachement au gué que franchissaient encore à ce moment les bagages et les serviteurs, et il se mit en devoir de prendre des précautions contre les Karduques qui se trouvaient de son propre côté, et qui se rassemblaient sur ses derrières. Il trouva quelque difficulté à tenir sa division réunie; car beaucoup de ses soldats, en dépit des ordres, quittèrent leurs rangs, et allèrent regarder leurs maîtresses ou leur bagage en train de franchir la rivière (2). Les peltastes et les archers qui avaient passé avec Cheirisophos, mais dont ce général n'avait plus besoin à ce moment, reçurent l'ordre de se tenir préparés sur les deux flancs de l'armée qui traversait la rivière, et d'avancer à quelque distance dans l'eau, dans l'attitude d'hommes sur le point de passer de nouveau. Quand Xénophon resta seulement avec l'arrière-garde diminuée, le reste étant déjà à l'autre bord, les Karduques se jetèrent sur lui, et se mirent à lancer des traits et des pierres. Mais soudain les hoplites grecs chargèrent avec leur pæan accoutumé; alors les Karduques prirent la fuite, — n'ayant pas d'armes pour un combat corps à corps dans la plaine. Le son de la trompette étant entendu en ce moment, ils ne se sauvèrent que beaucoup plus vite, tandis que c'était le signal, suivant l'ordre donné auparavant par Xénophon, auquel les Grecs devaient suspendre leur charge, revenir sur leurs pas et franchir la rivière aussi rapidement que possible. A la faveur de cette habile manœuvre, le passage fut accompli par toute l'armée avec peu ou point de pertes, vers midi (3).

---

(1) Xénoph. Anab. IV, 3, 20-25.
(2) Xénoph. Anab. IV, 3, 30.
(3) Xénoph. Anab. IV, 3, 31-34; IV, 4, 1.

Ils se trouvèrent alors en Arménie, contrée à la surface unie, onduleuse, mais très-élevée au-dessus du niveau de la mer, et extrêmement froide dans la saison où ils y entrèrent, — décembre. Bien que la bande de terre voisine de la Karduchia ne fournît pas de provisions, une longue marche les amena à un village qui contenait des ressources abondantes, avec une résidence du satrape Tiribazos; ensuite, en deux nouvelles marches, ils parvinrent à la rivière Teleboas, qui avait beaucoup de villages sur ses rives. Ici Tiribazos lui-même, paraissant avec une division de cavalerie, envoya en avant son interprète demander une conférence avec les chefs; elle fut accordée, et il y fut convenu que les Grecs continueraient leur marche à travers son territoire sans être inquiétés, et qu'ils prendraient les provisions dont ils auraient besoin,—mais sans brûler ni endommager les villages. Conséquemment ils avancèrent pendant trois journées, calculées à quinze parasanges, ou trois journées de marche bien pleines, sans aucune hostilité de la part du satrape, bien qu'il rôdât à moins de deux milles de l'armée. Ils se trouvèrent alors au milieu de plusieurs villages où étaient des résidences du roi ou du satrape, avec un riche fonds de pain, de viande, de vin, et de toutes sortes de légumes. Là, pendant leur bivouac de nuit, ils furent surpris par une tempête de neige abondante, au point que les généraux, le lendemain, répartirent les troupes dans des quartiers séparés parmi les villages. Aucun ennemi ne parut à proximité, tandis que la neige semblait empêcher toute surprise rapide. Cependant à la nuit, les éclaireurs rapportèrent qu'on distinguait beaucoup de feux, avec des traces de mouvements militaires à l'entour, au point que les généraux jugèrent prudent de se mettre sur leurs gardes, et de réunir de nouveau l'armée dans un seul bivouac. Là, dans la nuit, la neige tomba une seconde fois, plus abondante encore que la précédente, assez pour couvrir les hommes endormis et leurs armes, et pour glacer le bétail. Toutefois les hommes conservèrent leur chaleur sous la neige et furent peu disposés à se lever, jusqu'à ce que Xénophon lui-même en donnât l'exemple et s'occupât sans ses armes à couper du bois et à

allumer un feu (1). D'autres suivirent son exemple, et ils trouvèrent un grand soulagement à se frotter de graisse de porc, d'huiles d'amandes ou de sésame, ou de térébenthine. Ayant envoyé à la découverte un habile éclaireur, nommé Demokratês, qui fit un indigène prisonnier, ils apprirent que Tiribazos dressait des plans pour les intercepter dans le défilé d'une haute montagne qui se trouvait plus loin sur leur route. A cette nouvelle, ils partirent sans retard, et en deux journées de marche forcée, ils surprirent en chemin le camp de Tiribazos, et franchirent sains et saufs le défilé difficile. Trois journées de marche de plus les amenèrent au fleuve de l'Euphrate (2), — c'est-à-dire à son bras oriental, appelé aujourd'hui Murad. Ils trouvèrent un gué et le traversèrent, sans avoir de l'eau plus haut que le nombril, et on leur apprit que ses sources n'étaient pas loin de là.

Leurs quatre journées de marche, faites ensuite sur l'autre côté de l'Euphrate, furent pénibles et désolantes au plus haut point, à travers une plaine couverte d'une neige épaisse (de 1 mèt. 80 cent. à quelques endroits), et par instants en face d'un vent du nord glaçant et pénétrant d'une manière si intolérable qu'à la fin un des prophètes fit valoir la nécessité d'offrir des sacrifices à Boreas; alors (dit Xénophon) (3) la rigueur du vent diminua sensiblement, comme tous le reconnurent évidemment. Beaucoup d'esclaves et de bêtes de somme, et même quelques soldats, périrent : quelques-uns eurent les pieds gelés, d'autres furent aveuglés par la neige, d'autres encore moururent de faim. Plusieurs de ces hommes

(1) Xénoph. Anab. IV, 4, 11.

(2) Xénoph. Anab. IV, 5, 2.

Les récents éditeurs, Schneider et Krüger, sur l'autorité de divers Mss., lisent ici ἐπορεύθησαν — ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ποταμόν. L'ancienne leçon était, comme on le voit dans l'édition d'Hutchinson, παρὰ τὸν Εὐφράτην ποταμόν.

Ce changement peut être juste; mais les données géographiques sont si vagues ici qu'elles n'admettent aucune certitude. Voir mon Appendice annexé à ce chapitre.

(3) Xénoph. Anab. IV, 5, 4.

Ἐνταῦθα δὴ τῶν μαντέων τις εἶπε σφαγιάζεσθαι τῷ Ἀνέμῳ · καὶ πᾶσι δὴ περιφανῶς ἔδοξε λῆξαι τὸ χαλεπὸν τοῦ πνεύματος.

Les souffrances causées à l'armée par la neige et le froid terribles d'Arménie sont exposées dans Diodore, XIV, 28.

infortunés furent forcément laissés derrière ; d'autres se couchèrent, pour mourir, près d'une source chaude qui avait fondu la neige à l'entour; leur extrême fatigue et leur misère complète les déterminaient à rester là, bien que l'ennemi fût tout près sur leurs derrières. Ce fut en vain que Xénophon, qui commandait l'arrière-garde, employa ses exhortations, ses prières et ses menaces les plus fortes pour les engager à marcher en avant. Ces infortunés, immobiles et dans un état pitoyable, ne lui répondaient qu'en le priant de les tuer tout de suite. L'armée fut tellement désorganisée par les souffrances qu'on nous parle d'un cas dans lequel un soldat, ayant reçu l'ordre d'emporter un camarade malade, désobéit à cet ordre, et fut sur le point de l'enterrer vivant (1). Xénophon fit contre l'ennemi qui les poursuivait une sortie, en poussant de grands cris et en frappant le bouclier avec la lance, mouvement dans lequel même les hommes épuisés se joignirent à lui. Il fut assez heureux pour l'effrayer et pour le forcer à chercher un abri dans un bois voisin. Alors il laissa les infortunés qui étaient couchés, avec l'assurance de leur envoyer du secours le lendemain, — et il marcha en avant : il vit tout le long de la ligne de marche les soldats épuisés couchés sur la neige, même sans la protection d'un poste. Lui et son arrière-garde aussi bien que les autres furent obligés de passer ainsi la nuit sans nourriture ni feu, distribuant des éclaireurs aussi bien que le cas le permettait. Cependant Cheirisophos avec la division d'avant-garde était entré dans un village, auquel ils parvinrent si inopinément, qu'ils rencontrèrent les femmes allant chercher de l'eau à une fontaine en dehors du mur, et le principal personnage du village dans sa maison à l'intérieur. Cette division put se reposer là et se refaire, et au point du jour quelques soldats furent expédiés pour aller au-devant de l'arrière-garde. Ce fut avec joie que Xénophon les vit approcher, et il les envoya derrière lui pour apporter entre leurs

(1) Xénoph. Anab. V, 8, 8-11.

bras, dans le village voisin, ces soldats épuisés qu'on avait laissés en arrière (1).

Le repos était indispensable alors après les récentes souffrances. Il y avait plusieurs villages tout près de là, et les généraux, ne jugeant plus dangereux de séparer l'armée, répartirent au sort les différentes divisions entre eux. Polykratês, Athénien, l'un des capitaines de la division de Xénophon, lui demanda la permission d'aller sans retard prendre possession du village qui lui était assigné, avant qu'aucun des habitants pût s'échapper. En conséquence, courant en toute hâte avec quelques-uns des soldats les plus agiles, il arriva au village si soudainement qu'il s'empara du premier personnage avec sa fille nouvellement mariée, et de plusieurs jeunes chevaux destinés comme tribut pour le roi. Ce village, aussi bien que les autres, se trouva consister en maisons creusées dans le sol (comme les villages arméniens le sont au jour actuel), spacieuses à l'intérieur, mais avec une entrée étroite comme un puits, par où l'on pénétrait au moyen d'une échelle descendante. Une entrée séparée était creusée pour introduire commodément le bétail. On les trouva toutes abondamment approvisionnées de bétail vivant de toute sorte, hivernant sur du foin; aussi bien que de froment, d'orge, de légumes, et d'une sorte de vin d'orge ou bière dans des cuves, avec les grains d'orge à la surface. A côté étaient placés des roseaux ou des pailles sans nœuds, au moyen desquels ils aspiraient le liquide (2) : Xénophon fit tous ses efforts pour se concilier le premier du village (qui parlait persan, et avec lequel il communiqua au moyen de l'interprète perso-grec de l'armée), lui promettant qu'aucun de ses parents ne serait maltraité, et qu'il serait large-

(1) Xénoph. Anab. IV, 5, 8-22.

(2) Xénoph. Anab. IV, 5, 27. Κάλαμοι γόνατα οὐκ ἔχοντες.

Cette coutume arménienne d'aspirer la bière au moyen d'un roseau, à laquelle l'observation de voyageurs modernes fournit des analogies (V. une note de Krüger), explique le fragment d'Archiloque (n° 28, éd. Schneidewin, Poet. Græc. Minor.).

Ὥσπερ αὐλῷ βρύτον ἢ Θρῆιξ ἀνὴρ
Ἢ Φρὺξ ἔβρυζε, etc.

La ressemblance des coutumes arméniennes avec celles des Thraces et des Phrygiens n'est pas surprenante.

ment récompensé s'il voulait conduire l'armée saine et sauve hors du pays, dans celui des Chalybes, qu'il représentait comme adjacents. Ce traitement gagna ce personnage, qui promit son aide, et même révéla aux Grecs les caves souterraines où le vin était déposé; tandis que Xénophon, bien qu'il eût constamment l'œil sur lui, et qu'il confiât son jeune fils comme otage aux soins d'Episthenês, continua cependant à le traiter avec une attention et une bienveillance étudiées. Pendant sept jours les soldats restèrent dans ces quartiers confortables, se restaurant et reprenant des forces. Ils étaient servis par les jeunes gens indigènes, avec lesquels ils communiquaient au moyen de signes. Le rare bonheur dont ils jouirent tous après leurs récentes souffrances, est dépeint dans les détails animés que donne Xénophon, qui laissa là son cheval épuisé, et prit de jeunes chevaux en échange, pour lui-même et pour les autres officiers (1).

Après cette semaine de repos, l'armée reprit sa marche à travers la neige. Le premier du village, dont ils avaient garni de nouveau la maison de leur mieux, accompagna Cheirisophos à l'avant-garde comme guide, mais sans être enchaîné ni surveillé : son fils resta comme otage avec Episthenês, mais on laissa ses autres parents chez eux sans les inquiéter. Comme ils marchèrent pendant trois jours sans atteindre de village, Cheirisophos commença à suspecter sa fidélité, et même il devint de si mauvaise humeur, bien que cet homme affirmât qu'il n'y avait pas de villages dans la route, qu'il le battit, — sans toutefois prendre la précaution de le mettre ensuite aux fers. Aussi, la nuit suivante, l'homme se sauva-t-il, au grand mécontentement de Xénophon qui reprocha sévèrement à Cheirisophos d'abord sa dureté, et ensuite sa négligence. Ce fut le seul point de différend entre les deux généraux (dit Xénophon) pendant toute la marche, fait très-honorable pour tous deux, si l'on considère les nombreuses difficultés contre lesquelles ils eurent à lutter. Episthenês retint le jeune fils qu'il avait

(1) Xénoph. Anab. IV, 5, 26-36.

en otage, l'emmena chez lui en sûreté, et lui devint fort attaché (1).

Condamnés à marcher ainsi sans guide, ils ne purent que remonter le cours de la rivière, et c'est de cette manière qu'à partir des villages où ils avaient trouvé tant de bien-être et de soulagement, ils continuèrent à marcher toujours à travers la neige jusqu'au Phasis, rivière qu'on ne peut identifier, mais qui certainement n'est pas la même que celle que les géographes grecs connaissent sous ce nom : elle avait trente mètres de large (2). Deux journées de marche de plus les amenèrent de cette rivière au pied d'une chaîne de montagnes, près d'un défilé occupé par un corps armé de Chalybes, de Taochi et de Phasiani.

Remarquant l'ennemi en possession de ce terrain élevé, Cheirisophos s'arrêta jusqu'à ce que l'armée fût arrivée, afin que les généraux pussent tenir conseil. Là Kleanor commença par conseiller d'enlever le défilé d'assaut en ne différant que le temps nécessaire pour refaire les soldats. Mais Xénophon suggéra qu'il valait beaucoup mieux éviter la perte d'hommes à laquelle on devait ainsi s'exposer, et amuser l'ennemi par une attaque simulée, tandis qu'on enverrait de nuit à la dérobée un détachement gravir la montagne à un autre point et tourner la position. « Cependant (continua-t-il en se tournant vers Cheirisophos) dérober une marche à l'ennemi est plus votre affaire que la mienne. Car je sais que vous autres, citoyens jouissant de tous les droits et pairs à Sparte, vous pratiquez le vol dès votre enfance et au delà (3), et qu'on ne considère nullement comme bas, mais qu'on juge même honorable de dérober les choses que la loi ne défend pas distinctement. Et afin que vous puissiez dérober avec le plus grand effet et prendre la peine de le

(1) Xénoph. Anab. IV, 6, 1-3.

(2) Xénoph. Anab. IV, 6, 4.

(3) Xénoph. Anab. IV, 6, 10-14.

Καὶ οὐκ αἰσχρὸν εἶναι, ἀλλὰ καλὸν κλέπτειν, etc. La leçon καλὸν est préférée par Schneider à ἀναγκαῖον qui avait été la leçon vulgaire, et que Krüger garde encore. Toutes les deux sont sanctionnées par l'autorité des Mss., et l'une ou l'autre serait admissible ; en général, j'incline à me ranger de l'avis de Schneider.

faire secrètement, l'usage est de vous fouetter si vous êtes découverts. Ici donc, vous avez une excellente occasion de faire preuve de votre éducation. Faites en sorte que nous ne soyons pas découverts en occupant à la dérobée la montagne que nous avons maintenant devant nous ; car si nous le *sommes*, nous serons bien battus.

« Eh bien ! quant à cela (répliqua Cheirisophos), vous, Athéniens aussi, comme je le sais, vous êtes des gens de premier mérite pour voler l'argent public, — et cela encore malgré le prodigieux péril auquel s'expose le voleur ; bien plus, vos hommes les plus puissants volent plus que tout le monde, — du moins si ce sont les hommes les plus puissants parmi vous qui sont élevés au commandement public. Aussi est-ce le moment pour *vous* de faire preuve de *votre* éducation, aussi bien que pour moi de faire preuve de la mienne (1). »

Nous avons ici un échange de railleries entre les deux officiers grecs qui n'est pas un trait sans intérêt dans l'histoire de l'expédition. La remarque de Cheirisophos, en particulier, jette du jour sur ce que j'ai avancé ailleurs comme vrai tant de Sparte que d'Athènes (2), — la disposition à se laisser corrompre si générale dans les individus revêtus d'un pouvoir public, et la disposition dans les personnages publics athéniens à commettre un tel péculat, malgré le sérieux danger de punition. Or, cette chance de punition provenait absolument de ces orateurs prêts à accuser appelés communément démagogues et du tribunal populaire auquel ils s'adressaient. L'action combinée de l'un et des autres diminua beaucoup le mal, sans cependant pouvoir le faire disparaître. Mais, d'après les tableaux communément tracés d'Athènes, on nous apprend à croire que le mal public criant

(1) Xénoph. Anab. IV, 6, 16.
Ἀλλὰ μέντοι, ἔφη ὁ Χειρίσοφος, κἀγὼ ὑμᾶς τοὺς Ἀθηναίους ἀκούω δεινοὺς εἶναι κλέπτειν τὰ δημόσια, καὶ μάλα ὄντος δεινοῦ τοῦ κινδύνου τῷ κλέπτοντι, καὶ τοὺς κρατίστους μέντοι μάλιστα, εἴπερ ὑμῖν οἱ κράτιστοι ἄρχειν ἀξιοῦνται· ὥστε ὥρα καί σοι ἐπιδείκνυσθαι τὴν παίδειαν.

(2) V. tome XI, ch. 1, p. 57 de cette Histoire.

était une trop grande liberté d'accusation et trop de procès judiciaires. Assurément telle n'était pas l'idée de Cheirisophos, et nous ne la trouverons pas non plus appuyée par une juste appréciation des preuves générales. Si le péculat de personnages publics était ainsi notoire, malgré de sérieux dangers, que serait-il arrivé si la porte eût été fermée à des démagogues prêts à accuser, et si les nombreux dikastes populaires eussent été remplacés par un petit nombre de juges choisis du même genre et de la même classe que les hommes publics eux-mêmes?

Insistant sur sa proposition, Xénophon informa alors ses collègues qu'il venait de se saisir de quelques guides, en tendant une embuscade à certains pillards indigènes qui obsédaient l'arrière-garde, et que ces guides lui apprenaient que la montagne n'était pas inaccessible, mais qu'elle servait de pâturage à des chèvres et à des bœufs. Il s'offrit en outre à prendre le commandement du détachement de marche. Mais cette offre étant rejetée par Cheirisophos, quelques-uns des meilleurs parmi les capitaines, Aristonymos, Aristeas et Nikomachos, proposèrent leurs services et furent acceptés. Après que les soldats se furent refaits, les généraux s'avancèrent avec le corps principal près du pied du défilé, et là ils prirent leur station de nuit, faisant des démonstrations pour faire croire au dessein de l'emporter d'assaut le lendemain matin. Mais aussitôt qu'il fit nuit, Aristonymos et son détachement partirent, et, gravissant la montagne à un autre point, occupèrent sans résistance une position élevée sur le flanc de l'ennemi, qui toutefois ne tarda pas à les voir et dépêcha des forces pour veiller de ce côté. Au point du jour, ces deux détachements engagèrent sur les hauteurs un conflit dans lequel les Grecs furent complétement victorieux, tandis que Cheirisophos montait le défilé pour attaquer le corps principal. Les troupes légères, encouragées en voyant cette victoire de leurs camarades, s'élancèrent à la charge d'un pas rapide, que leurs hoplites ne pouvaient suivre. Mais l'ennemi fut tellement découragé de se voir tourné qu'il s'enfuit avec peu ou point de résistance. Bien qu'il n'y eût que peu d'hommes de tués, beaucoup jetèrent

leurs légers boucliers d'osier ou de boisage, qui devinrent la proie des vainqueurs (1).

Maîtres ainsi du défilé, les Grecs descendirent dans la plaine de l'autre côté, où ils se trouvèrent dans quelques villages bien fournis de provisions et de ressources, les premiers que présentait le pays des Taochi. Probablement ils s'y arrêtèrent quelques jours, car ils n'avaient pas vu de villages, soit pour se reposer, soit pour se refaire, pendant les neuf dernières journées de marche, depuis qu'ils avaient quitté ces villages arméniens dans lesquels ils s'étaient si bien restaurés pendant une semaine et qui apparemment leur avaient fourni un fonds de provisions pour le voyage ultérieur. Cette halte donna aux Taochi le temps d'emmener leurs familles et leurs provisions dans des forts inaccessibles, de sorte que les Grecs ne trouvèrent pas de ressources pendant une marche de cinq journées à travers le territoire. Leurs provisions étaient complétement épuisées, quand ils arrivèrent devant l'un de ces forts, rocher sur lequel on voyait les familles et le bétail des Taochi, sans maisons ni fortifications, mais presque entouré par une rivière, de manière qu'il ne restait qu'une montée étroite, rendue inabordable par d'énormes rochers que les défenseurs lançaient ou faisaient rouler du sommet. Par une ingénieuse combinaison de bravoure et de stratagème, dans laquelle quelques-uns des capitaines se distinguèrent beaucoup, les Grecs surmontèrent cette difficulté et s'emparèrent de la hauteur. La scène qui se passa ensuite fut affreuse. Les femmes des Taochi saisirent leurs enfants, les lancèrent dans le précipice et se jetèrent après aussi la tête la première, suivies par les hommes. Presque tous périrent de cette manière; il n'en survécut que très-peu pour devenir prisonniers. Un capitaine arkadien nommé Æneas, voyant l'un d'eux en beau costume sur le point de se précipiter avec les autres, le saisit dans la pensée de l'en empêcher. Mais l'homme en retour s'attacha à lui fortement, l'attira jusqu'au bord du

(1) Xénoph. Anab. IV, 6, 20-27.

rocher et s'élança pour faire périr son ennemi avec lui. Bien qu'on fît à peine de prisonniers, les Grecs cependant se procurèrent une grande quantité de bœufs, d'ânes et de moutons, qui fournirent complétement de quoi subvenir à leurs besoins (1).

Ils entrèrent alors dans le territoire des Chalybes, qu'ils mirent sept jours à traverser. C'étaient les plus braves guerriers qu'ils eussent vus en Asie. Ils avaient pour équipement une lance longue de quinze coudées, avec une seule extrémité pointue, — un casque, des jambières, un corselet rembourré, avec un kilt ou jupon pendant, — une courte épée qu'ils employaient à couper la tête d'un ennemi tué, en étalant cette tête aux yeux de leurs ennemis survivants, avec des danses et des chants de triomphe. Ils ne portaient pas de bouclier, peut-être parce que l'excessive longueur de la lance exigeait l'emploi constant des deux mains ; — cependant ils ne craignaient pas d'affronter les Grecs à l'occasion dans un combat régulier et corps à corps. Comme ils avaient emporté toutes leurs provisions dans des forts sur les collines, les Grecs ne purent rien se procurer ; mais ils vécurent tout le temps sur le bétail qu'ils avaient acquis chez les Taochi. Après sept journées de marche et de combats, — les Chalybes attaquant perpétuellement leur arrière-garde, — ils arrivèrent au fleuve Harpasos (large de 120 mètres), où ils passèrent dans le territoire des Skythini. Il semble plutôt que le territoire des Chalybes fût montagneux ; celui des Skythini était uni et renfermait des villages, où ils restèrent trois jours, se refaisant et se procurant un fonds de provisions (2).

Quatre journées de marche de plus les amenèrent à un spectacle dont ils n'avaient pas vu le pareil depuis Opis et Sittakê sur le Tigre, en Babylonia, — c'était la vue d'une ville considérable et florissante appelée Gymnias, signe du voisinage de la mer, du commerce et de la civilisation. Le chef de cette ville les reçut d'une manière amicale et leur

(1) Xénoph. Anab. IV, 7, 2-15. (2) Xénoph. Anab. IV, 7. 18.

procura un guide qui s'engagea à les conduire, en cinq jours de marche, à une éminence d'où ils apercevraient la mer. Ce n'était nullement leur chemin le plus court pour arriver à la mer; car le chef de Gymnias désirait les faire passer par le territoire de quelques voisins auxquels il était hostile, territoire que le guide les pria de brûler et de détruire, aussitôt qu'ils y furent arrivés. Cependant la promesse fut tenue, et le cinquième jour, comme ils marchaient encore apparemment dans le territoire des Skythini, ils parvinrent au sommet d'une montagne appelée Thêchês, d'où le Pont-Euxin était visible (1).

Un cri animé poussé par les soldats qui formaient l'avant-garde attesta l'impression que fit sur eux ce spectacle si longtemps différé, assurant, comme il semblait le promettre, leur salut et leur retour dans leurs foyers. Pour Xénophon et pour l'arrière-garde, — occupés à repousser l'attaque des indigènes qui s'étaient avancés afin de venger le pillage de leur territoire, — ce cri était inintelligible. Ils s'imaginèrent d'abord que les indigènes avaient commencé une attaque de front aussi bien que par derrière, et que l'avant-garde était engagée dans une bataille. Mais à chaque moment le cri devenait plus fort, à mesure que d'autres soldats arrivaient au sommet et donnaient cours à leurs sentiments, de sorte que Xénophon devint inquiet et galopa jusqu'à l'avant-garde avec sa poignée de cavaliers, pour voir ce qui s'était passé. A mesure qu'il approchait, il entendait distinctement la voix de la foule ivre de joie qui criait : Thalatta! Thalatta! (la mer! la mer!), et qui se félicitait mutuellement, en extase. Le corps principal, l'arrière-garde, les soldats commis aux soins des bagages, poussant leurs chevaux et le bétail devant eux, furent tous excités par le son et coururent hors d'haleine au sommet. Toute l'armée, officiers et soldats, fut ainsi réunie, manifestant ses

(1) Diodore (XIV, 29) appelle la montagne Χήνιον — Chenium. Il semble avoir eu Xénophon sous les yeux dans sa brève description de cette scène intéressante.

émotions joyeuses par des larmes, par des embrassements, par des explosions de sympathie enthousiaste. D'un mouvement spontané, les Grecs entassèrent des pierres pour orner cet endroit d'un monument et d'un trophée commémoratif, plaçant sur les pierres les simples offrandes que leurs moyens leur permettaient, — des bâtons, des peaux et quelques-uns de ces boucliers d'osier qu'on venait de prendre sur les indigènes. Quant au guide, qui avait tenu sa promesse de les amener en cinq jours en vue de la mer, leur gratitude à son égard fut sans bornes. Ils lui firent présent d'un cheval, d'un bol d'argent, d'un costume persan et de dix dariques en espèces; en outre, de plusieurs des anneaux des soldats, qu'il demandait surtout. Ainsi chargé de présents, il les quitta, après leur avoir montré d'abord un village où ils pourraient trouver des quartiers, — aussi bien que la route qu'ils devaient prendre à travers le territoire des Makrônes (1).

Quand ils eurent atteint la rivière qui séparait le pays des Makrônes de celui des Skythini, ils aperçurent les premiers réunis en armes sur l'autre rive pour s'opposer à leur passage. La rivière n'étant pas guéable, ils abattirent quelques arbres voisins pour se procurer les moyens de la traverser. Tandis que ces Makrônes criaient et s'encourageaient les uns les autres à haute voix, un peltaste de l'armée grecque vint trouver Xénophon, lui disant qu'il connaissait leur langue et qu'il croyait que ce pays était le sien. Il avait été esclave à Athènes, exporté de chez lui pendant son enfance, — il s'était ensuite enfui (probablement pendant la guerre du Péloponèse, pour se joindre à la garnison de Dekeleia); et plus tard il avait pris du service militaire. Grâce à cet heureux accident, les généraux purent ouvrir des négociations avec les Makrônes, et leur assurer que l'armée ne leur ferait pas de mal et qu'elle ne demandait qu'un libre passage et un marché pour acheter des provisions. Les Makrônes, en recevant ces assurances dans leur propre langue de la part d'un compatriote, échangèrent des gages

(1) Xénoph. Anab. IV, 7, 23-27.

d'amitié avec les Grecs, les aidèrent à passer la rivière et leur fournirent le marché le plus abondant qu'ils purent pendant leurs trois journées de marche à travers leur territoire (1).

L'armée parvint alors aux frontières des Kolchi, qu'elle trouva dans des dispositions hostiles, occupant le sommet d'une montagne considérable qui formait leur limite. Là, Xénophon, ayant rangé ses soldats pour une attaque, avec chaque lochos (ou compagnie de cent hommes), en une seule file, au lieu de gravir la colline en phalange ou front continu avec une faible profondeur seulement, — leur adressa l'encouragement énergique suivant : — « Maintenant, amis, ces gens qui sont devant nous sont le seul obstacle qui nous empêche d'atteindre le point auquel nous avons visé si longtemps. Il nous faut même les manger crus, si nous pouvons le faire de quelque manière. »

Quatre-vingts de ces formidables compagnies d'hoplites, chacune sur une seule file, commencèrent alors à monter la colline, les peltastes et les archers étant distribués en partie entre eux, en partie placés sur les flancs. Cheirisophos et Xénophon, commandant chacun une aile, répandirent leurs peltastes de manière à déborder les ennemis, qui conséquemment affaiblirent leur centre pour renforcer leurs ailes. Aussi les peltastes et les hoplites arkadiens du centre grec purent-ils attaquer et disperser le centre en ne rencontrant que peu de résistance, et tous les Kolchi s'enfuirent bientôt, laissant les Grecs en possession de leur camp, aussi bien que de plusieurs villages bien approvisionnés, qui se trouvaient derrière eux. L'armée resta pendant quelques jours au milieu de ces villages pour se refaire. Ce fut là que les Grecs goûtèrent le miel agréable, mais malsain, que cette région continue encore de produire, — sans connaître ses propriétés particulières. Ceux des soldats qui en mangèrent peu furent comme des hommes fortement enivrés de vin; ceux qui en mangèrent beaucoup furent pris de vomisse-

(1) Xénoph. Anab. IV, 8, 4-7.

ments et de la diarrhée la plus violente, couchés comme des fous en état de délire. Quelques-uns se remirent de cette terrible indisposition le lendemain, d'autres deux ou trois jours après. Il ne paraît pas que personne soit mort réellement (1).

Deux journées de marche de plus les conduisirent à la mer, à la ville maritime grecque de Trapézonte ou Trébizonde, fondée par les habitants de Sinopê, sur la côte du territoire des Kolchi. Là, les Trapézontains les reçurent d'une manière bienveillante et hospitalière, et leur envoyèrent des présents de bœufs, de farine d'orge et de vin. Prenant leurs quartiers dans quelques villages des Kolchi près de la ville, ils jouirent alors, pour la première fois depuis leur départ de Tarsos, d'un repos sûr et non troublé pendant trente jours, et ils purent se remettre à quelque degré des dures misères qu'ils avaient éprouvées. Tandis que les Trapézontains apportaient dans le camp des produits à vendre, les Grecs se procuraient les moyens de les acheter par des incursions de pillage contre les Kolchi, sur les collines. Ceux des Kolchi qui habitaient au pied des collines et dans la plaine étaient dans un état de demi-dépendance à l'égard de Trapézonte, de sorte que les Trapézontains agirent en médiateurs en leur faveur et obtinrent des Grecs qu'ils ne les inquiéteraient pas, à charge d'une contribution de bœufs.

Ces bœufs permirent aux Grecs d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait, sur la proposition de Xénophon, à Zeus Sauveur, pendant ces moments de terreur et de désespoir qui succédèrent immédiatement au massacre de leurs généraux par Tissaphernês. Ils offrirent un abondant sacrifice à Zeus

(1) Xénoph. Anab. IV, 8, 15-22. La plupart des voyageurs modernes attestent l'existence, dans ces régions, d'un miel enivrant et vénéneux, tel que le décrit Xénophon. Ils signalent l'*Azalea Pontica* comme la fleur où les abeilles puisent cette qualité particulière. Toutefois, le professeur Koch révoque en doute l'existence d'un miel aussi naturellement malsain près de la mer Noire. Il dit (Zug der Ten Tausend, p. 111) qu'après de soigneuses recherches il ne put trouver de trace d'un miel semblable. Sans contredire Xénophon, il pense que le miel que les Grecs mangèrent a dû être vieux ou gâté.

Sauveur, à Hêraklês Conducteur et à divers autres dieux dans leur camp sur la montagne qui dominait la mer, et après la fête qui s'ensuivit, les peaux des victimes furent données en prix aux compétiteurs à la course, à la lutte, au pugilat et au pankration. La surveillance de ces jeux et de ces fêtes, si bien d'accord avec la coutume grecque et extrêtrêment intéressants pour l'armée, fut confiée à un Spartiate nommé Drakontios, homme dont la destinée rappelle celle de Patroklos et d'autres héros homériques; — car il avait été exilé étant enfant pour avoir tué sans le vouloir un autre enfant avec une courte épée. Toutefois, on permit qu'on s'écartât en quelques points de la coutume grecque. Les luttes se firent sur le flanc de la colline roide et pierreuse qui dominait la mer, et non sur une plaine unie, et les chutes rudes et nombreuses des compétiteurs augmentèrent l'intérêt pour les spectateurs. Les enfants non helléniques captifs furent admis à courir pour le prix, puisque autrement on n'aurait pu avoir une course d'enfants. Enfin l'animation de la scène, aussi bien que l'ardeur des compétiteurs. fut fort augmentée par le nombre de leurs maîtresses qui y assistaient (1).

---

(1) Xénoph. Anab. IV, 8, 23-27.

Une curieuse et intéressante anecdote, dans la Vie d'Alexandre de Plutarque (c. 41), atteste combien ces Hetæræ qui accompagnaient les soldats (femmes pour la plupart libres), étaient estimées dans l'armée macédonienne, et par Alexandre lui même entre autres. Un Macédonien d'Ægæ nommé Eurylochos s'était placé indûment sur une liste de vétérans et d'invalides, qui étaient sur le point d'être renvoyés d'Asie en Europe. La fraude fut découverte et, sur une demande d'Alexandre, il lui apprit qu'il l'avait commise afin de pouvoir suivre une Hetæra libre nommée Telesippa, qui était sur le point d'accompagner la division qui partait. « Ton attachement m'intéresse, Eurylochos (dit Alexandre) : voyons si nous ne pourrons pas décider Telesippa, soit par persuasion, soit par des présents, puisqu'elle est de condition libre, à rester ici » — (Ἡμᾶς μὲν, ὦ Εὐρύλοχε, συνερῶντας ἔχεις · ὅρα δὲ ὅπως πείθωμεν ἢ λόγοις ἢ δώροις τὴν Τελεσίππαν, ἐπειδήπερ ἐξ ἐλευθέρας ἐστί).

APPENDICE

SUR LA GÉOGRAPHIE DE LA RETRAITE DES DIX MILLE APRÈS QU'ILS EURENT QUITTÉ LE TIGRE, ET QU'ILS FURENT ENTRÉS DANS LES MONTS KARDUQUES.

Ce serait faire une injustice à ce corps d'hommes vaillants et si longtemps malheureux de ne pas offrir au lecteur une carte présentant leur marche prodigieuse dans toute sa longueur. Jusqu'au moment où les Grecs entrent dans la Karduchia, la ligne de marche peut être indiquée sur des preuves qui, bien que n'identifiant pas les endroits de halte ou lieux spéciaux, nous donnent la certitude que nous ne pouvons pas nous tromper beaucoup dans l'ensemble. Mais après ce moment, les preuves disparaissent graduellement, et il ne nous reste qu'une connaissance du terme, la marche générale, et un petit nombre de conditions négatives.

M. Ainsworth a donné dans son livre IV (Travels in the Track of the Ten Thousand, p. 155 *seq.*) un commentaire topographique intéressant sur la marche à travers la Karduchia, et sur les difficultés que les Grecs eurent à surmonter. Il a montré de plus quelle a dû être leur ligne probable de marche à travers la Karduchia; mais le point le plus important qu'il ait établi ici semble être l'identité de la rivière Kentritês avec le Buhtan-Chai, affluent oriental du Tigre, — le distinguant de la rivière de Bitlis à l'ouest et de la rivière Khabur au sud-est, avec lesquelles elle avait été antérieurement confondue (p. 167). Le Buhtan-Chai se jette dans le Tigre à un village appelé Til, et « constitue au jour actuel une barrière naturelle entre le Kurdistan et l'Arménie » (p. 166). Le professeur Koch admet cette identification de la rivière Kentritês avec le Buhtan-Chai (Zug der Zehn Tausend, p. 78).

Si les Grecs traversèrent le Kentritês près de son confluent avec le Tigre, ils durent remonter sa rive droite en un jour jusqu'à un endroit près de la ville moderne de Sert (pense M. Ainsworth), quoique Xénophon ne mentionne pas la rivière de Bitlis, qu'ils ont dû néanmoins passer. Leurs deux jours suivants de marche, dans une direction presque nord, durent les mener (comme le dit Xénophon, IV, 4, 2) au delà des sources du Tigre, c'est-à-dire « au delà des sources des tributaires orientaux du Tigre. »

Trois jours de marche de plus les amenèrent à la rivière Teleboas — « de dimensions médiocres, mais belle » (IV, 4, 4). On trouve des raisons suffisantes pour identifier cette rivière avec le Kara-Su ou rivière Noire, qui court par la vallée

ou plaine de Mush se jeter dans le Murad ou Euphrate oriental (Ainsworth, p. 172; Ritter, Erdkunde, part. X, s. 37, p. 682). Bien que Kinneir (Journey through Asia Minor and Kurdistan, 1818, p. 484), Rennell (Illustrations of the Expedition of Cyrus, p. 207) et Bell (System of Geography, IV, p. 140) l'identifient avec le Ak-Su ou rivière de Mush — c'est, suivant Ainsworth, « seulement un petit tributaire du Kara-Su, qui est la grande rivière de la plaine et du district. »

Le professeur Koch, dont les recherches personnelles en Arménie donnent à son opinion l'autorité la plus haute, suit M. Ainsworth en identifiant le Teleboas avec le Kara-Su. Toutefois il suppose que les Grecs franchirent le Kentritês, non pas près de son confluent avec le Tigre, mais considérablement plus haut, près de la ville de Sert ou Sort. De là il suppose qu'ils marchaient à peu près au nord-est, dans la route moderne de Sert à Bitlis, allant ainsi autour ou près de la source de la rivière appelée Bitlis-Su, qui est un des affluents orientaux du Tigre (se jetant d'abord dans le Buhtan-Chai), et que Xénophon prit pour le Tigre lui-même. Ils marchèrent ensuite plus loin, dans une ligne peu éloignée du lac de Van, sur le col qui sépare les affluents du Tigre de ceux de l'Euphrate oriental. Ce col est la ligne de partage des eaux qui sépare les affluents du Tigre de ceux de l'Euphrate oriental, dont fait partie le Teleboas ou Kara-Su (Koch, Zug der Ten Tausend, p. 82-84).

Après le Teleboas, il ne semble pas qu'il y ait un seul point dans la marche qui puisse être identifié avec quelque chose se rapprochant de la certitude. Et nous n'avons non plus aucun moyen même de déterminer la ligne générale de route, séparément des endroits particuliers, qu'ils suivirent, du Teleboas à Trébizonde.

Leur premier objet était de parvenir à l'Euphrate oriental et de le traverser. Ils durent naturellement le franchir au point le plus rapproché où ils purent trouver un gué. Mais jusqu'à quel endroit en descendant la rivière continue-t-elle d'être guéable, au milieu de l'hiver, avec de la neige sur le sol? Ici le professeur Koch diffère de M. Ainsworth et du colonel Chesney. Il affirme que la rivière était guéable un peu au-dessus de son confluent avec le Tscharbahur, vers le 39° 3′ de latitude. Suivant M. Ainsworth, elle n'était pas guéable au-dessous du confluent avec le Khanns (Khinnis). L'autorité de Koch, comme l'investigateur le plus récent et le plus systématique de ces régions, semble préférable, surtout en ce qu'elle met les Grecs à peu près dans la route suivie aujourd'hui de Mush à Erzeroum, qu'on dit être le seul défilé des montagnes ouvert pendant tout l'hiver, passant par Khinnis et Koili : (V. Ritter, Erdkunde, X, p. 387). Xénophon mentionne une source chaude, près de laquelle l'armée passa trois ou quatre jours après avoir franchi l'Euphrate (Anab. IV, 5, 15). Le professeur Koch croit lui-même avoir identifié cette source chaude — la seule, à ce qu'il dit (p. 90-93), au sud de la chaîne de montagnes appelée le Bingoel-Dagh — dans le district appelé Wardo, près du village de Bashkan.

Etablir avec quelque certitude la ligne que suivirent les Grecs depuis l'Euphrate jusqu'à Trébizonde, paraît tout à fait impossible. Je ne puis admettre l'hypothèse de M. Ainsworth, qui conduit l'armée au delà de l'Araxês jusqu'à la rive septentrionale, la mène au nord jusqu'à la latitude de Tiflis en Géorgie, ensuite la ramène en lui faisant traverser l'Harpa-Chai (affluent septentrional de l'Araxês, qu'il identifie avec l'Harpasos mentionné par Xénophon) et l'Araxês lui-même, jusqu'à Gymnias, qu'il met près de l'emplacement d'Erzeroum. Le professeur Koch (p. 104-108), qui diffère avec raison de M. Ainsworth, propose (bien qu'avec hésitation et incertitude) une ligne à lui, qui me semble grandement sujette à la même objection que celle de M. Ainsworth. Elle mène les Grecs trop au nord

d'Erzeroum, plus en dehors de leur ligne de marche à partir de l'endroit où ils franchirent l'Euphrate oriental, qu'on ne peut le justifier par aucune probabilité. Les Grecs savaient bien que pour retourner dans leur patrie ils devaient prendre une direction occidentale (V. Anab. III, 5, 15).

Leur grand et constant but dut être de faire route vers l'ouest, aussitôt qu'ils eurent franchi l'Euphrate, et la route à partir de ce fleuve, passant près de l'emplacement d'Erzeroum, jusqu'à Trébizonde, dut coïncider ainsi, en général, avec leur tendance spontanée. Ils n'avaient aucun motif pour aller au nord d'Erzeroum, et nous ne devons pas le supposer sans preuve. Je trace sur ma carte une ligne de marche beaucoup moins sinueuse; non pas que je la donne comme la route réelle que l'on puisse prouver comme étant celle que prit l'armée, mais simplement parce qu'elle semble une ligne possible, et qu'elle sert en quelque sorte d'approximation pour compléter l'idée que se fait le lecteur de tout le terrain parcouru par les Dix Mille.

Koch ne tient guère un compte suffisant des maux accablants contre lesquels les Grecs eurent à lutter, quand il dit (p. 96) que s'ils avaient pris une ligne aussi directe ou presque aussi directe que cela était praticable, ils auraient pu se rendre de l'Euphrate à Trébizonde en seize ou vingt jours, même en faisant des concessions pour le mauvais temps de l'année. Mais il faut considérer que c'était au milieu de l'hiver, dans cette contrée très-haute et très-froide, avec une neige épaisse partout; qu'ils n'avaient ni avantages ni secours d'aucune sorte; que leurs hommes malades et hors d'état de servir, ainsi que leurs armes, durent être portés par les plus forts; qu'il y avait un grand nombre de femmes qui les accompagnaient; qu'ils avaient des bêtes à mener avec eux, portant les bagages et le butin — le prophète Silanos, par exemple, ayant gardé ses trois mille dariques en espèces depuis le champ de bataille de Kunaxa jusqu'à son retour; qu'ils éprouvèrent beaucoup de résistance de la part des Chalybes et des Taochi; qu'ils avaient à prendre des provisions là où l'on en pouvait découvrir; que même un petit torrent a dû les arrêter, et probablement les détourner de leur marche pour trouver un gué: — en considérant cette accumulation intolérable de maux et d'autres encore, nous ne devons en aucune sorte nous étonner de la lenteur de leur course. Il arrive rarement que des voyageurs modernes traversent ces régions au milieu de l'hiver; mais nous pouvons voir ce que c'est que de voyager dans cette saison, par l'effrayante description que fait M. Baillie Fraser de son voyage de Tauris à Erzeroum dans le mois de mars (Travels in Koordhistan, Letter XV). M. Kinneir dit (Travels, p. 353): — « Les hivers sont si rigoureux que toute communication entre Baiburt et les villages circonvoisins est interrompue pendant quatre mois de l'année, à cause de l'épaisseur de la neige. »

Or, si nous mesurons sur une carte de Kiepert la distance rectiligne — à vol d'oiseau — de Trébizonde à l'endroit où, selon Koch, les Grecs traversèrent l'Euphrate, nous la trouverons de cent soixante-dix milles anglais (= 273k,530m). Le nombre de journées de marche que mentionne Xénophon est de cinquante-quatre: même si nous comprenons les cinq jours de marche entrepris depuis Gymnias (Anab. IV, 7, 20), qui, à proprement parler, furent faits contre les ennemis du gouverneur de Gymnias, plutôt que pour avancer leur retraite. Conséquemment, dans chacun de ces cinquante-quatre jours, ils ont dû faire cinq kilomètres soixante-six mètres de marche en ligne droite. Ce n'est assurément pas une marche d'une lenteur déraisonnable à supposer, au milieu de tous les désavantages de leur situation; et cela n'implique pas un très-grand abandon réel de la ligne la plus droite praticable. Dans le fait Koch lui-même (dans son Introduction, p. 4) suggère divers embarras qui ont dû se présenter dans la marche, mais que Xénophon n'a pas exposés distinctement.

La rivière que Xénophon appelle l'Harpasos semble être probablement le Tchoruk-Su, comme le supposent le colonel Chesney et le professeur Koch. Du moins il est difficile d'assigner aucune autre rivière avec laquelle l'Harpasos puisse être identifié.

Je ne puis m'empêcher de regarder comme probable que la ville que Xénophon appelle Gymnias (Diodore, XIV, 29, l'appelle Gymnasia) est la même que celle qui est appelée aujourd'hui Gumisch-Khana (Hamilton), Gumush-Kaneh (Ainsworth), Gemisch-Khaneh (Kinneir). « Gumisch-Khana (dit M. Hamilton, Travels in Asia Minor, vol. I, ch. XI, p. 168 ; ch. 14, p. 234) est célèbre comme l'emplacement des mines d'argent les plus anciennes et les plus considérables des possessions ottomanes. » M. Kinneir et M. Hamilton passèrent tous deux par Gumisch-Khana sur la route de Trébizonde à Erzeroum.

Or non-seulement il y a ici une grande similitude de nom, et une vraisemblance de situation — mais l'existence des mines d'argent fournit une explication plausible de ce qui serait autrement bien étrange : l'existence de cette « ville grande, florissante et habitée », à l'intérieur, au milieu de ces barbares, les Chalybes, les Skythini, les Makrônes, etc.

M. Kinneir arriva à Gumisch-Khana à la fin du troisième jour après qu'il eut quitté Trébizonde ; les deux derniers jours ayant été très-longs et très-fatigants. M. Hamilton, qui passa également par Gumisch-Khana, y arriva à la fin de deux longues journées. Ces deux voyageurs représentent la route près de Gumisch-Khana comme extrêmement difficile. M. Ainsworth, qui ne passa pas lui-même par Gumisch-Khana, nous dit (ce qui est de quelque importance dans la discussion) qu'elle se trouve dans la *route d'hiver* d'Erzeroum à Trébizonde (Travels in Asia Minor, vol. II, p. 394). « La route d'hiver, qui est la plus longue, passe par Gumisch-Khana, et occupe la plus grande partie de la vallée ; toutes les autres traversent la montagne à divers points, à l'est de la route, à côté des mines. Mais qu'ils passent par les montagnes ou par la plaine, les muletiers vont souvent indifféremment à l'ouest jusqu'à Ash Kaleh, et d'autres fois ils se détournent près des villages de Bey-Mausour et de Kodjah Bunar, où ils se dirigent vers les montagnes.

M. Hamilton fixe la distance de Trébizonde à Gumisch-Khana à dix-huit heures et l'évalue à cinquante-quatre milles de poste, c'est à dire environ quarante milles anglais (— 64 kil. 1/3) (Appendix to Travels in Asia Minor, vol II, p. 389).

Or nous ne devons pas supposer que les Grecs suivissent une route directe de Gymnias à Trébizonde. Au contraire, les cinq journées de marche qu'ils entreprirent immédiatement à partir de Gymnias furent dirigées par un guide envoyé de cette ville, qui les mena sur les territoires de gens hostiles à Gymnias, afin qu'ils dévastassent le pays (IV, 7, 20). Quels progrès firent-ils, pendant ces marches, vers Trébizonde, c'est ce qui est entièrement douteux. Le guide leur promit que dans cinq jours il les amènerait à un endroit d'où ils pourraient voir la mer, et il remplit sa promesse en les menant au sommet de la montagne sacrée Tchêchê.

Tchêchê était un sommet (ἄκρον, IV, 7, 25), comme on pouvait s'y attendre. Mais par malheur il semble impossible de vérifier le sommet particulier sur lequel se passa la scène intéressante décrite par Xénophon. M. Ainsworth présume que c'est la montagne appelée Kop-Dagh ; d'où cependant, suivant Koch, on ne peut distinguer la mer. D'Anville et quelques autres géographes l'identifient avec la crête appelée Tekieh-Dagh, à l'est du Gumisch-Khana, plus rapprochée de la mer que cet endroit-là. Cette montagne, selon moi, conviendrait assez bien au récit sous le rapport de la position : mais Koch et d'autres voyageurs modernes affirment qu'elle n'est ni assez haute, ni assez voisine de la mer, pour

permettre une vue telle que Xénophon la rapporte. Elle est sur la carte de Kiepert à une distance de trente-cinq milles anglais (= 56 kil. 400 mètres) de la mer, dont la vue semble en outre interceptée par la chaîne de montagnes encore plus haute appelée Kolath-Dagh, partie de l'ancien Paryadrês, qui s'étend parallèlement à la côte. Il faut se rappeler que dans la première moitié de février, époque de la visite de Xénophon, les cimes les plus élevées étaient certainement toutes couvertes de neige, et par conséquent très-difficiles à monter.

Il y a une vue frappante de la mer obtenue de la montagne appelée Karakaban. Cette montagne, haute de plus de douze cents mètres, est située à un peu plus de vingt milles (32 kil.) de la mer, au sud de Trébizonde, et immédiatement au nord de la chaîne encore plus élevée de Kolath-Dagh. De la chaîne de Kolath-Dagh, qui court à l'est et à l'ouest, partent trois ou quatre chaînes parallèles vers le nord, formées de schiste primitif, et taillées à pic de manière à laisser entre elles des vallées profondes et étroites. En quittant Trébizonde, le voyageur gravit la colline placée immédiatement au-dessus de la ville, et ensuite il descend dans la vallée de l'autre côté. Sa route vers Karakaban est en partie le long de la vallée, en partie le long de la crête de l'une des quatre chaînes que nous venons de mentionner. Mais pendant tout ce chemin, l'on ne voit jamais la mer, dont la vue est interceptée par les collines qui sont immédiatement au-dessus de Trébizonde. Il ne revoit la mer que quand il arrive à Karakaban, qui est assez élevé pour lui permettre de voir par-dessus ces collines. Les guides (comme nous l'apprend le docteur Holland, qui est allé deux fois sur les lieux) signalent avec une grande animation cette vue de la mer, comme méritant particulièrement d'être remarquée. On en jouit pendant un court espace tandis que la route tourne autour de la montagne, et on la perd ensuite de nouveau.

Là il y a une vue de la mer à la fois éloignée, soudaine, frappante, et dont on jouit d'une éminence qui n'est pas trop élevée pour avoir été accessible à l'armée de Cyrus. Jusque-là elle conviendrait à la description de Xénophon. Cependant il paraît d'autre part qu'une personne venant à ce point du côté de la terre (comme Xénophon le fit naturellement) la trouverait en descendant, et non en montant; et cela peut difficilement se combiner avec ce que nous lisons dans l'historien grec. De plus, les marches subséquentes que Xénophon mentionne après avoir quitté le sommet de la montagne Tchêchê, peuvent difficilement se concilier avec la supposition que c'était la même que celle qui s'appelle aujourd'hui Karakaban. Il est dans le fait tout à fait possible (comme M. Hamilton le suggère) que Tchêchê ait pu être une cime séparée de toute route, et que le guide y ait conduit les soldats dans le dessein exprès de leur montrer la mer, les ramenant ensuite dans la route et les y dirigeant. Cela augmente la difficulté d'identifier l'endroit. Toutefois, toute la région est encore très-imparfaitement connue, et peut-être n'est-il pas impossible qu'il y ait quelque localité particulière même sur Tekieh-Dagh, d'où, par une ouverture occidentale dans les montagnes intermédiaires, la mer pouvait devenir visible.

CHAPITRE III

OPÉRATIONS DES DIX MILLE GRECS DEPUIS LE MOMENT QU'ILS PARVINRENT A TRAPÉZONTE, JUSQU'A LEUR JONCTION AVEC L'ARMÉE LACÉDÆMONIENNE EN ASIE MINEURE.

Villes grecques sur le Pont-Euxin. — Sinôpê avec ses colonies. — Kérasonte, Kotyôra et Trapézonte. — Habitants indigènes. — Leurs relations avec les colonies grecques. — Sentiments d s Grecs du Pont-Euxin quand les Dix Mille descendirent chez eux. — Incertitude et danger de ce qu'ils pouvaient faire. — Plans de l'armée. — Cheirisophos est envoyé à Byzantion afin de se procurer des vaisseaux pour la transporter. — Règlements pour l'armée proposés par Xénophon pendant son absence. — Adoptés par l'armée. — Sa forte répugnance à marcher plus loin. — Mesures pour se procurer des transports. — Expéditions de maraude pour avoir des provisions faites contre les Kolchi et les Drilæ. — L'armée quitte Trapézonte et marche à l'ouest le long de la côte vers Kérasonte. — Actes de désordre et outrage commis par divers soldats près de Kérasonte. — Marche vers Kotyôra. — Hostilités avec les Mosynœki. — Longue halte à Kotyôra. — Remontranee des Sinopiens. — Discours d'Hekatonymos de Sinôpê à l'armée. — Réponse de Xénophon. — Succès de la réponse. — Bonne intelligence établie avec Sinôpê. — L'armée consulte Hekatonymos, qui lui conseille de retourner par mer dans ses foyers. — Députés envoyés par l'armée à Sinôpê pour se procurer des navires. — Pauvreté et désorganisation croissante de l'armée. — Idées de Xénophon quant à la fondation d'une nouvelle ville dans le Pont-Euxin, avec l'armée. — Sacrifice de Xénophon pour s'assurer de la volonté des dieux. — Perfidie du prophète Silanos. — Silanos, Timasiôn et autres élèvent des calomnies contre Xénophon. — Assemblée générale de l'armée. — Accusations contre Xénophon. — Son discours en défense. — Il entraîne les soldats de son côté. — Mécontentement et fuite de Silanos. — Nouvelles manœuvres de Timasiôn. — Nouvelles calomnies mises en circulation contre Xénophon. — Mécontentement renouvelé de l'armée. — Xénophon réunit l'assemblée de nouveau. — Discours qu'il prononce pour sa défense. — Ses remontrances contre les désordres de l'armée. — Vote de l'armée unanimement favorable à Xénophon — désapprouvant les désordres et ordonnant un jugement. — Appel de Xénophon au suffrage universel, comme étant l'autorité politique légitime. Succès de son appel. — Xénophon recommande que les généraux soient jugés devant un tribunal formé des lochagi ou capitaines. Approbation donnée à Xénophon par l'armée. — Manière dont la discipline était maintenue par les officiers. — Triomphe com-

plet de Xénophon. — Son influence sur l'armée due à son courage, à sa franchise et à son éloquence. — Amélioration dans les sentiments de l'armée. — Paix avec le Paphlagonien Korylas. — L'armée passe par mer à Sinôpê. — Retour de Cheirisophos. — Résolution de l'armée de choisir un seul général. — Elle désire élire Xénophon qui refuse. — Cheirisophos est élu. — L'armée passe par mer à Hêrakleia. — Elle désire extorquer de l'argent aux habitants. — Opposition de Cheirisophos et de Xénophon. — Mécontentement de l'armée. — Elle se divise en trois fractions : — 1. Les Arkadiens et les Achæens. 2. Une division sous Cheirisophos. — 3. Une division sous Xénophon. — La division arkadienne part la première et agit pour son compte. — Elle court un grand danger et est sauvée par Xénophon. — L'armée réunie à Kalpê. — Ancien conseil de généraux réélu, avec Neôn à la place de Cheirisophos. — Manque de provisions à Kalpê. — Répugnance à se mettre en mouvement en face de sacrifices défavorables. — Victoire définitive remportée sur les troupes du pays. — Halte à Kalpê. — Quartiers confortables. — Les Grecs étaient, croyait-on, sur le point d'y établir une colonie. — Kleandros, l'harmoste spartiate, arrive de Byzantion, avec Dexippos. — Désordre dans l'armée : mutinerie contre Kleandros, causée par la perfidie de Dexippos. — Indignation et menaces de Kleandros. — Xénophon persuade à l'armée de se soumettre. — Crainte de Sparte. — Satisfaction donnée à Kleandros par la reddition volontaire d'Agasias; le soldat mutin est livré en même temps. — Appel fait à la clémence de Kleandros, qui est complétement apaisé. — Kleandros prend le commandement, exprimant les sentiments de la plus grande amitié à l'égard de l'armée et de Xénophon. — Des sacrifices défavorables engagent Kleandros à renoncer au commandement et à partir. — Marche de l'armée à travers le pays de Kalpê à Chalkêdon. — Pharnabazos détermine par des présents Anaxibios à transporter l'armée en Europe, en lui faisant passer le Bosphore. — Fausses promesses d'Anaxibios à l'armée. — Intention de Xénophon de quitter l'armée immédiatement et de retourner dans son pays. — Première proposition que lui fait Seuthês de Thrace. — L'armée passe à Byzantion. — Fraude et dur procédé d'Anaxibios, qui envoie aussitôt l'armée hors de la ville. — Derniers ordres d'Anaxibios comme les soldats sortaient des portes. — Colère et mutinerie des soldats en sortant. — Ils se précipitent de nouveau par les portes et s'assemblent dans la ville. — Terreur d'Anaxibios et de toutes les autres personnes qui sont dans Byzantion. — Les soldats exaspérés maîtres de la ville. Dangers que courent tous ceux qui y sont. — Conduite de Xénophon. — — Xénophon range les soldats en ordre de bataille et les harangue. — Il apaise l'armée et la persuade de s'abstenir d'attaquer la ville. — Message envoyé par elle à Anaxibios. — Elle sort de Byzantion et consent à accepter Kœratadas comme chef. — Effet remarquable produit par Xénophon — preuve de la sensibilité de l'esprit grec aux influences persuasives. — Xénophon quitte l'armée et va à Byzantion en vue de partir pour sa patrie. — Le commandement est enlevé à Kœratadas. — Dissension parmi les chefs qui restent. — Détresse de l'armée. — Aristarchos arrive de Sparte pour remplacer Kleandros. — Polos en route pour remplacer Anaxibios. — Pharnabazos frustre Anaxibios, qui alors emploie Xénophon à transporter en Asie les soldats de Cyrus. — Aristarchos s'oppose au passage. — Sa cruelle conduite à l'égard des soldats malades laissés à Byzantion. — Son plan perfide pour faire tomber Xénophon dans un piége. — Xénophon est engagé de nouveau dans la conduite de l'armée. — Il ouvre des négociations avec Seuthês. — Position de Seuthês. — Ses offres libérales à l'armée. — Xénophon le présente aux soldats, qui acceptent ses offres. — Ils entrent au service de Seuthês, qui les

privée par fraude de la plus grande partie de leur paye. — L'armée suspecte la probité de Xénophon. — Injustes calomnies contre lui. — Il les met à découvert dans une harangue publique et regagne sa confiance. — Changement d'intérêt chez les Lacédæmoniens, qui deviennent désireux de transporter les soldats de Cyrus en Asie, afin qu'ils fassent la guerre contre les Satrapes. — Xénophon passe avec l'armée en Asie. — Sa pauvreté. — Il reçoit le conseil de sacrifier à Zeus Meilichios. — Effets salutaires. — Il conduit son armée à Lampsakos par le mont Ida. — Sa tentative malheureuse pour surprendre et saisir le riche Persan Asidatês. — Dans une seconde tentative, il prend Asidatês. — Précieux butin assuré. — Sympathie générale exprimée à l'égard de Xénophon. — Large part qui lui est attribuée personnellement. — Les soldats de Cyrus sont incorporés dans l'armée du général lacédæmonien Thimbrôn. — Xénophon quitte l'armée, en déposant son argent dans le temple à Ephesos. — Son retour subséquent en Asie, pour prendre le commandement des soldats de Cyrus comme partie de l'armée lacédæmonienne. — Xénophon au service de Sparte, avec Agésilas contre Athènes. — Il est banni. — Il s'établit à Skillonte, près d'Olympia, sur un lieu consacré à Artemis. — Charmes de la résidence. — Bonne chasse. — Sacrifice public annuel offert par Xénophon. — Dernière partie de la vie de Xénophon. — Il est chassé de Skillonte après la bataille de Leuktra — et rétabli plus tard à Athènes. — Grande impression produite sur les esprits par la retraite des Dix Mille.

Nous commençons actuellement un troisième acte de l'histoire de cette mémorable armée. Après avoir suivi ces soldats de Sardes jusqu'à Kunaxa comme mercenaires destinés à procurer le trône à Cyrus, — puis de Kunaxa à Trapézonte comme des hommes désireux seulement de s'échapper, et achetant leur salut par une bravoure, par une patience et par une organisation merveilleuses, nous suivrons maintenant leurs opérations dans les colonies grecques du Pont-Euxin et au Bosphore de Thrace, auxquelles succédèrent leurs luttes contre les bassesses du prince thrace Seuthês, aussi bien que contre la perfidie et la dureté arbitraire des commandants lacédæmoniens Anaxibios et Aristarchos.

Trapézonte, aujourd'hui Trébizonde, où l'armée avait récemment trouvé le repos, était une colonie de Sinôpê, aussi bien que Kérasonte et Kotyôra plus loin à l'ouest, chacune d'elles recevant un harmoste ou gouverneur de la cité-mère, et lui payant un tribut annuel. Ces trois villes étaient placées sur la bande étroite de terre séparant le Pont-Euxin de la chaîne de montagnes élevées qui touche de si près à sa côte méridionale. A Sinôpê elle-même, la terre s'étend et forme une péninsule défendable, avec un port sûr et un sol

fertile adjacent d'une largeur considérable. Un emplacement si séduisant engagea les Milésiens, même avant l'année 600 avant J.-C., à y établir une colonie, et donna à Sinôpê l'espoir de parvenir à beaucoup de prospérité et de puissance. Plus loin à l'ouest, à une distance de Byzance qui ne dépassait pas une longue journée de route pour un vaisseau mû par des rameurs, était située la colonie mégarienne d'Hêrakleia, dans le territoire des Maryandini.

Les indigènes occupant cette ligne de côtes, que dérangèrent les colons grecs (en comptant par l'ouest), étaient les Thraces bithyniens, les Maryandini, les Paphlagoniens, les Tibarêni, les Chalybes, les Mosynœki, les Drilæ et les Kolchi. Ici comme ailleurs, ces indigènes trouvèrent utiles les ports de mer grecs, en ce qu'ils donnaient une nouvelle valeur aux produits de l'intérieur, et qu'ils fournissaient aux grands personnages des ornements et des objets de luxe auxquels ils n'auraient pas eu accès autrement. Les citoyens d'Hêrakleia avaient mis sous leur dépendance une partie considérable des Maryandini voisins, et les maintenaient dans des rapports semblables à ceux qui existent entre les indigènes de l'Esthonie et de la Livonie et les colonies allemandes de la mer Baltique. Quelques-uns des villages kolchi étaient aussi soumis de la même manière aux Trapézontains (1), et sans doute Sinôpê possédait à l'intérieur une domination semblable de plus ou moins d'étendue. Mais la principale richesse de cette ville importante provenait de sa marine et de son commerce maritime, de la riche pêche de thons attachée à son promontoire, des oliviers dans son voisinage immédiat qui étaient une culture non pas indigène, mais seulement naturalisée par les Grecs sur le bord de la mer, des produits variés de l'intérieur, comprenant d'abondants troupeaux de bétail, des mines d'argent, de fer et de cuivre, dans les montagnes voisines, du bois pour la construction des vaisseaux, aussi bien que pour l'ameublement

(1) Strabon, XII, p. 542; Xénoph. Anab. IV, 8, 24.

des maisons, et des esclaves indigènes (1). C'était la même chose pour les trois colonies de Sinôpê, plus à l'ouest, — Kotyôra, Kérasonte et Trapézonte, si ce n'est que les montagnes qui touchent au Pont-Euxin, s'approchant graduellement de plus en plus du rivage, laissaient à chacune d'elles une bande plus bornée de terre cultivable. Le temps n'était pas encore arrivé pour ces cités d'être conquises et absorbées dans les monarchies de l'intérieur autour d'elles, comme l'avait été Milêtos et les villes situées sur la côte occidentale de l'Asie Mineure. Les Paphlagoniens étaient à cette époque le seul peuple indigène de ces régions qui formât une force collective considérable, sous un prince nommé Korylas, prince tributaire de la Perse, toutefois à moitié indépendant, — puisqu'il avait désobéi à la sommation que lui avait faite Artaxerxès de venir l'aider à repousser Cyrus (2), et à ce moment en termes d'alliance établie avec Sinôpê, bien que non sans de secrets desseins contre cette ville pour l'exécution desquels il ne lui manquait que la force nécessaire (3). Les autres tribus indigènes à l'est étaient des montagnards à la fois plus rudes et plus divisés, belliqueux sur leurs propres hauteurs, mais peu capables de combinaisons agressives.

Bien qu'on nous dise que Periklês avait jadis envoyé un détachement de colons athéniens à Sinôpê (4), et en avait chassé le despote Timesilaos, — cependant ni cette ville ni aucune de ses voisines ne paraissent avoir pris part à la guerre du Péloponèse, soit pour soit contre Athènes, et elles n'étaient pas non plus au nombre des tributaires de la Perse. Elles connurent sans doute la marche de Cyrus vers la haute Asie, marche qui avait troublé l'Asie tout entière, et probablement elles n'ignorèrent pas les périls et l'état critique de son armée grecque. Mais ce fut avec un sentiment de surprise, mêlé d'admiration et d'alarme, qu'elles virent cette armée descendre de la région montagneuse, reconnue seule-

(1) Strabon, XII, p. 545, 546.
(2) Xénoph. Anab. V, 6, 8.
(3) Xénoph. Anab. V, 5, 23.
(4) Plutarque, Periklês, c. 20.

ment jusque-là comme la demeure des Kolchi, des Makrônes, et d'autres tribus analogues, au milieu desquelles était perchée la ville de mines, Gymnias.

Même après toutes les pertes et les extrêmes souffrances de la retraite, les Grecs comptaient encore, quand on fit l'appel à Kérasonte (1), huit mille six cents hoplites, avec des peltastes ou targers, des archers, des frondeurs, etc., faisant un total de plus de dix mille militaires. Jamais on n'avait vu auparavant une pareille armée dans le Pont-Euxin. Si l'on considère tant le nombre que la discipline acquise alors des soldats de Cyrus et la confiance qu'ils avaient en eux-mêmes, Sinôpê elle-même n'aurait pas pu lever des forces capables de les affronter sur le champ de bataille. Cependant ils n'appartenaient à aucune cité, et ils ne recevaient d'ordres d'aucun gouvernement établi. Ils ressemblaient à ces armées mercenaires qui marchaient çà et là en Italie pendant le quatorzième siècle sous les généraux appelés condottieri, prenant du service parfois dans une cité, parfois dans une autre. Personne ne pouvait prédire quels plans ils pourraient former, ni quelle conduite ils pourraient tenir à l'égard des communautés établies sur les rivages du Pont-Euxin. Si nous imaginions qu'une pareille armée eût paru soudainement en Sicile, peu avant l'expédition athénienne contre Syracuse, elle eût été probablement enrôlée par Leontini et par Katane dans leur guerre contre Syracuse. Si les habitants de Trapézonte avaient désiré renverser la domination de Sinôpê, — ou si Korylas le Paphlagonien songeait à faire la guerre à cette ville, — c'étaient de formidables auxiliaires pour seconder leurs désirs. En outre, il y avait divers emplacements séduisants, propres à la formation d'une nouvelle colonie, qui, avec un corps si nombreux de colons grecs, comme premiers fondateurs, se serait pro-

(1) Xénoph. Anab. V, 3, 3; V, 7, 9. Le maximum de l'armée grecque, quand on fit l'appel à Issus, après la jonction de ces trois cents hommes qui abandonnèrent Abrokomas, était de treize mille neuf cents hommes. A la revue en Babylonia, trois jours avant la bataille de Kunaxa, l'appel n'en constata cependant que douze mille neuf cents (Anab. I, 7, 10).

bablement élevée au-dessus de Sinôpê elle-même. Il n'y avait à compter sur aucune cause restrictive, si ce n'est sur les sympathies helléniques et sur l'éducation générale de l'armée de Cyrus; et ce qui n'avait pas moins d'importance, c'était le fait que ce n'étaient pas des soldats mercenaires de profession permanente, tels qu'ils se multiplièrent d'une manière si formidable en Grèce dans la génération suivante,— mais des citoyens établis qui étaient partis pour servir spécialement sous Cyrus, avec l'intention bien arrêtée, après une année d'une entreprise lucrative, de retourner dans leurs foyers et dans leurs familles (1). Nous verrons cette gravitation vers la patrie en action constante dans toutes les opérations futures de l'armée. Mais au moment où elle sortit pour la première fois des montagnes, personne ne pouvait être sûr qu'il en serait ainsi. Il y avait d'amples motifs d'inquiétude pour les Grecs du Pont-Euxin, en particulier pour les Sinopiens, dont la suprématie n'avait jamais été auparavant exposée au danger.

Un repos de trente jours que rien ne troubla permit aux soldats de Cyrus de se remettre de leurs fatigues, de parler de leurs dangers passés, et de s'enorgueillir de l'effet anticipé que leur exploit sans pareil ne pouvait manquer de produire en Grèce. Après s'être acquittés de leurs vœux et avoir célébré leurs fêtes en l'honneur des dieux, ils tenaient une assemblée pour discuter leurs opérations futures, quand un soldat thurien, nommé Antileôn, s'écria : « Camarades, je suis déjà fatigué d'emballer, de marcher, de courir, de porter mes armes, de me mettre en ligne, de monter la

(1) Xénoph. Anab. VI. 2, 8; passage cité déjà plus haut.

Cette assertion, relativement à la position de la plupart des soldats, est plus authentique, aussi bien que moins déshonorante que celle d'Isokrate (Or. IV, Panegyr. s. 170).

Dans un autre discours, composé environ cinquante ans après l'expédition de Cyrus, Isokrate mentionne les primes considérables qu'il avait été antérieurement nécessaire de donner à ceux qui réunissaient des soldats mercenaires, outre la paye des soldats eux-mêmes (Isokrate, Orat. V, ad Philipp. s. 112); en tant que comparées à la multiplication excessive de mercenaires non employés à son époque plus récente (*Ibid.* s. 142 *seq.*).

garde et de combattre. Maintenant que nous avons ici la mer devant nous, je désire être soulagé de toutes ces fatigues, naviguer le reste du chemin, et arriver en Grèce étendu et endormi, comme Odysseus. » Ces énergiques paroles furent accueillies avec de véhémentes acclamations, et tous y répondirent chaleureusement. Alors Cheirisophos offrit, si l'armée voulait l'autoriser, de faire voile sur-le-champ pour Byzantion, où il pensait pouvoir obtenir de son ami l'amiral lacédæmonien Anaxibios assez de vaisseaux pour la transporter. Sa proposition fut acceptée avec plaisir, et il partit pour exécuter ce projet.

Xénophon proposa ensuite à l'armée diverses résolutions et mesures, propres à mettre les affaires en ordre pendant l'absence de Cheirisophos. L'armée était obligée de se nourrir au moyen d'expéditions de maraude faites dans les tribus hostiles des montagnes. Ces expéditions durent conséquemment être régularisées : il ne fut permis ni à des soldats individuellement, ni à de petites compagnies de sortir à leur gré, sans en prévenir les généraux; de plus, le camp dut être tenu avec une garde et des éclaireurs en permanence, en cas de surprise de la part d'un ennemi prenant sa revanche. Il était prudent aussi de prendre les meilleures mesures possibles pour se procurer des vaisseaux, puisque, après tout, il se pouvait faire que Cheirisophos ne réussît pas à en amener un nombre suffisant. Ils devaient emprunter quelques vaisseaux de guerre aux Trapézontains, et retenir tous les bâtiments marchands qu'ils voyaient, démontant les gouvernails, plaçant les cargaisons sous bonne garde, et nourrissant l'équipage tout le temps que les navires pouvaient être nécessaires pour le transport de l'armée. On voyait souvent passer de nombreux bâtiments marchands pareils (1); de sorte qu'ils acquerraient ainsi les moyens de transport, même quand Cheirisophos n'en amènerait que peu

(1) Xénoph. Anab. V, I, 3-13.
Ὁρῶ δ' ἐγὼ πλοῖα πολλάκις παραπλέοντα, etc. Cela prouve d'une manière frappante combien était étendu le commerce grec avec la ville et la région de Phasis, à l'extrémité orientale de l'Euxin.

ou point de Byzantion. Enfin, Xénophon proposa de demander aux cités grecques de réparer et de mettre en état la route le long de la côte pour une marche de terre, vu que peut-être, avec tous leurs efforts, on trouverait impossible de réunir une quantité suffisante de transports.

Toutes les propositions furent adoptées sans peine par l'armée, excepté la dernière. Mais la seule mention d'une nouvelle marche de terre excita des murmures de répugnance si universels qu'il n'osa pas mettre la question aux voix. Toutefois il prit sur lui d'envoyer des messages aux villes grecques sous sa propre responsabilité, les invitant à réparer les routes, afin de faciliter le départ de l'armée. Et il trouva les villes assez disposées à répondre à ses désirs jusqu'à Kotyôra (1).

On vit bientôt combien étaient sages ces précautions suggérées par Xénophon; car non-seulement Cheirisophos échoua dans sa tentative, mais il fut forcé de rester éloigné pendant un temps considérable. Un pentekonter (ou vaisseau armé de cinquante rames) fut emprunté aux Trapézontains, et confié aux soins d'un periœkos lacédæmonien, nommé Dexippos, dans le dessein de retenir les navires marchands qui passaient. Cet homme ayant violé sa promesse, et employé le navire à se sauver de l'Euxin, on obtint un second vaisseau que l'on confia à un Athénien, Polykratês, qui amena successivement plusieurs bâtiments marchands. Les Grecs ne les pillèrent pas, mais ils mirent les cargaisons sous une garde suffisante, et réservèrent seulement les navires comme transports. Toutefois, il devenait graduellement de plus en plus difficile de fournir le camp de provisions. Bien que l'armée fût partagée en détachements suffisants pour piller les villages kolchi sur les collines, et s'emparer du bétail et de prisonniers destinés à être vendus, cependant ces expéditions ne réussissaient pas toujours; en effet, dans une occasion, deux lochi ou compagnies de Grecs se trouvèrent engagés dans un terrain si difficile qu'ils furent

(1) Xénoph. Anab. V, 1, 15.

anéantis jusqu'au dernier. Les Kolchi se réunirent sur les hauteurs en nombre plus grand et plus menaçant, au point qu'une garde plus considérable devint nécessaire pour le camp; tandis que les Trapézontains, — fatigués du séjour prolongé de l'armée, aussi bien que désireux d'exempter du pillage les indigènes de leur voisinage immédiat, — ne conduisaient les détachements que dans des villages à la fois éloignés et d'un difficile accès. Ce fut ainsi que des forces considérables, sous Xénophon en personne, attaquèrent sur un terrain raboteux le boulevard élevé des Drilæ, — les montagnards les plus belliqueux du voisinage de l'Euxin, bien armés, et qui importunaient Trapézonte par leurs incursions. Après une marche et une attaque difficiles, que Xénophon décrit avec d'intéressants détails, et où les Grecs ne coururent pas une médiocre chance d'une ruineuse défaite, — ils revinrent à la fin après un succès complet et avec un riche butin (1).

Enfin, après avoir attendu longtemps en vain que Cheirisophos reparût, l'augmentation de la disette et de la fatigue les détermina à quitter Trapézonte. On avait réuni un nombre suffisant de navires pour transporter les femmes, les malades, les blessés et les bagages. En conséquence, on les embarqua tous sous le commandement de Philesios et de Sophænetos, les deux plus vieux généraux; tandis que le reste de l'armée marcha par terre, en suivant une route qui avait récemment été rendue praticable sur les représentations de Xénophon. En trois jours ils parvinrent à Kérasonte, autre colonie maritime des Sinopiens, encore dans le territoire portant le nom des Kolchi; ils s'y arrêtèrent dix jours; l'armée fut passée en revue et comptée, et on partagea l'argent produit par la vente des prisonniers. On trouva qu'il restait encore huit mille six cents hoplites, d'un total qui dépassait probablement onze mille, outre les peltastes et diverses troupes légères (2).

---

(1) Xénoph. Anab. V, 2.

(2) Xénoph. Anab. V, 3, 3. M. Kinneir (Travels in Asia Minor, p. 327) et beaucoup d'autres voyageurs ont

Pendant la halte à Kérasonte, le déclin de la discipline dans l'armée devint manifeste à mesure que les soldats se rapprochaient de chez eux. Divers actes d'outrage furent commis, ayant leur source actuellement, comme plus tard, dans les intrigues d'officiers perfides. Un capitaine, nommé Klearetos, persuada sa compagnie de tenter le pillage d'un village des Kolchi près de Kérasonte, qui avait amicalement fourni un marché aux Grecs, et demeurait en sécurité sur la foi de relations pacifiques. Il avait l'intention de s'esquiver séparément avec le butin dans un des navires; mais son attaque fut repoussée, et lui-même fut tué. Les habitants du village offensé envoyèrent trois de leurs vieillards comme hérauts pour adresser une remontrance aux autorités grecques; mais quelques-uns des pillards repoussés, ayant aperçu ces hérauts à Kérasonte, les tuèrent. Il s'ensuivit alors un tumulte partiel, dans lequel les magistrats de Kérasonte eux-mêmes coururent un grand danger, et n'échappèrent à la poursuite des soldats qu'en courant dans la mer. Cette énormité, bien que commise sous les yeux des généraux, immédiatement avant leur départ de Kérasonte, resta sans être recherchée ni punie, à cause du grand nombre de gens qui y étaient mêlés.

Entre Kérasonte et Kotyôra, il n'y avait pas alors (pas plus qu'aujourd'hui) de route régulière (1). Cette marche

---

présumé naturellement, à cause de l'analogie de nom, que la ville moderne Kerasoun (vers 38° 40' de long.) correspond à celle de Kérasonte de Xénophon, qu'Arrien dans son Périple croit être identique à celle qui fut appelée plus tard Pharnakia.

Mais le docteur Cramer (Asia Min., vol I, p. 281) et M. Hamilton (Travels in Asia Minor, ch. 15, p. 250) font remarquer tous les deux que Kerasoun est trop loin de Trébizonde pour qu'on puisse admettre que Xénophon se soit rendu d'une ville à l'autre en trois jours; ou même en moins de dix jours, à l'avis de M. Hamilton. En conséquence, M. Hamilton met l'emplacement de la ville de Kérasonte de Xénophon bien plus près de Trébizonde (vers le 39° 20' de long., comme on la voit dans la carte de l'Asie Mineure de Kiepert), près d'un fleuve appelé aujourd'hui le Kerasoun-Dere-Su.

(1) Ce ne fut pas sans grande difficulté que M. Kinneir se procura des chevaux pour traverser de Kotyôra à Kerasoun par terre. L'aga de la ville lui dit que c'était de la folie de songer à traverser par terre, et il commanda une felouque pour lui; mais il finit par être décidé à

ne coûta pas moins de dix jours à l'armée de Cyrus, par un chemin à l'intérieur s'éloignant du rivage de la mer, et à travers les montagnes qu'habitaient les tribus indigènes des Mosynœki et des Chalybes. Ces derniers, célèbres par leurs ouvrages en fer, étaient sous la dépendance des premiers. Comme les Mosynœki refusèrent d'accorder un passage amical à travers leur territoire, l'armée fut forcée de s'y faire un chemin de vive force en ennemis, avec l'aide d'une section de ces peuplades elles-mêmes, alliance que leur procura le Trapézontain Timesitheos, qui était proxenos des Mosynœki et comprenait leur langue. Les Grecs prirent les places fortes de ce peuple dans les montagnes, et pillèrent les tourelles de bois qui formaient leurs demeures. Xénophon donne de leurs coutumes particulières une description intéressante, que je ne puis copier faute d'espace (1). Le territoire des Tibarêni fut plus aisé et plus accessible. Ce peuple vint à la rencontre des Grecs avec des présents, et offrit un passage amical. Mais les généraux déclinèrent d'abord les présents, préférant les traiter comme des ennemis et les piller, ce qu'ils auraient fait réellement s'ils n'en eussent été détournés par des sacrifices de mauvais augure (2).

Près de Kotyôra, qui était située sur la côte des Tibarêni, toutefois sur les frontières de la Paphlagonia, ils restèrent quarante-cinq jours, attendant toujours que Cheirisophos parût avec les transports pour les emmener par mer. L'har-

---

fournir des chevaux. Il semble, en effet, qu'il n'y avait pas du tout de route régulière ou battue : les collines s'approchent tout près de la mer, et M. Kinneir « fit tout le chemin le long du rivage, alternativement sur une plage sablonneuse et sur un bord bien boisé. Les collines, s'avançant par intervalles dans la mer, forment des caps et une foule de petites baies le long de la côte; mais la nature du pays était toujours la même, c'est-à-dire garnie de bois de construction, de fleurs et de petits bois de cerisiers » (Travels in Asia Minor, p. 324).

Kérasonte est le pays indigène du cerisier et l'origine de son nom.

Le professeur Koch pense que le nombre des journées de marche donné par Xénophon (dix jours), entre Kérasonte et Kotyôra, dépasse ce qui est compatible avec la distance réelle, même si Kérasonte était placée où M. Hamilton le suppose. Si le nombre est présenté d'une manière exacte, il présume que les Grecs ont dû s'arrêter quelque part (Zug der Zehn Tausend, p. 115, 116).

(1) Xénoph. Anab. V, 5, 3.

(2) Xénoph. Anab. V, 7, 18-25.

moste, ou gouverneur sinopien, ne permit pas qu'on les reçût d'une manière aussi amicale qu'à Trapézonte. On ne leur fournit pas de marché, et on n'admit pas les malades dans l'intérieur des murs. Mais les fortifications de la ville n'étaient pas construites de manière à résister à une armée grecque, dont on n'avait jamais vu la pareille dans ces régions. Les généraux grecs trouvèrent un point faible, pénétrèrent par là, et prirent possession de quelques maisons pour y établir leurs malades, entretenant une garde à la porte pour s'assurer une sortie libre, mais ne faisant pas d'autre violence aux citoyens. Ils obtinrent leurs vivres en partie des villages kotyôrites, en partie du territoire voisin de la Paphlagonia, jusqu'à ce qu'enfin il arrivât des députés de Sinôpê pour leur faire des remontrances à propos de leur conduite.

Ces députés se présentèrent devant les soldats assemblés dans le camp, et Hekatonymos, le principal et le plus éloquent d'entre eux, commença par complimenter l'armée de ses vaillants exploits et de sa belle retraite. Il se plaignit ensuite de l'injure que Kotyôra, et Sinôpê comme métropole de Kotyôra, avaient éprouvée de sa part, en violation d'une parenté hellénique commune. Si une pareille conduite continuait, il donna à entendre que Sinôpê serait forcée pour sa propre défense de chercher l'alliance du prince paphlagonien Korylas, ou de tout autre auxiliaire barbare qui voudrait lui prêter son aide contre les Grecs (1). Xénophon répondit que si les Kotyôrites avaient subi quelque dommage, c'était dû à leur propre mauvais vouloir et à l'harmoste sinopien de la ville; que les généraux étaient dans la nécessité de se procurer des vivres pour les soldats, avec des logements pour les malades, et qu'ils n'avaient pris rien de plus; que les malades étaient placés dans la ville, mais à leurs frais, tandis que les autres soldats étaient tous campés au dehors; qu'ils avaient entretenu une amitié sincère avec les Trapézontains, et reconnu tous leurs bons offices; qu'ils ne cher-

(1) Xénoph. Anab. V, 5, 7-12.

chaient pas d'ennemis si ce n'est par nécessité, désireux seulement qu'ils étaient de retourner en Grèce, et que, pour ce qui concernait la menace relative à Korylas, ils savaient assez bien que ce prince était impatient de devenir maître de l'opulente cité de Sinôpê, et qu'il tenterait promptement quelque entreprise de ce genre s'il pouvait obtenir les soldats de Cyrus comme auxiliaires (1).

Cette judicieuse réponse fit rougir les collègues d'Hekatonymos au point qu'ils allèrent jusqu'à protester contre ce qu'il avait dit, et à affirmer qu'ils étaient venus avec des propositions de sympathie et d'amitié pour l'armée, aussi bien qu'avec des promesses de lui faire une réception hospitalière à Sinôpê, si elle visitait cette ville en retournant dans son pays. En même temps les habitants de Kotyôra envoyèrent des présents à l'armée, et la bonne intelligence s'établit.

Cet échange de bon vouloir avec la puissante cité de Sinôpê fut un avantage inexprimable pour l'armée, — et dans le fait une condition essentielle pour qu'elle pût regagner ses foyers. Si les Grecs continuaient leur marche par terre, ce n'était que sous la conduite des Sinopiens et par leur médiation qu'ils pouvaient obtenir ou forcer le passage à travers la Paphlagonia; tandis que pour un voyage par mer, il n'y avait aucune chance de se procurer un nombre suffisant de navires, si ce n'est à Sinôpê, puisqu'on n'avait pas reçu de nouvelles de Cheirisophos. D'autre part, cette ville avait également un intérêt puissant à faciliter le passage des Grecs vers leur patrie, et à éloigner ainsi de formidables voisins dont on ne pouvait pas garantir les desseins ultérieurs. Après quelques entretiens préliminaires avec les députés sinopiens, les généraux convoquèrent l'armée en assemblée, et prièrent Hekatonymos et ses compagnons de leur donner un conseil quant au meilleur mode de s'avancer vers l'ouest jusqu'au Bosphore. Hekatonymos, après s'être excusé des insinuations menaçantes de son premier discours, et avoir protesté qu'il n'avait pas d'autre objet en vue, si ce n'est de

(1) Xénoph. Anab. V, 5, 13-22.

signaler le plan de route le plus sûr et le plus facile pour l'armée, se mit à exposer les difficultés insurmontables d'une marche à travers la Paphlagonia. L'entrée même dans le pays devait être opérée par une ouverture étroite des montagnes, qu'il était impossible de forcer si elle était occupée par l'ennemi. Même en admettant qu'on surmontât cette difficulté, il y avait à traverser des plaines spacieuses, dans lesquelles une attaque de la cavalerie paphlagonienne, la plus nombreuse et la plus brave de l'Asie, serait presque irrésistible. Il y avait aussi trois ou quatre grands fleuves, que l'armée serait hors d'état de franchir, — le Thermôdôn et l'Iris, chacun de quatre-vingt-dix mètres de largeur, — l'Halys large de deux stades, ou près de quatre cents mètres, — le Parthenios également très-considérable. Une telle série d'obstacles (affirmait-il) rendait impraticable le projet de traverser la Paphlagonia; tandis que le voyage par mer de Kotyôra à Sinôpê, et de Sinôpê à Hêrakleia, était facile, et le passage de cette dernière ville soit par mer à Byzantion, soit par terre à travers la Thrace, plus facile encore (1).

Des difficultés semblables, apparemment tout à fait réelles, étaient plus que suffisantes pour déterminer le vote de l'armée, déjà malade de marcher et de combattre, en faveur du voyage par mer, bien qu'il ne manquât pas de soupçons au sujet de la sincérité d'Hekatonymos. Mais Xénophon, en communiquant à ce dernier la décision de l'armée, lui apprit distinctement que les Grecs ne souffriraient à aucun prix qu'on les séparât, qu'ils partiraient ou qu'ils resteraient en corps, et que des vaisseaux devraient être fournis en nombre suffisant pour les transporter tous. Hekatonymos les pria d'envoyer à Sinôpê des députés choisis parmi eux pour faire les arrangements nécessaires. Conséquemment on dépêcha trois députés, — Aristôn, Athénien, Kallimachos, Arkadien, et Samolas, Achæen; l'Athénien fut envoyé probablement comme possédant le talent de parler dans le sénat ou assemblée de Sinôpê (2).

(1) Xénoph. Anab. V, 6, 4-11.

(2) Xénoph. Anab. V, 6, 14.

Pendant l'absence de ces députés, l'armée resta encore près de Kotyôra, avec un marché fourni par la ville, et avec des marchands de Sinopê et d'Hêrakleia dans le camp. Ceux des soldats qui n'avaient pas d'argent pour acheter subsistaient en pillant la frontière voisine de la Paphlagonia (1). Mais ils ne recevaient pas de paye; chaque homme vivait de ses propres ressources; et au lieu de rapporter une bourse pleine en Grèce, comme chaque soldat l'avait espéré quand il avait pris pour la première fois du service sous Cyrus, il y avait tout lieu de croire qu'ils retourneraient plus pauvres qu'ils n'étaient quand ils avaient quitté leurs foyers (2). De plus, l'armée se dirigeait alors en avant sans but défini, son mécontentement augmentait et la discipline décroissait, au point que Xénophon prévit les difficultés qui entoureraient les commandants responsables quand ils rentreraient dans les restrictions et les obligations plus rigoureuses du monde grec.

Ces considérations contribuèrent à lui suggérer l'idée d'employer l'armée à quelque entreprise de conquête et de colonisation dans le Pont-Euxin même; idée extrêmement flatteuse pour son ambition personnelle, surtout en ce que ses soldats étaient d'une force incomparable contre un ennemi, et qu'une seconde armée pareille ne pourrait jamais être réunie dans ces régions éloignées. Son patriotisme comme Grec était enflammé par la pensée de procurer à la Hellas une nouvelle cité autonome, occupée par une population hellénique considérable, possédant un territoire spacieux et exerçant une domination sur un grand nombre de voisins indigènes. Il semble avoir songé d'abord à attaquer et à conquérir quelque cité non hellénique établie; acte que ses idées de moralité internationale n'interdisaient pas, dans le cas où il n'avait pas contracté d'engagement spécial avec les habitants, — bien que lui (aussi bien que Cheirisophos) protestât énergiquement contre la pensée de faire tort à

(1) Xénoph. Anab. V, 6, 19; VI, 1, 2.

(2) Xénoph. Anab. VI, 4, 8; VI, 2, 4.

une communauté hellénique inoffensive quelconque (1). Il songeait à employer l'armée entière à prendre Phasis ou quelque autre cité indigène ; après quoi, une fois l'établissement effectué d'une manière sûre, ceux des soldats qui aimeraient mieux retourner en Grèce plutôt que de rester comme colons, pourraient le faire sans mettre en péril ceux qui resteraient, et probablement avec leurs bourses remplies par le pillage et la conquête dans le voisinage. Fonder comme l'un des propriétaires et des chefs les plus riches, — peut-être même en qualité d'Œkiste reconnu, comme Agnôn à Amphipolis, — une nouvelle cité hellénique qui ne pourrait guère manquer de devenir riche, puissante et importante, — c'était une séduisante perspective pour un homme qui avait alors acquis les habitudes du commandement. De plus, la suite prouvera combien Xénophon appréciait avec justesse le désagrément de ramener en Grèce l'armée sans paye et sans emploi certain.

C'était l'usage de Xénophon, et l'avis de son maître Sokratês (2), dans des cas graves et douteux où la réflexion

---

(1) Xénoph. Anab. V, 6, 15-30; VI, 2, 6; VII, 1, 25, 29.

Haken et d'autres commentateurs sont injustes envers Xénophon quand ils lui attribuent le dessein de s'emparer de la cité grecque de Kotyôra.

(2) Xénoph. Mem. I, 1, 8, 9. Ἔφη δὲ (Sokratês) δεῖν, ἃ μὲν μαθόντας ποιεῖν ἔδωκαν οἱ θεοὶ, μανθάνειν · ἃ δὲ μὴ δῆλα τοῖς ἀνθρώποις ἐστὶ, πειρᾶσθαι διὰ μαντικῆς παρὰ τῶν θεῶν πυνθάνεσθαί · τοὺς θεοὺς γὰρ, οἷς ἂν ὦσιν ἵλεῳ, σημαίνειν.

Cf. des passages dans sa Cyropædie, I, 6, 3; De Officio Magistr. Equit. IX, 9.

« Les dieux (dit Euripide, dans la veine sokratique), nous ont donné la sagesse pour comprendre et nous approprier les jouissances ordinaires de la vie ; dans des cas obscurs ou inintelligibles, nous pouvons nous instruire en regardant la flamme du feu, ou en consultant des prophètes qui comprennent les entrailles des victimes du sacrifice et le vol des oiseaux. Quand ils nous ont fourni ainsi une aussi excellente ressource pour la vie, qui, si ce n'est des enfants gâtés, pourrait être mécontent, et demander davantage? Cependant la prudence humaine, pleine de suffisance, s'efforcera d'être plus puissante, et se croira plus sage que les dieux. »

Ἃ δ' ἔστ' ἄσημα, κοὐ σαφῆ, γιγνώσκομεν
Εἰς πῦρ βλέποντες, καὶ κατὰ σπλάγχνων πτύχας
Μάντεις προσημαίνουσιν οἰωνῶν τ' ἄπο.
Ἆρ' οὐ τρυφῶμεν, θεοῦ κατασκευὴν βίου
Δόντος τοιαύτην, οἷσιν οὐκ ἀρκεῖ τάδε;
Ἀλλ' ἡ φρόνησις τοῦ θεοῦ μεῖζον σθένειν

la plus soigneuse était en défaut, d'avoir recours à l'autorité inspirée d'un oracle ou d'un prophète, et d'offrir un sacrifice, avec l'entière confiance que les dieux daigneraient communiquer une révélation spéciale aux personnes qu'ils favorisaient. En conséquence, Xénophon, avant de communiquer aux soldats son nouveau projet, désira s'assurer de la volonté des dieux par un sacrifice spécial, pour lequel il invoqua la présence de l'Ambrakiote Silanos, le principal prophète de l'armée. Ce prophète (comme je l'ai déjà mentionné), avant la bataille de Kunaxa, avait assuré à Cyrus qu'Artaxerxès ne combattrait pas pendant dix jours, — et la prophétie vint à se réaliser; ce qui fit une telle impression sur Cyrus, qu'il le récompensa avec le prodigieux don de 3,000 dariques ou dix talents attiques. Pendant que les autres retournaient pauvres, Silanos, s'étant arrangé pour conserver cette somme pendant toutes les misères de la retraite, était extrêmement riche, et il ne désirait qu'une chose, c'était de retourner à la hâte dans ses foyers avec son trésor en sûreté. Il apprit avec une vive répugnance le projet de rester dans le Pont-Euxin, et se décida à le traverser par une intrigue. A la vérité, pour ce qui concernait les sacrifices qu'il offrit séparément avec Xénophon, il fut obligé de reconnaître que les indications des victimes étaient favorables (1); Xénophon lui-même était trop familier avec le procédé pour qu'on pût lui en imposer. Mais, en même temps, il essaya de faire naître l'alarme en déclarant qu'un examen scrupuleux révélait la preuve de piéges perfides tendus par Xénophon, indications qu'il se mit lui-même à réaliser, en répandant au sein de l'armée grecque le bruit

---

Ζητεῖ· τὸ γαῦρον δ' ἐν χεροῖν κεκτημένοι
Δοκοῦμεν εἶναι δαιμόνων σοφώτεροι.
(Supplices, 2 11).

On fera observer que cette effusion constante de révélations spéciales, par les prophètes, les présages, etc., était (aux yeux de ces penseurs sokratiques) une partie essentielle du gouvernement divin, indispensable pour satisfaire leurs idées sur la bienveillance des dieux, vu que la prédiction rationnelle et scientifique était si ordinairement en défaut et incapable de sonder les phénomènes de l'avenir.

(1) Xénoph. Anab. V, 6, 29.

que le général athénien tramait des plans clandestins pour la tenir éloignée de la Grèce sans son assentiment (1).

Ainsi divulgué d'une manière prématurée et insidieuse, le plan trouva quelques partisans, mais un nombre d'adversaires beaucoup plus considérable, surtout parmi les officiers qui étaient jaloux de l'ascendant de Xénophon. Timasiôn et Thorax l'employèrent comme moyen d'alarmer les marchands d'Hêrakleia et de Sinôpê qui étaient dans le camp ; ils leur dirent que, s'ils ne fournissaient non pas seulement des transports, mais encore une paye pour les soldats, Xénophon trouverait moyen de retenir l'armée dans le Pont-Euxin, et emploierait les transports, une fois arrivés, non pour le retour en Grèce, mais pour ses projets de conquête. Cette nouvelle répandit tant de terreur et dans Sinôpê et dans Hêrakleia, que les deux villes firent à Timasiôn des offres considérables d'argent, à condition qu'il assurerait le départ de l'armée aussitôt que les navires seraient réunis à Kotyôra. En conséquence, ces officiers, convoquant les soldats en assemblée, protestèrent contre la duplicité de Xénophôn qui préparait ainsi des plans importants sans discussion ni décision publique. Et Timasiôn, secondé par Thorax, non-seulement pressa vivement l'armée de retourner, mais il alla jusqu'à lui promettre, sur la foi des assurances venues d'Hêrakleia et de Sinôpê, une future paye à un taux libéral, à partir de la première nouvelle lune après son départ; et en même temps un accueil hospitalier dans sa ville natale de Dardanos sur l'Hellespont, d'où elle pourrait faire des incursions sur la riche satrapie voisine de Pharnabazos (2).

Toutefois, ce ne fut pas avant que ces attaques eussent été répétées de plus d'un côté, — avant que les Achæens Phi-

(1) Bien que Xénophon regardât le sacrifice comme un préliminaire essentiel de toute action d'un résultat douteux, et qu'il ajoutât beaucoup de foi aux indications offertes par les victimes, comme signe des desseins futurs des dieux — il avait néanmoins très-peu de confiance dans les prophètes de profession. Il les croyait tout à fait capables de supercherie grossière (V. Xénoph. Cyrop. I, 6, 2, 3 : cf. Sophokle Antigone, 1035, 1060; et Œdip. Tyr. p. 387).

(2) Xénoph. Anab. V, 6, 19-26.

lèsios et Lykôn eussent hautement accusé Xénophon de manœuvrer sous main pour faire perfidement rester l'armée contre sa volonté, — que ce dernier se leva pour repousser l'imputation; disant qu'il n'avait fait qu'une chose, c'était de consulter les dieux pour savoir s'il vaudrait mieux exposer son projet devant l'armée ou le garder dans son cœur. La réponse encourageante des dieux, comme l'apportaient les victimes et l'attestait Silanos lui-même, prouvait que le projet n'était pas mal conçu; néanmoins (fit-il remarquer) Silanos s'était mis à lui tendre des piéges, réalisant par ses propres actes une indication collatérale qu'il avait annoncée être visible dans les victimes. « Si (ajouta Xénophon) vous étiez restés dépourvus de tout et sans provisions, comme vous l'étiez précisément alors, — j'aurais encore considéré comme une ressource la prise de quelque ville qui aurait permis à ceux d'entre vous qui l'auraient voulu de partir aussitôt, tandis que les autres seraient restés pour s'enrichir. Mais maintenant il n'y a plus aucune nécessité, puisque Hèrakleia et Sinôpê envoient des transports, et que Timasiôn vous promet une nouvelle paye pour la nouvelle lune prochaine. Tout est pour le mieux : vous retournerez sains et saufs en Grèce, et vous recevrez une paye pour y aller. Je renonce tout de suite à mon projet, et j'invite tous ceux qui l'approuvaient à y renoncer également. Seulement restons tous ensemble jusqu'à ce que nous soyons en lieu de sûreté, et condamnons comme malfaiteur tout homme qui traînera en arrière ou qui se sauvera (1). »

Xénophon mit immédiatement la question aux voix, et tous levèrent la main en sa faveur. Il n'y eut personne de plus déconcerté par ce vote que le prophète Silanos, qui réclama bruyamment contre l'injustice de ceux qui voulaient retenir quiconque désirait partir. Mais les soldats le réduisirent au silence par leur véhémente désapprobation, le menaçant de le châtier certainement s'ils le surprenaient

(1) Xénoph. Anab. V, 6, 30-33.

essayant de se sauver. Son intrigue contre Xénophon retomba ainsi sur lui-même, pour le moment. Mais peu après, quand l'armée arriva à Hêrakleia, il saisit une occasion favorable pour s'enfuir furtivement, et trouva à retourner en Grèce avec ses 3,000 dariques (1).

Si cette manœuvre réussit peu à Silanos, Timasiôn et ceux de son parti y gagnèrent encore moins. Car dès qu'il fut connu que l'armée avait pris une résolution formelle de retourner en Grèce, et que Xénophon lui-même avait fait la proposition, les habitants de Sinôpê et d'Hêrakleia se sentirent à l'aise. Ils envoyèrent les transports, mais ils retinrent l'argent qu'ils avaient promis à Timasiôn et à Thorax. Par là, ces officiers furent exposés au déshonneur et au péril; car, après s'être positivement engagés à trouver une paye pour l'armée, ils étaient actuellement dans l'impossibilité de tenir leur parole. Leurs appréhensions furent si vives, qu'ils vinrent trouver Xénophon et lui dirent qu'ils avaient changé d'idée, et que maintenant ils croyaient que le meilleur était d'employer les transports nouvellement arrivés à transporter l'armée non pas en Grèce, mais contre la ville et le territoire de Phasis, à l'extrémité orientale du Pont-Euxin (2). Xénophon répondit qu'ils pouvaient réunir les soldats et faire la proposition, s'ils le voulaient, mais qu'il n'aurait rien à dire à ce sujet. Faire eux-mêmes cette même proposition, pour laquelle ils avaient tant invectivé contre Xénophon, était impossible sans quelque préparation; de sorte que chacun d'eux commença individuellement à sonder ses capitaines, et à faire suggérer le plan par eux. Durant cet intervalle, les soldats furent informés de la manœuvre, à leur grand mécontentement et à leur grande indignation; ce dont profita Nêon (lieutenant de Cheirisophos absent) pour jeter tout le blâme sur Xénophon; allé-

---

(1) Xénoph. Anab. V, 6, 34; VI, 4, 13.

(2) Xénoph. Anab. V, 6, 36. Je puis faire remarquer ici que cette Phasis dans l'Euxin veut dire la ville de ce nom, et non pas le fleuve.

guant que c'était lui qui avait converti les autres officiers à son projet primitif, et qu'il avait l'intention, aussitôt que les soldats seraient embarqués, de les transporter frauduleusement à Phasis, et non en Grèce. Il y avait quelque chose de si plausible dans ce mensonge manifeste, qui représentait Xénophon comme l'auteur du projet renouvelé, naguère le sien, — et quelque chose de si improbable dans le fait que les autres officiers eussent spontanément renoncé à leurs opinions bien arrêtées pour adopter les siennes, — que nous ne pouvons guère nous étonner de la facile créance que la calomnie de Neôn trouva dans l'armée. L'exaspération des soldats contre Xénophon devint si intense, qu'ils se réunirent en groupes furieux ; et il y eut même à craindre qu'ils n'éclatassent en violence mutine, comme ils l'avaient fait auparavant contre les magistrats de Kérasonte.

Connaissant bien le danger de ces rassemblements spontanés et irréguliers, et l'importance des formes habituelles de convocation et d'arrangement, pour assurer soit une discussion, soit une défense légitime (1), — Xénophon envoya

(1) Xénoph. Anab. V, 7, 1-3.

Ἐπεὶ δὲ ᾐσθάνετο ὁ Ξενοφῶν, ἔδοξεν αὐτῷ ὡς τάχιστα συναγαγεῖν αὐτῶν ἀγορὰν, καὶ μὴ ἐᾶσαι συλλεγῆναι αὐτομάτους· καὶ ἐκέλευε τὸν κήρυκα συλλέξαι ἀγοράν.

La prudence de Xénophon à convoquer immédiatement l'assemblée est incontestable. Il n'aurait pu autrement empêcher les soldats de se réunir et de s'exciter les uns les autres à agir, sans aucune convocation en forme.

Le lecteur devra comparer cette scène avec celle qui se passa à Athènes (décrite dans Thucydide, II, 22, et dans le tome VIII, ch. 2, de cette Histoire) pendant la première année de la guerre du Péloponèse et la première invasion de l'Attique par les Péloponésiens, quand les envahisseurs étaient à Acharnæ, en vue des murs d'Athènes, portant au sein du pays le fer et la flamme. Malgré l'excitation la plus violente dans le peuple athénien et la plus vive impatience de sortir et de combattre, Periklês refusa constamment de convoquer une assemblée, craignant que le peuple ne prît la résolution de sortir. Et ce qui fut bien plus remarquable, — c'est que le peuple, même dans cet état d'excitation, bien que réuni tout entier dans l'intérieur des murs, ne forma aucune assemblée irrégulière, et n'en vint à aucune résolution ni à aucun acte ; ce que les soldats de Cyrus auraient certainement fait, s'ils s'étaient réunis en assemblée régulière.

Le contraste avec l'armée de Cyrus explique ici l'empire extraordinaire exercé par les formes constitutionnelles sur l'esprit des citoyens athéniens.

immédiatement le héraut convoquer l'armée en agora régulière, avec la méthode et la cérémonie habituelles. On obéit à la convocation avec un empressement inaccoutumé, et Xénophon parla alors aux soldats, — s'abstenant, avec autant de générosité que de prudence, de rien dire au sujet de la dernière proposition que Timasiôn et autres lui avaient faite. S'il l'avait mentionnée, la question serait devenue une question de vie et de mort entre lui et ces autres officiers.

« Soldats (dit-il), je sais qu'il y a ici quelques hommes qui me calomnient, comme si j'avais l'intention de vous tromper et de vous mener à Phasis. Écoutez-moi donc, au nom des dieux. Si l'on démontre que j'ai tort, ne me laissez point sortir d'ici impuni; mais si, au contraire, il est prouvé que les calomniateurs sont de méchantes gens, traitez-les comme ils le méritent. Assurément vous savez bien où le soleil se lève et où il se couche; vous savez que si un homme désire parvenir en Grèce, il doit aller à l'ouest; — s'il veut gagner les territoires barbares, il doit aller à l'est. Quelqu'un peut-il espérer vous tromper sur ce point, et vous persuader que le soleil se lève de *ce côté-ci* et se couche de *ce côté-là?* Quelqu'un peut-il par fraude vous faire embarquer avec un vent qui vous éloignerait de la Grèce? Supposez même que je vous fasse embarquer à un moment où il n'y ait pas de vent du tout. Comment vous forcerai-je à faire voile avec moi contre votre volonté, — moi étant seulement dans un vaisseau, vous dans cent et plus? Imaginez cependant que je puisse même vous tromper et vous conduire à Phasis. En y débarquant, vous saurez aussitôt que vous n'êtes pas en Grèce; et à quel sort puis-je m'attendre alors, — imposteur reconnu au milieu de dix mille hommes ayant des armes dans les mains? Non, — ces contes proviennent d'hommes insensés, qui sont jaloux de mon influence sur vous; jaloux encore sans raison, — car je ne *les* empêche pas de me dépasser dans votre faveur, s'ils pensent vous rendre plus de services, non plus que *vous* de les choisir pour commandants, si vous le jugez bon. En voilà assez maintenant sur ce point : je défie quiconque de s'avancer et de dire comment il est possible soit de trom-

per, soit d'être trompé, de la manière dont on me fait un crime (1). »

Après avoir combattu ainsi directement les calomnies de ses ennemis, et les avoir dissipées de façon à produire sans doute une réaction en sa faveur, Xénophon profita de l'occasion pour dénoncer les désordres croissants de l'armée, qu'il peignit comme tels que, si l'on n'y appliquait pas de correctif, le déshonneur et le mépris devaient retomber sur tous. Comme il s'arrêtait après cette remontrance générale, les soldats lui demandèrent avec des cris d'entrer dans des détails ; alors il se mit à rappeler, avec une simplicité claire et frappante, les outrages qui avaient été commis à Kérasonte et auprès de cette ville, — l'attaque dirigée sans autorisation ni provocation par Kleareto et sa compagnie sur un village voisin qui était en commerce amical avec l'armée ; — le meurtre des trois anciens du village, qui étaient venus comme hérauts se plaindre aux généraux de cette injustice ; — l'agression mutine faite par des soldats en désordre, même contre les magistrats de Kérasonte, et cela au moment où ils faisaient aux généraux des remontrances sur ce qui s'était passé ; agression qui exposait ces magistrats au plus grand péril et couvrait d'ignominie les généraux eux-mêmes (2). « Si telle devait être votre manière d'agir (continua Xénophon), voyez bien à quel état l'armée sera réduite. Vous, le corps collectif (3), vous ne serez plus l'autorité souveraine pour faire la guerre ou la paix avec qui vous voudrez ; chacun individuellement parmi vous conduira

---

(1) Xénoph. Anab. V, 7, 7-11.

(2) Xénoph. Anab. V, 7, 13-26.

(3) Xénoph. Anab. V, 7, 26, 27.

Εἰ οὖν ταῦτα τοιαῦτα ἔσται, θεάσασθε οἵα ἡ κατάστασις ἡμῖν ἔσται τῆς στρατιᾶς. Ὑμεῖς μὲν οἱ πάντες οὐκ ἔσεσθε κύριοι, οὔτ' ἀνελέσθαι πόλεμον ᾧ ἂν βούλησθε, οὔτε καταλῦσαι · ἰδίᾳ δὲ ὁ βουλόμενος ἄξει στράτευμα ἐφ' ὅ, τι ἂν ἐθέλῃ. Κἄν τινες πρὸς ὑμᾶς ἴωσι πρέσβεις, ἢ εἰρήνης δεόμενοι ἢ ἄλλου τινος, κατακαίνοντες τούτους οἱ βουλόμενοι, ποιήσουσιν ὑμᾶς τῶν λόγον μὴ ἀκοῦσαι τῶν πρὸς ὑμᾶς ἰόντων. Ἔπειτα δὲ, οὓς μὲν ἂν ὑμεῖς ἅπαντες ἕλησθε ἄρχοντας, ἐν οὐδεμίᾳ χώρᾳ ἔσονται · ὅστις δ' ἂν ἑαυτὸν ἕληται στρατηγὸν, καὶ ἐθέλῃ λέγειν, Βάλλε, Βάλλε, οὗτος ἔσται ἱκανὸς καὶ ἄρχοντα κατακαίνειν καὶ ἰδιώτην ὃν ἂν ὑμῶν ἐθέλῃ ἄκριτον — ἂν ὦσιν οἱ πεισόμενοι αὐτῷ, ὥσπερ καὶ νῦν ἐγένετο.

l'armée contre qui il lui plaira. Et même s'il vient à vous des hommes comme députés, soit pour la paix, soit pour d'autres desseins, il se peut qu'ils soient tués par un ennemi isolé quelconque ; de sorte que vous serez privés de toutes communications publiques. Ensuite, ceux que votre suffrage universel aura choisis pour commandants n'auront aucune autorité; tandis que tout général élu par lui-même qui veut prononcer le mot : Jette, jette (*i. e.*, des traits ou des pierres) peut mettre à mort sans jugement tel officier ou tel soldat qu'il lui plaira, c'est-à-dire s'il vous trouve prêts à lui obéir, comme cela est arrivé à Kérasonte. Voyez maintenant ce que ces chefs, élus par eux-mêmes, ont fait pour vous. Le magistrat de Kérasonte, s'il était réellement coupable d'injustice envers vous, a pu échapper avec impunité ; s'il était innocent, il a été obligé de se sauver de vous, comme seul moyen d'éviter la mort sans prétexte ni jugement. Ceux qui lapidèrent les hérauts ont amené les choses à cette extrémité que vous seuls, de tous les Grecs, ne pouvez entrer dans la ville de Kérasonte en sûreté, si ce n'est avec des forces supérieures, et que nous ne pouvons pas même y envoyer un héraut pour relever nos morts (Klearetos et ceux qui furent tués dans l'attaque du village kérasontain), afin de leur donner la sépulture, bien que d'abord ceux qui les avaient tués pour leur défense personnelle fussent désireux de nous livrer les corps. En effet, qui voudra s'exposer à aller comme héraut, parmi ceux qui ont donné l'exemple de mettre les hérauts à mort? Nous autres, généraux, nous fûmes obligés de prier les Kérasontains d'ensevelir les corps pour nous (1). »

Continuant cette énergique protestation contre les désordres et les outrages récents, Xénophon finit par réussir à communiquer son sentiment aux soldats, qui l'adoptèrent sincèrement et unanimement. Ils rendirent un vote ordonnant que les meneurs de la mutinerie à Kérasonte seraient punis ; que si quelqu'un se rendait coupable d'outrages semblables

(1) Xénoph. Anab. V, 7, 27-30.

dans l'avenir, il serait cité par les généraux devant les lochagi ou capitaines, comme juges, et, s'il était condamné par eux, mis à mort; et que les mêmes personnes prononceraient encore sur toute autre injustice commise depuis la mort de Cyrus. On ordonna également, à la prière de Xénophon et des prophètes, qu'une cérémonie religieuse appropriée fût célébrée pour purifier l'armée (1).

Ce discours fournit un spécimen intéressant de la moralité politique universelle d'une extrémité à l'autre du monde grec, bien que plus profonde et plus prédominante au sein de ses meilleures sections. Dans l'agrégat mêlé, et la société temporaire, rassemblés à ce moment à Kotyôra, Xénophon insiste sur le suffrage universel de tout le corps, comme étant la légitime autorité souveraine pour la direction de chaque volonté individuelle; sur la décision de la majorité, recueillie équitablement et selon les formes, comme donnant un titre pour triompher de toute minorité dissidente; sur les généraux choisis à la majorité des suffrages, comme étant les seules personnes ayant droit à l'obéissance. C'est le principe cardinal qu'il invoque, comme la base de l'obligation politique dans l'esprit de chaque homme ou de chaque fraction séparément, comme la condition de tout succès, de toute sécurité et de toute action commune; comme la seule condition soit pour punir le mal, soit pour protéger le bien; comme indispensable pour entretenir les sympathies de ses compagnies pour les communautés helléniques, et leur dignité soit comme soldats, soit comme citoyens. Le succès complet de son discours prouve qu'il connaissait le moyen de toucher la corde qu'il fallait pour émouvoir le sentiment grec. Aucun acte sérieux d'insubordination individuelle ne se présente dans la suite, bien que l'armée collectivement faillît dans plus d'une occasion. Et ce qui n'est pas moins important à mentionner, — c'est que l'influence de Xénophon lui-même, après sa remontrance courageuse

(1) Xénoph. Anab. V, 7. 34, 35.

et sans réserve, semble avoir été sensiblement augmentée, — certainement elle ne fut nullement diminuée.

Les circonstances qui suivirent immédiatement étaient, en vérité, bien faites pour l'augmenter. Car il fut résolu, sur la proposition de Xénophon lui-même (1), que les généraux eux-mêmes seraient jugés devant le tribunal nouvellement constitué des lochagi ou capitaines, dans le cas où quelqu'un aurait à former une plainte contre eux pour des faits passés, conformément à l'habitude athénienne de soumettre tout magistrat à un jugement de responsabilité quand il sortait de charge. Dans le cours de cette enquête, Philesios et Xanthiklês furent condamnés à une amende de vingt mines, pour combler un déficit assignable de ce montant dans les cargaisons des navires marchands qui avaient été retenus à Trapézonte pour le transport de l'armée ; Sophænetos, qui avait la surveillance générale de ces marchandises, mais qui s'était acquitté de ce devoir avec négligence, fut condamné à dix mines. Ensuite le nom de Xénophon fut mis sur le tapis, quand plusieurs personnes s'avancèrent pour l'accuser de les avoir battues et maltraitées. En sa qualité de commandant de l'arrière-garde, son devoir était de beaucoup le plus pénible et le plus difficile, surtout pendant le froid intense et la neige épaisse, vu que les malades et les blessés, aussi bien que les traîneurs et les pillards, tombaient tous sous son inspection. Un homme en particulier se plaignit hautement de lui, et Xénophon le questionna sur les détails de son affaire devant l'armée assemblée. Il parut qu'il lui avait donné des coups, parce que cet homme, à qui

(1) Xénoph. Anab. V, 7, 35.

Παραινοῦντος δὲ Ξενοφῶντος, καὶ τῶν μάντεων συμβουλευόντων, ἔδοξε καὶ καθᾶραι τὸ στράτευμα· καὶ ἐγένετο καθαρμός· ἔδοξε δὲ καὶ τοὺς στρατηγοὺς δίκην ὑποσχεῖν τοῦ παρεληλυθότος χρόνου.

Dans la distribution des chapitres telle que la font les éditeurs, on fait commencer le huitième chapitre au second ἔδοξε, ce qui ne me semble pas commode pour comprendre le sens complet. Je crois que le second ἔδοξε, aussi bien que le premier, se rattache aux mots παραινοῦντος Ξενοφῶντος, et doit être compris non-seulement dans le même chapitre qu'eux, mais encore dans la même phrase, sans qu'il en soit séparé par un point.

l'on avait confié la tâche de porter un soldat malade, était sur le point d'esquiver ce devoir en enterrant le moribond vivant encore (1). Cet intéressant débat (raconté tout au long dans l'Anabasis) se termina par une complète approbation donnée par l'armée à la conduite de Xénophon, accompagnée du regret qu'il n'eût pas traité cet homme encore plus sévèrement.

Les assertions de Xénophon lui-même nous donnent une vive idée de la discipline de l'armée, même en tant que dirigée par un officier prudent et d'un bon caractère. « Je reconnais (dit-il aux soldats) avoir frappé bien des gens pour une conduite désordonnée; gens qui se contentaient de devoir leur salut à votre marche régulière et à vos combats constants, tandis qu'eux-mêmes couraient çà et là pour piller et s'enrichir à vos dépens. Si nous avions tous agi comme eux, nous aurions péri jusqu'au dernier. Quelquefois aussi j'ai frappé des hommes qui traînaient derrière à cause du froid et de la fatigue, ou qui fermaient la voie de manière à empêcher les autres d'avancer; je les frappais du poing (2) afin de les sauver de la lance de l'ennemi. Vous-mêmes vous étiez présents, et vous me voyiez : vous aviez des armes entre les mains, et cependant aucun de vous n'est intervenu pour m'empêcher. Je le faisais pour leur bien ainsi que pour le vôtre, et non par quelque disposition insolente; car c'était un temps où nous souffrions tous également de la chaleur, de la faim et de la fatigue; tandis que maintenant je vis relativement bien : je bois plus de vin et passe des jours faciles, — et cependant je ne frappe personne. Vous verrez que les hommes qui faisaient le plus de fautes dans ce temps de misère sont aujourd'hui les plus turbulents et les plus coupables de l'armée. Il y a Boïskos (3), le pugile thessalien

(1) Xénoph. Anab. V, 8, 3-12.

(2) Xénoph. Anab. V, 8, 16. Ἔπαισα πὺξ, ὅπως μὴ λόγχῃ ὑπὸ τῶν πολεμίων παίοιτο.

(3) L'idée que de grands pugiles n'étaient pas de bons soldats dans une bataille est aussi ancienne chez les Grecs que l'Iliade. Le pugile sans rival de l'armée grecque homérique, Epeios,

qui se disait malade pendant la marche, afin d'éviter la fatigue de porter son bouclier, — et maintenant, comme on me l'apprend, il a dépouillé plusieurs citoyens de Kotyôra de leurs vêtements. Si (dit-il en terminant) les coups que j'ai donnés à l'occasion en cas de nécessité sont prouvés en ce moment, — j'en appelle aussi à ceux d'entre vous, auxquels j'ai prêté aide et protection, et les prie de se lever et de témoigner en ma faveur (1). »

Plus d'un individu répondit à cet appel, si bien que Xénophon non-seulement fut acquitté, mais qu'il grandit encore dans l'opinion de l'armée. Sa défense nous apprend que, pour un officier commandant, frapper un soldat du poing, s'il manquait à son devoir, n'était pas regardé comme inconvenant, du moins dans des circonstances telles que celles de la retraite. Mais ce qui mérite plus encore d'être remarqué, c'est l'influence extraordinaire que le talent de la parole que possédait Xénophon lui donna sur l'armée. Il se distinguait des autres généraux lacédæmoniens, arkadiens, achæens, etc., en ce qu'il avait le pouvoir d'agir sur l'esprit des soldats collectivement, et nous voyons qu'il avait le bon sens, aussi bien que le courage, de ne pas hésiter à leur dire des vérités désagréables. Malgré cette franchise, — ou plutôt en partie grâce à cette franchise, son ascendant comme chef non-seulement resta entier, en tant que comparé avec celui des autres, mais il alla en augmentant. En effet, quoi qu'on puisse dire au sujet de la flatterie des orateurs comme moyen d'obtenir de l'influence sur le peuple, — on verra que, bien que plus d'un point particulier puisse être prouvé en ce sens, cependant toutes les fois que l'influence d'un orateur a été constante et prolongée (comme celle de Peri-

---

confesse son infériorité comme soldat (Iliade, XXIII, 667):

Ἄσσον ἴτω, ὅστις δέπας οἴσεται ἀμ- [φικύπελλον·
Ἡμίονον δ' οὔ φημί τιν' ἄξεμεν ἄλλον [Ἀχαιῶν,
Πυγμῇ νικήσαντ'· ἐπεὶ εὔχομαι εἶναι [ἄριστος.
Ἦ οὐκ ἅλις, ὅττι μάχης ἐπι- [δεύομαι; οὐδ' ἄρα πως ἦν
Ἐν πάντεσσ' ἔργοισι δαήμονα φῶτα [γενέσθαι;

(1) Xénoph. Anab. V, 8, 13-25.

klês(1) ou de Démosthène), cela est dû en partie à ce fait qu'il a une opinion à lui, et qu'il n'est pas disposé à se plier constamment aux préjugés de ses auditeurs. Sans l'éloquence de Xénophon, il n'aurait existé aucun instrument pour enflammer ou soutenir le *sensus communis* des dix mille soldats de Cyrus réunis à Kotyôra, ou pour maintenir l'autorité morale de l'agrégat sur les membres et les fractions individuels. Les autres officiers pouvaient sans doute parler assez bien pour adresser aux soldats de brefs encouragements, ou pour leur donner de simples explications. Sans cette faculté, personne n'était propre à exercer un commandement militaire sur des Grecs. Mais l'éloquence de Xénophon était quelque chose d'un ordre plus élevé. Quiconque étudiera le discours qu'il prononça à Kotyôra remarquera une dextérité à manier des masses réunies, — un emploi habile et à propos parfois de l'appel le plus clair et le plus direct; parfois d'une insinuation indirecte ou de transitions détournées pour circonvenir l'esprit des auditeurs, — un empire sur ces convictions politiques fondamentales qui demeuraient profondément dans l'esprit grec, mais qui souvent étaient tellement dominées par les nouveaux mouvements que produisait chaque situation successive, que quelque frottement positif était nécessaire pour les tirer de leur état latent; — enfin une puissance de développement et de répétition variée, — tels qu'un Athénien intelligent les acquérait tant par l'éducation que par la pratique, mais tels qu'on les trouvait rarement dans quelque autre cité grecque. L'énergie et le jugement montrés par Xénophon dans la retraite n'étaient sans doute pas moins essentiels à son influence que son talent de parole; mais en ces points nous pouvons être sûrs que d'autres officiers étaient plutôt ses égaux.

Les actes publics importants, décrits plus haut, non-seulement rétablirent l'influence de Xénophon, mais encore firent disparaître une grande somme de mauvais sentiments, et diminuèrent sensiblement les habitudes mauvaises qui s'étaient

(1) V. les remarques frappantes de Thucydide (II, 65) sur Periklês.

développées dans l'armée. Une scène, qui ne tarda pas à se passer, ne fut pas sans effet pour favoriser les sympathies enjouées et amicales. Le prince paphlagonien Korylas, fatigué de la guerre décousue qui se faisait entre les Grecs et les habitants des frontières, envoya des députés au camp grec avec des présents de chevaux et de belles robes (1), et avec l'expression du désir de conclure la paix. Les généraux grecs acceptèrent les présents, et promirent de soumettre la proposition à l'armée. Mais d'abord ils traitèrent les députés dans un banquet, et ils disposèrent en même temps des jeux et des danses avec d'autres récréations amusantes, non-seulement pour eux, mais encore pour les soldats en général. Les diverses danses, guerrières et pantomimes, des Thraces, des Mysiens, des Ænianes, des Magnêtes, etc., sont décrites par Xénophon d'une manière animée et intéressante. Elles furent suivies le lendemain d'une convention amicale conclue entre l'armée et les Paphlagoniens (2).

Peu après, — un nombre de transports, suffisant pour toute l'armée, ayant été réuni, venant d'Hêrakleia et de Sinôpê, — tous les soldats furent transportés par mer à cette dernière ville, en passant près de l'embouchure des fleuves, le Thermodôn, l'Iris, l'Halys, qu'il leur eût été impossible de franchir dans une marche par terre à travers la Paphlagonia. Après être arrivés à Sinôpê après un jour et une nuit de navigation avec un bon vent, ils furent reçus d'une façon hospitalière, et logés dans le port de mer voisin d'Armênê, où les Sinopiens leur envoyèrent un présent considérable de

(1) Xénoph. Anab. VI, 1, 2. Πέμπει παρὰ τοὺς Ἕλληνας πρέσβεις, ἔχοντας ἵππους καὶ στολὰς καλὰς, etc.

Les chevaux envoyés étaient sans doute nés en Paphlagonia. Les robes étaient probablement le produit des métiers de Sinôpê et de Kotyôra ; précisément comme les princes thraces avaient coutume de recevoir de beaux ouvrages tissés et métalliques d'Abdêra et des autres colonies grecques sur leur côte — ὑφαντὰ καὶ λεῖα, καὶ ἡ ἄλλη κατασκευὴ, etc. (Thucyd. II, 96). C'est probablement de la même industrie que provenaient les magnifiques « regia textilia » et l'abondance de vases d'or et d'argent, pris par le général romain Paulus Emilius, avec Perseus, dernier roi de Macédoine (Tite-Live, XLV, 33-35).

(2) Xénoph. Anab. V, 1, 10-14.

farine d'orge et de vin, et où ils restèrent pendant cinq jours.

Ce fut là qu'ils furent rejoints par Cheirisophos, dont l'absence s'était prolongée d'une manière si inattendue. Mais il ne vint qu'avec une seule trirème, n'apportant rien, si ce n'est un message d'Anaxibios, l'amiral lacédæmonien dans le Bosphore, qui complimentait l'armée et lui promettait qu'elle serait employée avec une solde aussitôt qu'elle serait sortie du Pont-Euxin. Les soldats, cruellement désappointés en le voyant arriver ainsi les mains vides, n'en devinrent que plus fortement enclins à frapper quelque coup pour remplir leurs bourses avant d'arriver en Grèce. Sentant qu'il était nécessaire au succès d'un tel projet qu'il fût préparé non-seulement avec adresse, mais encore en secret, ils résolurent d'élire un seul général au lieu de ce conseil de six (ou peut-être plus) qui étaient encore en fonction. A ce moment l'ascendant de Xénophon était tel, que le sentiment général de l'armée se tourna immédiatement vers lui, et les lochagi ou capitaines, lui communiquant ce qui était à l'état de projet, lui firent comprendre leurs vives espérances qu'il ne repousserait pas l'offre. Tenté par une proposition aussi flatteuse, il hésita d'abord sur la réponse qu'il donnerait. Mais enfin l'incertitude de pouvoir satisfaire les exigences de l'armée, et la crainte de compromettre ainsi la réputation qu'il avait déjà acquise, l'emportèrent sur les motifs opposés. Il fit dans ce cas douteux comme dans d'autres, — il offrit un sacrifice à Zeus Basileus, et la réponse rendue par les victimes fut de nature à le déterminer à refuser. En conséquence, quand l'armée se réunit, décidée d'avance à choisir un seul chef, et se mit en devoir de le nommer, — il refusa avec des termes de respect et de reconnaissance, sur le motif que Cheirisophos était lacédæmonien, et que lui-même ne l'était pas, ajoutant qu'il servirait avec plaisir sous tous chefs que les soldats nommeraient. Cependant son excuse fut repoussée, en particulier par les lochagi. Plusieurs de ces derniers étaient Arkadiens, et l'un d'eux, Agasias, s'écria, trouvant une sympathie complète auprès des soldats, que, si ce principe était admis, lui comme Arkadien devait

résigner son commandement. Comme il vit que sa première raison n'était pas approuvée, Xénophon fit connaître à l'armée qu'il avait fait un sacrifice pour savoir s'il devait accepter le commandement, et que les dieux lui avaient péremptoirement défendu de le faire (1).

Cheirisophos fut alors élu seul commandant, et se chargea de la tâche, disant qu'il aurait volontiers servi sous Xénophon si ce dernier eût accepté la charge; mais que c'était une bonne chose pour Xénophon lui-même de l'avoir déclinée, — puisque Dexippos l'avait déjà noirci dans l'esprit d'Anaxibios, bien que lui (Cheirisophos) eût énergiquement combattu ses calomnies (2).

Le lendemain, l'armée fit voile en avant, sous le commandement de Cheirisophos, vers Hêrakleia; près de cette ville, elle fut traitée d'une manière hospitalière, et gratifiée d'un présent de farine, de vin et de bœufs, même plus grand que celui qu'elle avait reçu à Sinôpê. On reconnut alors que Xénophon avait agi sagement en refusant de commander seul, et aussi que Cheirisophos, bien qu'il fût élu commandant, et qu'il eût cependant été absent très-longtemps, n'avait pas en réalité une importance aussi grande que Xénophon aux yeux des soldats. Dans le camp près d'Hêrakleia, les soldats s'impatientèrent de ce que les généraux (car l'habitude de considérer Xénophon comme l'un d'eux durait encore) ne prenaient pas de mesures pour leur procurer de l'argent. L'Achæen Lykôn proposa d'extorquer une contribution non inférieure à trois mille statères de Kyzikos (environ 60,000 drachmes attiques, ou 10 talents = 57,500 fr.) aux habitants d'Hêrakleia; un autre enchérit immédiatement sur cette proposition, et proposa de demander dix mille statères, — tout un mois de paye pour l'armée. On fit la motion que Cheirisophos et Xénophon allassent vers les habitants d'Hêrakleia comme députés avec cette demande. Mais tous deux refusèrent avec indignation d'être mêlés à une extorsion aussi injuste à l'égard d'une ville grecque qui

(1) Xénoph. Anab. VI, 1, 22-31. (2) Xénoph. Anab. VI, 1, 32.

venait de recevoir l'armée avec bonté et avait envoyé de beaux présents. Conséquemment, Lykôn, avec deux officiers arkadiens, se chargea de la mission, et intima la demande aux habitants d'Hêrakleia non sans menaces en cas de non-acquiescement. Ces derniers répondirent qu'ils la prendraient en considération. Mais ils n'attendaient que le départ des députés, et alors ils fermèrent immédiatement leurs portes, garnirent d'hommes leurs murailles, et firent rentrer dans la ville les biens qu'ils avaient en dehors.

Le projet étant ainsi déjoué, Lykôn et les autres tournèrent leur mécontentement sur Cheirisophos et sur Xénophon qu'ils accusaient d'en avoir causé l'insuccès. Et ils se mirent alors à crier qu'il était honteux pour les Arkadiens et les Achæens, qui formaient plus d'une moitié numérique de l'armée, et enduraient toute la fatigue, d'obéir à des généraux d'autres cités helléniques aussi bien que de les enrichir, surtout à un Athénien seul qui ne fournissait pas de contingent à l'armée. Ici encore il est à remarquer que l'importance personnelle de Xénophon le faisait regarder toujours comme général, bien que Cheirisophos eût été revêtu du commandement par un vote en forme. Le mécontentement fut si vif, que tous les soldats arkadiens et achæens de l'armée, au nombre de plus de quatre mille cinq cents hoplites, renoncèrent à l'autorité de Cheirisophos, se formèrent en une division distincte, et choisirent dix chefs dans leur propre sein. Toute l'armée se trouva ainsi divisée en trois portions, — d'abord les Arkadiens et les Achæens; en second lieu, mille quatre cents hoplites et sept cents peltastes thraces, qui restèrent avec Cheirisophos; enfin, mille sept cents hoplites, trois cents peltastes et quarante cavaliers (tous les cavaliers de l'armée) s'attachant à Xénophon, qui cependant prenait des mesures pour quitter individuellement Hêrakleia et abandonner l'armée complétement, ce qu'il aurait fait s'il n'eût été arrêté par des sacrifices défavorables (1).

(1) Xénoph. Anab. VI, 2, 11-16.

La division arkadienne, partant la première dans des navires d'Hêrakleia, aborda au port de Kalpê, promontoire inhabité de la Thrace bithynienne ou asiatique, à mi-chemin entre Hêrakleia et Byzantion. De là ces soldats s'avancèrent immédiatement dans l'intérieur de la Bithynia, en vue de surprendre les villages et de faire du butin. Mais par suite de leur témérité et d'une mauvaise direction, ils subirent d'abord plusieurs pertes partielles, et finalement furent entourés sur une éminence par une multitude considérable des Bithyniens indigènes de tout le territoire environnant. Ils ne furent sauvés de leur perte que par l'apparition inattendue de Xénophon avec sa division, qui avait quitté Hêrakleia un peu plus tard, mais avait appris par hasard, en route, le danger de ses camarades. Toute l'armée se trouva ainsi de nouveau réunie à Kalpê, où les Arkadiens et les Achæens, dégoûtés du mauvais succès de leur expédition séparée, rétablirent l'ancienne union et les anciens généraux. Ils choisirent Neôn à la place de Cheirisophos qui, — affligé de l'humiliation qu'il avait subie, en ayant été d'abord nommé seul commandant, puis déposé dans l'espace d'une semaine, — était tombé malade d'une fièvre et était mort. Les plus anciens capitaines arkadiens firent en outre la motion que, si dorénavant quelqu'un proposait de partager l'armée en fractions, il fût mis à mort (1).

La localité de Kalpê était bien appropriée pour la fondation d'une colonie; que Xénophon évidemment aurait été content d'effectuer, bien qu'il ne prît pas de mesures directes tendant à ce but; tandis que les soldats étaient si impatients de retourner en Grèce, et craignaient tant que Xénophon ne les surprît pour les faire rester, qu'ils évitaient presque de camper. Il se trouva qu'ils furent retenus là pendant quelques jours sans pouvoir avancer même à la recherche de provisions, parce que les sacrifices n'étaient pas favorables. Xénophon refusa de les mener dehors contre l'avis des sacrifices, — bien que l'armée le soupçonnât d'une

(1) Xénoph. Anab. VI, 3, 10-25; VI, 4, 11.

manœuvre calculée en vue de la retenir. Cependant Neôn, moins scrupuleux, conduisit au dehors un corps de deux mille hommes qui voulurent le suivre, dans une cruelle détresse faute de provisions. Mais surpris par les Bithyniens indigènes, avec l'aide de quelques troupes du satrape persan Pharnabazos, il fut défait, et ne perdit pas moins de cinq cents hommes, malheur que Xénophon regarde comme le châtiment naturel du mépris montré pour l'avertissement du sacrifice. On apprit bientôt au camp la position dangereuse de Neôn et du reste du détachement; alors Xénophon, déharnachant un bœuf d'un fourgon comme le seul animal qu'il eût sous la main, offrit immédiatement un sacrifice. En cette occasion, la victime fut aussitôt favorable; de sorte qu'il fit sortir sans délai la plus grande partie de l'armée pour sauver le détachement exposé, qui fut ramené sain et sauf dans le camp. L'ennemi était devenu si hardi que le camp fut attaqué pendant la nuit. Les Grecs furent obligés le lendemain de se retirer sur un terrain offrant plus de sûreté, et de s'entourer d'un fossé et d'une palissade. Par bonheur il arriva un navire d'Hêrakleia, apportant au camp, à Kalpê, un secours de farine d'orge, de bétail et de vin, ce qui rendit à l'armée son courage, et la mit en état de sortir le lendemain matin et de prendre l'offensive contre les Bithyniens et les troupes de Pharnabazos. Ces troupes furent complétement défaites et dispersées; de sorte que les Grecs regagnèrent leur camp à Kalpê, le soir, à la fois en sûreté et maîtres du pays (1).

A Kalpê, ils restèrent quelque temps, attendant que Kleandros arrivât de Byzantion; car il était, disait-on, sur le point d'amener des vaisseaux pour les transporter. Ils étaient alors abondamment pourvus de provisions, non-seulement par suite du pillage qu'ils effectuaient sans être dérangés dans les villages voisins, mais encore des visites de marchands qui venaient avec des cargaisons. En effet l'impression, — qu'ils se préparaient, sur les instances de Xéno-

(1) Xénoph. Anab. VI, 5.

phon, à fonder une nouvelle ville Kalpê, — devint si forte, que plusieurs des villages indigènes voisins envoyèrent des députés demander à quelles conditions une alliance leur serait accordée. Enfin Kleandros arriva, mais avec deux trirèmes seulement (1).

Kleandros était l'harmoste, ou gouverneur lacédæmonien de Byzantion. Son apparition nous ouvre une nouvelle phase dans l'histoire si remplie d'événements de cette vaillante armée; en même temps elle nous fait connaître l'état du monde grec sous l'empire lacédæmonien. Il vint accompagné du Lacédæmonien Dexippos, qui avait servi dans l'armée de Cyrus jusqu'à son arrivée à Trapézonte ; là on lui avait confié un vaisseau armé pour qu'il arrêtât des transports qui ramèneraient les troupes dans leurs foyers; mais il avait abusé de la confiance qu'on avait eue en lui, et s'était sauvé avec le vaisseau à Byzantion.

Il se trouva qu'au moment où arriva Kleandros, toute l'armée était sortie pour une excursion de maraude. L'ordre avait déjà été promulgué que tout ce qui était pris, par n'importe qui, quand toute l'armée était dehors, serait amené dans le camp et considéré comme propriété publique ; bien que les jours où l'armée était collectivement en repos, tout soldat pût sortir individuellement et garder pour lui tout ce qu'il pouvait prendre. Le jour où Kleandros arriva, et trouva toute l'armée sortie, quelques soldats rentraient justement avec un lot de moutons dont ils s'étaient emparés. De droit, les moutons auraient dû être remis pour être compris dans les provisions publiques. Mais ces soldats, désireux de se les approprier injustement, s'adressèrent à Dexippos, et lui en promirent une partie s'il voulait les mettre à même de garder le reste. En conséquence ce dernier intervint, chassa ceux qui réclamaient les moutons comme propriété publique, et les dénonça comme voleurs à Kleandros, qui le pria de les amener en sa présence. Dexippos arrêta l'un d'eux, soldat appartenant

(1) Xénoph. Anab. VI, 6, 1-5.

au lochos ou compagnie de l'un des meilleurs amis de Xénophon, — l'Arkadien Agasias. Celui-ci prit cet homme sous sa protection; tandis que les soldats à l'entour, irrités non moins de la conduite passée que de la conduite présente de Dexippos, éclatèrent en manifestations violentes, l'appelèrent traître et l'accablèrent de pierres. Leur colère fut telle que ce ne fut pas Dexippos seul, mais l'équipage des trirèmes également, mais même Kleandros qui s'enfuirent, pleins d'alarme, malgré l'intervention de Xénophon et des autres généraux qui, d'un côté, expliquèrent à Kleandros que c'était un ordre établi pour l'armée que ces soldats cherchaient à faire respecter, — et, de l'autre, contrôlaient les mutins. Mais l'harmoste lacédæmonien fut tellement irrité, aussi bien à cause de sa propre frayeur que par les calomnies de Dexippos, qu'il menaça de partir immédiatement, et de déclarer les soldats de Cyrus ennemis de Sparte, de sorte qu'il serait interdit à toute cité hellénique de les recevoir (1). Ce fut en vain que les généraux, connaissant bien les formidables conséquences d'une telle interdiction, le supplièrent de s'apaiser. Il ne voulut y consentir qu'à la condition que le soldat qui avait commencé à lancer des pierres et Agasias, l'officier qui était intervenu, lui seraient livrés. C'est sur cette dernière demande qu'insista surtout Dexippos qui, haïssant Xénophon, avait déjà essayé de prévenir Anaxibios contre lui, et croyait qu'Agasias avait agi par son ordre (2).

La situation devint alors extrêmement critique, vu qu'il n'était pas facile de livrer à la vengeance d'un traître comme Dexippos leurs camarades, dont la cause était parfaitement juste, bien qu'ils l'eussent soutenue par une violence illégale. Quand l'armée fut réunie en assemblée, plusieurs des soldats allèrent jusqu'à traiter la menace de Kleandros avec mépris. Mais Xénophon s'appliqua à les redresser sur ce point. « Soldats (dit-il), ce ne sera pas un léger malheur si

(1) Xénoph. Anab. VI, 6, 5-9.

(2) Xénoph. Anab. VI, 1, 32; VI, 4, 11-15.

Kleandros part, comme il menace de le faire, dans ses dispositions actuelles à notre égard. Nous sommes ici tout près des villes grecques ; or les Lacédæmoniens sont la puissance souveraine en Grèce, et non-seulement leurs officiers autorisés peuvent faire ce qu'il leur plaît dans les diverses cités, mais cela est encore permis à chacun de leurs citoyens individuellement. Si donc Kleandros commence par nous interdire l'entrée de Byzantion, et ordonne ensuite aux harmostes lacédæmoniens de faire de même, nous déclarant hors la loi et désobéissants à Sparte ; — si, en outre, on en dit autant sur notre compte à Anaxibios, l'amiral lacédæmonien de la flotte, — nous serons dans un cruel embarras soit pour rester, soit pour partir ; car les Lacédæmoniens sont à présent maîtres et sur terre et sur mer (1). Nous ne devons pas, à cause d'un ou de deux hommes, souffrir que toute l'armée soit exclue de la Grèce. Nous devons obéir à tout ce que les Lacédæmoniens nous ordonnent, d'autant plus que les cités, auxquelles nous appartenons respectivement, leur obéissent aujourd'hui. Quant à ce qui me regarde, je sais que Dexippos a dit à Kleandros qu'Agasias n'aurait jamais fait une pareille démarche si ce n'est par mon ordre. Or, si Agasias lui-même le déclare, je suis prêt à vous décharger, lui et vous tous, et à me livrer pour recevoir le dernier châtiment. Je soutiens aussi que tout autre homme accusé par Kleandros doit également se livrer pour être jugé, afin que vous soyez déchargés collectivement de l'imputation. Il serait pénible, en effet, au moment où nous touchons à la Grèce, non-seulement d'être privés des éloges et de l'honneur que nous espérions, mais encore d'être dé-

---

(1) Xénoph. Anab. VI, 6. 12.
Εἰσὶ μὲν γὰρ ἤδη ἐγγὺς αἱ Ἑλληνίδες πόλεις · τῆς δ' Ἑλλάδος Λακεδαιμόνιοι προεστήκασιν · ἱκανοὶ δέ εἰσι καὶ εἷς ἕκαστος Λακεδαιμονίων ἐν ταῖς πόλεσιν ὅ, τι βούλονται διαπράττεσθαι. Εἰ οὖν οὗτος πρῶτος μὲν ἡμᾶς Βυζαντίου ἀποκλείσει, ἔπειτα δὲ τοῖς ἄλλοις ἁρμοσταῖς παραγγελεῖ εἰς τὰς πόλεις μὴ δέχεσθαι, ὡς ἀπιστοῦντας Λακεδαιμονίοις καὶ ἀνόμους ὄντας — ἔτι δὲ πρὸς Ἀναξίβιον τὸν ναύαρχον οὗτος ὁ λόγος περὶ ἡμῶν ἥξει — χαλεπὸν ἔσται καὶ μένειν καὶ ἀποπλεῖν · καὶ γὰρ ἐν τῇ γῇ ἄρχουσι Λακεδαιμόνιοι καὶ ἐν τῇ θαλάττῃ τὸν νῦν χρόνον.

gradés au-dessous du niveau des autres et de nous voir fermer les cités grecques (1). »

Après ce discours de Xénophon, l'ami de Lacédæmone, — témoignagne significatif de l'ascendant et de l'intervention illimités des Lacédæmoniens dans toute la Grèce, — Agasias se leva et déclara qu'il n'avait agi ni par les ordres, ni au su de Xénophon; qu'il l'avait fait dans un mouvement personnel de colère, en voyant son soldat honnête et innocent entraîné par le traître Dexippos; mais qu'actuellement il consentait à se livrer comme victime, afin de détourner de l'armée le mécontentement des Lacédæmoniens. Ce sacrifice volontaire et généreux qui, au moment, ne promettait rien qu'un résultat fatal pour Agasias, fut accepté par l'armée; et les généraux le conduisirent à Kleandros, lui et le soldat qu'il avait délivrés, comme prisonniers. Se présentant comme la personne responsable, Agasias expliqua en même temps à Kleandros l'infâme conduite de Dexippos à l'égard de l'armée, et lui dit qu'il n'aurait agi envers personne autre de la même manière; tandis que le soldat qu'il avait sauvé, et qui était livré avec lui, affirmait aussi n'être intervenu que pour empêcher Dexippos et quelques autres de violer, pour leur avantage individuel, un ordre proclamé par l'armée entière. Kleandros, après avoir fait observer que, si Dexippos avait fait ce qu'on lui affirmait, il serait le dernier à le défendre, mais que personne n'aurait dû être assailli de pierres sans jugement, — demanda que les personnes livrées fussent laissées à sa merci, et en même temps il rétracta ses expressions de mécontentement en ce qui concernait tous les autres (1).

Les généraux se retirèrent alors, laissant Kleandros en possession des prisonniers et sur le point de prendre son dîner. Mais ils se retiraient avec des sentiments de tristesse, et Xénophon convoqua bientôt tous les soldats pour proposer qu'on envoyât à Kleandros une députation générale chargée d'implorer sa clémence à l'égard de leurs deux

---

(1) Xénoph. Anab. VI, 6, 12-16. (2) Xénoph. Anab. VI, 6, 22-28

camarades. Cette proposition étant acceptée cordialement, Xénophon, à la tête d'une députation comprenant Drakontios le Spartiate, aussi bien que les principaux officiers, fit à Kleandros un appel sérieux, lui représentant que son honneur avait été satisfait par la reddition sans condition des deux personnes demandées ; que l'armée, s'intéressant vivement à deux camarades méritants, le priait actuellement de montrer de la clémence et d'épargner leurs vies ; qu'elle lui promettait en retour l'obéissance la plus complète, et le suppliait de prendre le commandement, afin qu'il pût avoir une connaissance personnelle de leur exacte discipline, et comparer son mérite avec celui de Dexippos. Kleandros fut non-seulement apaisé, mais complétement gagné par ce discours ; et il dit en réponse que la conduite des généraux démentait complétement ce qu'on lui avait dit (sans doute Dexippos), qu'ils cherchaient à éloigner l'armée des Lacédæmoniens. Non-seulement il rendit les deux hommes qu'il avait entre les mains, mais encore il accepta le commandement de l'armée, et promit de la ramener en Grèce (1).

Les espérances de l'armée parurent alors grandement améliorées ; d'autant plus que Kleandros, en entrant dans ses nouvelles fonctions en qualité de commandant, trouva les soldats si allègres et si dociles, qu'il fut extrêmement satisfait, et qu'il échangea avec Xénophon des marques personnelles d'amitié et d'hospitalité. Mais quand on en vint à offrir les sacrifices pour commencer la marche vers la patrie, les signes furent si défavorables, pendant trois jours successifs, que Kleandros ne put se décider à braver de tels augures au début de sa carrière. En conséquence, il dit aux généraux que les dieux lui défendaient évidemment, et se réservaient à eux-mêmes, de conduire l'armée en Grèce ; qu'en conséquence il retournerait à Byzantion, et recevrait l'armée de son mieux quand elle arriverait au Bosphore.

(1) Xénoph. Anab. VI, 6, 31-36.

Après un échange de présents avec les soldats, il partit ensuite avec ses deux trirèmes (1).

On verra que les sentiments favorables établis actuellement dans le cœur de Kleandros furent bientôt très-utiles aux soldats de Cyrus à Byzantion; mais ils avaient raison de regretter profondément les sacrifices défavorables qui l'avaient détourné de prendre le commandement effectif à Kalpê. Dans la demande qu'ils lui firent de vouloir se rendre au Bosphore comme leur commandant, nous pouvons reconnaître un plan et un plan très-bien combiné de Xénophon, qui avait auparavant désiré quitter l'armée à Hêrakleia, et qui voyait clairement que les difficultés augmenteraient pour un commandant, à moins qu'il ne fût un Lacédæmonien d'un rang élevé et d'une grande influence, à chaque pas qui les rapprocherait de la Grèce. Si Kleandros eût accepté le commandement, les soldats auraient été mieux traités, tandis que Xénophon lui-même aurait pu ou bien rester auprès de lui comme conseiller ou retourner dans son pays. Il aurait choisi probablement le dernier parti.

Sous le commandement de leurs propres officiers, les soldats de Cyrus se rendirent alors, à travers la Bithynia, de Kalpê à Chrysopolis (2) (dans le territoire de Chalkêdon, sur le côté asiatique du Bosphore, immédiatement en face de Byzantion, comme Scutari l'est aujourd'hui de Constantinople), où ils restèrent sept jours, échangeant contre de l'argent les esclaves et le butin qu'ils avaient recueillis. Malheureusement pour eux, l'amiral lacédæmonien Anaxibios était à ce moment à Byzantion, de sorte que leur ami Kleandros était sous son commandement supérieur. Et Pharnabazos, le satrape persan des régions nord-ouest de l'Asie Mineure, redoutant beaucoup qu'ils n'envahissent sa satrapie, envoya un message secret à Anaxibios, qu'il décida,

(1) Xénoph. Anab. VI, 6, 36, 37.

(2) A peu près la même marche transversale fut faite par le général athénien Lamachos, la huitième année de la guerre du Péloponèse, après qu'il eut perdu ses trirèmes par une crue soudaine des eaux à l'embouchure du fleuve Kalex, dans le territoire d'Hêrakleia (Thucyd. IV, 75).

par la promesse de présents considérables, à transporter l'armée immédiatement sur le côté européen du Bosphore (1). En conséquence, Anaxibios, faisant venir les généraux et les lochagi à Byzantion, engagea l'armée à passer le détroit, et assura que, dès que les soldats seraient en Europe, il leur fournirait une paye. Les autres officiers lui dirent qu'ils retourneraient avec ce message et consulteraient le sentiment de l'armée; mais Xénophon, pour son propre compte, dit qu'il ne retournerait pas, mais qu'il quitterait alors l'armée et partirait de Byzantion. Ce ne fut que sur les instantes prières d'Anaxibios qu'il se décida à aller à Chrysopolis et à conduire l'armée à travers le détroit; il était entendu qu'il s'en irait immédiatement après.

Là, à Byzantion, il reçut une première communication du prince thrace Seuthês, qui envoya Mendosadês pour lui offrir une récompense s'il voulait faire passer le détroit à l'armée. Xénophon répondit que l'armée le traverserait; qu'aucune récompense donnée par Seuthês n'était nécessaire pour que ce mouvement s'effectuât; mais que lui-même était sur le point de partir, laissant le commandement en d'autres mains. En effet, toute l'armée passa le détroit sans tarder beaucoup, débarqua en Europe et se trouva dans les murs de Byzantion (2). Xénophon, qui l'avait accompagnée, rendit peu après visite à son ami l'harmoste Kleandros, et prit congé de lui comme étant sur le point de partir immédiatement. Mais Kleandros lui dit qu'il ne devait pas songer à se retirer avant que l'armée fût hors de la ville, et qu'il serait responsable si elle s'arrêtait. Au fond, Kleandros était fort inquiet tant que les soldats étaient dans l'intérieur des murs, et il savait bien que ce ne serait pas chose facile que de les engager à en sortir. Car Anaxibios avait commis une fraude grossière en leur promettant une paye, qu'il

(1) Xénoph. Anab. VII, 1, 2. Πέμψας πρὸς Ἀναξίβιον τὸν ναύαρχον, ἐδεῖτο διαβιβάσαι τὸ στράτευμα ἐκ τῆς Ἀσίας, καὶ ὑπισχνεῖτο πάντα ποιήσειν αὐτῷ ὅσα δέοι. Cf. VII, 2, 7, quand Anaxibios réclama en vain l'accomplissement de cette promesse.

(2) Xénoph. Anab. VII, 1, 5-7.

n'avait ni la faculté ni le goût de leur fournir. Sans leur donner une paye ni même les moyens d'acheter des provisions, il leur ordonna de s'avancer avec armes et bagages, et de se ranger hors des portes afin d'y être comptés pour une marche immédiate, ajoutant que quiconque demeurerait en arrière serait considéré comme punissable. Cette proclamation était à la fois inattendue et blessante pour les soldats, qui sentaient qu'ils avaient été joués, et obéissaient avec beaucoup de répugnance. Aussi Kleandros, tout en pressant Xénophon de différer son départ jusqu'à ce qu'il eût conduit l'armée en dehors des murs, ajouta-t-il : « — Va comme si tu étais prêt à accompagner les soldats ; une fois dehors, tu pourras partir dès qu'il te plaira (1). » Xénophon répondit que cette affaire devait être arrangée avec Anaxibios ; en conséquence, ils allèrent ensemble trouver ce dernier, qui leur répéta les mêmes ordres, d'une manière plus péremptoire encore. Bien qu'il fût évident pour Xénophon qu'il se faisait en quelque sorte l'instrument de la fraude qu'Anaxibios avait commise à l'égard de l'armée, cependant il n'eut pas d'autre alternative que d'obéir. En conséquence, lui, aussi bien que les autres généraux, se mit à la tête des troupes qui les suivirent, bien qu'à contre-cœur, et arrivèrent pour la plupart en dehors des portes. Eteonikos (officier lacédæmonien de considération, mentionné plus d'une fois dans le chapitre quatrième du onzième volume de cette Histoire), qui commandait à la porte, s'y tint tout près en personne, afin que, quand tous les soldats de Cyrus seraient sortis, il pût immédiatement la fermer et l'assurer au moyen de la barre (2).

Anaxibios savait bien ce qu'il faisait. Il s'attendait bien que la communication des derniers ordres occasionnerait une explosion parmi les soldats de Cyrus, et il désirait la différer jusqu'à ce qu'ils fussent dehors. Mais quand il ne

---

(1) Xénoph. Anab. VII, 1, 7-10. Ἀλλ' ὁμῶς (ἔφη), ἐγώ σοι συμβουλεύω ἐξελθεῖν ὡς πορευσόμενον· ἐπειδὰν δ' ἔξω γένηται τὸ στράτευμα, τότε ἀπαλλάττεσθαι.

(2) Xénoph. Anab. VII, 1, 12.

resta plus que les compagnies d'arrière-garde encore à l'intérieur et en marche, tout le reste étant sorti, — il crut le danger passé, et convoqua les généraux et les capitaines, qui tous probablement étaient près des portes à surveiller la marche. Il paraît que Xénophon, qui avait fait connaître son intention de partir, ne répondit pas à cet appel, comme l'un des généraux, mais resta en dehors avec les soldats. « Prenez (dit Anaxibios) les provisions dont vous avez besoin dans les villages thraces voisins, qui sont bien fournis de blé, d'orge et d'autres nécessités. Une fois approvisionnés, poussez jusqu'à la Chersonèse, et là Kyniskos vous donnera une paye (1). »

Ce fut pour la première fois qu'Anaxibios donna à entendre qu'il n'avait pas l'intention d'accomplir sa promesse de trouver une paye pour les soldats. Qui était Kyniskos, c'est ce que nous ne savons pas, et qu'ignoraient probablement les soldats de Cyrus; mais la marche qu'Anaxibios ordonnait était au moins de 150 milles anglais (= 241 kilomètres) et pouvait être beaucoup plus longue. La route n'était pas indiquée, et les généraux eurent à demander à Anaxibios s'ils devaient aller par ce qu'on appelait la Montagne Sainte (c'est-à-dire par la ligne plus courte, sur les bords de la côte septentrionale de la Propontis), ou par une route plus à l'intérieur et plus ruineuse à travers la Thrace, — et s'ils devaient regarder le prince thrace Seuthês, comme un ami ou comme un ennemi (2).

Au lieu de la paye qui leur avait été formellement promise par Anaxibios s'ils voulaient passer d'Asie à Byzantion, les soldats de Cyrus se voyaient renvoyés les mains vides pour une longue marche, — à travers une autre contrée barbare, sans autres provisions que celles que leur fournirait le hasard et dont leurs efforts seuls les rendraient maîtres, — et avec un sort inconnu et incertain à la fin de cette marche; tandis que, s'ils étaient restés en Asie, ils auraient eu en tout cas la riche satrapie de Pharnabazos à

(1) Xénoph. Anab. VII, 1, 13.

(2) Xénoph. Anab. VII, 1, 14.

leur portée. A un procédé si perfide s'ajoutait actuellement une brutale expulsion de Byzantion, sans même les manifestations les plus ordinaires d'hospitalité; faisant un contraste signalé avec le traitement que l'armée avait récemment éprouvé à Trapézonte, à Sinôpê et à Hêrakleia, où elle avait été bien accueillie non-seulement avec des compliments sur ses exploits passés, mais encore avec un ample présent de farine, de viande et de vin. Une telle conduite ne pouvait manquer de provoquer l'indignation la plus violente dans le cœur des soldats; aussi Anaxibios avait-il différé de donner l'ordre jusqu'à ce que les derniers d'entre eux fussent en marche pour sortir, pensant que l'armée n'en entendrait rien dire jusqu'à ce que les généraux allassent hors des portes l'en informer; de sorte que les portes seraient fermées, et les murs garnis d'hommes pour résister à toute attaque du dehors. Mais ses calculs ne se réalisèrent pas. Ou bien un des soldats qui passait par là l'entendit donner l'ordre, ou l'un des capitaines qui composaient son auditoire s'en retira à la dérobée, et alla en toute hâte instruire ses camarades en dehors de la ville. Le gros de l'armée, déjà irrité par la manière inhospitalière avec laquelle on l'avait expulsé, n'avait pas besoin d'autre chose pour être poussé à une mutinerie et à une attaque spontanées. Pendant que les généraux à l'intérieur (qui ou bien prirent la communication plus patiemment, ou du moins, voyant un peu plus loin, comprirent que toute tentative pour venger ou repousser les mauvais traitements de l'amiral spartiate ne ferait qu'aggraver leur position), pendant que les généraux, dis-je, discutaient avec Anaxibios les détails de la marche qu'il venait de leur ordonner, — les soldats du dehors, éclatant en un mouvement spontané, par une impulsion simultanée et fougueuse, se précipitèrent en arrière pour prendre possession de la porte. Mais Eteonikos, qui vit leur mouvement, la ferma sans un moment de retard, et mit la barre. Les soldats, arrivant à la porte et la trouvant barrée, demandèrent à grands cris qu'on la leur ouvrît, menacèrent de la briser, et même se mirent à la frapper avec violence. Quelques-uns coururent jusqu'au rivage de la mer, et pénétrèrent dans la

ville en tournant la ligne de pierres à la base de la muraille qui protégeait Byzantion contre les flots ; tandis que les soldats de l'arrière-garde, qui n'étaient pas encore sortis, voyant ce qui se passait, et craignant d'être coupés de leurs camarades, attaquèrent la porte de l'intérieur, séparèrent les fermetures avec des haches et l'ouvrirent toute grande à l'armée (1). Tous les soldats se précipitèrent alors, et se trouvèrent de nouveau dans Byzantion.

Rien ne put dépasser la terreur des Lacédæmoniens aussi bien que des Byzantins indigènes, quand ils virent les soldats furieux de nouveau dans l'intérieur des murs. La ville semblait déjà prise et sur le point d'être pillée. Ni Anaxibios, ni Eteonikos ne prirent la plus petite précaution pour résister ; ils ne restèrent même pas pour braver l'approche des soldats, dont ils avaient bien conscience d'avoir mérité la colère. Tous deux se réfugièrent dans la citadelle, — le premier courant d'abord jusqu'au rivage, et se jetant dans un bateau pêcheur pour s'y rendre par mer. Il pensa même que la citadelle n'était pas tenable avec sa garnison actuelle, et il envoya chercher un renfort à Chalkêdon. Les citoyens de la ville furent encore plus terrifiés. Tous ceux qui se trouvaient dans la place du marché s'enfuirent à l'instant ; quelques-uns vers leurs maisons, d'autres vers les bâtiments marchands qui étaient dans le port, d'autres vers les trirèmes ou vaisseaux de guerre, qu'ils traînèrent jusqu'à l'eau, et mirent ainsi à la mer (2).

A la perfidie et à la dureté de l'amiral spartiate s'ajoutait ainsi, dans la manière d'exécuter le projet, un manque de précaution qui menaçait de causer la ruine totale de Byzantion. Car il n'était que trop probable que les soldats de Cyrus, poussés par le vif ressentiment de la récente injure, rassasieraient leur vengeance, et se dédommageraient du défaut d'hospitalité à leur égard, sans distinguer la garnison lacédæmonienne des citoyens byzantins, et cela encore par leur

(1) Xénoph. Anab. VII, 1, 15-17.

(2) Xénoph. Anab. VII, 1, 18, 19.

seule impulsion, et non-seulement sans l'ordre, mais malgré la défense de leurs généraux. Telle était la perspective que présentait le cas, quand ils se trouvèrent réunis de nouveau en masse en dedans des portes, et telle aurait été probablement la réalité, si Xénophon avait exécuté son projet de se retirer plus tôt, de manière à laisser les autres généraux agir sans lui. Étant en dehors avec les soldats, Xénophon comprit immédiatement, dès qu'il vit les portes forcées et l'armée de nouveau dans la ville, la terrible éventualité qui menaçait; d'abord le sac de Byzantion, — ensuite l'horreur et l'antipathie dans toute la Grèce à l'égard des officiers et des soldats de l'armée de Cyrus indistinctement, — enfin, un châtiment infligé à tous par la puissance impitoyable de Sparte. Accablé par ces inquiétudes, il s'élança dans la ville avec la multitude, faisant tous ses efforts pour calmer ses soldats et rétablir l'ordre parmi eux. Ceux-ci, de leur côté, charmés de le voir avec eux, et ayant conscience de leur force, cherchaient à le porter au même point d'exaltation qu'eux-mêmes, et à le décider à seconder et à régler leur triomphe présent. « Le moment est venu pour toi, Xénophon (s'écriaient-ils) de te montrer homme. Tu as ici une ville, — tu as des trirèmes, — tu as de l'argent, — tu as une quantité de soldats. Maintenant donc, si tu le veux, tu peux nous enrichir, et nous en retour nous pouvons te rendre puissant. » — « Vous parlez bien (répondit-il), je ferai ce que vous me proposez; mais si vous désirez faire quelque chose, vous devez sur-le-champ vous mettre en rangs. » Il savait que c'était la seule condition de revenir à un état qui ressemblât à la tranquillité, et par un très-heureux hasard, l'espace appelé le Thrakion, touchant immédiatement à la porte à l'intérieur, était uni, spacieux et libre de maisons; il présentait une excellente place d'armes ou lieu pour une revue. Toute l'armée, — en partie par suite de sa longue pratique militaire, en partie dans la pensée que Xénophon était réellement sur le point de seconder ses désirs et de diriger quelque opération agressive, — se plaça presque spontanément en ordre régulier sur le Thrakion, les hoplites au nombre de huit en profondeur, les peltastes sur

chaque flanc. Ils étaient dans cette position quand Xénophon leur adressa les paroles suivantes :

« Soldats, je ne suis pas surpris que vous soyez irrités, et que vous vous regardiez comme scandaleusement trompés et maltraités. Mais si nous donnons cours à notre colère, — si nous punissons de leur perfidie ces Lacédæmoniens qui sont maintenant devant vous, et si nous pillons cette ville innocente, — songez quelle sera la conséquence. Nous serons déclarés sur-le-champ ennemis des Lacédæmoniens et de leurs alliés, et quelle sorte de guerre il s'ensuivra, c'est ce que peuvent aisément s'imaginer ceux qui ont vu et se rappellent encore les faits récents de l'histoire. Nous autres, Athéniens, avons commencé la guerre contre Sparte avec une armée et une flotte puissantes, un revenu abondant, et de nombreuses cités tributaires en Asie aussi bien qu'en Europe, — entre autres était cette même ville de Byzantion dans laquelle nous sommes actuellement. Nous avons été vaincus de la manière que vous savez tous. Et quelle sera alors le sort de nous autres soldats, quand nous aurons pour ennemis réunis Sparte avec tous ses anciens alliés et Athènes en outre, — Tissaphernês et les forces barbares sur la côte, — et surtout le Grand Roi que nous étions allés pour détrôner et pour tuer si nous le pouvions? Est-il quelqu'un assez fou pour croire que nous ayons chance de tenir tête à tant d'ennemis combinés? Ne nous plongeons pas follement dans le déshonneur et la ruine, et n'encourons pas l'inimitié de nos pères et de nos amis : ils sont dans les villes qui prendront les armes contre nous, — et elles les prendront justement si nous, qui nous sommes abstenus de nous emparer d'aucune cité barbare, même quand nous étions en force suffisante, nous allons néanmoins piller actuellement la première ville grecque dans laquelle nous avons été admis. Pour ce qui me regarde, puissé-je être enterré à dix mille pieds sous terre plutôt que de vous voir faire de telle choses! et je *vous* exhorte aussi, comme Grecs, à obéir aux chefs de la Grèce. Tâchez, en vous montrant obéissants ainsi, d'obtenir ce qui est votre juste droit; mais si vous échouez dans cette tentative, soumettez-vous à l'injustice plutôt que de vous fermer

le monde grec. Envoyez informer Anaxibios que vous êtes entrés dans la ville, non en vue de commettre quelque violence, mais dans l'espérance, s'il est possible, d'obtenir de lui les avantages qu'il vous a promis. Si nous ne réussissons pas, nous lui prouverons du moins que nous quittons la ville, non par suite de ses manœuvres frauduleuses, mais par le sentiment que nous avons nous-mêmes du devoir de l'obéissance (1). »

Ce discours arrêta entièrement le mouvement impétueux de l'armée, l'amena à un sentiment vrai de sa situation, et l'engagea à adopter la proposition de Xénophon. Elle resta sans bouger dans sa position sur le Thrakion, tandis que trois des capitaines furent envoyés pour se mettre en communication avec Anaxibios. Pendant qu'ils attendaient ainsi, un Thêbain, nommé Kœratadas, approcha; il avait déjà commandé dans Byzantion, sous les Lacédæmoniens, dans la guerre antérieure. Il était devenu depuis une sorte de condottiere ou général de profession, cherchant une armée à commander partout où il en pouvait trouver une, et proposant ses services à toute ville qui voulait l'engager. Il parla aux soldats de Cyrus réunis, et leur offrit, s'ils voulaient l'accepter comme général, de les conduire contre le Delta de Thrace (l'espace compris entre l'extrémité nord-ouest de la Propontis et l'extrémité sud-ouest de l'Euxin), qu'il assurait être un riche territoire présentant de grandes facilités pour le pillage; il s'engagea en outre à leur fournir une abondante subsistance pendant la marche. Bientôt revinrent les députés, apportant la réponse d'Anaxibios : l'amiral reçut favorablement le message; il promit que non-seulement l'armée n'aurait pas lieu de regretter son obéissance, mais qu'il adresserait un rapport sur sa bonne conduite aux autorités de Sparte, et qu'en même temps il ferait tout son possible pour contribuer à son bien-être (2). Il ne parla pas de les prendre à sa solde, cette fraude ayant actuellement rempli son but. Les soldats, en entendant la communication,

(1) Xénoph. Anab. VII, 1, 30, 31. (2) Xénoph. Anab. VII, 1, 32-35.

adoptèrent la résolution d'accepter Kœratadas comme leur futur commandant, et ils sortirent ensuite de la ville. Aussitôt qu'ils furent dehors, Anaxibios, non content de fermer les portes sur eux, fit une proclamation publique dans laquelle il annonçait que si l'on trouvait l'un d'eux dans la ville, il serait immédiatement vendu comme esclave.

Il y a peu de cas d'un bout à l'autre de l'histoire grecque où un discours habile ait servi à détourner autant de malheurs qu'il en fut détourné par ce discours de Xénophon à l'armée dans Byzantion. Et jamais non plus, dans toute la période de son commandement, il ne lui rendit un service plus signalé. Xénophon expose plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité les tristes conséquences qui auraient suivi si l'armée eût persisté dans son mouvement agressif, — d'abord pour les citoyens de la ville, finalement pour eux-mêmes; tandis qu'Anaxibios, la seule personne coupable, avait le moyen de s'échapper par mer, même dans les circonstances les plus fâcheuses. En même temps, jamais un orateur ne se chargea d'une affaire plus difficile, ni ne remporta un triomphe plus complet dans des conditions aussi ingrates. Si nous considérons les sentiments et la position de l'armée à l'instant où elle pénétra de force dans la ville, nous serons étonnés qu'un commandant quelconque ait pu arrêter ses mouvements. Bien que la gloire de sa retraite fût toute fraîche, elle avait d'abord été attirée perfidement d'Asie, puis durement expulsée par Anaxibios, et bien qu'on puisse dire avec vérité que les citoyens de Byzantion n'avaient part ni à l'un ni à l'autre de ces deux actes, cependant on prend peu de soin, dans les opérations militaires, d'établir une distinction entre une garnison et des citoyens dans une ville attaquée. Ayant des armes dans les mains, avec la conscience d'une force créée par leurs exploits en Asie, les soldats de Cyrus étaient en même temps enflammés par l'occasion qui se présentait tant de venger une injure grossière et récente que de s'enrichir en exécutant cette vengeance; à cela nous pouvons ajouter l'excitation produite par cet élan impétueux qui leur avait procuré leur rentrée, et cet autre fait qu'en dehors des portes ils n'avaient rien à attendre, si

ce n'est un service en Thrace, pauvre, pénible et peu séduisant. Avec des soldats déjà sous l'empire d'une impulsion dominante de cette nature, quelle chance y avait-il qu'un général qui se retirait, près de quitter l'armée, pût agir sur leurs esprits au point de les amener à renoncer à la proie qu'ils avaient sous les yeux? Xénophon n'avait rien à invoquer que des considérations, en partie de réputation hellénique, surtout de prudence, considérations, il est vrai, d'une réalité incontestable et d'une prodigieuse grandeur, appartenant toutefois toutes à un avenir lointain, et n'ayant par conséquent que peu de force relativement, si ce n'est quand l'orateur les présentait sous des traits amplifiés. Quiconque étudiera son discours reconnaîtra avec quelle puissance il agit sur les esprits de ses auditeurs, de manière à dégager ces dangers éloignés du nuage du sentiment présent qui les cachait, — avec quelle habileté il employa comme moyen d'explication l'exemple de sa ville natale. Jamais ses mérites athéniens, — son talent pour exprimer d'importantes pensées, — sa promptitude à saisir une situation présente et à diriger les sentiments d'une multitude impétueuse, — ne parurent sous un plus beau jour que quand il fut soudainement appelé ainsi à affronter une éventualité terrible. Sa réputation préétablie et l'habitude d'obéir à ses ordres furent sans doute des conditions essentielles de succès. Mais aucun des commandants ses collègues n'aurait été capable d'opérer un changement aussi mémorable dans les esprits des soldats, ou d'obtenir obéissance par une simple défense reposant sur l'autorité; bien plus, il est probable que, si Xénophon n'eût pas été là, les autres généraux auraient suivi le mouvement passionné, même l'eussent-ils fait avec répugnance, — par simple impuissance de le réprimer (1). De plus, quels qu'aient pu être les mé-

(1) C'est également ce que dit Tacite au sujet du général romain Spurinna (gouverneur de Placentia pour Othon contre Vitellius), et de son armée soulevée qui sortit pour combattre les généraux Vitelliens malgré ses énergiques remontrances : « Fit *temeritatis alienæ comes* Spurinna, primo coactus, mox *velle simulans*, quo plus auctoritatis inesset consiliis, si seditio mitesceret » (Tacite, Hist. II, 18).

rites de Xénophon, il est certain que même *lui* n'aurait pu agir sur les esprits de ces soldats soulevés, s'ils n'eussent été Grecs et citoyens aussi bien que soldats, nourris dans des sympathies helléniques et accoutumés à un ordre hellénique, avec une autorité agissant par la voix et la persuasion, et non par le fouet et les instruments de torture usités chez les Perses. Le discours mémorable prononcé sur le Thrakion à Byzantion explique l'action de cette influence persuasive qui formait une des forces permanentes et l'un des charmes remarquables de l'Hellénisme. Il nous apprend que si l'orateur pouvait parfois accuser des personnes innocentes et pervertir des assemblées bien disposées, — partie du cas que les historiens de la Grèce présentent souvent comme le tout, — il pouvait aussi, et cela dans les circonstances les plus critiques, combattre la force la plus grande d'une passion actuelle, et faire ressortir d'une manière vive les traits à demi obscurcis du devoir et de la raison prévoyante.

Après avoir conduit l'armée hors de la ville, Xénophon envoya, par l'entremise de Kleandros, un message à Anaxibios, demandant qu'il lui fût permis de rentrer seul dans Byzantion, afin de partir par mer. On accéda à sa requête, non sans beaucoup de difficulté; alors il prit congé de l'armée et reçut d'elle les expressions les plus fortes d'affection et de gratitude (1), et il entra dans la ville avec Kleandros; tandis que le lendemain Kœratadas vint prendre le commandement suivant la convention, et amena avec lui un prophète et des animaux qui devaient être sacrifiés. Il y avait dans sa suite vingt hommes qui portaient des sacs de farine d'orge, vingt autres chargés de jarres de vin, trois chargés d'olives, et un seul homme avec des bottes d'ail et d'oignons. Une fois ces provisions déposées, Kœratadas se mit en devoir d'offrir un sacrifice, comme préliminaire de la distribution à faire entre les soldats. Le premier jour, les sacrifices étant défavorables, il n'y eut pas de distribution; le second jour,

(1) Xénoph. Anab. VII, 6, 33.

Kœratadas était debout devant l'autel avec la couronne sur la tête, et les victimes à côté de lui, prêt à renouveler son sacrifice, quand Timasiôn et les autres officiers intervinrent, le prièrent d'y renoncer et lui retirèrent le commandement. Il se peut que les premiers sacrifices défavorables les aient en partie poussés à agir ainsi. Mais la raison principale était la chétive quantité de provisions, au-dessous même des besoins de l'armée pendant un jour, qu'avait apportée Kœratadas, — et l'insuffisance évidente de ses moyens (1).

Lors du départ de Kœratadas, l'armée se mit en marche pour prendre ses quartiers dans quelques villages thraces peu éloignés de Byzantion, sous ses anciens officiers, qui toutefois ne purent s'accorder quant à leur ordre futur de marche. Kleanor et Phryniskos, qui avaient reçu des présents de Seuthês, faisaient valoir l'avantage qu'il y aurait à accepter les services de ce prince thrace; Neôn conseillait d'aller à la Chersonèse pour être sous les officiers lacédæmoniens de cette péninsule (comme Anaxibios l'avait projeté), dans l'idée que lui, comme Lacédæmonien, y obtiendrait le commandement de toute l'armée; tandis que Timasiôn, en vue de rentrer dans sa ville natale de Dardanos, proposait de retourner sur le côté asiatique du détroit.

Bien que ce dernier plan rencontrât une faveur décidée auprès de l'armée, il ne pouvait être exécuté sans vaisseaux. Timasiôn n'avait que peu ou pas de moyens de s'en procurer; de sorte qu'il se passa un délai considérable pendant lequel les soldats, ne recevant pas de paye, tombèrent dans une grande détresse. Beaucoup d'entre eux furent même obligés de vendre leurs armes afin de se nourrir; tandis que d'autres obtinrent la permission de s'établir dans quelques-unes des villes voisines, à condition d'être désarmés. Toute l'armée se fondait ainsi insensiblement, à la grande satisfaction d'Anaxibios, qui désirait voir s'accomplir les desseins de Pharnabazos. Il est probable que par degrés elle se serait dissoute complétement si un changement d'intérêt de la

(1) Xénoph. Anab. VII, 1, 34-40.

part d'Anaxibios ne l'avait engagé à favoriser sa réorganisation. Il se rendit de Byzantion à la côte asiatique pour informer Pharnabazos que les soldats de Cyrus ne pouvaient plus causer d'inquiétude, et pour réclamer la récompense qui lui avait été promise. En outre, il paraît que Xénophon lui-même partit de Byzantion par la même occasion. Quand ils parvinrent à Kyzikos, ils rencontrèrent le Lacédæmonien Aristarchos, qui venait en qualité d'harmoste de Byzantion nouvellement nommé pour remplacer Kleandros, et qui apprit à Anaxibios que Polos était sur le point d'arriver pour le remplacer comme amiral. Désireux de voir Pharnabazos et de s'assurer son présent, Anaxibios recommanda à Aristarchos, comme ordre d'adieu, de vendre comme esclaves tous les soldats de Cyrus qu'il pourrait trouver à Byzantion à son arrivée, et ensuite il continua son voyage le long de la côte méridionale de la Propontis jusqu'à Parion. Mais Pharnabazos, qui avait déjà reçu avis du changement d'amiraux, savait que l'amitié d'Anaxibios n'avait plus aucune valeur, et il ne s'occupa plus de lui; tandis qu'en même temps il envoya à Byzantion faire le même arrangement avec Aristarchos contre l'armée de Cyrus (1).

Anaxibios fut piqué au vif de cette combinaison de désappointement et d'insulte de la part du satrape. Pour s'en venger, il résolut d'employer ces mêmes soldats qu'il avait d'abord amenés en Europe par fraude et en se laissant gagner, qu'il avait ensuite jetés hors de Byzantion, et enfin qui, d'après son ordre, devaient être vendus comme esclaves, s'il s'en trouvait encore dans cette ville. Il résolut alors de les ramener en Asie dans le dessein d'agir contre Byzantion. En conséquence, il s'adressa à Xénophon et lui ordonna de rejoindre l'armée sans un moment de retard, afin de la tenir réunie, de rappeler les soldats qui étaient partis, et de trans-

(1) Xénoph. Anab. VII, 2, 7. Φαρνάβαζος δὲ, ἐπεὶ ᾔσθετο Ἀρίσταρχόν τε ἥκοντα εἰς Βυζάντιον ἁρμοστὴν καὶ Ἀναξίβιον οὐκετι ναυαρχοῦντα, Ἀναξίβιου μὲν ἠμέλησε, πρὸς Ἀρίσταρχον δὲ διεπράττετο τὰ αὐτὰ περὶ τοῦ Κυρείου στρατεύματος ἅπερ καὶ πρὸς Ἀναξίβιον.

porter tout le corps en Asie. Il lui fournit un vaisseau armé à trente rames pour passer de Parion à Perinthos, et il envoya aux Périnthiens un ordre péremptoire de lui donner des chevaux afin qu'il pût arriver à l'armée le plus rapidement possible (1). Peut-être n'eût-il pas été sans danger de désobéir à cet ordre en toute circonstance. Mais l'idée d'agir avec l'armée en Asie contre Pharnabazos, sous la sanction lacédæmonienne, lui était probablement très-agréable. Il se hâta de se rendre à l'armée, qui accueillit son retour avec joie, et embrassa avec satisfaction la proposition de passer en Asie, ce qui était une grande amélioration dans son état d'abandon et de dénûment. En conséquence, il la conduisit à Perinthos, et il campa sous les murs de la ville, refusant, quand il passa par Selymbria, une seconde proposition que lui fit Seuthês de prendre les soldats à son service.

Tandis que Xénophon à Perinthos s'évertuait à se procurer des transports pour le passage de l'armée, Aristarchos, le nouvel harmoste, y arriva de Byzantion avec deux trirèmes. Il paraît que non-seulement la ville de Byzantion, mais encore celles de Perinthos et de Selymbria étaient comprises dans son gouvernement comme harmoste. Dès son arrivée à Byzantion pour remplacer Kleandros, il ne trouva pas moins de quatre cents soldats de Cyrus, surtout des malades et des blessés; Kleandros, en dépit du mauvais vouloir d'Anaxibios, avait non-seulement refusé de les vendre comme esclaves, mais il les avait logés chez les citoyens et soignés avec sollicitude, tant ses bons sentiments à l'égard de Xénophon et de l'armée se donnaient carrière alors. Nous lisons

(1) Xénoph. Anab. VII, 2, 8-25.
Ἐκ τούτου δὴ Ἀναξίβιος, καλέσας Ξενοφῶντα, κελεύει πάσῃ τέχνῃ καὶ μηχανῇ πλεῦσαι ἐπὶ τὸ στράτευμα ὡς τάχιστα, καὶ συνέχειν τε τὸ στράτευμα καὶ συναθροίζειν τῶν διεσπαρμένων ὡς ἂν πλείστους δύνηται, καὶ παραγαγόντα εἰς Πέρινθον διαβιβάζειν εἰς τὴν Ἀσίαν ὅτι τάχιστα· καὶ δίδωσιν αὐτῷ τριακόντορον, καὶ ἐπιστολὴν καὶ ἄνδρα συνπέμπει κελεύσοντα τοὺς Περινθίους ὡς τάχιστα Ξενοφῶντα προπέμψαι τοῖς ἵπποις ἐπὶ τὸ στράτευμα.

Le vif intérêt qu'Anaxibios prenait à ce nouveau projet est marqué par la force du langage de Xénophon : une extrême célérité est recommandée à trois reprises différentes.

avec indignation qu'Aristarchos, dès qu'il arriva à Byzantion pour le remplacer, ne se contenta pas même d'envoyer ces quatre cents hommes hors de la ville, mais qu'il les saisit, — bien qu'ils fussent des Grecs, des citoyens et des soldats, — et qu'il les fit vendre comme esclaves (1). Instruit des mouvements de Xénophon et de l'armée, il vint alors à Perinthos pour s'opposer à son passage en Asie; il mit l'embargo sur les transports dans le port, et se présenta en personne devant l'armée assemblée pour interdire aux soldats de traverser le détroit. Quand Xénophon lui apprit que c'était Anaxibios qui avait donné l'ordre de passer, et l'avait envoyé exprès pour les conduire, — Aristarchos répliqua : — « Anaxibios n'est plus en fonctions comme amiral, et je suis harmoste de cette ville. Si je surprends l'un de vous en mer, je le coulerai à fond. » Le lendemain, il envoya inviter les généraux et les capitaines (lochagi) à une conférence dans l'intérieur des murs. Ils étaient sur le point de passer les portes, quand Xénophon, qui était du nombre, reçut un avertissement secret que, s'il entrait dans la ville, Aristarchos se saisirait de lui et le mettrait à mort, ou bien l'enverrait prisonnier à Pharnabazos. En conséquence, Xénophon envoya les autres en avant, et il resta lui-même avec l'armée, alléguant l'obligation de faire un sacrifice. La conduite d'Aristarchos qui, en voyant arriver les autres sans Xénophon, les renvoya et les pria de revenir tous dans l'après-midi, — confirma la justesse de ses soupçons quant au danger imminent dont il avait été préservé par cet avertissement accidentel (2). Il n'est guère besoin d'ajouter que Xénophon

(1) Xénoph. Anab. VII, 2, 5. Καὶ ὁ Ἀναξίβιος τῷ μὲν Ἀριστάρχῳ ἐπιστέλλει ὁπόσους ἄν εὕροι ἐν Βυζαντίῳ τῶν Κύρου στρατιωτῶν ὑπολελειμμένους ἀποδόσθαι. Ὁ δὲ Κλέανδρος οὐδένα ἐπεπράκει, ἀλλὰ καὶ τοὺς κάμνοντας ἐθεράπευεν οἰκτείρων καὶ ἀναγκάζων οἰκίᾳ δέχεσθαι. Ἀρίσταρχος δ'ἐπεὶ ἦλθε τάχιστα, οὐκ ἐλάττους τετρακοσίων ἀπέδοτο.

(2) Xénoph. Anab. VII, 2, 14-16.
Ἤδη δὲ ὄντων προς τῷ τείχει, ἐξαγγέλλει τις τῷ Ξενοφῶντι ὅτι, εἰ εἴσεισι συλληφθήσεται· καὶ ἢ αὐτοῦ τι πείσεται, ἢ Φαρναβάζῳ παραδοθήσεται. Ὁ δὲ, ἀκούσας ταῦτα, τοὺς μὲν προπέμπεται, αὐτὸς δ'εἶπεν, ὅτι θῦσαι τι βούλοιτο... Οἱ δὲ στρατηγοὶ καὶ οἱ λοχαγοὶ ἥκοντες παρὰ τοῦ Ἀριστάρχου, ἀπήγγελλον ὅτι νῦν μὲν ἀπιέναι σφὰς κελέυει, τῆς δείλης δὲ ἥκειν· ἔνθα καὶ δήλη μᾶλλον ἐδόκει εἶναι ἡ ἐπιβουλή. Cf. VII, 3, 2.

dédaigna la seconde invitation non moins que la première; de plus une troisième invitation, qu'Aristarchos envoya plus tard, fut méprisée par tous.

Nous avons ici un harmoste lacédæmonien qui ne se fait pas scrupule de tendre un piége de perfidie aussi flagrant que celui qu'avait employé Tissaphernês sur les bords du Zab pour surprendre Klearchos et ses collègues, — et cela encore contre un Grec, et un officier du rang et du mérite le plus élevés, qui venait de préserver Byzantion du pillage, et était alors réellement occupé à exécuter les ordres donnés par l'amiral lacédæmonien Anaxibios. Assurément, si l'avertissement accidentel eût été retenu, Xénophon n'aurait pas manqué de tomber dans un piége, et nous n'aurions pu avec raison l'accuser d'imprudence, — tant il avait droit de compter sur une conduite loyale dans les circonstances. Mais on ne peut en dire autant de Klearchos, qui montra une crédulité déplorable, tout aussi funeste que la fraude dont il devint la victime.

A la seconde entrevue avec les autres officiers, Aristarchos, tout en défendant à l'armée de traverser le détroit, lui ordonna de se frayer de force un chemin par terre à travers les Thraces qui occupaient la Montagne Sainte, et de parvenir ainsi à la Chersonèse, où (disait il) elle recevrait une paye. Neôn le Lacédæmonien, avec environ 800 hoplites attachés à son commandement séparé, recommanda ce plan comme le meilleur. Toutefois, il y avait à lui opposer la proposition faite par Seuthês de prendre l'armée à sa solde; ce que Xénophon était disposé à préférer, inquiet à la pensée d'être enfermé dans l'étroite péninsule de la Chersonèse, sous le commandement absolu de l'harmoste lacédæmonien, avec une grande incertitude d'avoir et une paye et des provisions (1). De plus, c'était une nécessité impérieuse pour ces troupes désappointées de faire quelque mouvement immédiat; car elles avaient été amenées aux portes de Perinthos dans l'espérance de s'embarquer immé-

(1) Xénoph. Anab. VII, 2, 15; VII, 3, 3; VII, 6, 13.

diatement : on était au milieu de l'hiver, — elles étaient campées dans les champs, exposées au froid rigoureux de la Thrace; elles n'avaient ni provisions assurées, ni même d'argent pour en acheter, si un marché avait été à proximité (1). Xénophon, qui les avait amenées dans le voisinage de Perinthos, était alors de nouveau chargé de la responsabilité de les tirer de cette situation non tenable; et il commença par offrir des sacrifices, suivant son habitude, pour s'assurer si les dieux l'encourageaient à recommander un pacte avec Seuthês. Les sacrifices furent si favorables que lui-même en personne, avec un officier de confiance de chacun des généraux, alla de nuit rendre visite à Seuthês, afin de connaître distinctement ses offres et ses desseins.

Mœsadês, père de Seuthês, avait été apparemment un prince dépendant de la grande monarchie des Thraces Odrysiens, si formidable dans les premières années de la guerre du Péloponèse. Mais des secousses intestines lui avaient enlevé sa principauté sur trois tribus thraces : l'ambition de Seuthês était actuellement de les recouvrer, avec l'aide de l'armée de Cyrus. Il offrit à chaque soldat un statère de Kyzikos (environ 20 drachmes attiques ou presque la même somme que celle qu'ils avaient reçue primitivement de Cyrus), comme paye par mois; deux fois autant à chaque lochagos ou capitaine, — quatre fois autant à chacun des généraux. Dans le cas où ils encourraient l'inimitié des Lacédæmoniens en se joignant à lui, il leur garantissait tous les droits à un établissement et à une protection fraternelle dans son territoire. A chacun des généraux, outre la paye, il s'engagea à assigner un fort sur la côte de la mer, avec un lot de terre alentour, et des bœufs pour le cultiver. Et à Xénophon en particulier il offrit la possession de Bisanthê, son meilleur point sur la côte. « Je veux aussi (ajouta-t-il en s'adressant à Xénophon) te donner ma fille en mariage; et si tu as une fille, je te l'achèterai

(1) Xénoph. Anab. VII, 6, 24. Μέσος δὲ χείμων ἦν, etc. Probablement le mois de décembre.

comme femme, suivant la coutume de la Thrace (1). » Seuthês s'engagea de plus à ne les conduire jamais en aucune occasion à plus de sept journées de marche de la mer, au plus loin.

Les offres étaient aussi libérales que l'armée pouvait les espérer; et Xénophon lui-même, se méfiant des Lacédæmoniens aussi bien qu'ils se méfiaient de lui, semble avoir considéré pour l'avenir l'acquisition d'une forteresse sur la côte et d'un territoire en Thrace (tels qu'en avaient obtenu avant lui Miltiadês, Alkibiadês et d'autres chefs athéniens), comme un précieux refuge en cas de besoin (2). Mais même la promesse eût-elle été moins favorable, les soldats de Cyrus n'avaient pas d'autre alternative, car ils n'avaient pas même de provisions actuelles, encore moins de moyens de subsistance pour tout l'hiver; tandis qu'un départ par mer était rendu impossible par les Lacédæmoniens. Le lendemain, Xénophon et les autres généraux présentèrent Seuthês à l'armée, qui accepta ses offres et conclut le marché.

Les soldats restèrent deux mois à son service, engagés dans une guerre contre diverses tribus thraces, qu'il put, grâce à leur concours, vaincre et dépouiller; de sorte qu'à la fin de cette période, il fut en possession d'une domination étendue, d'une force armée indigène nombreuse, et d'un tribut considérable. Bien que la souffrance causée par le froid fût extrême, pendant ces deux mois d'un hiver rigoureux et au milieu des montagnes neigeuses de la Thrace, l'armée néanmoins put, au moyen de ses expéditions avec Seuthês, se procurer une subsistance abondante, ce qu'elle n'aurait pu guère faire d'une autre manière. Mais la paye qu'il avait offerte ne fut jamais liquidée; du moins, en récompense de ses deux mois de service, elle ne reçut de paye que pour vingt jours et un peu plus. Et Xénophon lui-même, loin d'obtenir l'accomplissement de ces magnifiques promesses que Seuthês lui avait faites personnellement, semble

---

(1) Xénoph. Anab. VII, 2, 17-38. (2) Xénoph. Anab. VII, 6, 34.

n'avoir pas même reçu sa solde comme l'un des généraux. Pour lui, le résultat fut singulièrement malheureux, puisqu'il perdit le bon vouloir de Seuthês par des demandes et des plaintes importunes en vue d'obtenir la paye due aux soldats; tandis que ceux-ci, de leur côté, imputant à sa connivence le non-accomplissement de la promesse, finirent partiellement par se détacher de lui. Une grande partie de ce tort résulta des intrigues et des calomnies perfides d'un Grec corrompu de Maroneia, nommé Hèrakleidês, qui agissait comme ministre et trésorier de Seuthês.

Le manque d'espace me force à omettre le récit donné par Xénophon, tant des relations de l'armée avec Seuthês que de la guerre faite contre les tribus thraces hostiles, — quelque intéressant que le rende la juxtaposition des coutumes grecques et thraces. Il paraît avoir été composé par Xénophon dans des sentiments d'amer désappointement personnel, et probablement en réfutation de calomnies dirigées contre lui-même comme s'il avait fait du tort à l'armée. Aussi pouvons-nous y reconnaître un ton de plainte exagérée au sujet de l'ingratitude des soldats à son égard. Il est vrai qu'une partie de l'armée, dans la croyance qu'il avait été richement récompensé par Seuthês, tandis qu'elle n'avait pas reçu sa solde stipulée, exprima des sentiments et des mensonges violents contre lui (1). Jusqu'à ce que ces soupçons fussent réfutés, il n'est pas étonnant que l'armée s'éloignât de lui; mais elle était parfaitement disposée à entendre les deux côtés, et Xénophon prouva d'une manière triomphante la fausseté de l'accusation. Qu'à la fin ses sentiments à son égard fussent ceux de la faveur et de l'estime, c'est ce qu'attestent ses propres paroles (2), qui prouvent que l'ingratitude dont il se plaint était le fait de quelques-uns, à la vérité, mais non de tous.

Toutefois il est difficile de dire quel eût été le sort de cette vaillante armée, quand Seuthês, après avoir obtenu de

(1) Xénoph. Anab. VII, 6, 9, 10.

(2) Xénoph. Anab. VII, 7, 55-57.

ses armes en deux mois tout ce qu'il désirait, avait fini par ne plus désirer qu'une chose, c'était de la renvoyer sans solde, si elle n'avait été tirée d'embarras par un changement d'intérêt et de politique de la part de la toute-puissante Sparte. Les Lacédæmoniens venaient de déclarer la guerre à Tissaphernês et à Pharnabazos ; ils envoyaient Thimbrôn en Asie pour commencer les opérations militaires. Ils finirent alors par désirer extrêmement transporter les soldats de Cyrus en Asie, ce que leur harmoste Aristarchos avait interdit jusqu'alors, — et les prendre à leur solde d'une manière permanente; dans ce but, deux Lacédæmoniens, Charminos et Polynikos, furent chargés par Thymbrôn d'offrir à l'armée la même solde que celle qui avait été promise, mais non payée, par Seuthês, et que celle qui avait été payée primitivement par Cyrus. Seuthês et Hêrakleidês, impatients de hâter le départ des soldats, s'efforcèrent de se faire honneur auprès des Lacédæmoniens en aidant leurs vues (1). L'armée accepta cette offre avec joie, bien qu'elle se plaignît hautement de la fraude commise à son égard par Seuthês, fraude que Charminos, à la prière de Xénophon, pressa vainement le prince thrace de réparer (2). Il envoya même Xénophon demander l'arriéré de la paye au nom des Lacédæmoniens, ce qui fournit à l'Athénien une occasion d'administrer à Seuthês une sévère leçon (3). Mais ce dernier ne se trouva pas aussi accessible à l'action de l'éloquence que les soldats réunis de Cyrus. Et Xénophon n'obtint rien de plus qu'un misérable dividende sur la somme due, — avec des expressions civiles pour lui-même personnellement, — une invitation de rester à son service avec mille hoplites au lieu d'aller en Asie avec l'armée, — et de nouvelles promesses, qui n'étaient pas de nature actuellement à inspirer une grande confiance, d'un fort et d'un présent de terres.

(1) Xénoph. Anab. VII, 6, 1-7.
(2) Xénoph. Anab. VII, 7, 15.
(3) Xénoph. Anab. VII, 7, 21-47. La leçon est d'une prolixité inconvenante, quand nous considérons la personne à qui, et les circonstances dans lesquelles elle prétend avoir été donnée.

Quand l'armée, réduite maintenant par des pertes et des dispersions à 6,000 hommes (1), fut prête à passer en Asie, Xénophon désira retourner à Athènes, mais il fut persuadé de rester avec elle jusqu'à sa jonction avec Thimbrôn. Il était à ce moment si pauvre, ayant à peine de quoi payer son voyage pour aller dans ses foyers, qu'il fut obligé de vendre son cheval à Lampsakos, la ville asiatique où l'armée débarqua. Là il trouva Eukleidês, prophète phliasien, avec lequel il était accoutumé d'avoir des relations et d'offrir des sacrifices à Athènes. Cet homme, ayant demandé à Xénophon combien il avait acquis pendant l'expédition, ne put le croire quand il affirma sa pauvreté. Mais quand ils se mirent ensemble à offrir un sacrifice de quelques animaux envoyés par les habitants de Lampsakos en présent à Xénophon, Eukleidês n'eut pas plus tôt examiné les entrailles des victimes, qu'il dit à Xénophon qu'il croyait pleinement son assertion. « Je vois (dit-il) que même si jamais l'argent vient à toi, tu lui seras toi-même un obstacle, même s'il n'y en a pas d'autre (ici Xénophon acquiesça); Zeus Meilichios (le Gracieux) (2) est l'empêchement réel. Lui as-tu jamais offert en sacrifice des offrandes entières destinées au feu, comme nous avions coutume de le faire ensemble à Athènes? — Jamais (répondit Xénophon), pendant toute la marche. — Fais-le donc maintenant (dit Eukleidês), et cela tournera à ton avantage. » Le lendemain, en arrivant à Ophrynion, Xénophon obéit à l'injonction; il sacrifia à Zeus

(1) Xénoph. Anab. VII, 7, 23.

(2) Il paraît que l'épithète *Meilichios* le Gracieux) est appliquée ici à Zeus dans le même sens d'euphémisme que la dénomination de *Eumenides* aux déesses vengeresses. Zeus est conçu comme ayant réellement infligé un malheur, ou étant en disposition de le faire : le sacrifice qu'on lui offre sous ce nom représente un sentiment de crainte et un sacrifice de réparation, d'expiation ou de purification, destiné à détourner son mécontentement; mais le surnom lui-même doit être interprété comme *proleptique*, pour employer le terme des critiques — il désigne non la disposition actuelle de Zeus (ou d'autres dieux), mais cette disposition que le sacrifice est destiné à créer en lui.

V Pausan. I, 37, 3; II, 20, 3, K. F. Hermann, Gottendienst. Alterthümer der Griechen, s. 58; Van Stegeren, De Græcorum Diebus Festis, p. 5 (Utrecht, 1849).

Meilichios des petits cochons entiers, comme c'était l'usage à Athènes pendant la fête publique appelée Diasia. Et précisément le même jour il éprouva les effets salutaires de cette manière d'agir, car Bitôn et un autre député vinrent de Lacédæmone avec une avance de paye pour l'armée, et avec des dispositions si favorables pour lui-même qu'ils lui rachetèrent son cheval, qu'il venait de vendre à Lampsakos pour cinquante dariques. Cela équivalait à lui donner plus d'une année de paye (celle qu'il aurait reçue comme général étant de quatre dariques par mois, ou quatre fois celle du soldat), à un moment où l'on savait qu'il était sur le point de partir, et que, par conséquent, il ne resterait pas pour la gagner. Les lésineries de Seuthês furent alors compensées avec un intérêt immense, de sorte que Xénophon finit par être plus à son aise qu'aucun homme de l'armée, bien que lui-même glisse sur la grandeur du cadeau, en le représentant comme un compliment délicat fait pour lui rendre un cheval favori.

C'est de cette manière reconnaissante et instantanée que Zeus le Gracieux répondit au sacrifice que Xénophon, après une longue omission, lui offrit, sur le conseil d'Eukleidês. Et sans doute Xénophon fut plus que jamais confirmé dans la croyance, qui se manifeste d'un bout à l'autre de ses écrits, qu'un sacrifice non-seulement indique, par l'aspect intérieur des victimes immolées, la teneur des événements futurs, — mais encore, selon qu'il est offert au dieu qu'il faut et au moment convenable, détermine sa volonté, et par conséquent le cours des événements, pour des dispensations favorables ou défavorables.

Mais les faveurs de Zeus le Gracieux, bien que commencées, n'étaient pas encore à leur fin. Xénophon conduisit l'armée à Antandros, par la Troade, et en franchissant le mont Ida; de là le long de la côte de Lydia, par la plaine de Thêbê et la ville d'Adramyttion, en laissant Atarneus à droite; il la mena à Pergamos en Mysia, ville sur une colline surplombant le fleuve et la plaine du Kaïkos. Ce district était occupé par les descendants de l'Erétrien Gongylos, qui, ayant été banni pour avoir embrassé la cause des Perses

quand Xerxès envahit la Grèce, avait été récompensé (comme le roi spartiate Demaratos) par cette sorte de principauté sous l'empire persan. Son descendant, un autre Gongylos, occupait actuellement Pergamos avec sa femme Hellas et ses fils Gorgion et Gongylos. Xénophon y trouva un accueil très-hospitalier. Hellas lui apprit qu'un Perse puissant, nommé Asidatês, habitait en ce moment, avec son épouse, sa famille et ses biens, une tour à peu de distance dans la plaine, et qu'une marche de nuit soudaine, avec 300 hommes, suffirait pour s'emparer de cette précieuse proie, vers laquelle son propre cousin le guiderait. En conséquence, après avoir sacrifié et s'être assuré que les victimes étaient favorables, Xénophon communiqua son plan après le repas du soir à ceux des capitaines qui lui avaient été le plus attachés dans toute l'expédition, désirant leur faire participer au profit. Aussitôt que ce projet fut connu, il accourut une foule de volontaires, au nombre de 600, demandant à être autorisés à se joindre à lui. Mais les capitaines les repoussèrent, refusant d'en prendre plus de 300, afin que le butin pût fournir un plus grand dividende à chaque associé.

Commençant leur marche dans la soirée, Xénophon et son détachement de 300 hommes parvinrent vers minuit à la tour d'Asidatês. Elle était vaste, élevée, massive, et renfermait une garnison considérable. Elle servait à protéger son bétail et ses esclaves qui cultivaient la terre alentour, comme un château baronnial au moyen âge ; mais les assaillants négligèrent ce butin extérieur, afin d'être plus sûrs de prendre le château lui-même. Toutefois ses murailles se trouvèrent plus fortes qu'on ne s'y attendait ; et bien qu'on y fît une brèche de force vers l'aurore, cependant la défense de la garnison fut si vigoureuse qu'on ne put entrer. Asidatês fit des signaux et des cris de toute sorte pour se procurer l'aide des forces persanes du voisinage, dont un grand nombre commencèrent à arriver ; de sorte que Xénophon et sa compagnie furent obligés de se retirer. Et leur retraite ne finit par s'effectuer, après de cruelles souffrances et des blessures que reçurent presque la moitié des

agresseurs, que grâce à l'aide de Gongylos avec ses forces de Pergamos, et de Proklês (descendant de Demaratos) d'Halisarna, un peu plus loin vers la mer (1).

Bien que sa première entreprise eût échoué ainsi, Xénophon ne tarda pas à dresser des plans pour une seconde, où il employa toute l'armée; et il réussit à emmener Asidatês prisonnier à Pergamos, avec sa femme, ses enfants, ses chevaux et tout son bien personnel. C'est ainsi (dit-il, désireux avant tout de soutenir le crédit de la prophétie du sacrifice) que les « sacrifices antérieurs (ceux qui avaient fait une promesse favorable avant la première tentative malheureuse) se trouvèrent alors être vrais (2). » Les personnes de cette famille furent sans doute rachetées par leurs amis persans au prix d'une rançon considérable (3), qui, avec le butin enlevé, fit un total prodigieux à partager.

Quand on fit le partage, un tribut général de sympathie et d'admiration fut payé à Xénophon; et toute l'armée, — généraux, capitaines et soldats, — et les Lacédæmoniens, en outre, — y concoururent unanimement (399 av. J.-C.). Comme Agamemnôn à Troie, il fut autorisé à choisir pour lui-même les lots triés de chevaux, de mulets, de bœufs et d'autres articles de butin, au point qu'il devint possesseur d'une part assez importante pour l'enrichir immédiatement, ajoutée aux cinquante dariques qu'il avait reçus auparavant. « Ici donc Xénophon (pour employer son propre langage) (4) n'eut pas de motif pour se plaindre du dieu » (Zeus Meilichios). Nous pouvons ajouter, — ce qu'il aurait dû ajouter lui-même, si l'on considère les accusations qu'il avait énon-

---

(1) Xénoph. Anab. VII, 8, 10-19.

(2) Xénoph. Anab. VII, 8. Ἐνταῦθα οἱ περὶ Ξενοφῶντα συμπεριτυγχάνουσιν αὐτῷ καὶ λαμβάνουσιν αὐτὸν (Ἀσιδάτην) καὶ γυναῖκα καὶ παῖδας καὶ τοὺς ἵππους καὶ πάντα τὰ ὄντα· καὶ οὕτω τὰ πρότερα ἱερὰ ἀπέβη.

(3) Plutarque, Kimôn, c. 9; et Xénoph. Hellenic. IV, 8, 21.

(4) Xénoph. Anab. VII, 8, 23. Ἐνταῦθα τὸν θεὸν οὐκ ᾐτιάσατο ὁ Ξενοφῶν· συνέπραττον γὰρ καὶ οἱ Λάκωνες καὶ οἱ λοχαγοὶ καὶ οἱ ἄλλοι στρατηγοὶ καὶ οἱ στρατιῶται, ὥστε ἐξαίρετα λαβεῖν καὶ ἵππους καὶ ζεύγη καὶ ἄλλα, ὥστε ἱκανὸν εἶναι καὶ ἄλλον ἤδη εὖ ποιεῖν.

cées auparavant, — qu'il n'eut pas non plus de motif pour se plaindre de l'ingratitude de l'armée.

Aussitôt que Thimbrôn fut arrivé avec ses propres forces, et que les soldats de Cyrus furent incorporés dans son armée, Xénophon prit congé d'eux. Après avoir déposé dans le temple à Ephesos cette portion qui lui avait été confiée comme général de la dîme mise de côté par l'armée à Kérasonte pour Artémis Ephésienne (1), il semble avoir exécuté son projet de retourner à Athènes (2). Il a dû y arriver, après une absence d'environ deux ans et demi, peu de semaines au plus tard après la mort de son ami et maître Sokratês, dont j'ai raconté le procès et la condamnation dans mon dernier volume. Ce triste événement se passa certainement pendant son absence d'Athènes (3); mais était-il parvenu à sa connaissance avant qu'il fût arrivé à cette ville, c'est ce que nous ne savons pas. Quelle douleur et quelle indignation il excita en lui, c'est ce que nous pouvons voir par son recueil de notes relatives à la vie et aux conversations de Sokratês, connu sous le nom de Memorabilia, et réuni probablement peu après son arrivée.

Qu'il se trouvât en Asie, trois ans plus tard, en service militaire sous les ordres du roi lacédæmonien Agésilas, c'est un fait attesté par lui-même; mais quant au moment précis auquel il quitta Athènes pour cette seconde visite en Asie, nous sommes réduits à des conjectures. J'incline à croire qu'il ne resta pas beaucoup de mois dans sa patrie, mais qu'il en repartit le printemps suivant pour rejoindre les soldats de Cyrus en Asie, — qu'il devint de nouveau leur commandant, — et qu'il servit pendant deux ans sous le général spartiate Derkyllidas avant l'arrivée d'Agésilas. Ce service militaire était sans doute tout à fait de son goût; tandis qu'un séjour à Athènes, alors sujette et en paix, lui était

(1) Xénoph. Anab. V, 3, 6. Il semble évident que ce dépôt a dû être fait pour la première fois dans la présente occasion.

(2) Cf. Anabasis, VII, 7, 57; VII, 8, 2.

(3) Xénoph. Memorab. IV, 8, 4 — aussi bien que la phrase qui commence l'ouvrage.

probablement désagréable, tant à cause des habitudes de commandement qu'il avait contractées pendant les deux années précédentes que des sentiments produits en lui par la mort de Sokratês. Après un certain intervalle de repos, il dut être disposé à prendre part de nouveau à la guerre contre son ancien ennemi Tissaphernês, et son service continuait quand Agésilas arriva pour prendre le commandement (1).

Mais pendant les deux années qui suivirent ce dernier événement, Athènes devint partie à la guerre contre Sparte, et entra en liaison avec le roi de Perse aussi bien qu'avec les Thêbains et autres; tandis que Xénophon, continuant son service en qualité de commandant des soldats de Cyrus, et accompagnant Agésilas d'Asie en Grèce, se trouva engagé contre les troupes athéniennes et leurs alliés bœôtiens à la sanglante bataille de Korôneia. Dans ces circonstances, nous ne pouvons pas nous étonner que les Athéniens aient rendu contre lui une sentence de bannissement, non pas parce que dans l'origine il avait pris part à l'aide prêtée à Cyrus contre Artaxerxès, ni parce que ses sentiments politiques étaient hostiles à la démocratie, comme on l'a souvent affirmé par erreur, — mais parce qu'il était à ce moment ouvertement en armes et revêtu d'un commandement élevé contre son propre pays (2). Étant devenu ainsi un banni, Xénophon fut

(1) V. Xénoph. Hellen. III, 2, 7 — passage que Morus rapporte, avec beaucoup de probabilité, je pense, à Xénophon lui-même.

Les détails très-circonstanciés que donne Xénophon (III, 1, 11-28), au sujet de la conduite de Derkyllidas contre Meidias dans la Troade, semblent également indiquer qu'il y servait en personne.

(2) Que la sentence de bannissement contre Xénophon n'ait été rendue par les Athéniens qu'après la bataille de Korôneia, c'est ce que prouve clairement l'Anabasis, V, 3, 7. Cette bataille se livra en août 394 av. J.-C.

On verra également que Pausanias est d'accord avec cette assertion, quant à l'époque du bannissement. Ἐδιώχθη δὲ ὁ Ξενοφῶν ὑπὸ Ἀθηναίων, ὡς ἐπὶ βασιλέα τῶν Περσῶν, σφίσιν εὔνουν ὄντα, στρατείας μετασχὼν Κύρῳ πολεμιωτάτῳ τοῦ δήμου (IV, 6, 4). Or, ce ne fut pas avant 396 ou 395 av. J.-C. que le roi de Perse commença à manifester les moindres symptômes de bon vouloir à l'égard d'Athènes, et non pas avant la bataille de Knidos (un peu avant celle de Korôneia, dans la même année), qu'il témoigna sa bonne volonté par des services signalés et effectifs. Si donc le motif qu'avaient les Athéniens de bannir Xénophon provint des bons sentiments de la part du roi

autorisé par les Lacédæmoniens à s'établir à Skillonte, un des villages de la Triphylia, près d'Olympia, dans le Péloponèse, qu'ils avaient récemment affranchi des Eleiens. A l'une des fêtes olympiques suivantes, Megabyzos, le surveillant du temple d'Artemis à Ephesos, vint comme spectateur; il apportait avec lui l'argent que Xénophon y avait dédié à Artemis l'Ephésienne. Xénophon appliqua cet argent à l'acquisition de terres à Skillonte, qui seraient consacrées à la déesse d'une manière permanente, après l'avoir consultée préalablement au moyen d'un sacrifice pour s'assurer si elle approuvait l'emplacement qu'il avait en vue, et qui lui était recommandé par sa ressemblance en certains points avec celui du temple Ephésien. Ainsi, il y avait près de chacun d'eux une rivière appelée Sélinonte du même nom, ayant du poisson et un fond abondant en coquilles. Xénophon construisit une chapelle, un autel, et une statue de la déesse faite de bois de cyprès, toutes copies exactes, sur une échelle réduite, du temple et de la statue d'or à Ephesos. Une colonne placée à côté portait gravés les mots suivants :

---

de Perse à leur égard, le bannissement n'a pu être prononcé avant 395 av. J.-C., et il n'est pas probable qu'il ne l'ait été qu'après 394 av. J.-C.; ce qui est ce que Xénophon lui-même donne à entendre, comme nous l'avons dit plus haut.

Enfin, Diogène Laërte (II, 52) dit, ce que je crois être en somme la vérité, que la sentence de bannissement contre Xénophon fut rendue par les Athéniens à cause de son attachement pour les Lacédæmoniens — ἐπὶ Λακωνισμῷ.

Krüger et autres paraissent croire que Xénophon fut banni parce qu'il prit du service sous Cyrus, qui avait été l'ennemi mortel d'Athènes. Il est vrai que Sokratês, consulté d'abord, craignit d'avance que ce parti ne lui attirât le mécontentement d'Athènes (Xénoph. Anab. III, 1, 5). Mais on doit se rappeler qu'à *cette époque* le roi de Perse était précisément autant l'ennemi d'Athènes que Cyrus; et que Cyrus, en effet, lui avait fait la guerre avec les forces et les trésors du roi. Artaxerxês et Cyrus étant ainsi, dans ce temps, tous deux ennemis d'Athènes, il importait peu aux Athéniens que Cyrus réussît ou échouât dans son entreprise. Mais quand Artaxerxês, six ans plus tard, devint leur ami, leurs sentiments à l'égard de ses ennemis changèrent.

Le passage de Pausanias cité plus haut, si on le comprend comme affirmant la cause principale du bannissement de Xénophon, est inexact, à mon sens. Xénophon fut banni *pour Laconisme*, c'est-à-dire pour être attaché à Sparte contre son pays; le fait d'avoir servi sous Cyrus contre Artaxerxês ne compta tout au plus que comme motif secondaire.

— « Ce lieu est consacré à Artemis. Quiconque possèdera ce bien et en recueillera les fruits devra lui sacrifier la dîme chaque année et entretenir la chapelle en bon état avec le reste. Si quelqu'un omet ce devoir, la déesse elle-même en fera son affaire (1). »

Immédiatement auprès de la chapelle se trouvait un verger de toutes sortes d'arbres fruitiers, tandis que le domaine alentour comprenait un cercle étendu de prairies, de bois et de montagnes, — avec une colline adjacente, encore plus élevée, appelée Pholoê. Il y avait ainsi un abondant pâturage pour des chevaux, des bœufs, des moutons, etc., et une excellente chasse à côté, pour le daim et autre gibier, avantages qui ne se rencontraient pas auprès de l'Artemision à Ephesos. Résidant tout près sur sa propriété, présent des Lacédæmoniens, Xénophon surveillait ce domaine comme intendant d'Artemis; peut-être comptait-il sur la sainteté du nom de la déesse pour empêcher qu'il ne fût troublé par les Eleiens qui voyaient d'un œil jaloux les colons lacédæmoniens (2) à Skillonte, et protestaient contre la paix et la convention favorisées par Athènes après la bataille de Leuktra, parce que cet État reconnaissait cet endroit, en même temps que les municipes de la Triphylia, comme autonomes. Chaque année Xénophon faisait un splendide sacrifice de la dîme de tous les fruits de la propriété, et à cette solennité étaient invités non-seulement tous les Skillontains, mais encore tous les villages environnants. On dressait des baraques pour les visiteurs, auxquels la déesse fournissait (telles sont les paroles de Xénophon) un ample dîner de farine d'orge, de pains de froment, de viande, de gibier et de sucreries (3); le gibier était fourni par une chasse générale que condui-

(1) Xénoph. Anab. V, 3, 13. Καὶ στήλη ἕστηκε παρὰ τὸν ναὸν, γράμματα ἔχουσα — Ἱερὸς ὁ Χῶρος τῆς Ἀρτέμιδος· τον δὲ ἔχοντα καὶ καρπούμενον τὴν μὲν δεκάτην καταθύειν ἑκάστου ἔτους, ἐκ δὲ τοῦ περίττου τὸν ναὸν ἐπισκευάζειν· ἐὰν δέ τις μὴ ποιῇ ταῦτα, τῇ θεῷ μελήσει. Relativement à une ancienne copie de cette inscription, V. Boeckh, Corp. Inscript. nº 1926, et Public Econ. of Athens, de Boeckh, l. 3, ch. 6, note 101.

(2) Xénoph. Hellen. VI, 5, 2.

(3) Xénoph. Anab. V, 3, 9. Παρεῖχε δ'ἡ θεὸς τοῖς σκηνοῦσιν ἄλφιτα, ἄρτους, οἶνον, τραγήματα, etc.

saient les fils de Xénophon, et à laquelle tous les voisins prenaient part s'ils le voulaient. Xénophon lui-même jouissait du produit du domaine, sauf cette dîme et sous réserve de l'obligation d'entretenir en bon état la sainte demeure. Il avait un goût prononcé pour la chasse et l'équitation, et il fut un des premiers auteurs, à notre connaissance, qui aient jamais fait de ces occupations, ainsi que du soin des chevaux et des chiens, le sujet d'une étude et d'une description rationnelles.

Tel fut l'usage auquel Xénophon appliqua la dîme que l'armée à Kérasonte avait votée à Artemis l'Ephésienne; l'autre dîme, votée en même temps en l'honneur d'Apollon, il la dédia à Delphes dans le trésor des Athéniens, et il inscrivit sur l'offrande son propre nom et celui de Proxenos. Sa résidence n'étant qu'à la distance de vingt stades (= 3 kil. 700 mèt.) du grand temple d'Olympia, il put jouir de la société de toute sorte de Grecs, — et obtenir d'abondantes informations au sujet de la politique grecque, surtout de personnes favorables à la Laconie, et avec le point de vue lacédæmonien qui prédominait dans son esprit; tandis qu'il avait du loisir pour composer ses divers ouvrages. L'intéressante description qu'il fait lui-même de sa résidence à Skillonte implique un état de choses non actuel et durable (1), mais passé et évanoui; d'autres témoignages aussi, quoique confus et contradictoires, semblent prouver que l'établissement lacédæmonien à Skillonte ne dura pas plus longtemps que la puissance de Lacédæmone fut en état de le soutenir. Pendant les malheurs qui accablèrent cette cité après la bataille de Leuktra (371 av. J.-C.), Xénophon, avec sa famille et ses compagnons de colonie, fut chassé par les Eleiens, et on dit qu'il trouva un asile à Corinthe. Mais comme Athènes ne tarda pas à être non-seulement en paix, mais en intime alliance avec Sparte, — la sentence de bannissement contre Xénophon fut révoquée; de sorte que la dernière partie de sa vie se passa de nouveau dans la jouissance de son droit de

(1) Xénoph. Anab. V, 3, 9.

naissance comme citoyen athénien et chevalier (1). Deux de ses fils, Gryllos et Diodoros, combattirent parmi les cavaliers athéniens au combat de cavalerie qui précéda la bataille de Mantineia, où le premier fut tué après avoir montré une bravoure signalée; tandis que son petit-fils Xénophon devint dans la génération suivante le sujet d'un plaidoyer devant le Dikasterion Athénien, composé par l'orateur Dinarque (2).

En accompagnant ce chef éminent et accompli jusqu'à la fin de cette pénible retraite des Grecs qu'il avait conduite avec tant d'honneur, j'ai jugé nécessaire d'anticiper un peu sur l'avenir, afin de jeter un coup d'œil sur sa destinée subséquente. C'est à son exil (à ce point de vue non moins utile que celui de Thucydide) que nous devons probablement beaucoup de ces compositions d'où nous avons tiré une si grande partie de ce que nous savons des affaires grecques. Mais

---

(1) Diogen. Laërt. II, 53, 54, 59. Pausanias (V, 6, 4) atteste que Skillonte fut reconquise par les Eleiens, mais il ajoute (sur l'autorité des ἐξηγηταὶ ou guides éleiens) qu'ils permirent à Xénophon, après un examen judiciaire devant le sénat olympique, de continuer à y vivre en paix. Je crois ce dernier point inexact.

Les derniers ouvrages de Xénophon (De Vectigalibus, De Officio Magistri Equitum, etc.) semblent impliquer évidemment qu'il avait été réintégré dans le droit de cité, et qu'il en était venu à prendre de nouveau connaissance de la politique à Athènes.

(2) Diogen. Laërt. ut sup. Dionys. Halic. De Dinarcho, p. 664, éd. Reiske. Denys mentionne ce discours sous le titre de Ἀποστασίου ἀπολογία Αἰσχύλου πρὸς Ξενοφῶντα. Et Diogène y fait également allusion — ὥς φησι Δείναρχος ἐν τῷ πρὸς Ξενοφῶντα ἀποστασίου.

Schneider, dans son Epimetrum (ad casum Anabaseos, p. 573), relatif à l'exil de Xénophon, raisonne comme si la personne contre laquelle était dirigé le discours de Dinarque était Xénophon lui-même, le général de Cyrus et l'auteur. Mais cela, je pense, est chronologiquement presque impossible; car Dinarque n'était pas né avant 361 av. J.-C., et il composa son premier discours en 336 av. J.-C.

Cependant Dinarque, dans son discours contre Xénophon, mentionnait sans doute plusieurs faits relatifs au Xénophon de Cyrus, ce qui implique que ce dernier était parent de la personne contre laquelle le discours était dirigé. Je me permets de la présenter comme petit-fils, sur cette preuve, combinée avec l'identité de nom et la convenance en fait de temps. Elle pouvait bien être fils de Gryllos, qui fut tué en combattant à la bataille de Mantineia, en 362 av. J.-C.

Il est tout naturel qu'un orateur, composant un discours contre Xénophon le petit fils, touchât les actes et le caractère de Xénophon le grand-père. V. pour une analogie le discours d'Isokrate, De Bigis, entre autres.

pour le monde contemporain, la retraite que Xénophon conduisit si heureusement fournit une leçon bien plus propre à faire impression qu'aucune de ses compositions littéraires. Elle apprit de la manière la plus frappante l'impuissance de l'armée de terre des Perses, manifestée non moins dans les généraux que dans les soldats. Elle prouva que les chefs persans étaient impropres à toute opération systématique, même avec les avantages les plus grands possibles, contre un petit nombre de guerriers disciplinés, résolûment déterminés à la résistance; qu'ils étaient trop stupides et trop insouciants pour s'opposer au passage des fleuves, ou pour détruire les routes, ou pour intercepter les provisions. Elle confirma surabondamment le langage méprisant que leur appliqua Cyrus lui-même avant la bataille de Kunaxa, quand il déclara qu'il enviait aux Grecs leur liberté, et qu'il rougissait de l'indignité de ses compatriotes (1). En face d'une faiblesse et d'une désorganisation poussées si loin, rien n'empêcha le succès des Grecs avec Cyrus, si ce n'est son paroxysme d'antipathie fraternelle (2). Et nous verrons ci-après les chefs militaires et politiques de la Grèce, — Agésilas, Jasôn de Pheræ (3) et autres jusqu'à Philippe et Alexandre (4), fermement convaincus qu'avec une armée grecque assez nombreuse et bien équipée, combinée avec l'absence d'ennemis grecs, ils pourraient réussir à renverser ou à démembrer l'empire persan. Cette conviction, si importante dans l'histoire subséquente de la Grèce, date de la retraite des Dix Mille. Nous trouverons, il est vrai, la Perse

---

(1) Xénoph. Anab. I, 7, 4. Cf. Plutarque, Artaxer. c. 20; et Isokrate, Panegyr. Or. IV, s. 168, 169, *seq.*

Le dernier chapitre de la Cyropædie de Xénophon (VIII, 8, 20, 21-26) exprime énergiquement la même conviction de la faiblesse et de la désorganisation militaires de l'empire persan, non défendable sans l'aide des Grecs.

(2) Isokrate, Orat. V (Philipp.), s. 104-106. Ἤδη δ'ἐγκρατεῖς δοκοῦντας εἶναι (*i. e.* les Grecs sous Klearchos) διὰ τὴν Κύρου προπέτειαν ἀτυχῆσαι, etc.

(3) Isokrate, Orat. V (Philipp.), s. 141; Xénoph. Hellen. VI, 1, 12.

(4) Voir combien Alexandre le Grand insistait sur les aventures des Dix Mille, dans le discours qu'il prononça pour encourager ses soldats avant la bataille d'Issus (Arrien, Exp. Alex., II, 7, 8).

exerçant une influence importante pendant deux générations à venir — et à la paix d'Antalkidas une influence plus forte que jamais sur les destinées de la Grèce. Mais on verra que c'est le résultat de la trahison de Sparte, le chef du monde hellénique, qui abandonne les Grecs asiatiques, et même s'arme du nom et des forces de la Perse dans des vues d'agrandissement et de domination pour elle-même. La Perse est forte parce qu'elle est mise à même d'employer une force hellénique contre la cause hellénique; parce qu'elle prête de l'argent ou une flotte à un côté des partis intérieurs grecs, et qu'elle finit par être ainsi fortifiée artificiellement contre les deux. Mais l'Anabasis de Xénophon trahit sa faiblesse réelle contre une attaque vigoureuse quelconque; tandis qu'en même temps elle montre par des exemples la discipline, la patience, le pouvoir d'agir par soi-même et de se plier aux circonstances, la disposition à subir l'influence de la parole et de la discussion, la combinaison de l'obéissance réfléchie du citoyen avec la régularité mécanique du soldat, — qualités qui donnent au caractère hellénique sa distinction immortelle. L'importance de cette expédition et de cette retraite, comme jetant du jour sur les qualités et la supériorité helléniques, justifiera l'espace considérable qui leur a été consacré dans cette Histoire.

CHAPITRE IV

LA GRÈCE SOUS L'EMPIRE LACÉDÆMONIEN.

Suite des affaires grecques en général; reprise. — Empire spartiate; comment et quand il commença. — Oppression et souffrances d'Athènes sous les Trente. — Changement dans le sentiment grec à l'égard d'Athènes; les Trente sont renversés, et la démocratie est rétablie. — Les chevaliers ou cavaliers, les plus riches propriétaires à Athènes, étaient les grands soutiens de la tyrannie des Trente. — L'État d'Athènes sous les Trente est un échantillon de ce qui se passait dans un nombre considérable d'autres villes grecques, au commencement de l'empire spartiate. — Grand pouvoir de Lysandros; il établit dans la plupart des cités des dékarchies, avec un harmoste spartiate. — Intimidation exercée partout par Lysandros en faveur de ses propres partisans. — Action oppressive de ces dékarchies. — En quelques points, elles étaient probablement pires que les Trente à Athènes. — Mauvaise conduite des harmostes spartiates, — dure aussi bien que corrompue; aucune justice à obtenir contre eux à Sparte. — Contraste de l'empire réel de Sparte avec les promesses de liberté qu'elle avait faites antérieurement. — Nombreuses promesses d'autonomie générale faites par Sparte, — par le général spartiate Brasidas en particulier. — Changement graduel dans le langage et les plans de Sparte vers la fin de la guerre du Péloponèse. — Langage de Brasidas opposé aux actes de Lysandros. — La victoire si soudaine et si complète remportée par Lysandros à Ægospotami le laissa presque tout-puissant. — Les dékarchies furent partiellement modifiées par la jalousie à Sparte contre Lysandros. Les harmostes durèrent beaucoup plus longtemps. — Les Trente à Athènes furent renversés par les Athéniens eux-mêmes, et non par une intervention réformatrice de Sparte. — L'empire de Sparte bien pire et plus oppressif que celui d'Athènes. — Athènes souveraine privait ses alliés sujets de leur autonomie, mais elle n'était coupable que de peu ou de point d'oppression. — Sparte souveraine fait cela et bien pis; ses Harmostes et ses Décemvirs soulèvent plus de plaintes que le fait de son empire. — Cela est d'autant plus à regretter que Sparte avait alors une admirable occasion pour organiser une confédération bonne et durable d'une extrémité à l'autre de la Grèce. — Il eût été possible à Sparte de réorganiser la confédération de Dêlos, qui aurait pu alors bien fonctionner. — Arrogance insupportable de Lysandros; plaintes amères portées contre lui aussi bien que contre les dékarchies. — Lysandros offense Pharnabazos, qui obtient son rappel; son dégoût et son expatriation temporaire. — Reddition des Grecs asiatiques à la Perse, suivant le traité conclu avec Sparte. — Leur condition est affectée par la position et les plans ambitieux de Cyrus, dont ils recherchent la protection contre Tissaphernês. — Après la

mort de Cyrus, Tissaphernês retourne comme vainqueur et satrape vers la côte de l'Asie Mineure. — Alarme des Grecs asiatiques, qui envoient demander l'aide de Sparte; les Spartiates expédient Thimbrôn avec une armée en Asie; son insuccès et son rappel; il est remplacé par Derkyllidas. — Conduite des soldats de Cyrus, — enclins au pillage. — Derkyllidas fait une trêve avec Tissaphernês et attaque Pharnabazos dans la Troade et l'Æolis. — Distribution de l'empire persan : relation de roi, de satrape et de sous-satrape. — Mania, veuve de Zenis, tient la sous-satrapie d'Æolis sous Pharnabazos; son payement régulier et son vigoureux gouvernement. — Forces militaires, conquêtes personnelles et trésors considérables de Mania. — Assassinat de Mania et de son fils par son gendre Meidias, qui sollicite la satrapie de Pharnabazos et est refusé avec indignation. — Invasion et conquête de l'Æolis par Derkyllidas, qui se rend maître de la personne de Meidias. — Derkyllidas acquiert et délivre Skêpsis et Gergis; il dépose Meidias, et s'empare des trésors de Mania. — Derkyllidas conclut une trêve avec Pharnabazos et prend ses quartiers d'hiver en Bithynia. — Commandement de Derkyllidas; satisfaction de Sparte au sujet de l'amélioration dans la conduite des soldats de Cyrus. — Derkyllidas passe en Europe, et emploie ses troupes à fortifier la Chersonèse contre les Thraces. — Il s'empare d'Atarneus et y met une garnison. — Il fait la guerre à Tissaphernês et à Pharnabazos sur le Mæandros. — Timidité de Tissaphernês; il conclut une trêve avec Derkyllidas. — Derkyllidas est remplacé par Agésilas. — L'éloignement pour Sparte avait grandi parmi ses alliés dans la Grèce centrale. — Grande énergie communiquée à l'action spartiate par Lysandros immédiatement après la victoire d'Ægospotami; énergie très-extraordinaire pour Sparte. — Les Spartiates avaient gardé pour eux tous les avantages de la victoire, sans rien accorder à leurs alliés. — Grand pouvoir des Spartiates; ils se vengent de ceux qui leur ont déplu; ils envahissent l'Elis. — Le roi spartiate Agis envahit le territoire éleien; il se retire immédiatement par suite d'un tremblement de terre. — Seconde invasion de l'Elis par Agis; il traverse la Triphylia et Olympia; marche victorieuse avec beaucoup de butin. — Insurrection du parti oligarchique à Elis; il est renversé. — Les Eleiens sont obligés de se soumettre à de dures conditions de paix. — Sparte refuse de rendre aux Pisans la présidence olympique. — Position triomphante de Sparte; elle chasse les Messêniens du Péloponèse et de son voisinage.

Les trois chapitres précédents ont été consacrés exclusivement au récit de l'Expédition et de la Retraite immortalisées par Xénophon, occupant les deux années intermédiaires entre avril 401 et juin 399 avant J.-C. environ. Cet événement, rempli comme il l'est d'intérêt et gros de conséquences importantes, est à part de la suite générale des affaires grecques, — suite que je reprends actuellement.

On se rappellera qu'aussitôt que Xénophon et ses dix mille guerriers grecs descendirent des montagnes raboteuses situées entre l'Arménie et le Pont-Euxin, pour atteindre l'abri hospitalier de Trapézonte, et qu'ils commencèrent à former leurs plans pour retourner dans la Grèce centrale,

— ils se trouvèrent dans l'empire lacédæmonien, incapables de faire un pas en avant sans consulter la volonté lacédæmonienne, et obligés, quand ils parvinrent au Bosphore, d'endurer sans obtenir de réparation le traitement dur et perfide des officiers spartiates Anaxibios et Aristarchos.

L'origine première de cet empire a déjà été exposée. Il commença à la victoire décisive d'Ægospotami dans l'Hellespont (septembre ou octobre 405 avant J.-C.), où le Lacédæmonien Lysandros, sans perdre un seul homme, s'empara de la flotte athénienne entière et d'une partie considérable de ses équipages, — à l'exception de huit ou de neuf trirèmes, avec lesquelles l'amiral athénien Konôn parvint à s'enfuir chez Évagoras à Kypros. Toute la puissance d'Athènes fut ainsi anéantie. Il ne resta rien dont les Lacédæmoniens eussent à se rendre maîtres, si ce n'est la cité elle-même et Peiræeus, achèvement qui devait certainement se réaliser, et qui en effet se réalisa en avril 404 avant J.-C., quand Lysandros entra dans Athènes en triomphe, démantela Peiræeus et démolit une partie considérable des Longs Murs. A l'exception d'Athènes elle-même, — dont les citoyens différèrent le moment de la sujétion par une lutte héroïque, bien qu'inutile, contre les horreurs de la famine, — et à l'exception de Samos, — aucune autre cité grecque ne fit de résistance à Lysandros après la bataille d'Ægospotami, qui, de fait, non-seulement enleva à Athènes toutes ses forces navales, mais les fit passer toutes entre les mains de ce général, et le mit comme amiral à la tête de la flotte grecque la plus considérable qui eût jamais été vue réunie depuis la bataille de Salamis.

J'ai raconté, dans le second chapitre du douzième volume de cette Histoire, les seize mois d'amères souffrances subies par Athènes immédiatement après sa reddition. La perte de sa flotte et de sa puissance fut aggravée par une oppression intérieure poussée à l'extrême. Son parti oligarchique et ses exilés, revenant après avoir servi du côté de l'ennemi contre elle, arrachèrent à l'assemblée publique, sous la dictée de Lysandros, qui y assistait en personne, la nomination d'un conseil tout-puissant de Trente, dans le dessein ostensible

de former une nouvelle constitution. Ces trente maîtres, — parmi lesquels Kritias fut le plus violent, et Theramenês (vraisemblablement) le plus modéré ou du moins le plus tôt rassasié, — commirent des cruautés et des spoliations sur la plus large échelle, protégés qu'ils étaient par un harmoste lacédæmonien et par une garnison établie dans l'Akropolis. Outre la quantité des citoyens mis à mort, tant d'autres furent envoyés en exil avec la perte de leurs propriétés, que Thêbes et les villes voisines finirent par en être remplies. Après environ huit mois d'une tyrannie exercée sans rencontrer d'opposition, les Trente se trouvèrent pour la première fois attaqués par Thrasyboulos, à la tête d'un petit parti de ces exilés venant de Bœôtia. Sa vaillance et sa bonne conduite, — combinées avec les énormités des Trente, qui devinrent continuellement plus atroces, et dont même de nombreux citoyens oligarchiques, aussi bien que Theramenês lui-même, furent successivement les victimes, — lui permirent de se fortifier bientôt, de s'emparer de Peiræeus et de faire une guerre civile qui finit par renverser les tyrans.

Ces derniers furent obligés d'invoquer l'aide d'une nouvelle armée lacédæmonienne. Et si cette armée fût restée encore à la disposition de Lysandros, toute résistance de la part d'Athènes eût été inutile. Mais, heureusement pour les Athéniens, les quelques derniers mois avaient opéré un changement considérable dans les dispositions tant des alliés de Sparte que de beaucoup de ses principaux personnages. Les alliés, surtout Thêbes et Corinthe, non-seulement sentirent diminuer leur haine et leur crainte d'Athènes, maintenant qu'elle avait perdu sa puissance, — mais même ils compatirent aux maux des exilés et finirent par se dégoûter des empiétements arbitraires de Sparte, tandis que le roi spartiate Pausanias, avec quelques-uns des éphores, était également jaloux de la conduite inique et oppressive de Lysandros. Au lieu de conduire l'armée lacédæmonienne pour soutenir à tout prix l'oligarchie créée par Lysandros, Pausanias parut plutôt comme un médiateur équitable prêt à terminer la guerre civile. Il refusa de concourir à aucune

mesure destinée à arrêter la tendance naturelle vers une résurrection de la démocratie. Ce fut ainsi qu'Athènes, délivrée de ce « *régime* » sanguinaire et rapace, qui est devenu historique sous le nom des Trente Tyrans, put reparaître comme membre humble et dépendant de l'alliance spartiate, — n'ayant rien que le souvenir de son ancienne puissance, mais avec sa démocratie exerçant de nouveau une action énergique et tutélaire comme gouvernement intérieur. La conduite juste et modérée de ses citoyens démocratiques et l'absence d'antipathies réactionnaires, après des traitements si cruels, — sont au nombre des traits les plus honorables de son histoire.

Le lecteur trouvera dans des chapitres précédents ce que je ne puis indiquer que rapidement ici, les détails de ce système d'effusion de sang, de spoliation, de suppression de la parole libre et même de l'enseignement intellectuel, d'efforts pour impliquer des citoyens innocents comme agents dans un assassinat juridique, etc., — système qui souilla l'année d'Anarchie (comme on l'appelait dans les annales athéniennes) (1) qui suivit immédiatement la reddition de la cité. Ces détails reposent sur des preuves parfaitement satisfaisantes; car ils nous sont fournis surtout par Xénophon, dont les sympathies sont décidément oligarchiques. C'est de lui aussi que nous obtenons un autre fait non moins fécond en instruction; c'est que les Chevaliers ou Cavaliers, le corps des plus riches propriétaires, à Athènes, fut le principal appui des Trente, du premier moment jusqu'au dernier, nonobstant toutes les énormités de leur carrière.

Nous apprenons par ces détails sombres, mais bien attestés, à apprécier les auspices sous lesquels fut inaugurée cette période de l'histoire appelée l'empire lacédæmonien. Ces phénomènes ne furent nullement confinés dans l'intérieur des murs d'Athènes. Au contraire, l'année de l'Anarchie (pour employer ce terme dans le sens que lui donnaient les Athéniens), résultant de la même combinaison de causes et

---

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 1.

d'agents, fut commune à une partie très-considérable des cités, d'une extrémité à l'autre de la Grèce. L'amiral lacédæmonien Lysandros, dans sa première année de commandement naval, avait organisé dans la plupart des villes alliées des combinaisons factieuses de quelques-uns des principaux citoyens, correspondant avec lui-même en personne. Grâce à leurs efforts dans leurs cités respectives, il fut en état de poursuivre la guerre avec vigueur, et il les récompensa en partie en secondant de tout son pouvoir leurs injustices dans leurs villes respectives, en partie en promettant d'augmenter encore leur force aussitôt que la victoire serait assurée (1). Cette politique, tout en servant comme stimulant contre l'ennemi commun, contribua encore plus directement à agrandir Lysandros lui-même, en créant pour lui un ascendant particulier et en lui imposant des obligations personnelles à l'égard d'adhérents, à part ce qu'exigeaient les intérêts de Sparte.

La victoire d'Ægospotami, complète et décisive au delà de tout ce à quoi pouvait s'attendre ami ou ennemi, lui permit de s'acquitter de ces obligations et au delà. Toute la Grèce se soumit aussitôt aux Lacédæmoniens (2), à l'exception d'Athènes et de Samos, — et ces deux États ne tinrent que quelques mois. Alors le premier soin du commandant victorieux fut de rémunérer ses adhérents et de donner une sécurité durable à la domination spartiate aussi bien qu'à la sienne. Dans le plus grand nombre des villes, il établit une oligarchie de Dix citoyens ou dékarchies (3), composée de ses partisans, tandis qu'en même temps il établit dans chacune d'elles un harmoste ou gouverneur lacédæmonien, avec une garnison, pour soutenir la nouvelle oligarchie. La dékarchie de Dix partisans de Lysandros, avec l'harmoste lacédæmo-

---

(1) Plutarque, Lysand. c. 5.

(2) Xénoph. Hellen. II, 2, 6.

(3) Ces conseils de Dix, organisés par Lysandros, sont appelés parfois *Dékarchies*, — parfois *Dékadarchies*. Je me sers du premier mot de préférence, vu que le mot *Dékadarchies* est aussi employé par Xénophon dans un sens autre et très-différent, — comme signifiant un officier qui commande une *Dékade*.

nien pour les appuyer, devint le plan général de gouvernement hellénique d'un bout à l'autre de la mer Ægée, depuis l'Eubœa jusqu'aux villes de la côte de Thrace, et depuis Milêtos jusqu'à Byzantion. Lysandros se rendit en personne avec sa flotte victorieuse à Byzantion et à Chalkêdon, aux cités de Lesbos, à Thasos, et dans d'autres endroits, tandis qu'il envoya en Thrace Eteonikos, qu'il chargea de refondre ainsi partout les gouvernements. Non-seulement les villes qui jusqu'alors avaient été du côté des Athéniens, mais encore celles qui avaient agi comme alliées de Sparte, furent soumises à la même révolution intérieure et à la même contrainte étrangère (1). Partout la nouvelle dékarchie créée par Lysandros se substitua aux gouvernements antérieurs, oligarchiques ou démocratiques.

A Thasos, aussi bien que dans d'autres lieux, cette révolution ne s'accomplit pas sans beaucoup de sang versé et sans stratagème perfide, et Lysandros lui-même ne se fit pas scrupule d'imposer, personnellement et par sa présence, l'exécution et l'expulsion des citoyens suspects (2). Toutefois, dans bien des endroits, un simple terrorisme suffit probablement. Les nouveaux Dix chefs créés par Lysandros intimidèrent la résistance et parvinrent à faire reconnaître leur usurpation, par la menace d'appeler l'amiral victorieux avec sa flotte de deux cents voiles et par la simple arrivée de l'harmoste lacédæmonien. Non-seulement chaque ville

(1) Plutarque, Lysand. c. 13.

Καταλύων δὲ τοὺς δήμους καὶ τὰς ἄλλας πολιτείας, ἕνα μὲν ἁρμοστὴν ἑκάστῃ Λακεδαιμόνιον κατέλιπε, δέκα δὲ ἄρχοντας ἐκ τῶν ὑπ' αὐτοῦ συγκεκροτημένων κατὰ πόλιν ἑταιρειῶν. Καὶ ταῦτα πράττων ὁμοίως ἔν τε ταῖς πολεμίαις καὶ ταῖς συμμάχοις γεγενημέναις πόλεσι, παρέπλει σχολαίως τρόπον τινα κατασκευαζόμενος ἑαυτῷ τὴν τῆς Ἑλλάδος ἡγεμονίαν. Cf. Xénoph. Hellen. II, 2, 2-5; Diodore, XIII, 3, 10, 13.

(2) Plutarque, Lysand. c. 13. Πολλαῖς παραγενόμενος αὐτὸς σφαγαῖς καὶ συνεκβάλλων τοὺς τῶν φίλων ἐχθροὺς, οὐκ ἐπιεικὲς ἐδίδου τοῖς Ἕλλησι δεῖγμα τῆς Λακεδαιμονίων ἀρχῆς, etc.

Ib. c. 14. Καὶ τῶν μὲν ἄλλων πόλεων ὁμαλῶς ἁπασῶν κατέλυε τὰς πολιτείας καὶ καθίστη δεκαδαρχίας · πολλῶν μὲν ἐν ἑκάστῃ σφαττομένων, πολλῶν δὲ φευγόντων, etc.

Au sujet du massacre à Thasos, V. Cornélius Népos, Lysand. c. 2; Polyen, I, 45, 4. Cf. Plutarque, Lysand. c. 19; et V, tome XII, ch. 1 de cette Histoire.

fut obligée de fournir une citadelle fortifiée et l'entretien à ce gouverneur et à sa garnison, mais un projet de tribut, montant à mille talents par an, fut imposé pour l'avenir et assis proportionnellement sur chaque cité par Lysandros (1).

Dans quel esprit ces nouvelles dékarchies gouvernaient-elles, composées comme elles l'étaient des partisans oligarchiques choisis se distinguant par leur audace et leur ambition (2), — qui à tout le désir peu scrupuleux de puissance qui caractérisait Lysandros lui-même ajoutaient une soif de gain personnel, dont il était exempt, et étaient alors disposés à se rembourser des services qu'ils lui avaient déjà rendus, — c'est ce que l'analogie générale de l'histoire grecque suffirait à nous apprendre, bien que nous soyons sans détails spéciaux. Mais, quant à ce point, nous n'avons pas seulement l'analogie générale pour nous guider, nous avons de plus le cas parallèle des Trente à Athènes, dont le gouvernement est bien connu dans ses particularités et auquel il a déjà été fait allusion. Ces Trente, à l'exception de la différence du nombre, furent à tous égards une dékarchie semblable à celles de Lysandros, produite par la même force créatrice, placée dans les mêmes circonstances et animée par le même esprit et par les mêmes intérêts. Chaque ville sujette dut avoir son Kritias et son Theramenês, et son corps de citoyens opulents semblables aux Chevaliers ou Cavaliers à Athènes pour soutenir leur action oppressive, sous le patronage lacédæmonien et sous la protection de l'harmoste lacédæmonien. De plus, Kritias, avec tous ses vices, devait être meilleur plutôt que pire, en tant que comparé avec son pendant oligarchique dans toute autre cité moins civilisée. C'était un homme adonné aux lettres et à la philosophie, accoutumé à la conversation de Sokratês et à la discussion de questions morales et sociales. Nous pouvons

(1) Diodore, XIV, 10. Cf. Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 151; Xénoph. Hellen. IV, 8, 1.

(2) Plutarque, Lysand. c. 13. Τοῦ Λυσάνδρου τῶν ὀλίγων τοῖς θρασυτάτοις καὶ φιλονεικοτάτοις τὰς πόλεις ἐγχειρίζοντος.

en dire autant des Chevaliers ou Cavaliers à Athènes. Indubitablement ils avaient été mieux élevés et exposés à des influences plus propres à les améliorer et à les rendre libéraux, que la classe correspondante ailleurs. Si donc ces Chevaliers à Athènes ne rougissaient pas de servir de complices aux Trente dans toutes leurs énormités, nous pouvons présumer sans crainte que les autres villes fournissaient un corps d'hommes opulents encore moins scrupuleux et un chef sanguinaire, rapace et plein d'antipathies au moins autant que Kritias. Il en fut ailleurs comme à Athènes : les dékarques commençaient par mettre à mort les adversaires politiques notoires, sous le nom « d'hommes méchants (1) » ; ensuite ils continuaient à agir de la même manière à l'égard d'hommes connus par leur probité et leur courage et capables de se mettre à la tête d'une résistance faite à l'oppression (2). Leur carrière de sang continuait, — en dépit des remontrances de personnes plus modérées de leur propre corps, telles que Theramenês, — jusqu'à ce qu'ils combinassent quelque stratagème pour désarmer les citoyens, ce qui leur permettait de satisfaire à la fois leurs antipathies et leur rapacité, en faisant des victimes plus nombreuses encore, — beaucoup de ces victimes étant des hommes riches, choisis en vue de pure spoliation (3). Ils se défaisaient ensuite par la force de tout conseiller importun de leur propre corps, comme Theramenês, probablement avec beaucoup moins de cérémonie qu'on n'en mit pour accomplir ce crime à Athènes, où nous pouvons reconnaître l'effet de ces formes et de ces habitudes judiciaires auxquelles le public athénien avait été accoutumé, — rejetées, il est vrai, non toutefois encore oubliées. Il ne restait guère

(1) Xénoph. Hellen. II, 3, 13.
... ἔπεισαν Λύσανδρον φρουροὺς σφίσι ξυμπρᾶξαι ἐλθεῖν, ἕως δὴ τοὺς πονηροὺς ἐκποδὼν ποιησάμενοι καταστήσαιντο τὴν πολιτείαν, etc.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 14. Τῶν δὲ φρουρῶν τούτου (l'harmoste) ξυμπέμποντος αὐτοῖς, οὓς ἐβούλοντο, ξυνελάμβανον οὐκέτι τοὺς πονηροὺς καὶ ὀλίγου ἀξίους, ἀλλ' ἤδη οὓς ἐνόμιζον ἥκιστα μὲν παρωθουμένους ἀνέχεσθαι, ἀντιπράττειν δέ τι ἐπιχειροῦντας πλείστους τοὺς ξυνεθέλοντας λαμβάνειν.

(3) Xénoph. Hellen. II, 3, 21.

plus de nouvelle énormité à commettre, outre les exécutions multipliées, si ce n'est de bannir de la ville tout le monde, excepté leurs partisans immédiats et de récompenser ces derniers avec des domaines de choix confisqués sur les victimes (1). S'il était appelé à justifier une telle tyrannie, le chef d'une dékarchie avait assez d'imagination pour employer l'argument de Kritias, — à savoir que tous les changements sont inévitablement mortels, et que rien moins que des mesures aussi rigoureuses suffiraient pour maintenir sa cité dans une dépendance convenable de Sparte (2).

Naturellement je n'ai pas la pensée d'affirmer que, dans toute autre cité, on vit précisément les mêmes phénomènes que ceux qui se présentèrent à Athènes. Mais nous sommes néanmoins parfaitement autorisés à regarder l'histoire des Trente Athéniens comme un bon échantillon, d'après lequel nous pouvons nous former une idée de ces dékarchies créées par Lysandros, qui couvrirent alors le monde grec. Sans doute chacune d'elles avait sa propre marche particulière; quelques-unes étaient moins tyranniques; mais peut-être quelques autres l'étaient-elles même plus, eu égard à la grandeur de la cité. Et en effet Isokrate, qui parle de ces dékarchies avec une horreur pleine d'indignation, tout en dénonçant les traits qu'elles avaient en commun avec la triakontarchie à Athènes, — meurtres extrajudiciaires, spoliations et bannissements, — signale une énormité de plus, que nous ne trouvons pas dans cette dernière, — de violents outrages exercés sur des enfants et des femmes (3).

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 1.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 24-32. Καὶ εἰσὶ μὲν δήπου πᾶσαι μεταβόλαι πολιτειῶν θανατήφοροι, etc.

(3) Isokrate, Orat. IV (Panegyr.), s. 127-132 (c 32).

Il a parlé avec quelque longueur, et en termes de dénonciation énergique, contre les énormités de ces Dékarchies Il termine en disant : — Φυγὰς δὲ καὶ στάσεις καὶ νόμων συγχύσεις καὶ πολιτειῶν μεταβολάς, ἔτι δὲ παιδῶν ὕβρεις καὶ γυναικῶν αἰσχύνας καὶ χρημάτων ἁρπαγάς, τίς ἂν δύναιτο διεξελθεῖν; πλὴν τοσοῦτον εἰπεῖν ἔχω καθ' ἁπάντων, ὅτι τὰ μὲν ἐφ' ἡμῶν δεινὰ ῥᾳδίως ἄν τις ἑνὶ ψηφίσματι διέλυσε, τὰς δὲ σφαγὰς καὶ τὰς ἀνομίας τὰς ἐπὶ τούτων γενομένας οὐδεὶς ἂν ἰάσασθαι δύναιτο.

V. aussi, du même auteur, Isokrate, Orat. V (Philipp.), s. 110; Orat. VIII (De Pace, s. 119-124; Orat. XII (Panath.), s. 58, 60, 106.

Rien de cette sorte n'est attribué à Kritias (1) et à ses compagnons, et c'est une preuve considérable de la force restrictive des mœurs athéniennes que des hommes qui faisaient tant de mal pour satisfaire d'autres entraînements violents, se soient arrêtés là tout court. Les décemvirs nommés par Lysandros, comme le décemvir Appius Claudius à Rome, se trouvaient armés du pouvoir de rassasier leurs convoitises aussi bien que leurs antipathies, et n'étaient pas plus dans le cas de mettre des bornes aux premières qu'aux dernières. Lysandros, dans toute l'insolence présomptueuse de la victoire, en récompensant ses partisans les plus dévoués par une élévation qui comprenait toute sorte de licence et de tyrannie, souilla les cités dépendantes de meurtres sans nombre, accomplis sur des motifs privés aussi bien que publics (2). Aucun Grec individuellement n'avait jamais possédé auparavant un pouvoir aussi prodigieux d'enrichir des amis ou de se défaire d'ennemis, dans cette réorganisation universelle de la Grèce (3), et il n'y eut jamais de pouvoir dont on ait abusé d'une manière plus déplorable.

Ce fut ainsi que l'empire lacédæmonien fit peser sur chacune des cités sujettes une double oppression (4), les décemvirs indigènes et l'harmoste étranger se soutenant mutuellement et accablant ensemble les citoyens d'une pression aggravée à laquelle il n'était guère possible de se soustraire. Les Trente à Athènes courtisaient le plus possible l'harmoste Kallibios (5), et ils mirent à mort des Athéniens individuel-

---

(1) Nous pouvons conclure que si Xénophon avait appris quelque chose de la sorte relativem nt à Kritias, il n'aurait guère hésité à le mentionner; quand nous lisons ce qu'il dit (Memorab. I, 2, 29). Cf un curieux passage au sujet de Kritias dans Dion Chrysostome, Or. XXI, p. 270.

(2) Plutarque, Lysand. c. 19. Ἦν δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἐν ταῖς πόλεσι δημοτικῶν φόνος οὐκ ἀριθμητὸς, ἅτε δὴ μὴ κατ' ἰδίας μόνον αἰτίας αὐτοῦ κτείνοντος, ἀλλὰ πολλαῖς μὲν ἔχθραις, πολλαῖς δὲ πλεονεξίαις, τῶν ἑκαστάχοθι φίλων χαριζομένου τὰ τοιαῦτα καὶ συνεργοῦντος; et Pausanias, VII, 10, 1; IX, 32, 6.

(3) Plutarque, Agésilas, c. 7.

(4) V. le discours des envoyés thébains à Athènes, environ huit ans avant la red lition d'Athènes (Xénoph. Hellen. III, 5, 13).

..... Οὐδὲ γὰρ φυγεῖν ἐξῆν (Plutarque, Lysand. c. 19).

(5) Xénoph. Hellen. II, 3, 13. Τὸν μὲν Καλλίβιον ἐθεράπευον πάσῃ θερα-

lement qui lui étaient désagréables, afin d'acheter sa coopération dans leurs propres violences. Le peu de détails que nous possédons relativement à ces harmostes (qui continuèrent d'exister dans toutes les villes insulaires et maritimes pendant dix années environ, jusqu'à la bataille de Knidos, ou aussi longtemps que dura l'empire maritime de Sparte, — mais beaucoup plus longtemps dans diverses dépendances continentales, c'est-à-dire jusqu'à la défaite de Leuktra, en 371 av. J.-C.) sont tous en général déshonorants. Nous avons vu dans le dernier chapitre la description que fait même Xénophon, le partisan de Lacédæmone, de la manière dure et perfide dont ils agirent à l'égard des soldats de Cyrus lors de leur retour, combinée avec leur soumission corrompue à l'égard de Pharnabazos. Il nous apprend qu'il dépendait de la volonté d'un harmoste lacédæmonien que ces soldats fussent déclarés ennemis et exclus pour toujours de leurs villes natales, et Kleandros, l'harmoste de Byzantion, qui commença par les menacer de ce traitement, ne fut amené à retirer sa menace que par la soumission la plus illimitée, combinée avec une conduite très-délicate. Nous avons raconté quelques pages plus haut les procédés cruels d'Anaxibios et d'Aristarchos, qui allèrent jusqu'à vendre quatre cents de ces soldats comme esclaves. Rien ne peut être plus arbitraire ni plus criminel que leur manière d'agir. S'ils pouvaient se conduire ainsi à l'égard d'un corps de soldats grecs chargés d'une gloire acquise, puissants soit comme amis, soit comme ennemis, et ayant des généraux capables

---

πείᾳ, ὡς πάντα ἐπαινοίη, ἃ πράττοιεν, etc. (Plutarque, Lysand. c. 15).

Les Trente semblent avoir dépassé Lysandros lui-même. Un jeune Athénien de marque, distingué comme vainqueur dans le pankration, Autolykos, — ayant été insulté par Kallibios, s'en vengea, lui donna un croc en jambe, et le jeta par terre. Lysandros, auquel on en appela, justifia Autolykos, et blâma Kallibios, lui disant qu'il ne connaissait pas la manière de gouverner des hommes libres. Toutefois, dans la suite, les Trente mirent Autolykos à mort, comme moyen de faire leur cour à Kallibios (Plutarque, Lysand. c. 15). Pausanias mentionne *Eteonikos* (non *Kallibios*) comme étant la personne qui frappa Autolykos, mais il attribue la même décision à Lysandros (IX, 32, 3).

de poursuivre leurs intérêts collectifs et de faire écouter leurs plaintes, — de quelle protection un simple citoyen d'une cité sujette quelconque, de Byzantion ou de Perinthos, pouvait-il s'attendre à jouir contre leur oppression?

L'histoire d'Aristodêmos, l'harmoste d'Oreus, en Eubœa, prouve qu'on ne pouvait obtenir de justice des éphores à Sparte contre aucune de leurs énormités. Cet harmoste, entre beaucoup d'autres actes de violence brutale, saisit dans la palestre un beau jeune homme, fils d'un citoyen libre d'Oreus, — l'enleva, — et après avoir essayé vainement de triompher de sa résistance, le mit à mort. Le père du jeune homme alla à Sparte, fit connaître ces atrocités, et en appela aux éphores et au sénat pour obtenir réparation. Mais on fit la sourde oreille à ses plaintes, et dans le désespoir de son cœur il se tua. Dans le fait, nous savons que ces autorités spartiates n'accordaient pas de réparation, non-seulement contre les harmostes, mais même contre de simples citoyens spartiates qui s'étaient rendus coupables d'un grand crime hors de leur pays. Un Bœôtien, près de Leuktra, nommé Skedasos, se plaignit que deux Spartiates, revenant de Delphes, après avoir reçu un accueil hospitalier dans sa maison, avaient d'abord violé et tué ensuite ses deux filles; mais, même pour un outrage aussi abominable, il ne put obtenir de redressement (1). Sans doute, quand un puissant allié étranger, comme le satrape persan Pharnabazos (2), se plaignait aux éphores de la conduite d'un harmoste ou d'un amiral lacédæmonien, ses représentations étaient écoutées, et nous apprenons que les éphores furent ainsi amenés, non-seulement à rappeler Lysandros de l'Hellespont, mais à mettre à mort un autre officier, Thorax, pour s'être approprié de l'argent d'une manière illégale. Mais, pour un simple citoyen, dans une cité sujette quelconque, l'autorité suprême

(1) Plutarque, Amator. Narrat. p. 773; Plutarque, Pélopidas, c. 20. Dans Diodore (XV, 54) et dans Pausanias (IX, 13, 2), il est dit que les jeunes filles outragées ainsi se tuèrent. Cf. une autre histoire dans Xénoph. Hellen. V, 4, 56, 57.

(2) Plutarque, Lysand. c. 19.

de Sparte était non-seulement éloignée, mais encore sourde et insensible, au point de ne lui donner aucune protection et de le laisser complétement à la merci de l'harmoste. Il paraît aussi que la rigueur de l'éducation spartiate et la singularité d'habitudes rendaient les Lacédæmoniens, individuellement en service à l'étranger, plus obstinés, plus incapables d'entrer dans les coutumes ou dans les sentiments des autres, et plus sujets à dégénérer, quand ils étaient libres de la surveillance rigoureuse de leur patrie, — que les autres Grecs en général (1).

En réunissant toutes ces causes de malheurs, — les dékarchies, les harmostes et l'écrasante dictature de Lysandros, — et en expliquant les autres parties du monde grec par l'analogie d'Athènes sous les Trente, — nous serons autorisé à affirmer que les premières années de l'empire spartiate qui suivirent la victoire d'Ægospotami furent des années d'une tyrannie universelle et de calamités intestines variées, telles que la Grèce n'en avait jamais enduré de pareilles. Les maux de la guerre, cruels en bien des manières, étaient actuellement terminés ; mais ils étaient remplacés par un état de souffrance non moins difficile à supporter parce qu'il s'appelait la paix. Et ce qui rendait la souffrance encore plus intolérable, c'est que c'était un amer désappointement et une violation flagrante de promesses faites, à plusieurs reprises et explicitement, par les Lacédæmoniens eux-mêmes.

Depuis plus de trente années auparavant, — depuis des temps antérieurs au commencement de la guerre du Pélopo-

---

(1) Telle semble avoir été l'impression non-seulement des ennemis de Sparte, mais des autorités spartiates. Cf. deux passages remarquables de Thucydide, 1, 77, et I, 95. Ἄμικτα γὰρ (dit l'ambassadeur athénien de Sparte) τά τε καθ' ὑμᾶς αὐτοὺς νόμιμα τοῖς ἄλλοις ἔχετε, καὶ προσέτι εἷς ἕκαστος ἐξιὼν οὔτε τούτοις χρῆται, οὔθ' οἷς ἡ ἄλλη Ἑλλὰς νομίζει.

Après qu'ils eurent rappelé de l'Hellespont le régent Pausanias et Dorkis (en 477 av. J.-C.), les Lacédæmoniens refusent d'envoyer un successeur, φοβούμενοι μὴ σφίσιν οἱ ἐξιόντες χείρους γίγνωνται, ὅπερ καὶ ἐν τῷ Παυσανίᾳ ἐνεῖδον, etc. (I, 95)

Cf. Plutarque, Apophtheg. Laconic. p. 220 F.

nèse, — les Spartiates avaient fait profession de n'intervenir que dans le dessein de délivrer la Grèce, et de renverser l'ascendant usurpé d'Athènes. Tous les alliés de Sparte avaient été appelés à une action énergique, — tous ceux d'Athènes avaient été pressés de se révolter, — au cri entraînant de « Liberté pour la Grèce. » Les premières exhortations adressées par les Corinthiens à l'État de Sparte, en 432 av. J.-C., immédiatement après la dispute korkyræenne, l'invitaient à se mettre en avant pour remplir la fonction reconnue de « Libérateur de la Grèce, » et le dénonçaient comme coupable de connivence avec Athènes s'il reculait (1). Athènes était stigmatisée comme la « cité despote » qui avait déjà absorbé l'indépendance de beaucoup de Grecs, et menaçait celle de tous les autres. La dernière demande formelle faite à Athènes par les députés lacédæmoniens, l'hiver qui précéda immédiatement la guerre, était ainsi conçue : — « Si vous désirez la continuation de la paix avec Sparte, rendez aux Grecs leur autonomie (2). » Quand Archidamos, roi de Sparte, s'avança à la tête de son armée pour assiéger Platée, les Platæens réclamèrent l'autonomie comme leur ayant été garantie solennellement par le roi Pausanias après la grande victoire remportée près de leur ville. Archidamos leur répondit : « Votre demande est juste : nous sommes prêts à confirmer *votre* autonomie, — mais nous vous invitons à nous aider à assurer la même chose à ceux des autres Grecs qui ont été asservis par Athènes. C'est là le seul but des grands efforts que nous faisons présentement (3). » Et la bannière d'un affranchissement

---

(1) Thucydide, I, 69. Οὐ γὰρ ὁ δουλωσάμενος, ἀλλ' ὁ δυνάμενος μὲν παῦσαι, περιορῶν δὲ, ἀληθέστερον αὐτὸ δρᾷ, εἴπερ καὶ τὴν ἀξίωσιν τῆς ἀρετῆς ὡς ἐλευθερῶν τὴν Ἑλλάδα φέρεται.

Dans le même dessein le second discours des ambassadeurs corinthiens à Sparte, c. 122-124, — μὴ μέλλετε Ποτιδαιάταις τε ποιεῖσθαι τιμωρίαν..... καὶ τῶν ἄλλων μετελθεῖν τὴν ἐλευθερίαν.

(2) Thucydide, I, 139. Cf. Isokrate, Or. IV, Panegyr. c. 34, s. 140; Or. V (Philipp.), s. 121: Or. XIV (Plataic.), s. 43.

(3) Thucydide, II, 72. Παρασκευὴ δὲ τόσηδε καὶ πόλεμος γεγένηται αὐτῶν ἕνεκα καὶ τῶν ἄλλων ἐλευθερώσεως.

Lire aussi le discours de l'orateur thêbain, en réponse au Platæen, après la prise de la ville par les Lacédæmoniens (III, 63).

général, que les Lacédæmoniens levèrent ainsi au début de la guerre, enrôla dans leur cause une sympathie encourageante et des vœux favorables d'une extrémité à l'autre de la Grèce (1).

Mais l'exemple de beaucoup le plus frappant des séduisantes promesses faites par les Lacédæmoniens fut fourni par la conduite de Brasidas en Thrace, quand il vint pour la première fois dans le voisinage des alliés d'Athènes pendant la huitième année de la guerre (424 av. J.-C.). Dans son mémorable discours adressé à l'assemblée publique à Akanthos, il prend la plus grande peine pour la convaincre qu'il vient seulement dans le dessein de réaliser la promesse d'affranchissement faite par les Lacédæmoniens au commencement de la guerre (2). Ne s'étant attendu, en agissant dans une telle cause, à rien moins qu'à un accueil cordial, il est étonné de trouver leurs portes fermées devant lui. « Je suis venu (dit-il) non pas pour faire tort aux Grecs, mais pour les délivrer ; après avoir lié les autorités spartiates par les serments les plus solennels, en leur faisant jurer que tous ceux que je pourrai entraîner seront traités comme alliés autonomes. Nous ne désirons vous avoir pour alliés ni par la force ni par la fraude, mais agir comme vos alliés à un moment où vous êtes asservis par les Athéniens. Vous ne devez pas suspecter mes desseins, en face de ces assurances solennelles ; encore moins quelqu'un doit-il reculer par appréhension d'inimitiés privées, et par la crainte que je ne remette la cité entre

---

(1) Thucydide, II, 8. Ἡ δὲ εὔνοια παρὰ πολὺ ἐποίει τῶν ἀνθρώπων μᾶλλον ἐς τοὺς Λακεδαιμονίους, ἄλλως τε καὶ προειπόντων ὅτι τὴν Ἑλλάδα ἐλευθεροῦσιν.

V. aussi III, 13, 14, — le discours adressé aux Lacédæmoniens par les députés de Mitylênê révoltée.

On annonce que l'amiral lacédæmonien Alkidas avec sa flotte traverse la mer Ægée pour se rendre en Iônia dans le dessein de « délivrer la Grèce; » aussi les exilés samiens lui reprochent-ils de tuer ses prisonniers, comme étant en contradiction avec cet objet (III, 32) — ἔλεγον οὐ καλῶς τὴν Ἑλλάδα ἐλευθεροῦν αὐτὸν, εἰ ἄνδρας διέφθειρεν, etc.

(2) Thucydide, IV, 85. Ἡ μὲν ἔκπεμψίς μου καὶ τῆς στρατιᾶς ὑπὸ Λακεδαιμονίων, ὦ Ἀκάνθιοι, γεγένηται τὴν αἰτίαν ἐπαληθεύουσα ἣν ἀρχόμενοι τοῦ πολέμου προείπομεν, Ἀθηναίοις ἐλευθεροῦντες τὴν Ἑλλάδα πολεμήσειν.

les mains de quelques partisans choisis. Je ne suis pas venu pour m'identifier avec une faction locale : je ne suis pas homme à vous offrir une liberté chimérique en brisant votre constitution établie, dans le dessein d'asservir soit le grand nombre au petit, soit le petit nombre au grand. Ce serait plus intolérable même qu'une domination étrangère ; et nous autres, Lacédæmoniens, nous ne mériterions que des reproches, au lieu de recueillir des remerciements et de l'honneur pour notre peine. Nous attirerions sur nous-mêmes ces mêmes critiques en vertu desquelles nous essayons d'abattre Athènes ; et ces critiques seraient plus sévères pour nous que pour ceux qui n'ont jamais fait d'honorables déclarations ; puisque, pour des hommes d'une position élevée, une tromperie spécieuse est plus honteuse que la violence ouverte (1). — Si (continuait Brasidas) en dépit de mes assurances, vous me refusez encore votre coopération, je me croirai autorisé à employer la force contre vous. Nous ne serions pas autorisés à imposer la liberté à des personnes malgré elles, si ce n'est en vue de quelque avantage commun. Mais comme nous ne cherchons pas l'empire pour nous-mêmes, — que nous ne faisons d'effort que pour abattre l'empire des autres, — que nous offrons l'autonomie à chacun et à tous, nous serions coupables envers la majorité si nous vous permettions de persister dans votre opposition (2). »

---

(1) Thucyd. IV, 85. Αὐτός τε οὐκ ἐπὶ κακῷ, ἐπ' ἐλευθερώσει δὲ τῶν Ἑλλήνων παρελήλυθα, ὅρκοις τε Λακεδαιμονίων καταλαβὼν τὰ τέλη τοῖς μεγίστοις, ἦ μὴν οὓς ἂν ἔγωγε προσαγάγωμαι ξυμμάχους ἔσεσθαι αὐτονόμους... Καὶ εἴ τις ἰδίᾳ τινα δεδιὼς ἄρα, μὴ ἐγώ τισι προσθῶ τὴν πόλιν, ἀπρόθυμός ἐστι, πάντων μάλιστα πιστευσάτω. Οὐ γὰρ συστασιάσων ἥκω, οὐδὲ ἀσαφῆ τὴν ἐλευθερίαν νομίζω ἐπιφέρειν, εἰ, τὸ πάτριον παρεὶς, τὸ πλέον τοῖς ὀλίγοις, ἢ τὸ ἔλασσον τοῖς πᾶσι, δουλώσαιμι. Χαλεπώτερα γὰρ ἂν τῆς ἀλλοφύλου ἀρχῆς εἴη, καὶ ἡμῖν τοῖς Λακεδαιμονίοις οὐκ ἂν ἀντὶ πόνων χάρις καθίσταιτο, ἀντὶ δὲ τιμῆς καὶ δόξης αἰτία μᾶλλον· οἷς τε τοὺς Ἀθηναίους ἐγκλήμασι καταπολεμοῦμεν, αὐτοὶ ἂν φαινοίμεθα ἐχθίονα ἢ ὁ μὴ ὑποδείξας ἀρετὴν κατακτώμενοι.

(2) Thucydide, IV, 87. Οὐδὲ ὀφείλομεν οἱ Λακεδαιμόνιοι μὴ κοινοῦ τινος ἀγαθοῦ αἰτίᾳ τοὺς μὴ βουλομένους ἐλευθεροῦν. Οὐδ' αὖ ἀρχῆς ἐφιέμεθα, παῦσαι δὲ μᾶλλον ἑτέρους σπεύδοντες τοὺς πλείους ἂν ἀδικοῖμεν, εἰ ξυμπᾶσιν αὐτονομίαν ἐπιφέροντες ὑμᾶς τοὺς ἐναντιουμένους περιίδοιμεν (Cf. Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 140, 141.

Semblables aux souverains alliés de l'Europe en 1813, qui, en demandant aux peuples les efforts les plus énergiques pour lutter contre l'empereur Napoléon, promirent des constitutions libres, et toutefois n'accordèrent rien après que la victoire eut été assurée, — les Lacédæmoniens donnèrent ainsi à plusieurs reprises les assurances les plus formelles d'une autonomie générale, afin d'enrôler des alliés contre Athènes, désavouant, même avec ostentation, toute prétention à l'empire pour eux-mêmes. Il est vrai qu'après la grande catastrophe devant Syracuse, alors que la ruine d'Athènes paraissait imminente, que l'alliance avec les satrapes persans contre elle était contractée pour la première fois, les Lacédæmoniens commencèrent à songer davantage à l'empire (1), et moins à la liberté grecque qui, dans le fait, en ce qui regardait les Grecs sur le continent de l'Asie, fut livrée à la Perse. Néanmoins l'ancien mot d'ordre durait encore. On croyait encore généralement, bien que ce fût annoncé avec moins d'empressement, que la destruction de l'empire athénien était recherchée comme moyen de délivrer la Grèce (2).

La victoire d'Ægospotami, avec ses conséquences, détrompa cruellement tout le monde. Le langage de Brasidas, sanctionné par les serments solennels des éphores lacédæmoniens, en 424 avant J. C., — et les actes du Lacédæmonien Lysandros en 405-404 avant J.-C., heure à laquelle commence la toute-puissance spartiate, — sont dans une contradiction si littérale et si flagrante, que nous pourrions presque nous imaginer que le premier avait prévu la possibilité d'un tel successeur, et qu'il avait essayé de l'avilir et de le désarmer à l'avance. Les dékarchies de Lysandros réalisèrent précisément cet ascendant d'un petit nombre de partisans choisis que Brasidas répudie comme une abomi-

(1) Sentiments des Lacédæmoniens pendant l'hiver qui suivit immédiatement la grande catastrophe syracusaine (Thucyd. VIII, 2), — καὶ καθελόντες ἐκείνους (les Athéniens) αὐτοὶ τῆς πάσης Ἑλλάδος ἤδη ἀσφαλῶς ἡγήσεσθαι.

(2) Cf. Thucydide, VIII, 43, 3; VIII, 46, 3.

nation pire que la domination étrangère ; tandis que les harmostes et la garnison, installés dans les cités dépendantes avec les décemvirs indigènes, établirent la seconde variété de malheur, aussi bien que la première, chacune d'elles aggravant l'autre. Si Kallikratidas au noble cœur eût gagné une victoire aux Arginusæ et qu'il eût vécu pour terminer la guerre, il aurait probablement essayé, avec plus ou moins de succès, de faire quelque chose qui se rapprochât des promesses de Brasidas. Mais ce fut un double malheur pour la Grèce, d'abord que la victoire définitive fût remportée par un amiral tel que Lysandros, le moins scrupuleux de tous les ambitieux, en partie dans l'intérêt de son pays, et plus encore dans le sien propre, — ensuite que la victoire fût si décisive, si soudaine et si importante, qu'elle ne laissât aucun ennemi debout et en état d'insister sur des conditions. La volonté de Lysandros, agissant au nom de Sparte, devint toute-puissante, non-seulement sur les ennemis, mais sur les alliés, et à un certain degré même sur les autorités spartiates. Il n'y avait pas de nécessité présente pour se concilier des alliés, — encore moins pour agir conformément à des engagements antérieurs ; de sorte qu'il ne restait rien qui fît obstacle aux inspirations naturellement ambitieuses des éphores spartiates, qui permirent à l'amiral d'arranger les détails à sa guise. Mais si Sparte était en position de dédaigner les assurances données jadis, les autres ne les oubliaient pas ; et le souvenir n'en rendit que plus amère l'oppression des décemvirs et des harmostes (1). En outre, en-

(1) Cela est présenté d'une manière expressive dans un fragment de Théopompe conservé par Theodorus Metochita, et imprimé à la fin de la collection des Fragments de Théopompe l'historien, et par Wichers, et par M. Didot. Toutefois ces deux éditeurs ne l'insèrent que comme Fragmentum Spurium, sur l'autorité de Plutarque (Lysand. c. 13), qui cite le même sentiment d'après l'auteur comique Théopompe. Mais le passage de Theodorus Metochita présente les mots exprès Θεόπομπος ὁ ἱστορικός. Nous avons donc son affirmation distincte contre celle de Plutarque, et la question est de savoir lequel des deux nous devons croire. En ce qui regarde le sens du fragment, je serais disposé à le rapporter à l'historien Théopompe. Mais l'autorité de Plutarque est plus ancienne et meilleure que celle de

tièrement conséquente avec sa manière tyrannique d'agir d'un bout à l'autre de la Grèce orientale, Sparte s'identifia avec la tyrannie énergique de Denys de Syracuse, l'aidant tant à l'élever qu'à la soutenir, contradiction avec ses anciennes maximes d'action qui aurait étonné l'historien Hérodote (1).

L'empire de Sparte, constitué ainsi à la fin de 405 avant J.-C., se maintint dans toute sa grandeur pendant un peu

---

Theodorus Metochita; de plus, les traces apparentes de senarii comiques ont été reconnues dans le fragment par Meineke (Fragm. Com. Græc. II, p. 819). Le fragment est présenté ainsi par Theodorus Metochita (Frag. Theopomp. 344, éd. Didot).

Θέοπομπος ὁ ἱστορικὸς ἀποσκώπτων εἰς τοὺς Λακεδαιμονίους, εἴκαζεν αὐτοὺς ταῖς φαύλαις καπηλίσιν, αἳ τοῖς χρωμένοις ἐγχέουσαι τὴν ἀρχὴν οἶνον ἡδύν τε καὶ εὔχρηστον· σοφιστικῶς ἐπὶ τῇ λήψει τοῦ ἀργυρίου, μεθύστερον φαυλόν τινα καὶ ἐκτροπίαν καὶ ὀξίνην κατακιρνῶσι καὶ παρέχονται; καὶ τοὺς Λακεδαιμονίους τοίνυν ἔλεγε, τὸν αὐτὸν ἐκείναις τρόπον, ἐν τῷ κατὰ τῶν Ἀθηναίων πολέμῳ, τὴν ἀρχὴν ἡδίστῳ πόματι τῆς ἀπ' Ἀθηναίων ἐλευθερίας καὶ προγράμματι καὶ κηρύγματι τοὺς Ἕλληνας δελεάσαντες. ὕστερον πικρότατα σφίσιν ἐγχέαι καὶ ἀηδέστατα κράματα βιοτῆς ἐπωδύνου καὶ χρήσεως πραγμάτων ἀλγεινῶν, πάνυ τοι κατατυραννοῦντας τὰς πόλεις δεκαρχίαις καὶ ἁρμοσταῖς βαρυτάτοις, καὶ πραττομένους, ἃ δυσχερὲς εἶναι σφόδρα καὶ ἀνύποιστον φέρειν, καὶ ἀποκτιννύναι.

Plutarque, en attribuant le renseignement à l'auteur comique Théopompe, affirme qu'il dit une niaiserie (ἔοικε ληρεῖν) quand il avance que l'empire lacédæmonien commença par être doux et agréable, et qu'ensuite il fut corrompu et tourna en amertume et en oppression, tandis que dans le fait, il fut amertume et oppression dès le commencement même.

Or si nous lisons la citation de Theodorus donnée plus haut, nous verrons que Théopompe n'a pas fait cette assertion que Plutarque contredit comme niaise et fausse.

Ce que disait Théopompe, c'était que d'abord les Lacédæmoniens, *pendant la guerre contre Athènes*, séduisirent les Grecs par une boisson très-délicieuse et par un « *programme* » et une « *proclamation* » de liberté en les arrachant au joug d'Athènes — et qu'ensuite ils ont versé les mixtures les plus amères et les plus répugnantes de dure oppression et de cruelle tyrannie, etc.

La boisson douce consiste, suivant l'assertion de Théopompe, — non pas, comme le suppose Plutarque, dans le premier goût de l'empire lacédæmonien réel après la guerre, mais dans les séduisantes promesses de liberté faites par lui aux alliés *pendant la guerre*. L'accusation de ἔοικε ληρεῖν portée par Plutarque n'a donc pas de fondement. J'ai écrit δελεάσαντας au lieu de δελεάσοντας, qui est dans le fragment de Didot, parce qu'il m'a semblé que cette correction était nécessaire pour expliquer le passage.

(1) Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 145; Or. VIII (de Pace), s. 122; Diodore, XIV, 10-44; XV, 23. Cf. Hérodote, V, 92; Thucyd. I, 18; Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 144.

plus de dix années, jusqu'à la bataille navale de Knidos (1), en 394 avant J.-C. Cette défaite détruisit sa flotte et son ascendant maritime, tout en la laissant avec un empire intact sur terre, qu'elle conserva jusqu'à sa défaite par les Thêbains (2) à Leuktra, en 371 avant J.-C. Pendant tout cet intervalle, son système constant fut d'entretenir des harmostes et des garnisons spartiates dans les cités dépendantes sur le continent aussi bien que dans les îles. Même les habitants de Chios, qui avaient été ses alliés les plus actifs pendant les huit dernières années de la guerre, furent forcés de se soumettre à cette rigueur, outre qu'ils se virent enlever leur flotte par les Lacédæmoniens (3). Mais les dékarchies indigènes, bien qu'établies d'abord par Lysandros universellement dans toutes les dépendances maritimes, ne durèrent pas comme système aussi longtemps que les harmostes. Composées comme elles l'étaient dans une grande mesure de candidats et d'alliés personnels de Lysandros, elles souffrirent en partie de la jalousie réactionnaire qui, avec le temps, se fit sentir contre son présomptueux ascendant. Après avoir duré pendant quelque temps, elles perdirent l'appui des éphores spartiates qui permirent aux villes (nous ne savons pas quand d'une manière précise) de reprendre leurs anciens gouvernements (4). Quelques-unes

(1) Isokrate, Panathen. s. 61. Σπαρτιᾶται μὲν γὰρ ἔτη δέκα μόλις ἐπεστάτησαν αὐτῶν, ἡμεῖς δὲ πέντε καὶ ἑξήκοντα συνεχῶς κατέσχομεν τὴν ἀρχήν. Je ne me crois pas obligé de prouver l'exactitude de la chronologie d'Isokrate. Mais ici nous pouvons faire remarquer que son « à peine dix années » est une expression qui, bien qu'elle soit au-dessous de la vérité de quelques mois, si nous pouvons prendre la bataille d'Ægospotami comme le commencement, se rapproche beaucoup de la réalité, si nous prenons comme le commencement la reddition d'Athènes, jusqu'à la bataille de Knidos.

(2) Pausanias, VIII, 52, 2; IX, 6, 1.

(3) Diodore, XIV, 84; Isokrate, Orat. VIII, (de Pace), s. 121.

(4) Xénoph. Hellen. III, 4, 2.

Lysandros accompagna le roi Agésilas (quand ce dernier se rendait à son commandement asiatique en 396 av. J.-C.) Son dessein était — ὅπως τὰς δεκαρχίας τὰς κατασταθείσας ὑπ' ἐκείνου ἐν ταῖς πόλεσιν, ἐκπεπτωκυίας δὲ διὰ τοὺς ἐφόρους, οἳ τὰς πατρίους πολιτείας παρήγγειλαν, πάλιν καταστήσειε μετ' Ἀγησιλάου.

Ce qui prouve la négligence de la composition des Hellenica de Xénophon, ou peut-être sa répugnance à présenter les points déshonorants du

des dékarchies finirent ainsi par se dissoudre ou par être modifiées de diverses manières, mais plusieurs probablement continuèrent encore de subsister, si elles avaient assez de force pour se maintenir; car il ne paraît pas que les éphores les abattissent jamais systématiquement, comme Lysandros les avait systématiquement élevées.

Jamais le gouvernement des Trente à Athènes n'eût été renversé, si les Athéniens opprimés avaient été obligés de compter sur une intervention tutélaire des éphores spartiates pour les aider à le renverser. J'ai déjà montré que cette exécrable oligarchie succomba sous les efforts de Thrasyboulos et des démocrates athéniens eux-mêmes, que personne n'aida. Il est vrai de dire que l'arrogance et l'égoïsme de Sparte et de Lysandros avaient aliéné les Thêbains, les Corinthiens, les Mégariens et d'autres alliés voisins, et les avaient engagés à sympathiser avec les exilés athéniens contre les atrocités des Trente, — mais jamais ces voisins ne leur prêtèrent une aide positive ni sérieuse. L'ambition personnelle et démesurée de Lysandros avait également offensé le roi Pausanias et les éphores spartiates, de sorte qu'eux aussi devinrent indifférents aux Trente, qui étaient ses créatures. Mais cela ne faisait que priver les Trente de cet appui étranger que Lysandros, s'il eût conservé encore son ascendant, aurait pleinement étendu jusqu'à eux. Ce ne fut pas la cause positive de leur chute. Cette crise fut opérée complétement par l'énergie de Thrasyboulos et de ses compagnons, qui manifestèrent une force et une détermination telles, qu'un déploiement extraordinaire de la puissance militaire spartiate aurait pu seul les abattre; déploiement non pas absolument sans danger quand les sympathies des principaux alliés étaient pour l'autre côté, — et, en tous cas, contraire aux inclinations de Pausanias.

Ce qui se passa pour les Trente à Athènes se passa proba-

gouvernement lacédæmonien, c'est que c'est la première fois qu'il mentionne (et cela encore indirectement) les Dékarchies, neuf ans après qu'elles avaient été établies pour la première fois par Lysandros.

blement aussi pour les dékarchies dans les cités dépendantes. Les éphores spartiates ne firent pas de démarches pour les renverser; mais où la résistance des citoyens fut assez énergique pour les abattre, aucune intervention spartiate ne vint les soutenir, et peut-être l'harmoste reçut-il l'ordre de ne pas considérer son autorité comme liée avec la leur d'une manière indissoluble. Les forces indigènes de chaque cité dépendante étant ainsi laissées libres de trouver leur niveau, les décemvirs, une fois installés, se maintinrent sans doute en grand nombre; tandis que, dans d'autres cas, ils étaient renversés, — ou peut-être s'arrangeaient-ils pour perpétuer leur domination par un compromis et une alliance avec d'autres sections oligarchiques. Cet état confus et mal assis des dékarchies, — quelques-unes existant encore, d'autres existant à demi, d'autres encore étant éteintes, — dominait en 396 avant J.-C., quand Lysandros accompagna Agésilas en Asie, plein de l'espoir qu'il aurait assez d'influence pour les réorganiser toutes (1). Nous devons nous rappeler qu'aucune autre cité dépendante ne possédait les mêmes moyens de faire une résistance énergique à ses décemvirs locaux, comme Athènes en fit une aux Trente, et que les villes insulaires grecques étaient non-seulement faibles individuellement, mais naturellement sans secours contre les maîtres de la mer (2).

Tel fut donc le résultat d'une extrémité à l'autre de la Grèce, quand cette longue guerre, entreprise au nom de l'autonomie universelle, fut terminée par la bataille d'Ægos-

---

(1) Cf. les deux passages des Hellenica de Xénophon, III, 4, 7; III, 5, 13.

Ἅτε συντεταραγμένων ἐν ταῖς πόλεσι τῶν πολιτειῶν, καὶ οὔτε δημοκρατίας ἔτι οὔσης, ὥσπερ ἐπ' Ἀθηναίων, οὔτε δεκαρχίας, ὥσπερ ἐπὶ Λυσάνδρου.

Mais nous savons par le passage subséquent que quelques-unes de ces dékarchies durèrent encore. Les ambassadeurs thêbains dirent à l'assemblée publique à Athènes, relativement aux Spartiates :

Ἀλλὰ μὴν καὶ οὓς ὑμῶν ἀπέστησαν φανεροί εἰσιν ἐξηπατηκότες· ὑπό τε γὰρ τῶν ἁρμοστῶν τυραννοῦνται, καὶ ὑπὸ δέκα ἀνδρῶν, οὓς Λύσανδρος κατέστησεν ἐν ἑκάστῃ πόλει, — où les Décemvirs sont mentionnés comme existant encore en 395 av. J.-C. V. aussi Xénoph. Agésilas, I, 37.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 15.

potami. A la place d'Athènes souveraine fut substituée non l'autonomie promise, mais Sparte plus souveraine encore. Xénophon, l'ami de Lacédæmone, fait, en 399 avant J.-C., un effrayant tableau de l'ascendant exercé dans toutes les cités grecques, non-seulement par les éphores et par les officiers publics, mais même par les simples citoyens de Sparte. « Les Lacédæmoniens (dit-il en s'adressant à l'armée de Cyrus) président maintenant aux destinées de la Grèce; et même tout Lacédæmonien, simple particulier, peut faire ce qu'il lui plaît (1). » « Toutes les cités (dit-il dans un autre endroit) obéissaient alors à tout ordre quelconque qu'elles pouvaient recevoir d'un citoyen lacédæmonien (2). » Non-seulement l'ascendant général était ainsi omniprésent et irrésistible, mais il était imposé avec une vigueur de détail, et assombri par mille accessoires de tyrannie et d'abus individuel, tels qu'on n'en avait jamais connu de pareils sous l'empire si décrié d'Athènes.

Nous avons plus d'un tableau de l'empire athénien, dans des discours faits par des orateurs hostiles qui avaient tout motif pour enflammer contre Athènes les plus fortes antipathies dans le cœur de leurs auditeurs. Nous avons les harangues des ambassadeurs corinthiens à Sparte quand ils excitaient les alliés spartiates à la guerre du Péloponèse (3), — celle des députés de Mitylênê adressée à Olympia aux confédérés spartiates, quand leur ville s'était révoltée contre Athènes et était dans un besoin pressant d'appui, — le discours de Brasidas dans l'assemblée publique d'Akanthos, — et plus d'une harangue aussi d'Hermokratês, inspirant à ses compatriotes siciliens la haine aussi bien que la crainte d'Athènes (4). En lisant ces discours, on verra qu'ils

(1) Xénoph. Anab. VI, 6, 12. Εἰσὶ μὲν γὰρ ἤδη ἐγγὺς αἱ Ἑλληνίδες πόλεις · (cela fut dit à Kalpê en Bithynia) τῆς δὲ Ἑλλάδος Λακεδαιμόνιοι προεστήκασιν · ἱκανοὶ δέ εἰσι καὶ εἷς ἕκαστος Λακεδαιμονίων ἐν ταῖς πόλεσιν ὅ, τι βούλονται διαπράττεσθαι.

(2) Xénoph. Hellen. III, 1, 5. Πᾶσαι γὰρ τότε αἱ πόλεις ἐπείθοντο, ὅ, τι Λακεδαιμόνιος ἀνὴρ ἐπιτάττοι.

(3) Thucydide, I, 68-120.

(4) Thucydide, III, 9; IV, 59-85; VI, 76.

insistent presque exclusivement sur le grand mal politique inhérent même au fait de son empire, qui enlève à tant de communautés grecques leur légitime autonomie, outre le tribut imposé. Athènes avait ainsi asservi déjà bien des cités, et elle ne guettait que les occasions d'en asservir beaucoup d'autres : c'est là le sujet sur lequel ils s'étendent. Mais de griefs pratiques, — de cruauté, d'oppression, de spoliation, d'exils multipliés, etc., d'injustice arrogante commise par des Athéniens individuellement, — il n'est pas dit un seul mot. S'il avait existé le plus petit prétexte pour introduire ces arguments incendiaires, combien eût été plus pathétique l'appel de Brasidas aux sympathies des Akanthiens ! Combien eussent été véhémentes les dénonciations des ambassadeurs Mitylénæens, au lieu du langage pâle et presque apologétique que nous lisons maintenant dans Thucydide ! Athènes détruisait l'autonomie de ses alliés sujets, et punissait les révoltes avec rigueur, parfois même avec cruauté. Mais quant aux autres points d'injustice, le silence d'accusateurs tels que ceux que je viens de mentionner compte pour une justification puissante.

Le cas change quand nous arrivons à la période qui suit la bataille d'Ægospotami. Ici, il est vrai également, nous trouvons l'empire spartiate l'objet de plaintes (comme l'empire athénien l'avait été auparavant) en contraste avec cet état d'autonomie auquel prétendait chaque ville, et que Sparte promettait non-seulement d'assurer, mais qu'elle présentait comme son seul motif de guerre. Cependant ce n'est pas le grief saillant, — d'autres arguments ressortent d'une manière plus expresse. Les décemvirs et les harmostes (quelques-uns de ces derniers étant ilotes), instruments permanents de l'empire spartiate, causent un sentiment plus douloureusement pénible que l'empire lui-même, comme le reconnaît à l'avance le langage tenu à Akanthos par Brasidas. A l'époque où Athènes était une cité sujette sous Sparte, gouvernée par les Trente de Lysandros et par l'harmoste lacédæmonien dans l'akropolis, — le sentiment d'indignité produit par le fait de la sujétion s'absorbait dans la souffrance encore plus terrible que causaient les

énormités de ces maîtres individuels que l'État souverain avait établis. Or Athènes n'établissait ni maîtres locaux, — ni Dix ou Trente indigènes, — ni harmostes athéniens ni garnisons athéniennes en résidence. Cet état était par lui-même un privilége inexprimable, si on le compare avec la condition de cités soumises non-seulement à l'empire spartiate, mais encore sous cet empire à des décemvirs indigènes tels que Kritias, et à des harmostes spartiates tels qu'Aristarchos ou Aristodêmos. Une ville sujette d'Athènes avait à supporter des charges définies imposées par son propre gouvernement qui était exposé, en cas de faute ou de négligence, à être jugé devant le dikasterion athénien populaire. Mais ce même dikasterion (comme je l'ai montré dans un autre volume, et comme l'avance distinctement Thucydide) (1), était le port de refuge pour chaque cité sujette, non moins contre des Athéniens individuellement disposés à lui nuire que contre les mauvais traitements d'autres villes. Ceux qui se plaignaient de la peine que causait à une cité sujette l'obligation de porter des causes devant le dikasterion d'Athènes pour y être jugées, — même si nous prenons le cas comme ils le présentent, et si nous fermons les yeux sur ce qu'il y a d'injuste de leur part à omettre ces nombreux exemples où la ville pouvait ainsi détourner un dommage de ses citoyens ou redresser un tort qu'ils avaient éprouvé, — ceux-là, dis je, se seraient plaints beaucoup plus haut, et avec bien plus de raison d'un harmoste athénien toujours présent; surtout s'il eût existé en même temps un gouvernement indigène de Dix oligarques, échangeant avec lui une connivence coupable, telle que l'association des Trente à Athènes avec l'harmoste lacédæmonien Kallibios (2).

En aucun point on ne peut prouver que la substitution de l'empire spartiate à la place de l'empire athénien fût un

(1) V. le remarquable discours de Phrynichos dans Thucyd. VIII, 48, 5, auquel je m'en suis référé auparavant.

(2) Xénoph. Hellen. II, 3, 14. Cf. le cas analogue de Thêbes, après que les Lacédæmoniens se furent rendus maîtres de la Kadmeia (V, 2, 34-36).

avantage, soit pour les cités sujettes, soit pour la Grèce en général; tandis qu'en bien des points, c'était une grande et sérieuse aggravation de souffrance. Et cet abus de pouvoir est d'autant plus plus profondément à regretter, que Sparte eut, après la bataille d'Ægospotami, une occasion précieuse, telle qu'Athènes n'en avait jamais eu, et telle qu'il ne s'en représenta jamais de pareille, — de réorganiser le monde grec sur de sages principes, et en vue d'une stabilité et d'une harmonie panhelléniques. Son plus grand péché n'est pas d'avoir refusé d'accorder une autonomie universelle. Il est vrai qu'elle l'avait promise; mais nous pourrions lui pardonner de ne pas avoir rempli formellement sa promesse, si elle eût remplacé ce présent par un autre beaucoup plus grand, qu'il était dans les limites raisonnables de son pouvoir, à la fin de 405 avant J.-C., de conférer. Cette autonomie municipale universelle, à laquelle tendait l'instinct grec, bien qu'incomparablement meilleure qu'une sujétion universelle, était cependant accompagnée de beaucoup de discordes intestines, et du mal encore plus formidable du manque de secours contre un puissant ennemi étranger quelconque. Pour assurer au monde hellénique la sûreté extérieure aussi bien que la concorde intérieure, ce n'était pas un nouvel empire qu'il fallait, mais une nouvelle combinaison politique sur des principes équitables et compréhensifs, enlevant à chaque ville une portion de son autonomie, et créant une autorité commune, responsable à l'égard de toutes pour certains desseins définis de contrôle. Si jamais un système fédératif passable eût été praticable en Grèce, ce fut après la bataille d'Ægospotami. L'empire athénien, — qui, avec tous ses défauts, fut, à mon sens, beaucoup meilleur pour les cités sujettes que ne l'aurait été une autonomie universelle, — avait déjà écarté bien des difficultés, et montré qu'une action combinée et systématique du monde grec maritime n'était pas une impossibilité. L'État de Sparte aurait pu alors se substituer à celui d'Athènes, non comme héritier de son pouvoir souverain, mais comme président et agent exécutif d'une nouvelle Confédération de Dèlos, — faisant revivre les principes égaux, com-

préhensifs et libéraux sur lesquels cette Confédération avait été primitivement organisée.

Il est vrai que, soixante ans auparavant, les membres constitutifs de la première assemblée à Dêlos s'étaient montrés insensibles à son importance. Aussitôt que la crainte pressante causée par les Perses s'était dissipée, quelques-uns des confédérés avaient cessé d'envoyer des députés, d'autres avaient désobéi à des réquisitions, d'autres encore avaient racheté leurs obligations, et perdu leurs droits comme membres autonomes et votants, au moyen d'un marché pécuniaire avec Athènes; et cet État, obligé par les devoirs de sa présidence d'imposer obéissance à l'assemblée contre tous les membres mal disposés, se fit successivement beaucoup d'ennemis, et se changea par degrés, presque sans le chercher lui-même, de président en empereur, comme seul moyen d'obvier à la dissolution totale de la Confédération.

Mais, bien que ces circonstances fâcheuses se fussent présentées auparavant, il ne s'ensuit pas qu'elles se fussent représentées actuellement, en admettant que la même expérience eût été tentée de nouveau par Sparte avec une sincérité manifeste de dessein et une sagesse passable. Le monde grec, surtout sa partie maritime, avait passé par des épreuves non moins pénibles qu'instructives, pendant cet intervalle important. Et il n'est pas téméraire de supposer que la masse de ses membres aurait pu être en ce moment disposée à accomplir avec constance les devoirs de confédérés, à la voix et sous la présidence de Sparte, si elle avait tenté réellement de réorganiser une confédération libérale, en traitant toute ville comme autonome et égale, si ce n'est qu'en tant que chacune serait obligée d'obéir aux résolutions de l'assemblée générale. Quelque impraticable qu'un tel plan puisse paraître, nous devons nous rappeler que même les utopies ont leurs moments passagers, sinon de succès certain, du moins de commencement, non-seulement possible, mais plein de promesses. Et ma conviction est que, si Kallikratidas, avec son ardent sentiment panhellénique et sa force de résolution morale, eût été le vainqueur défi-

nitif d'Athènes souveraine, il n'aurait pas laissé passer ce moment d'orgueil et de toute-puissance sans essayer de réaliser quelque noble projet, tel que celui qui est esquissé ci-dessus.

Il faut se rappeler qu'Athènes n'avait jamais eu le pouvoir d'organiser une telle combinaison panhellénique généreuse. Elle avait fini par être dépopularisée dans l'exécution légitime de son devoir, comme présidente de la confédération de Dêlos, contre des rebelles (1). Elle avait été obligée de choisir entre deux partis, ou de dissoudre la confédération, ou de la maintenir réunie sous la forte compression d'un chef souverain. Mais Sparte n'était pas encore devenue impopulaire. Elle se trouvait actuellement sans compétiteur comme chef du monde grec, et elle aurait pu à ce moment raisonnablement espérer d'en amener les membres avec elle à former une organisation libérale et panhellénique, si elle l'avait tenté avec une ardeur convenable. Par malheur, elle prit la marche opposée, sous l'influence de Lysandros, en fondant un nouvel empire beaucoup plus oppressif et plus odieux que celui d'Athènes, avec peu des avantages et aucune des excuses attachées à ce dernier. Aussitôt qu'elle devint même plus impopulaire qu'Athènes, *son* moment de haute puissance, pour une bienfaisante combinaison panhellénique, passa également — pour ne jamais revenir.

Après avoir rangé ainsi tous les Grecs maritimes sous son empire, avec un tribut de plus de mille talents imposé sur eux, — et continué d'être chef de son alliance sur terre dans la Grèce centrale, qui comprenait maintenant Athènes comme simple unité, — Sparte était la puissance souveraine s'étendant sur toute la Grèce (2). Son nouvel empire fut organisé par le vainqueur Lysandros; mais il fit preuve de tant d'arrogance et il montra tant d'ambition personnelle à gouverner toute la Grèce au moyen de lieutenants à lui

(1) Telle est la justification présentée par l'ambassadeur athénien à Sparte, immédiatement avant la guerre du Péloponèse (Thucyd. I, 75, 76). Et elle est appuyée en général par le récit de Thucydide lui-même (1. 99).

(2) Xénoph. Hellen. III, 1, 3. Πάσης τῆς Ἑλλάδος προστάται, etc.

dévoués, décemvirs et harmostes, — qu'il suscita contre lui des rivaux et des ennemis nombreux, aussi bien à Sparte même qu'ailleurs. Nous avons déjà mentionné la jalousie conçue par le roi Pausanias, les sentiments offensés de Thèbes et de Corinthe, et la manière dont ces phénomènes nouveaux déterminèrent (malgré l'opposition de Lysandros) l'admission d'Athènes comme démocratie remise en vigueur dans la confédération lacédæmonienne.

Dans les premiers mois de 403 avant J.-C., Lysandros fut en partie à Sparte, en partie en Attique, s'efforçant de soutenir l'oligarchie athénienne déclinante, contre la force croissante de Thrasyboulos et des exilés athéniens de Peiræeus. Dans ce dessein, il fut directement contrecarré par les idées contraires du roi Pausanias et de trois éphores sur les cinq (1). Mais, bien que les éphores arrêtassent ainsi Lysandros par rapport à Athènes, ils adoucirent l'humiliation en lui confiant au dehors un nouveau commandement sur la côte asiatique et dans l'Hellespont, démarche qui avait en outre l'avantage d'éloigner l'un de l'autre deux rivaux aussi prononcés que lui et Pausanias l'étaient devenus en ce moment. Ce que Lysandros avait essayé en vain de faire à Athènes, il fut sans doute plus en état de le faire en Asie, où il n'avait avec lui ni Pausanias ni les éphores. Il put prêter une aide efficace aux dékarchies et aux harmostes dans les villes asiatiques, contre toute opposition intérieure qui pouvait les menacer. Amères furent les plaintes qui arrivèrent à Sparte, tant contre lui que contre ses partisans maîtres des affaires. A la fin, les éphores se décidèrent à désavouer les dékarchies et à annoncer qu'ils n'empêcheraient pas les cités de reprendre leurs anciens gouvernements à leur gré (2).

Mais toutes les injustices criantes exposées dans les plaintes des cités maritimes n'auraient pas suffi pour faire rappeler Lysandros de son commandement dans l'Hellespont, si Pharnabazos n'avait pas joint ses remontrances aux

(1) Xénoph. Hellen. II. 4, 28-30. (2) Xénoph. Hellen. III, 4, 2.

autres. Ces dernières représentations donnèrent tant de force aux ennemis de Lysandros à Sparte qu'un ordre péremptoire de rappel fut envoyé. Contraint d'obéir, il revint à Sparte; mais la disgrâce relative et la perte de ce pouvoir illimité dont il avait joui dans son commandement lui furent si insupportables qu'il obtint la permission d'aller en pèlerinage au temple de Zeus Ammôn, en Libye, sous prétexte qu'il avait à s'acquitter d'un vœu (1). Il paraît avoir visité aussi les temples de Delphes et de Dôdônê (2), avec des projets ambitieux et secrets qui seront bientôt mentionnés. Cette retraite politique apaisa la jalousie qu'on lui portait, de sorte que nous le verrons, une année ou deux après, rétabli dans une influence et un ascendant considérables. Il fut envoyé à Syracuse en qualité d'ambassadeur spartiate, nous

(1) Plutarque, Lysand. c. 19, 20, 21.

Les faits que Plutarque avance relativement à Lysandros ne peuvent se concilier avec la chronologie qu'il adopte. Il représente le rappel de Lysandros à la prière de Pharnabazos, avec tous les faits qui le précédèrent, comme étant survenu avant le rétablissement de la démocratie athénienne, événement qui, comme nous le savons, arriva dans l'été de 403 avant J.-C.

Lysandros prit Samos dans la dernière moitié de 404 avant J.-C., après la reddition d'Athènes. Après la prise de Samos, il revint à Sparte en triomphe, dans l'automne de 404 avant J.-C. (Xénoph. Hellen. III, 3, 9). Il était dans sa patrie, ou servait en Attique, au commencement de 403 av. J.-C. (Xénoph. Hellen. II. 4, 30).

Or, quand Lysandros revint à Sparte à la fin de 404 avant J.-C, c'était son retour triomphant, ce n'était pas un rappel provoqué par les plaintes de Pharnabazos. Cependant il n'a pu y avoir d'autre retour avant le rétablissement de la démocratie à Athènes.

Le rappel de Lysandros a dû être le terme non de ce commandement, mais d'un commandement subséquent. De plus, il me semble nécessaire, afin de faire de la place pour les faits avancés relativement à Lysandros aussi bien qu'aux dékarchies, de supposer qu'il fut envoyé de nouveau (après sa querelle avec Pausanias en Attique), en 403 avant J.-C., commander en Asie. Ce n'est positivement dit nulle part; mais je ne trouve rien qui le contredise, et je ne vois pas d'autre moyen de faire de la place pour les faits avancés au sujet de Lysandros.

Il est à remarquer que Diodore fait une erreur manifeste de chronologie quant à la date du rétablissement de la démocratie athénienne Il la place en 401 avant J.-C. (Diod. XIV, 33), deux ans plus tard que sa date réelle, qui est 403 avant J.-C., allongeant ainsi de deux ans l'intervalle entre la reddition d'Athènes et le rétablissement de la démocratie. Plutarque aussi semble avoir conçu cet intervalle comme beaucoup plus long qu'il ne le fut en réalité.

(2) Plutarque, Lysand. c. 25.

ignorons à quel moment précis, et là il prêta appui et aide au despotisme récemment établi de Denys (1).

La position des Grecs asiatiques, le long de la côte de l'Iônia, de l'Æolis et de l'Hellespont, devint toute particulière après le triomphe de Sparte à Ægospotami. J'ai déjà raconté comment, après la grande catastrophe athénienne devant Syracuse, le roi de Perse avait renouvelé ses tentatives pour ressaisir ces villes, dont la main vigoureuse d'Athènes l'avait tenu exclu pendant plus de cinquante ans; comment Sparte, implorant son aide, avait consenti par trois conventions formelles à les lui rendre, tandis que son commissaire Lichas reprochait même aux Milésiens leur aversion pour ce marché; comment Athènes aussi, dans les jours de sa faiblesse, aspirant au même avantage, avait exprimé sa disposition à le payer du même prix (2). Après la bataille d'Ægospotami, cette convention reçut son effet, bien que vraisemblablement non sans disputes entre le satrape Pharnabazos, d'un côté, et Lysandros et Derkyllidas, de l'autre (3). Ce dernier était harmoste lacédæmonien à Abydos, ville si importante comme station sur l'Hellespont, et que les Lacédæmoniens semblent cependant avoir conservée. Mais Pharnabazos et ses subordonnés acquirent sur l'Æolis de l'Hellespont et sur la Troade un empire plus complet qu'ils n'en avaient jamais eu auparavant, tant le long de la côte que dans l'intérieur (4).

Toutefois un autre élément ne tarda pas à agir. La condition des cités grecques sur la côte d'Iônia, bien que, suivant les règlements persans, elles appartinssent à la satrapie de Tissaphernês, fut alors essentiellement déterminée, — d'abord par les prétentions rivales de Cyrus, qui désirait les lui enlever et s'efforçait d'obtenir que cette translation fût ordonnée par la cour; — ensuite par les aspirations de ce jeune prince au trône de Perse. Comme Cyrus fondait

(1) Plutarque, Lysand. c. 2.

(2) Thucydide, VIII, 5, 18-37, 56-58, 84.

(3) Plutarque, Lysand. c. 19, 20; Xénoph. Hellen. III, 1, 9.

(4) Xénoph. Hellen. III, 1, 13.

son espoir de succès sur la coopération des Grecs, il était extrêmement important pour lui de se rendre populaire parmi eux, surtout de son côté de la mer Ægée. En partie les preuves qu'il donna d'un caractère juste et conciliant, en partie le mauvais renom et la perfidie connue de Tissaphernês engagèrent les cités grecques à se révolter d'un commun accord contre ce dernier. Elles se jetèrent toutes dans les bras de Cyrus, excepté Milêtos, où Tissaphernês intervint à temps, tua les chefs de la révolte projetée et bannit un grand nombre de leurs partisans. Cyrus, recevant les exilés avec une faveur distinguée, leva une armée pour assiéger Milêtos et obtenir leur rétablissement, tandis qu'en même temps il jeta de fortes garnisons grecques dans les autres villes pour les protéger contre une attaque (1).

Toutefois, cette querelle locale ne tarda pas à se fondre dans la dispute plus compréhensive touchant la succession persane. Les deux parties se trouvèrent sur le champ de bataille de Kunaxa : Cyrus avec les soldats grecs et les exilés milésiens, d'un côté, — Tissaphernês, de l'autre. Quelle fut l'issue de cette tentative, sur laquelle reposaient tant de choses dans la future histoire et de l'Asie Mineure et de la Grèce, c'est ce que j'ai déjà raconté. Il est probable que l'impression rapportée par la flotte lacédæmonienne qui laissa Cyrus sur la côte de Syrie, après qu'il avait surmonté le pays le plus difficile sans rencontrer aucune résistance, fut extrêmement favorable à son succès. Aussi le désappointement des Grecs ioniens dut-il être d'autant plus pénible quand la nouvelle de sa mort fut apportée plus tard, et leur alarme d'autant plus grande, quand Tissaphernês, après avoir renoncé à la poursuite des dix mille Grecs au moment où ils entrèrent dans les montagnes des Karduques, arriva en vainqueur à la côte de la mer, plus puissant que jamais, — ayant reçu (2) du Grand Roi, comme récompense pour les services qu'il lui avait rendus contre

(1) Xénoph. Anab. I, 1, 8.

(2) Xénoph. Anab. II, 3, 19; II, 4, 8; Xénoph. Hellen. III, 1, 13; III, 3, 13.

Cyrus, tout le territoire qui avait été gouverné par ce dernier, aussi bien que le titre de commandant en chef sur tous les satrapes voisins, — et prêt non-seulement à reconquérir, mais à punir les villes maritimes révoltées. Il commença par attaquer Kymê (1), dont il ravagea le territoire avec un grand dommage pour les citoyens, et il exigea d'eux une contribution encore plus considérable, quand l'approche de l'hiver rendit incommode d'assiéger leur cité.

Dans cet état d'appréhension, ces villes envoyèrent (400-399 av. J.-C.) prier Sparte, comme le grand pouvoir souverain de la Grèce, de leur accorder sa protection contre l'esclavage aggravé qui les menaçait (2). Les Lacédæmoniens n'avaient plus rien à attendre du roi de Perse, à l'égard duquel ils avaient déjà rompu la paix, en prêtant aide à Cyrus. De plus, la renommée des dix mille Grecs, qui étaient en train de revenir en longeant par le Pont-Euxin, vers Byzantion, s'était répandue par toute la Grèce : elle inspirait un mépris signalé pour la puissance militaire des Perses et des espérances d'enrichissement par une guerre contre les satrapes asiatiques. En conséquence, les éphores spartiates furent amenés à accéder à la requête de leurs compatriotes d'Asie et à envoyer dans ce pays Thimbrôn à la tête de forces considérables : elles se composaient de 2,000 Neodamodes (ou Ilotes, qui avaient été affranchis) et de 4,000 Péloponésiens pesamment armés, accompagnés de 300 cavaliers athéniens, pris parmi ceux qui avaient été les partisans des Trente, quatre ans auparavant, aide accordée par Athènes à la requête spéciale de Thimbrôn. Arrivé en Asie pendant l'hiver de 400-399 avant J.-C., Thimbrôn fut renforcé au printemps de 399 avant J.-C. par l'armée de Cyrus, qui fut transportée de Thrace en Asie, comme je l'ai raconté ailleurs, et prise à la solde des Lacédæmoniens. Avec cette grande armée, il devint supérieur aux satrapes, même dans les plaines, où ils pouvaient employer leur nombreuse cavalerie. Les petits princes grecs de Pergamos et de la Teuthrania, qui tenaient

(1) Diodore, XIV, 35.

(2) Diodore, *ut sup.*

ce territoire d'anciens dons faits par Xerxès à leurs ancêtres, joignirent leurs troupes aux siennes, contribuant beaucoup à enrichir Xénophon au moment où il quitta les soldats de Cyrus. Cependant Thimbrôn ne fit rien qui fût digne d'une aussi grande armée. Non-seulement il échoua au siége de Larissa, mais même il ne put maintenir l'ordre parmi ses propres soldats, qui pillaient indistinctement amis et ennemis (1). On transmit à Sparte des plaintes si fortes de ses désordres et de son incapacité que les éphores lui envoyèrent d'abord un ordre d'aller en Karia, où résidait Tissaphernês; — ensuite, avant que cet ordre fût exécuté, ils dépêchèrent Derkyllidas pour le remplacer, vraisemblablement dans l'hiver 399-398 avant J.-C. Thimbrôn, en revenant à Sparte, fut condamné à une amende et banni (2).

Il est extrêmement probable que les soldats de Cyrus, bien qu'excellents en campagne, s'étant toutefois vus privés de récompense pour les prodigieuses fatigues qu'ils avaient endurées dans leur longue marche et ayant été rationnés en Thrace, aussi bien que trompés par Seuthês, — étaient avides, peu scrupuleux et difficiles à retenir en fait de pillage, surtout maintenant que Xénophon, leur général le plus influent, les avait quittés. Leur conduite s'améliora beaucoup sous Derkyllidas. Et bien que cette amélioration fût due sans doute en partie à la supériorité de ce dernier sur Thimbrôn, cependant il semble qu'on peut aussi l'attribuer en partie au fait que Xénophon, après quelques mois de résidence à Athènes, l'accompagna en Asie et reprit le commandement de ses anciens camarades (3).

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 5-8; Xénoph. Anab. VIII, 8, 8-16.

(2) Xénoph. Hellen. III, 1, 8; Diodore, XIV, 38.

(3) Il n'y a pas de témoignage positif à l'appui de ce fait, cependant telle est ma conviction, comme je l'ai avancé à la fin du dernier chapitre. Il est certain que Xénophon était au service d'Agésilas en Asie trois ans après ce temps; la seule chose qui reste à conjecturer est le moment précis auquel il partit la seconde fois. L'amélioration marquée dans les soldats de Cyrus est une raison à l'appui de l'assertion présentée dans le texte; une autre raison, c'est la manière détaillée dont les opérations militaires de Derkyllidas sont décrites, et qui semble prouver que le récit est fait par un témoin oculaire.

Derkyllidas était un homme de tant de ressources et d'astuce qu'il avait acquis le surnom de Sisyphos (1). Il avait servi pendant toutes les dernières années de la guerre et avait été harmoste à Abydos durant le commandement naval de Lysandros, qui le condamna, sur la plainte de Pharnabazos, à la honte d'une exposition publique avec son bouclier au bras (2) : c'était (je présume) une honte, parce qu'un officier supérieur avait toujours son bouclier porté pour lui par un serviteur, si ce n'est dans le cas réel d'une bataille. Derkyllidas, qui n'avait jamais pardonné à Pharnabazos de l'avoir déshonoré ainsi, profita alors d'une mésintelligence entre ce satrape et Tissaphernês pour faire une trêve avec ce dernier, et conduire son armée, forte de huit mille hommes, dans le territoire du premier (3). La région montagneuse de l'Ida, généralement connue comme la Troade, — habitée par une population de Grecs æoliens (qui avaient insensiblement hellénisé les habitants indigènes) et connue par conséquent comme l'Æolis de Pharnabazos, — lui fut ouverte par un événement récent, important en lui-même aussi bien qu'instructif à lire.

L'empire persan entier était divisé en autant de satrapies, chaque satrape étant obligé d'envoyer un montant de tribut annuel et de tenir prête une certaine somme de forces militaires pour la cour à Suse. Pourvu qu'il fût ponctuel à remplir ces obligations, on s'occupait peu de ses autres actes, si ce n'est dans le cas, qui se présentait rarement, où il maltraitait quelque Perse individuel de haut rang. De même, à ce qu'il paraît, chaque satrapie était divisée en sous-satrapies ou districts, chacune d'elles tenue par un délégué, qui payait au satrape un tribut fixe et entretenait pour lui de certaines forces militaires, — ayant la liberté de gouverner à d'autres égards comme il lui plaisait. Toutefois, outre le tribut, des présents d'un montant indéterminé étaient

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 8; Ephore ap. Athenæ. XI, p. 500.

(2) Xénoph. Hellen. III, 1, 9. Ἐστάθη τὴν ἀσπίδα ἔχων.

(3) Xénoph. Hellen. III, 1, 10; III, 2, 28.

faits constamment, tant par le satrape au roi que par le délégué au satrape. Néanmoins, il était assez extorqué au peuple (ce qu'il n'est guère nécessaire d'ajouter) pour laisser un ample profit et à l'un et à l'autre (1).

Cette région appelée Æolis avait été confiée par Pharnabazos à un indigène de Dardanos nommé Zênis, qui, après avoir occupé ce poste pendant quelque temps et après avoir donné pleine satisfaction, mourut de maladie, laissant une veuve, avec un fils et une fille encore mineurs. Le satrape était sur le point de donner le district à une autre personne, quand Mania, la veuve de Zênis, née elle-même à Dardanos, lui demanda l'autorisation de succéder à son mari. Elle alla rendre visite à Pharnabazos les mains pleines d'argent, en assez grande quantité non-seulement pour le contenter, mais encore pour gagner ses maîtresses et ses ministres (2), et elle lui dit : — « Mon époux t'était fidèle, et il payait son tribut si régulièrement qu'il obtenait tes remercîments. Si je ne te sers pas plus mal que lui, pourquoi nommerais-tu un autre délégué? Si je manque à te satisfaire, tu pourras toujours m'écarter et donner la place à un autre. » Pharnabazos fit droit à sa demande et n'eut pas lieu de s'en repentir. Mania paya régulièrement son tribut, — lui apporta fréquemment des présents, — et le reçut avec plus de magnificence qu'aucun de ses autres délégués, toutes les fois qu'il visitait le district.

Sa résidence principale était à Skêpsis, à Gergis et à Kebrên, — villes de l'intérieur, fortes tant par leur position que par leurs fortifications, au milieu de la région montagneuse appartenant jadis aux Teukri Gergithes. C'était là

(1) V. la description de la satrapie de Cyrus (Xénoph. Anab. I, 9, 19, 21, 22). En général, cette division et cette subdivision de tout l'empire en districts fournissant un revenu, chacun tenu par un délégué responsable du payement de la rente ou du tribut, à l'égard du gouvernement ou de quelque officier plus élevé du gouvernement — est le système dominant dans une partie considérable de l'Asie jusqu'au jour actuel.

(2) Xénoph. Hellen. III, 1, 10. Ἀναζεύξασα τὸν στόλον, καὶ χρήματα λαβοῦσα, ὥστε καὶ αὐτῷ Φαρναβάζῳ δοῦναι, καὶ ταῖς παλλακίσιν αὐτοῦ χαρίσασθαι καὶ τοῖς δυναμένοις μάλιστα παρὰ Φαρναβάζῳ, ἐπορεύετο.

aussi qu'elle gardait ses trésors, qui, en partie laissés par son mari, en partie accumulés par elle-même, avaient atteint graduellement une somme énorme. Mais son district s'étendait aussi jusqu'à la côte, et comprenait, entre autres villes, le nom classique d'Ilion et probablement sa ville natale de Dardanos dans le voisinage. Elle entretenait en outre une armée considérable de mercenaires grecs, avec une paye régulière et dans un état excellent, qu'elle employait tant comme garnison pour chacune de ses villes dépendantes que comme moyen de faire des conquêtes dans le voisinage. Elle avait réduit ainsi les villes maritimes de Larissa, d'Hamaxitos et de Kolônæ, dans la partie méridionale de la Troade, commandant ses troupes en personne, assise dans son char pour voir l'attaque et récompensant tous ceux qui se distinguaient. De plus, quand Pharnabazos entreprit une expédition contre les pillards mysiens et pisidiens, elle l'accompagna, et ses forces militaires formèrent la meilleure partie de son armée, au point qu'il lui fit les plus grands compliments et condescendit parfois à lui demander son avis (1). Ainsi, quand Xerxês envahit la Grèce, Artemisia, reine d'Halikarnassos, non-seulement fournit des vaisseaux, qui étaient au nombre des mieux équipés de sa flotte, et combattit vaillamment à Salamis, mais encore, quand il lui convenait de réunir un conseil, elle fut seule à oser lui donner de sages avis, contraires à ses inclinations personnelles, avis que, par bonheur pour le monde grec, il put se décider à tolérer et non à suivre (2).

Sous une femme énergique comme Mania, ainsi victorieuse et bien pourvue, l'Æolis était la partie la plus défendable de la satrapie de Pharnabazos et aurait probablement défié Derkyllidas, si un traître dans sa famille n'avait mis fin à sa vie. Son gendre, Meidias, Grec de Skêpsis, avec lequel elle vivait dans les termes d'une confiance intime, — « bien qu'elle se méfiât scrupuleusement de toute autre personne, comme il est convenable pour un tyran de le

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 15.

(2) Hérodote, VIII, 69.

faire (1) », — fut enflammé par sa propre ambition et par les suggestions de perfides conseillers, lui disant qu'il était honteux qu'une femme gouvernât, tandis que lui n'était que simple particulier; et il alla jusqu'à l'étrangler dans sa chambre. Poursuivant son infâme projet, il assassina également son fils, beau jeune homme de dix-sept ans. Il réussit à s'emparer des trois plus fortes places du district, Kebrên, Skèpsis et Gergis, ainsi que du trésor accumulé de Mania. Mais les commandants des autres villes refusèrent d'obéir à ses sommations, jusqu'à ce qu'ils reçussent des ordres de Pharnabazos. Meidias envoya immédiatement à ce satrape des députés, chargés d'amples présents, avec la demande que le satrape lui accordât le district dont Mania avait joui. Pharnabazos refusa les présents et envoya à Meidias cette réponse indignée : — « Garde-les jusqu'à ce que j'aille les prendre, — et toi en même temps. Je ne consentirais pas à vivre, si je ne devais pas venger la mort de Mania (2). »

C'est à ce moment critique, avant l'arrivée du satrape, que Derkyllidas se présenta avec son armée et trouva l'Æolis presque sans défense. Les trois récentes conquêtes de Mania, — Larissa, Hamaxitos et Kolônæ, — se rendirent à lui dès qu'il parut, tandis que les garnisons d'Ilion et de quelques autres places, qui avaient pris un service spécial sous Mania, et se trouvaient moins heureuses maintenant qu'elles l'avaient perdue, acceptèrent son invitation de renoncer à l'alliance persane, de se déclarer alliées de Sparte et de tenir leurs cités pour lui. Il devint ainsi maître de la

---

(1) Voici les paroles expressives de Xénoph. (Hellen. III, 1, 14) : — Μειδίας, θυγατρὸς ἀνὴρ αὐτῆς ὢν, ἀναπτερωθεὶς ὑπό τινων, ὡς αἰσχρὸν εἴη, γυναῖκα μὲν ἄργειν, αὐτὸν δ' ἰδιώτην εἶναι, τοὺς μὲν ἄλλους μάλα φυλαττομένης αὐτῆς, ὥσπερ ἐν τυραννίδι προσήκει, ἐκείνω δὲ πιστευούσης καὶ ἀσπαζομένης, ὥσπερ ἂν γυνὴ γαμβρὸν ἀσπάζοιτο, — εἰσελθὼν ἀποπνῖξαι αὐτὴν λέγεται.

Comme explication de ce défaut habituel de sécurité dans lequel vivait le despote grec, V. le dialogue de Xénophon appelé Hierôn (I, 12; II, 8-10; VII, 10). Il insiste particulièrement sur la multitude de crimes de famille qui souillaient les maisons des despotes grecs, meurtres commis par des pères, des fils, des frères, des épouses, etc. III, 8).

(2) Xénophon. Hellen. III, 1, 13.

plus grande partie du district, à l'exception de Kebrên, de Skêpsis et de Gergis, dont il désira s'assurer la possession avant la venue de Pharnabazos. Toutefois, quand il arriva devant Kebrên, malgré la nécessité où il était de se hâter, il resta inactif pendant quatre jours (1), parce que les sacrifices étaient de mauvais augure, tandis qu'un officier subordonné téméraire, hasardant pendant cet intervalle une attaque non autorisée, fut repoussé et blessé. Enfin les sacrifices devinrent favorables, et Derkyllidas fut récompensé de sa patience. La garnison, sur laquelle l'exemple de celle d'Ilion et des autres villes avait fait impression, désobéit à son commandant, qui cherchait à mériter la faveur du satrape en tenant bon et en lui assurant cette place très-forte. Les soldats envoyant des hérauts déclarer qu'ils iraient avec les Grecs et non avec les Perses, ils admirent sur-le-champ les Lacédæmoniens en dedans des portes. Après avoir heureusement pris et dûment assuré cette ville importante, Derkyllidas marcha contre Skêpsis et contre Gergis, dont la première était occupée par Meidias lui-même, qui, craignant l'arrivée de Pharnabazos et se défiant des citoyens de l'intérieur, jugea que le meilleur parti était d'ouvrir des négociations avec Derkyllidas. Il envoya solliciter une conférence, en réclamant des otages pour sa sûreté. Quand il sortit de la ville et demanda au commandant lacédæmonien à quelles conditions une alliance lui serait accordée, ce dernier répondit : « A condition que les citoyens resteront libres et autonomes. » En même temps, sans attendre acquiescement ou refus, il marcha droit aux portes de la ville. Meidias, pris à l'improviste, se trouvant au pouvoir des assaillants et sachant que les citoyens lui étaient hostiles, fut obligé d'ordonner d'ouvrir la porte, de sorte que, par cette rapide manœuvre,

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 18; Diodore, XIV, 38.

Le lecteur remarquera ici comment Xénophon arrange le récit de manière à inculquer à un général le pieux devoir d'obéir aux avertissements fournis par le sacrifice, — soit pour l'action, soit pour l'inaction. J'ai déjà mentionné ailleurs combien il le fait souvent dans l'Anabasis.

On ne trouvera jamais, je pense, une pareille conclusion dans Thucydide.

Derkyllidas se vit en possession de la plus forte place du district sans perte ni délai, à la grande satisfaction des Skêpsiens eux-mêmes (1).

Derkyllidas, après être monté à l'Akropolis de Skêpsis pour offrir un sacrifice de remerciements à Athênê, la grande déesse patronne d'Ilion et de la plupart des villes teukriennes, — fit sortir immédiatement la garnison de la ville, qu'il remit aux habitants eux-mêmes, en les exhortant à conduire leurs affaires politiques comme il convenait à des Grecs et à des citoyens. Cette conduite, qui nous rappelle Brasidas en contraste avec Lysandros, n'était pas moins politique que généreuse, vu que Derkyllidas ne pouvait guère espérer tenir une ville de l'intérieur au milieu de la satrapie Persane, si ce n'est par l'attachement des citoyens eux-mêmes. Il marcha ensuite vers Gergis, conduisant encore avec lui Meidias, qui demandait instamment qu'il lui fût permis de conserver cette ville, la dernière des forteresses qui lui restaient. Sans faire de réponse décidée, Derkyllidas le prit à ses côtés et s'avança avec lui à la tête de son armée, rangée seulement sur deux files, de manière à avoir l'apparence de la paix, jusqu'au pied des tours élevées de Gergis. La garnison sur les murs, voyant Meidias avec lui, lui permit d'approcher sans décharger un seul trait. « Maintenant, Meidias (dit-il), ordonne qu'on ouvre les portes, et montre-moi le chemin du temple d'Athênê, afin que je puisse y offrir un sacrifice. » Meidias fut encore forcé de donner l'ordre, par crainte d'être aussitôt saisi comme prisonnier, et l'armée lacédæmonienne se trouva maîtresse de la ville. Derkyllidas, distribuant ses troupes autour des murs, afin d'assurer sa conquête, monta à l'Akropolis pour offrir son sacrifice projeté; après quoi il se mit en devoir de dicter le sort de Meidias, auquel il enleva son caractère de prince et ses forces militaires, — forces qu'il incorpora dans l'armée lacédæmonienne. Il invita ensuite Meidias à spécifier tous ses biens paternels, et lui rendit tout ce qu'il

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 20, 23.

réclamait comme tel, bien que les assistants protestassent contre l'assertion avancée comme étant une exagération flagrante. Mais il saisit, comme proie légitime, tous les biens et tous les trésors de Mania, et fit mettre sous scellé sa maison, que Meidias avait prise pour lui-même, — puisque Mania avait appartenu à Pharnabazos (1), avec lequel les Lacédæmoniens étaient en guerre. En sortant de la maison, après avoir examiné et vérifié le contenu, il dit à ses officiers : « Maintenant, mes amis, nous avons déjà gagné une paye pour toute l'armée, huit mille hommes, pour près d'un an. Tout ce que nous acquerrons, en outre, vous arrivera également. » Il savait bien l'effet favorable que cette nouvelle produirait sur les dispositions, aussi bien que sur la discipline de l'armée, — en particulier sur les soldats de Cyrus, qui avaient eu le désagrément d'une paye irrégulière et de la pauvreté.

« Et où dois-je vivre? » demanda Meidias, qui se voyait mis à la porte de la maison de Mania. « Dans ta demeure légitime assurément (répondit Derkyllidas), dans ta ville natale de Skêpsis et dans ta maison paternelle (2). » Que devint l'assassin plus tard, c'est ce qu'on ne nous dit pas. Mais on est heureux de voir qu'il ne recueillit pas la récom-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 1, 26. Εἰπέ μοι, ἔφη, Μανία δὲ τίνος ἦν; Οἱ δὲ πάντες εἶπον, ὅτι Φαρναβάζου. Οὐκοῦν καὶ τὰ ἐκείνης, ἔφη, Φαρναβάζου; Μάλιστα, ἔφασαν. Ἡμέτερ' ἂν εἴη, ἔφη, ἐπεὶ κρατοῦμεν · πολέμιος γὰρ ἡμῖν Φαρνάβαζος.

Deux points sont remarquables ici : 1. La manière dont Mania, l'administratrice d'un vaste district, avec un trésor prodigieux et une armée considérable à sa solde, est considérée comme appartenant à Pharnabazos, — comme la servante et l'esclave de Pharnabazos. 2. La distinction faite ici entre un bien public et un bien privé, par rapport aux lois de la guerre et aux droits du vainqueur. Derkyllidas réclame ce qui avait appartenu à Mania (ou à Pharnabazos), mais non ce qui avait appartenu à Meidias.

Suivant les règles modernes de la loi internationale, cette distinction est admise et respectée partout, excepté sur mer. Mais dans l'ancien monde, elle ne ressortait nullement d'une manière aussi claire ni aussi saillante, et il est bon de mentionner qu'elle fut observée dans cette circonstance.

(2) Xénoph. Hellen III, 1, 28.

Ainsi finit l'intéressant récit au sujet de Mania, de Meidias et de Derkyllidas. L'abondance des détails et la façon dramatique dont Xénophon l'a développé me font croire qu'il assista réellement à la scène.

pense anticipée de son crime, dont les fruits furent un avantage important pour Derkyllidas et pour son armée, — et un bienfait encore plus important pour les villes grecques qui avaient été gouvernées par Mania, — l'affranchissement et l'autonomie.

Cet exploit rapide, aisé et habilement conduit, — la prise de neuf villes en huit jours (399 av. J.-C.), — est tout ce que Xénophon mentionne comme ayant été accompli par Derkyllidas pendant l'été. Ayant acquis une solde pour tant de mois, il se peut que les soldats aient été disposés à se retirer jusqu'à ce qu'elle fût dépensée. Mais, comme l'hiver approchait, il devint nécessaire de trouver des quartiers d'hiver sans encourir le reproche qu'avait mérité Thimbrôn, de consommer la nourriture des alliés. Craignant toutefois que, s'il changeait de position, Pharnabazos n'employât la nombreuse cavalerie persane à inquiéter les villes grecques, il lui proposa une trêve, que ce dernier accepta volontiers; car l'occupation de l'Æolis par le général lacédæmonien était une sorte de poste de surveillance (comme Dekeleia pour Athènes), exposant à une attaque constante toute la Phrygia, près de la Propontis (dans laquelle se trouvait Daskylion, résidence de Pharnabazos) (1). En conséquence, Derkyllidas ne fit que traverser la Phrygia, pour prendre ses quartiers d'hiver en Bithynia, l'extrémité nord-ouest de l'Asie Mineure, entre la Propontis et le Pont-Euxin, le même territoire par lequel avaient marché Xénophon et les Dix Mille, quand ils allèrent de Kalpê à Chalkêdon. Il se procura d'abondantes provisions et du butin, tant en esclaves qu'en bétail, en pillant les villages bithyniens, non sans faire des pertes à l'occasion de son côté, par la négligence des personnes qui se livraient à la maraude (2).

Une de ces pertes fut d'une importance considérable. Derkyllidas avait obtenu de Seuthês, en Thrace européenne (le

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 1. Νομίζων τὴν Αἰολίδα ἐπιτετειχίσθαι τῇ ἑαυτοῦ οἰκήσει Φρυγίᾳ. Le mot ἐπιτειχίζειν est capital et significatif, dans la guerre grecque.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 2-5.

même prince dont Xénophon avait eu tant de raison de se plaindre), un renfort de 300 chevaux et de 200 peltastes, — Thraces odrysiens. Ces Odrysiens s'établirent dans un camp séparé, à environ deux milles et demi (= 4 kilomètres) de Derkyllidas, position qu'ils entourèrent d'une palissade à peu près à hauteur d'homme. Étant d'infatigables pillards, ils décidèrent Derkyllidas à leur envoyer une garde de 200 hoplites, dans le dessein de garder leur camp séparé, avec le butin qui y était accumulé. Bientôt le camp devint richement pourvu, en particulier de captifs bithyniens. Toutefois, les Bithyniens hostiles, guettant le moment où les Odrysiens étaient sortis pour la maraude, attaquèrent soudainement à l'aurore les deux cents hoplites grecs dans le camp. Ils leur lancèrent par-dessus la palissade des traits et des flèches, et ils en tuèrent et blessèrent quelques-uns, tandis que les Grecs avec leurs lances étaient complétement sans défense et ne purent atteindre leurs ennemis qu'en arrachant la palissade et en sortant pour charger. Mais les assaillants, armés à la légère, esquivant aisément la charge de guerriers portant un bouclier et une lance, les entourèrent quand ils commencèrent à se retirer et en tuèrent plusieurs avant qu'ils pussent revenir. Dans chaque sortie successive, les mêmes phénomènes se représentèrent, jusqu'à ce qu'enfin tous les Grecs fussent accablés et tués, à l'exception de quinze, qui se firent jour à travers les Bithyniens à la première sortie et marchèrent en avant pour rejoindre Derkyllidas, au lieu de retourner à la palissade avec leurs camarades. Derkyllidas, sans perdre un instant, envoya un renfort, qui toutefois arriva trop tard et ne trouva que les corps nus des soldats tués. Les Bithyniens victorieux emmenèrent tous leurs captifs (1).

Au commencement du printemps, le général spartiate retourna à Lampsakos, où il trouva Arakos et deux autres Spartiates, qui venaient d'arriver en qualité de commissaires envoyés par les éphores. Arakos avait pour instructions de

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 4.

prolonger le commandement de Derkyllidas pour une autre année, aussi bien que de faire connaître la satisfaction des éphores au sujet de l'armée de Cyrus, par suite de la grande amélioration qui s'était opérée dans sa conduite, comparée avec l'année de Thimbrôn. En conséquence, il réunit les soldats et leur adressa des paroles où se mêlaient l'éloge et les conseils, exprimant son espérance qu'ils continueraient à se conduire avec autant de ménagement qu'ils avaient commencé à le faire à l'égard de tous les alliés asiatiques. Le commandant des soldats de Cyrus (probablement Xénophon lui-même), dans sa réponse, profita de l'occasion pour faire un compliment à Derkyllidas : « Nous sommes (dit-il) aujourd'hui les mêmes hommes que nous étions l'an dernier ; mais nous avons un autre général. Tu n'as pas besoin de chercher d'autre explication (1). » Sans nier la supériorité de Derkyllidas sur son prédécesseur, nous pouvons faire remarquer que les abondantes richesses de Mania, jetées dans ses mains par hasard (bien qu'il montrât beaucoup d'habileté à en tirer profit), étaient une circonstance auxiliaire, non moins inattendue qu'importante pour assurer la bonne conduite des soldats.

Entre autres instructions, Arakos était chargé de visiter tous les principaux Grecs asiatiques et de faire connaître leur état à Sparte ; et Derkyllidas fut charmé de les voir commencer cette visite à un moment où ils devaient trouver les villes jouissant d'une paix et d'une tranquillité absolues (2). Tant que dura la trêve et avec Tissaphernês et avec

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 6, 7.

Morus suppose (avec beaucoup de probabilité, je crois) que ὁ τῶν Κυρείων προεστηκὼς veut dire ici Xénophon lui-même.

Il ne pouvait pas avec convenance faire allusion au fait que lui-même n'avait pas été à l'armée pendant l'année du commandement de Thimbrôn.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 9. Ἔπεμψεν αὐτοὺς ἀπ' Ἐφέσου διὰ τῶν Ἑλληνίδων, πόλεων ἡδόμενος ὅτι ἔμελλον ὄψεσθαι τὰς πόλεις ἐν εἰρήνῃ εὐδαιμονικῶς διαγούσας. Je ne puis m'empêcher de croire que nous devrions lire ici Ἐπ' Ἐφέσου, et non ἀπ' Ἐφέσου ; ou autrement ἀπὸ Λαμψάκου.

Ce fut à Lampsakos que se passèrent cette entrevue et cette conversation entre Derkyllidas et les commissaires. Ceux-ci durent être envoyés de Lamp-

Pharnabazos, ces villes furent à l'abri de l'agression et ne payèrent pas de tribut; l'armée de terre de Derkyllidas leur fournissant une protection (1) analogue à celle qui avait été assurée par Athènes et par sa puissante flotte, dans l'intervalle qui s'écoula entre la formation de la Confédération de Dèlos et la catastrophe athénienne à Syracuse. En même temps, pendant la trêve, l'armée n'avait ni occupation ni subsistance. La tenir réunie et sous la main, sans cependant qu'elle vécût aux dépens d'amis, tel était le problème.

Ce fut aussi avec une grande satisfaction que Derkyllidas fit attention à un avis qui échappa accidentellement à Arakos. Quelques députés (dit ce dernier) étaient à ce moment à Sparte, venus de la Chersonèse de Thrace (la longue langue de terre confinant à l'Hellespont à l'ouest), sollicitant du secours contre les Thraces pillards leurs voisins. Cette fertile péninsule, hellénisée pour la première fois un siècle et demi auparavant par l'Athénien Miltiadès, avait été un rendez-vous favori pour des citoyens athéniens, dont beaucoup y avaient acquis des biens pendant la puissance navale d'Athènes. La bataille d'Ægospotami déposséda ces propriétaires et les força à rentrer dans leur patrie, en même temps qu'elle privait la péninsule de sa protection contre les Thraces. Elle contenait actuellement onze cités distinctes, dont Sestos était la plus importante; et ses habitants s'entendirent pour envoyer à Sparte des ambassadeurs chargés de prier les éphores de dépêcher une armée dans le dessein de construire un mur en travers de l'isthme de Kardia à Paktyê; en récompense de ce service (disaient-ils), il y avait assez de terre fertile ouverte à autant de colons qu'il en voudrait

sakos à Ephesos en passant par les villes grecques.

L'expression ἐν εἰρήνῃ εὐδαιμονικῶς διαγούσας a trait aux relations étrangères de ces villes et à cette circonstance qu'elles n'étaient pas molestées par les armes persanes — sans impliquer liberté intérieure ni état heureux. Il y avait des harmostes lacédæmoniens dans la plupart d'entre elles, et des dékarchies à moitié brisées ou modifiées dans beaucoup. V. les passages subséquents (III, 2, 20; III, 4, 7; IV, 8, 1).

(1) Cf. Xénoph. Hellen. IV, 2, 5.

venir, avec une côte et des ports tout voisins pour l'exportation. Miltiadès, quand il se rendit pour la première fois dans la Chersonèse, l'avait mise en sûreté en construisant dans le même endroit un mur transversal, qui avait été négligé depuis pendant la période de la suprématie persane; Periklês avait envoyé plus tard de nouveaux colons et fait réparer le mur. Mais il semble n'avoir pas été nécessaire tant que l'empire athénien fut dans toute sa vigueur, — vu qu'Athènes s'était en général concilié les princes thraces ou les avait tenus à distance, même sans un boulevard pareil (1). Informé que la requête des habitants de la Chersonèse avait été favorablement écoutée à Sparte, Derkyllidas résolut d'exécuter leur projet avec sa propre armée. Après avoir prolongé sa trêve avec Pharnabazos, il franchit l'Hellespont, passa en Europe, et occupa son armée pendant tout l'été à construire ce mur transversal, d'une longueur d'environ quatre milles un quart (= 6 kil. 800 mèt.). L'ouvrage fut réparti en portions entre les différentes sections de l'armée, la rivalité étant excitée par des récompenses pour l'exécution la plus rapide et la plus habile, tandis que les habitants de la Chersonèse étaient contents de fournir à l'armée une paye et de la nourriture, pendant une opération qui donnait de la sécurité à toutes les onze cités et ajoutait de la valeur à leurs terres et à leurs ports. Il paraît qu'il y vint, sous les auspices de Lacédæmone, de nombreux colons, — qui furent dérangés à leur tour, totalement ou en partie, quand l'empire maritime lacédæmonien fut détruit peu d'années après (2).

Quand il regagna l'Asie en automne, après avoir achevé ce travail qui avait tenu son armée employée utilement et abondamment fournie pendant six mois, Derkyllidas entreprit (398-397 av. J.-C.) le siége d'Atarneus, forte position (sur la côte continentale à l'est de Mitylênê), occupée par

(1) Hérodote, VI, 36; Plutarque, Periklês, c. 19; Isokrate, Or. V (Philipp.), s. 7.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 10; IV, 8, 5. Diodore, XIV, 38.

quelques exilés de Chios, qui avaient été chassés de leur île natale peu d'années auparavant, grâce à l'aide qu'avait prêtée l'amiral lacédæmonien Kratesippidas, gagné à prix d'argent (1). Ces hommes, vivant du pillage qu'ils faisaient dans des expéditions dirigées contre Chios et l'Iônia, étaient si bien pourvus de provisions, qu'il fallut à Derkyllidas un blocus de huit mois avant de pouvoir les réduire. Il mit dans Atarneus une forte garnison bien approvisionnée, afin qu'elle pût lui servir de retraite en cas de besoin, — sous un Achæen nommé Drakôn, dont le nom resta longtemps un objet de terreur à cause de ses ravages dans la plaine voisine de la Mysia (2).

Derkyllidas se rendit ensuite à Ephesos, où bientôt lui arriva l'ordre des éphores lui enjoignant de s'avancer en Karia et d'attaquer Tissaphernês (396 av. J.-C.). On renonça alors d'un consentement mutuel à la trêve, qui avait jusque-là tenu provisoirement loin des Grecs asiatiques les collecteurs d'impôt persans. Ces Grecs avaient envoyé à Sparte des députés assurer aux éphores que Tissaphernês serait forcé de renoncer formellement aux droits souverains de la Perse, et de leur accorder une autonomie complète, si l'on attaquait vigoureusement sa résidence en Karia. En conséquence, Derkyllidas se dirigea vers le sud, franchit le Mæandros et arriva en Karia, tandis que la flotte lacédæmonienne sous Pharax coopérait le long du rivage. En même temps, Tissaphernês, de son côté, avait reçu de Suse des renforts, avec le titre de généralissime de toutes les forces persanes en Asie Mineure; alors Pharnabazos (qui était allé à la cour dans l'intervalle pour concerter des moyens plus vigoureux de poursuivre la guerre, mais qui était revenu actuellement (3), le rejoignit en Karia, prêt à commencer des opérations avec vigueur, afin de chasser Derkyllidas et son armée. Après avoir mis des garnisons convenables dans les places fortes, les deux satrapes passèrent le Mæandros

(1) Diodore, XIII, 65.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 11; Isokrate, Or. IV (Panegyr.), s. 167.

(3) Diodore, XIV, 39.

à la tête d'une puissante armée grecque et karienne, avec une nombreuse cavalerie persane, pour attaquer les cités ioniennes. Aussitôt qu'il eut appris cette nouvelle, Derkyllidas revint de Karia avec son armée pour couvrir les villes menacées. Il avait repassé le Mæandros, et marchait avec son armée en désordre, sans soupçonner que l'ennemi fût près, quand soudain il arriva sur leurs éclaireurs, établis sur quelques monuments sépulcraux dans la route. Lui aussi envoya jusqu'aux tours et aux monuments voisins des éclaireurs qui lui apprirent que les deux satrapes, avec leurs forces réunies en bon ordre, y étaient postés pour l'intercepter. Immédiatement il donna à ses hoplites l'ordre de se ranger sur huit de profondeur, avec les peltastes et la poignée de cavaliers sur chaque flanc. Mais l'alarme causée par cette surprise parmi ses troupes fut telle, qu'on ne put compter sur personne, si ce n'est sur les soldats de Cyrus et sur les Péloponésiens. Des hoplites insulaires et ioniens, de Priênê et d'autres villes, quelques-uns allèrent jusqu'à cacher leurs armes dans le blé épais sur pied, et s'enfuirent ; d'autres, qui prirent leurs places dans la ligne, manifestèrent des dispositions qui laissèrent peu d'espoir qu'ils soutiendraient une charge ; de sorte que les Perses eurent l'occasion de livrer une bataille non-seulement avec la supériorité du nombre, mais encore avec l'avantage de la position et des circonstances. Pharnabazos désirait attaquer sans retard. Mais Tissaphernês, qui se rappelait bien la bravoure des troupes de Cyrus, et concluait que tous les autres Grecs leur ressemblaient, le défendit ; et il envoya des hérauts demander une conférence. Comme ils approchaient, Derkyllidas, s'entourant d'une garde du corps composée des soldats les plus beaux et les mieux équipés (1), s'avança au-devant d'eux sur le front de la ligne, et il leur dit que,

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 18.

Dans l'Anabasis (II, 3, 3), Xénophon mentionne le même soin, de la part de Klearchos, d'avoir autour de lui les soldats les mieux armés et les plus imposants, quand il alla à son entrevue avec Tissaphernês.

Xénophon profite avec plaisir de l'occasion pour faire un compliment indirect à l'armée de Cyrus.

pour sa part, il était prêt à combattre, — mais, puisqu'on demandait une conférence, il ne voyait pas de difficulté à l'accorder, pourvu qu'on échangeât des otages. Ce point ayant été consenti, et un lieu désigné pour la conférence le lendemain, les deux armées furent retirées simultanément; les Perses à Trallês, les Grecs à Leukophrys, célèbre par son temple d'Artemis Leukophryne (1).

Cette timidité de la part de Tissaphernês, même à un moment où il était encouragé par un satrape son collègue plus brave que lui, fit perdre aux Perses une occasion très-favorable, et tira l'armée grecque d'une position fort périlleuse. Elle sert à nous expliquer comment les soldats de Cyrus échappèrent, et la manière dont ils purent traverser des fleuves et franchir les terrains les plus difficiles sans aucune opposition sérieuse; tandis qu'en même temps elle contribua à confirmer dans l'esprit des Grecs les impressions quant à la stupidité des Perses que cette évasion avait si fortement produites.

La conférence, comme on pouvait s'y attendre, n'aboutit à rien. Derkyllidas réclama en faveur des Grecs asiatiques une autonomie complète, — l'exemption de l'intervention et du tribut persans; tandis que les deux satrapes, de leur côté, demandèrent instamment que l'on retirât de l'Asie l'armée lacédæmonienne, et de toutes les cités gréco-asiatiques les harmostes lacédæmoniens. On conclut un armistice, afin de donner le temps d'en référer aux autorités à Sparte et à Suse, et l'on remit ainsi les choses dans l'état où elles avaient été au commencement de la guerre (2).

Peu après la conclusion de cette trêve, Agésilas, roi de Sparte, arriva avec des forces considérables, et la guerre sous tous les rapports commença à prendre de plus grandes proportions, — il en sera parlé avec détail dans le chapitre suivant.

Mais ce n'était pas en Asie seulement que Sparte avait

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 19; Diodore, XIV, 39.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 20.

été engagée dans une guerre. Le renversement du pouvoir athénien avait enlevé ce lien commun de haine et d'alarme qui rattachait les alliés à son empire; tandis que sa conduite subséquente avait fait positivement ombrage, et avait même excité contre elle la même crainte d'une ambition souveraine illimitée qui auparavant s'était élevée si puissamment contre Athènes. Elle s'était appropriée presque tout l'empire maritime athénien, avec un tribut d'un montant à peine inférieur, si même il l'était. Jusqu'à quel point le total de mille talents fut-il effectivement réalisé pendant chaque année successive, c'est ce que nous ne sommes pas en état de dire; mais telle fut la taxe fixée, et tel le plan établi par Sparte pour ses dépendances maritimes, — imposés encore par des instruments omniprésents d'oppression et de rapacité, décemvirs et harmostes, tels qu'Athènes n'en avait jamais produit de pareils. Si nous ajoutons à ce grand empire maritime le prodigieux ascendant sur terre dont Sparte avait joui auparavant, nous trouverons un total de pouvoir matériel bien supérieur à celui qu'avait possédé Athènes, même à l'époque de sa plus grande élévation, avant la trêve de 445 avant J.-C.

Ce n'était pas tout. La pesanteur naturelle de caractère particulière aux citoyens spartiates empêchait que les ressources de l'État fussent jamais complétement déployées. Les lenteurs habituelles de Sparte au moment de l'action sont vivement critiquées par ses propres amis, en opposition avec l'ardeur et la fougue qui animaient ses ennemis. Mais la bataille d'Ægospotami, et, après elle, l'administration entière des affaires étrangères spartiates se trouva entre les mains de Lysandros, homme non-seulement exempt de l'inertie habituelle à ses compatriotes, mais doué de l'activité la plus infatigable et de l'ambition la plus avide, aussi bien pour son pays que pour lui-même. Sous sa direction, les immenses avantages que Sparte devait à sa nouvelle position furent à la fois systématisés et mis à profit de la manière la plus complète. Or il y avait assez dans le nouvel ascendant de Sparte, quelque usage modeste qu'on en fît, pour répandre l'appréhension dans le monde

grec. Mais l'appréhension redoubla quand on vit que son ascendant était organisé par son chef le plus agressif, qui vraisemblablement l'appliquerait aux vues d'une ambition insatiable. Heureusement pour le monde grec, il est vrai, la puissance de Sparte ne continua pas longtemps à être ainsi entre les mains de Lysandros, auquel son arrogance et sa présomption créèrent des ennemis à l'intérieur. Cependant les premières impressions reçues par les alliés relativement à l'empire spartiate naquirent de sa conduite et de ses plans de domination, manifestés avec une fastueuse insolence; et ces impressions durèrent même après que l'influence de Lysandros lui-même eut été affaiblie par la rivalité de Pausanias et d'autres qui la contre-minaient.

Tandis que Sparte séparément avait ainsi tant gagné à la fin de la guerre, aucun de ses alliés n'avait reçu la plus petite rémunération ni la plus faible compensation, si ce n'est celle que l'on pouvait considérer comme comprise dans la destruction d'un ennemi formidable. Même le résultat ou reliquat pécuniaire que Lysandros avait rapporté à Sparte (470 talents restant des avances faites par Cyrus), avec le butin acquis à Dekeleia, avait été entièrement gardé par les Lacédæmoniens eux-mêmes. Thèbes et Corinthe, il est vrai, firent des réclamations, auxquelles les autres alliés ne se joignirent pas (ou probablement n'osèrent pas le faire), afin d'être autorisés à avoir part à cette somme. Mais, bien que tous les efforts et tous les maux de la guerre eussent pesé sur ces alliés autant que sur Sparte, les réclamations furent refusées, et presque ressenties comme des outrages (1). Cette conduite inspira aux alliés non-seulement de la crainte pour la domination avide de Sparte, mais de la haine pour sa rapacité et sa tendance à accaparer. Ce nouveau sentiment se manifesta d'abord, d'une manière à la fois évidente et importante, dans la démarche des Thêbains et des Corinthiens, quand ils refusèrent de rejoindre Pausanias en marche contre Thrasyboulos et les exilés athé-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 5; Plutarque, Lysand. c. 27; Justin, V, 10.

niens de Peiræeus (1), — moins d'un an après la reddition d'Athènes, l'ennemie que ces deux villes avaient haïe avec tant d'amertume jusqu'au moment même de la reddition. Même les Arkadiens et les Achæens aussi, obéissant habituellement aux ordres de Lacédæmone, ressentirent vivement la manière différente dont elle les traitait, par comparaison aux années précédentes de la guerre, quand elle avait été forcée d'entretenir leur zèle contre l'ennemi commun (2).

Toutefois les Lacédæmoniens furent assez forts non seulement pour mépriser l'éloignement croissant de leurs alliés, mais même pour se venger de ceux des Péloponésiens qui avaient encouru leur déplaisir (402 av. J.-C.). Parmi ces derniers, on remarquait les Eleiens, actuellement sous un gouvernement appelé démocratique, dont le principal personnage était Thrasydæos, — homme qui avait prêté une aide considérable, en 404 avant J.-C., à Thrasyboulos et aux exilés athéniens de Peiræeus. Les Eleiens, en l'an 420 avant J.-C., avaient été engagés dans une lutte avec les Spartiates, — ils avaient fait usage de leurs priviléges comme administrateurs de la fête Olympique pour les empêcher d'y assister en cette occasion, — et avaient ensuite pris les armes contre eux avec Argos et Mantineia. A ces motifs de querelle, à ce moment d'une date un peu ancienne, s'étaient ajoutés plus tard un refus de fournir du secours dans la guerre contre Athènes depuis la reprise des hostilités, en 414 avant J.-C., et une exclusion récente du roi Agis, qui était venu en personne pour offrir un sacrifice et consulter l'oracle de Zeus Olympios, cette exclusion étant fondée sur le fait qu'il se disposait à demander la victoire dans la guerre alors

(1) Xénoph. Hellen. II, 4, 30.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 12. Κορινθίους δὲ καὶ Ἄρκαδας καὶ Ἀχαίους τι φῶμεν; οἱ ἐν μὲν τῷ πρὸς ὑμᾶς (ce sont les députés thêbains qui parlent à l'assemblée publique à Athènes) πολέμῳ μάλα λιπαρούμενοι ὑπ' ἐκείνων (les Lacédæmoniens), πάντων καὶ πόνων καὶ κινδύνων καὶ δαπανημάτων μετεῖχον· ἐπεὶ δ' ἔπραξαν ἃ ἐβούλοντο οἱ Λακεδαιμόνιοι, ποίας ἢ ἀρχῆς ἢ τιμῆς ἢ ποίων χρημάτων μεταδεδώκασιν αὐτοῖς; ἀλλὰ τοὺς μὲν εἵλωτας ἁρμοστὰς καθιστάναι ἀξιοῦσι, τῶν δὲ ξυμμάχων ἐλευθέρων ὄντων, ἐπεὶ εὐτύχησαν, δεσπόται ἀναπεφήνασιν.

pendante contre Athènes, contrairement à l'ancienne règle du temple olympique, qui n'admettait ni sacrifice ni consultation relativement aux hostilités de Grec contre Grec (1). Ces actes furent considérés par Sparte comme des affronts, et le moment était alors favorable pour s'en venger, aussi bien que pour châtier et humilier Elis (2). En conséquence, Sparte envoya une ambassade demandant aux Eleiens de tenir compte des arrérages non payés de la quote-part imposée sur eux pour les frais de la guerre contre Athènes, et de plus de renoncer à leur autorité sur leurs municipes ou Periœki dépendants, en laissant ces derniers autonomes (3). Il y avait plusieurs de ces dépendances dans la région appelée Triphylia, au sud de l'Alpheios et au nord de la Neda, sans qu'aucune fût très-considérable individuellement. L'une d'elles était Lepreon, dont les Lacédæmoniens avaient défendu l'autonomie contre Elis, en 420 avant J.-C., bien que, durant la période subséquente, elle fût redevenue sujette.

Les Éleiens refusèrent de faire droit à la demande envoyée ainsi, alléguant qu'ils possédaient leurs cités dépendantes par droit de conquête (402 av. J.-C.). Ils renvoyèrent même aux Lacédæmoniens l'accusation d'asservir les

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 22.

Τούτων δ' ὕστερον, καὶ Ἄγιδος πεμφθέντος θῦσαι τῷ Διὶ κατὰ μαντείαν τινα, ἐκώλυον οἱ Ἠλεῖοι, μὴ προσεύχεσθαι νίκην πολέμου, λέγοντες, ὡς καὶ τὸ ἀρχαῖον εἴη οὕτω νόμιμον, μὴ χρηστηριάζεσθαι τοὺς Ἕλληνας ἐφ' Ἑλλήνων πολέμῳ · ὥστε ἄθυτος απῆλθεν.

Cette règle semble assez naturelle, pour un des temples et établissements panhelléniques les plus grands. Cependant elle n'était pas constamment observée à Olympia (Cf. un autre exemple — Xénoph Hellen. IV, 7, 2); ni encore à Delphes, qui était non moins panhellénique qu'Olympia (V. Thucyd. I, 118). Nous sommes donc amené à supposer que c'était une règle que les Eleiens invoquaient quand ils étaient poussés par quelque sentiment ou quelque éloignement.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 23. Ἐκ τούτων οὖν πάντων ὀργιζομένοις, ἔδοξε τοῖς ἐφόροις καὶ τῇ ἐκκλησίᾳ σωφρονίσαι αὐτούς.

(3) Diodore (XIV, 17) mentionne cette demande des arrérages, qui semble très-probable. Elle n'est pas signalée directement par Xénophon, qui cependant mentionne (V. le passage cité dans la note de la page précédente) l'imposition générale levée par Sparte sur tous ses alliés péloponésiens pendant la guerre.

Grecs (1); alors Agis se mit en marche avec une armée pour envahir leur territoire, où il entra du côté nord, au point où il touchait à l'Achaia. A peine eut-il franchi le fleuve frontière Larissos et commencé ses ravages, qu'un tremblement de terre se fit sentir. Un tel événement, habituellement expliqué en Grèce comme un avertissement divin, agit en cette occasion si fortement sur la sensibilité religieuse d'Agis, que non-seulement il se retira du territoire éleien, mais qu'il licencia son armée. Sa retraite augmenta tellement le courage des Éleiens qu'ils envoyèrent des députés pour essayer d'établir des alliances avec celles des villes qu'ils savaient mal disposées pour Sparte. Toutefois, ni Thèbes ni Corinthe ne purent même être amenées à les aider, et ils n'obtinrent aucun autre secours, si ce n'est mille hommes d'Ætolia.

L'été suivant (401 av. J.-C.), Agis entreprit une seconde expédition, accompagnée en cette occasion par tous les alliés de Sparte, même par les Athéniens inscrits à ce moment sur la liste. Thèbes et Corinthe seules restèrent à l'écart. En cette occasion il approcha par le côté opposé ou méridional, celui du territoire appelé jadis Messênia, en passant par Aulôn et en franchissant la Neda. Il traversa la Triphylia jusqu'à l'Alpheios, qu'il traversa, et il se rendit ensuite à Olympia, où il accomplit le sacrifice dont les Éleiens l'avaient exclu auparavant. Dans sa marche, il fut rejoint par les habitants de Lepreon, de Makistos et d'autres villes dépendantes, qui rejetèrent alors le joug de l'Elis. Ainsi renforcé, Agis marcha droit vers la ville d'Elis, à travers une contrée productive par suite d'une culture florissante,

---

(1) Diodore, XIV, 17.

Diodore introduit dans ces affaires comme auteur le roi Pausanias, et non le roi Agis.

Pausanias dit (III, 8, 2) que les Eleiens, en faisant une réponse négative à la demande de Sparte, ajoutèrent qu'ils affranchiraient leurs Periœki, quand ils verraient Sparte affranchir les siens. Cette réponse me paraît extrêmement improbable dans l'état actuel de Sparte et dans ses rapports avec les autres États grecs. Une allusion aux relations entre Sparte et ses Periœki était une nouveauté, même en 371 av. J.-C., au congrès qui précéda la bataille de Leuktra.

enrichie par la foule des visiteurs et par les sacrifices offerts au temple Olympique voisin, et non assaillie pendant une longue période. Après avoir attaqué, non pas très-vigoureusement, la ville à demi fortifiée, — et avoir été repoussé par les auxiliaires Ætoliens, — il marcha droit au port appelé Kyllênê, pillant toujours le territoire. Si abondant était le fonds d'esclaves, de bétail et d'opulence rurale généralement, que ses troupes non-seulement s'enrichirent par le pillage, mais qu'elles furent aussi rejointes par une foule de volontaires arkadiens et achæens, qui affluèrent pour avoir leur part dans la riche moisson (1).

L'opposition, ou parti oligarchique opulent en Elis, profita de cette conjoncture pour prendre les armes contre le gouvernement; elle espérait se rendre maîtresse de la cité et se maintenir au pouvoir avec l'aide de Sparte. Xenias, son chef, homme d'une immense fortune, et plusieurs de ses adhérents, sortirent en armes et attaquèrent le palais du gouvernement, où il paraît que Thrasydæos et ses collègues avaient fait un festin. Ils tuèrent plusieurs personnes, et entre autres une, qu'à cause d'une grande ressemblance personnelle ils prirent, par erreur, pour Thrasydæos. Toutefois à ce moment ce dernier était enivré et endormi dans une chambre séparée (2). Ils s'assemblèrent ensuite sur la place du marché, se croyant maîtres de la ville; tandis que le peuple, sous la même impression que Thrasydæos était mort, était trop effrayé pour faire de la résistance. Mais bientôt on apprit qu'il vivait encore : le peuple afflua au pa-

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 25, 26; Diodore, XIV, 17.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 27; Pausanias, III, 8, 2; V, 4, 5.

Les mots de Xénophon ne sont pas très-clairs — Βουλόμενοι δὲ οἱ περὶ Ξενίαν τὸν λεγόμενον μεδίμνῳ ἀπομετρήσασθαι τὸ παρὰ τοῦ πατρὸς ἀργύριον (τὴν πόλιν) δι' αὐτῶν προσχωρῆσαι Λακεδαιμονίοις, ἐκπεσόντες ἐξ οἰκίας ξίφη ἔχοντες σφαγὰς ποιοῦσι, καὶ ἄλλους τέ τινας κτείνουσι, καὶ ὅμοιόν τινα Θρασυδαίῳ ἀποκτείναντες, τῷ τοῦ δήμου προστάτῃ, ᾤοντο Θρασυδαῖον ἀπεκτονέναι.... Ὁ δὲ Θρασυδαῖος ἔτι καθεύδων ἐτύγχανεν, οὗπερ ἐμεθύσθη.

Les mots et le récit sont également obscurs. Il semblerait qu'une phrase a disparu, quand nous arrivons soudainement à la mention de l'état d'ivresse de Thrasydæos, sans qu'il ait été parlé auparavant d'aucune circonstance ou amenant ou impliquant cet état.

lais du gouvernement « comme un essaim d'abeilles (1), » et se rangea pour le protéger aussi bien que pour se mettre sous sa direction. Il les conduisit immédiatement au combat, défit complétement les insurgés oligarchiques et les força de fuir pour chercher protection dans l'armée lacédæmonienne.

Agis évacua bientôt le territoire éleien (400 av. J.-C.), non toutefois sans établir un harmoste lacédæmonien et une garnison lacédæmonienne, avec Xenias et les exilés oligarchiques, à Epitalion, à quelque distance au sud de l'Alpheios. Occupant ce fort (analogue à Dekeleia en Attique), ils portèrent tout alentour le ravage et la ruine pendant tout l'automne et tout l'hiver, à un degré tel, qu'au commencement du printemps Thrasydæos et le gouvernement éleien furent forcés d'envoyer à Sparte solliciter la paix. Ils consentirent à raser les fortifications imparfaites de leur ville, de manière à la laisser tout à fait ouverte. En outre, ils livrèrent leur port de Kyllênê avec leurs vaisseaux de guerre, et renoncèrent à toute autorité sur les municipes triphyliens aussi bien que sur Lasion, qui était réclamé comme ville arkadienne (2). Bien qu'ils insistassent avec énergie sur leur prétention de conserver la ville d'Epeion (entre la ville arkadienne d'Heræa et la ville triphylienne de Makistos), alléguant qu'ils l'avaient achetée de ses anciens habitants au prix de trente talents une fois payés, — les Lacédæmo-

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 28.

(2) Xénoph. Hellen. III, 2, 30. Il y a quelque chose d'embarrassant dans la description que fait Xénophon des municipes triphyliens que les Eleiens livrèrent. D'abord, il ne nomme ni Lepreon ni Makistos, qui tous deux cependant s'étaient joints à Agis dans son invasion, et étaient les places les plus importantes de la Triphylia (III, 2, 25). Ensuite, il nomme Letrini, Amphidoli et Marganeis, comme Triphyliens, et cependant ils étaient au nord de l'Alpheios, et sont ailleurs distingués des municipes triphyliens. J'incline à croire que les mots de son texte, καὶ τὰς Τριφυλίδας πόλεις ἀφεῖναι, doivent être pris comme signifiant Lepreon et Makistos, peut-être avec quelques autres endroits que nous ne connaissons pas; mais qu'un καὶ après ἀφεῖναι a disparu du texte, et que les cités dont les noms suivent doivent être regardées comme *non* triphyliennes. Phrixa et Epitalion étaient toutes deux au sud, mais seulement juste au sud, de l'Alpheios; elles étaient sur les frontières de la Triphylia — et il semble douteux qu'elles fussent à proprement parler triphyliennes.

niens déclarèrent que c'était un marché obligatoire imposé de force à de plus faibles, et refusèrent de le reconnaître. La ville leur fut enlevée, vraisemblablement sans remboursement de la somme d'achat soit en partie, soit totalement. A ces conditions, les Éleiens furent admis à recevoir la paix, et inscrits de nouveau parmi les membres de la confédération lacédæmonienne (1).

Il semble que le temps de la fête Olympique approchait alors, et les Éleiens étaient probablement d'autant plus désireux d'obtenir la paix de Sparte, qu'ils craignaient d'être privés de leur privilége comme surveillants. Les Pisans, qui

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 30; Diodore, XIV, 34; Pausan. III, 8, 2.

Cette guerre entre Sparte et Elis s'étend sur trois années différentes : elle commença dans la première, occupa toute la seconde et se termina dans la troisième. Quelles furent ces trois années (sur les sept qui séparent 403 de 396 av. J.-C.), c'est là un point sur lequel les critiques n'ont pas été unanimes.

En suivant la chronologie de Diodore, qui place le commencement de l'année en 402 av. J.-C., je diffère de M. Clinton, qui le place en 401 av. J.-C. (Fasti Hellen. ad ann.), et de Sievers (Geschichte von Griechenland bis zur Schlacht von Mantinea, p. 382), qui le place en 398 av. J.-C.

Selon l'idée de M. Clinton, la principale année de la guerre aurait été 400 av. J.-C., l'année de la fête olympique. Mais assurément, s'il en avait été ainsi, la coïncidence de la guerre dans le pays avec la fête olympique a dû faire naître tant de complications, et agir si puissamment sur les sentiments de tout le monde, qu'il en aurait fait une mention spéciale. A mon avis, la guerre fut terminée dans la première partie de 400 av. J.-C., avant l'arrivée de l'époque de la fête olympique. Probablement les Eleiens désiraient, pour cette raison même, la terminer avant que la fête arrivât.

Sievers, en discutant le point, admet que la date assignée par Diodore à la guerre éleienne cadre tant avec la date que donne Diodore pour la mort d'Agis, qu'avec celle que Plutarque avance au sujet de la durée du règne d'Agésilas — mieux que la chronologie, que lui-même (Sievers) préfère. Il fonde sa conclusion sur Xénophon, Hellen. III, 2, 21. Ταύτων δὲ πραττομένων ἐν τῇ Ἀσίᾳ ὑπὸ Δερκυλλίδα, Λακεδαιμόνιοι κατὰ τὸν αὐτὸν χρόνον πάλαι ὀργιζόμενοι τοῖς Ἠλείοις, etc.

Ce passage est certainement de quelque poids; cependant je pense que dans le cas actuel il ne doit pas être pressé avec une exactitude rigoureuse quant à la date. Tout le troisième livre, jusqu'à ces mots mêmes, a été occupé entièrement par le cours des affaires asiatiques. Pas un seul acte accompli par les Lacédæmoniens dans le Péloponèse, depuis l'amnistie à Athènes, n'a encore été mentionné. Le commandement de Derkyllidas ne comprenait que la dernière partie des exploits asiatiques, et Xénophon s'y est référé vaguement comme s'il renfermait le tout. En outre, Sievers resserre toute la guerre éleienne en une année et une fraction, intervalle plus court, à mon sens, que celui qu'impliquent les assertions de Xénophon.

habitaient le district immédiatement autour d'Olympia, profitèrent de l'invasion spartiate en Elis pour demander le rétablissement de leur privilége primitif, comme administrateurs du temple de Zeus à Olympia avec sa grande solennité périodique, — dont on déposséderait les Eleiens comme usurpateurs de ce privilége. Mais cette requête n'eut pas de succès. Il était vrai que ce droit avait appartenu aux Pisans, dans les anciens temps, avant que la fête Olympique eût acquis son importance et sa grandeur panhelléniques actuelles, et que les Éleiens ne se l'étaient approprié qu'après avoir conquis le territoire de Pise. Mais à prendre la fête telle qu'elle était alors, les Pisans, vrais villageois sans aucune cité considérable, étaient incapables de faire ce qu'elle exigeait, et en auraient ravalé la dignité aux yeux de toute la Grèce.

En conséquence, les Lacédæmoniens, pour cette raison, repoussèrent leur réclamation et laissèrent la surveillance des jeux Olympiques encore entre les mains des Éleiens (1).

Les Lacédæmoniens, en dictant d'une manière aussi triomphante des conditions à l'Elis, se trouvèrent dans un état d'ascendant dominant dans tout le Péloponèse, tel qu'ils n'en avaient jamais auparavant occupé de pareil. Pour compléter leur victoire, ils enlevèrent tout ce qui restait de leurs anciens ennemis les Messêniens, dont quelques-uns avaient été établis par les Athéniens à Naupaktos; d'autres dans l'île de Kephallenia. Tous les membres de cette race persécutée furent alors chassés, à l'heure de la toute-puissance lacédæmonienne, du voisinage du Péloponèse, et forcés de chercher asile, quelques-uns en Sicile, d'autres à Kyrênê (2). Nous aurons, dans un chapitre futur, à rappeler le changement de fortune en leur faveur.

(1) Xénoph. Hellen. III, 2, 31.

(2) Diodore, XIV, 34; Pausanias, IV, 26, 2.

CHAPITRE V

AGÉSILAS ROI DE SPARTE. — GUERRE CORINTHIENNE

Position triomphante de Sparte à la fin de la guerre; introduction d'une somme considérable d'or et d'argent par Lysandros; quelques-uns des Ephores s'y opposent. — L'introduction de la monnaie ne fut qu'une des nombreuses circonstances corruptrices qui commencèrent alors à agir sur Sparte. — Contraste entre Sparte en 432 avant J.-C. et Sparte après 404 avant J.-C. — Accroissement du péculat, de l'inégalité et du mécontentement à Sparte. — Témoignage d'Isokrate et de Xénophon quant au changement de caractère et d'habitudes à Sparte. — Puissance de Lysandros; son arrogance et ses projets ambitieux; flatteries que lui prodiguent les sophistes et les poëtes. — Position réelle des rois à Sparte. — Ses intrigues pour se faire roi à Sparte; il essaye en vain de faire agir les oracles en sa faveur; plan formé pour que des documents sacrés, cachés jusqu'alors, soient produits par un fils d'Apollon. — Ses prétentions à la royauté échouent; néanmoins il conserve une influence prodigieuse à Sparte. — Mort d'Agis, roi de Sparte; doute sur la légitimité de son fils Leotychidês; Agésilas, secondé par Lysandros, aspire au trône. — Caractère d'Agésilas. — Prétentions rivales d'Agésilas et de Leotychidês. — Objection faite contre Agésilas au sujet de sa claudication; oracle produit par Diopeithês; éludé par l'interprétation de Lysandros. — Agésilas est préféré comme roi; soupçons qui restèrent toujours attachés à l'interprétation de Lysandros. — Conduite populaire d'Agésilas; il se concilie les Éphores; sa grande influence à Sparte; son énergie combinée avec un dévouement peu scrupuleux à son parti. — Dangereuse conspiration à Sparte; sacrifices effrayants. — Caractère et position du principal conspirateur Kinadôn; état des partis à Sparte; nombre croissant des mécontents. — Police des Éphores; information qu'ils reçoivent. — Mécontentement général sur lequel comptent les conspirateurs. — Alarme des Éphores; leurs manœuvres pour saisir Kinadôn en secret. — Kinadôn est arrêté, interrogé et exécuté; on s'empare de ses complices et la conspiration échoue. — Indication d'un dangerenx mécontentement à Sparte. — Opérations de Derkyllidas et de Pharnabazos en Asie. — Préparatifs des Perses pour recommencer la guerre maritime contre Sparte; nouvelle activité de Konôn. — Agésilas est envoyé en Asie avec une armée de terre et est accompagné par Lysandros. — Vastes plans d'Agésilas pour des conquêtes dans l'intérieur de l'Asie. — Empressement général des alliés de Sparte à servir dans l'expédition, mais refus de Thêbes, de Corinthe et d'Athènes. — Agésilas se compare à Agamemnôn; il va sacrifier à Aulis; il en est empêché d'une façon outrageante par les Thêbains. — Arrivée d'Agésilas à Ephesos; il conclut un nouvel

armistice avec Tissaphernês. — Arrogante conduite et ascendant présomptueux de Lysandros; — blessants pour l'armée et pour Agésilas. — Agésilas humilie et dégrade Lysandros, qui demande à être renvoyé. — Lysandros est envoyé pour commander à l'Hellespont; importants services qu'il y rend. — Tissaphernês viole la trêve conclue avec Agésilas, qui lui fait la guerre ainsi qu'à Pharnabazos; il se retire dans le dessein d'organiser des forces de cavalerie. — Agésilas indifférent à l'argent, mais empressé à enrichir ses amis. — Son humanité envers les captifs et les enfants abandonnés. — Côté spartiate de son caractère; exposition de prisonniers nus; pratique différente des Asiatiques et des Grecs. — Efforts d'Agésilas pour instruire son armée et se procurer de la cavalerie. — Agésilas renouvelle la guerre contre Tissaphernês et remporte une victoire près de Sardes. — Artaxerxês fait mettre Tissaphernês à mort, et le remplace par Tithraustês. — Négociations entre le nouveau satrape et Agésilas; les satrapes d'Asie Mineure hostiles les uns aux autres. — Commencement de l'action sur mer contre Sparte; l'Athénien Konôn, assisté par les vaisseaux et l'argent de la Perse, commande une flotte de quatre-vingts voiles sur la côte de Karia. — Rhodes se révolte contre l'empire spartiate; Konôn capture à Rhodes une flotte égyptienne chargée de blé. — Anxiété des Lacédæmoniens; Agésilas est nommé pour commander sur mer aussi bien que sur terre. — Sévérité des Lacédæmoniens envers le Rhodien Dorieus; contraste avec le premier traitement que le même homme avait reçu d'Athènes. — Sentiments d'une multitude comparés avec ceux d'individus. — Efforts d'Agésilas pour augmenter la flotte; il nomme Peisandros amiral. — Opérations d'Agésilas contre Pharnabazos. — Il dévaste la résidence du satrape et surprend son camp; offense faite à Spithridatês. — Conférence personnelle entre Agésilas et Pharnabazos. — Amitié établie entre Agésilas et le fils de Pharnabazos; caractère d'Agésilas. — La position d'Agésilas donne de grandes espérances; il fait de vastes préparatifs pour la guerre en Asie sur terre; il est rappelé avec son armée dans le Péloponèse. — Efforts et opérations de Konôn dans le commandement de la flotte persane; sa visite personnelle à Pharnabazos. — Pharnabazos est nommé amiral conjointement avec Konôn. — Bataille de Knidos; défaite complète de la flotte lacédæmonienne; — mort de Peisandros l'amiral.

Nous avons déjà représenté la fin de la guerre du Péloponèse, avec l'organisation victorieuse de l'empire lacédæmonien par Lysandros (404-396 av. J.-C.), comme une période amenant avec elle un accroissement de souffrances pour les villes qui avaient jadis appartenu à l'empire athénien, par comparaison à ce qu'elles avaient enduré sous Athènes, — et une dépendance plus dure, que n'accompagnait aucune sorte d'avantages, même pour les Péloponésiens et les cités de l'intérieur qui avaient toujours été alliés dépendants de Sparte. Pour compléter le triste tableau du monde grec pendant ces années, nous pouvons ajouter (ce qui sera détaillé ci-après plus complétement) que des calamités d'un carac-

tère plus déplorable encore accablèrent les Grecs siciliens : d'abord par suite de l'invasion des Carthaginois, qui saccagèrent Himera, Sélinonte, Agrigente, Gela et Kamarina, — ensuite par le despotisme tyrannique de Denys à Syracuse.

Sparte seule y avait gagné, et cela dans une prodigieuse mesure, tant en revenu qu'en puissance. C'est de ce temps et de la conduite de Lysandros que divers auteurs anciens dataient le commencement de sa dégénération, qu'ils attribuent principalement à ce qu'elle abandonna les institutions de Lykurgue en admettant la monnaie d'or et d'argent. Ces métaux avaient été rigoureusement prohibés, aucune monnaie n'étant tolérée, à l'exception de lourdes pièces en fer, non portatives si ce n'est à un montant très-minime. Que telle ait été l'ancienne institution de Sparte, sous laquelle tout Spartiate ayant en sa possession de la monnaie d'or et d'argent était passible d'une punition, s'il était découvert, c'est ce qui paraît assez certain. Jusqu'à quel point le règlement a-t-il pu être éludé en pratique, c'est ce que nous n'avons pas le moyen de déterminer. Quelques-uns des éphores s'opposèrent avec énergie à l'admission de la somme considérable apportée à Sparte par Lysandros comme reste de ce qu'on avait reçu de Cyrus, afin de poursuivre la guerre. Ils prétendirent que l'admission de tant d'or et d'argent dans le trésor public était une transgression flagrante des ordonnances de Lykurgue. Mais leur résistance fut inutile, et les nouvelles acquisitions furent reçues, bien que ce délit continuât encore d'être passible d'une peine (délit qui devint même capital, si nous pouvons en croire Plutarque) pour tout individu s'il venait à être trouvé avec de l'or et de l'argent en sa possession (1).

---

(1) Plutarque, Lysand. c. 17. Cf. Xénoph. Rep. Laced. VII, 6.

Ephore et Théopompe racontaient tous deux cette opposition à l'introduction d'or et d'argent dans Sparte, chacun d'eux mentionnant le nom de l'un des Ephores comme la dirigeant.

Il y avait un fonds considérable de sentiment ancien, et cela encore chez des hommes intelligents et à l'âme élevée, qui regardaient l'or et l'argent comme une cause de mal et de corruption, et dont la stance d'Horace (Od. III, 3) est un écho :

Aurum irrepertum, et sic melius situm
Cum terra celat, spernere fortior
Quam cogere humanos in usus,
Omne sacrum rapiente dextrâ.

On ne peut douter que l'introduction dans Sparte d'une somme considérable d'or et d'argent monnayés ne fût en elle-même un phénomène frappant et important, si on la considère par rapport à la discipline et aux coutumes particulières de l'État. Elle était de nature à créer de fortes antipathies dans le cœur d'un Spartiate de vieille roche, et peut-être le roi Archidamos, s'il eût vécu, aurait-il pris part à l'opposition des éphores. Mais Plutarque et autres l'ont trop critiquée comme un phénomène isolé, tandis que ce fut réellement une marque et une partie caractéristiques d'une réunion nouvelle de circonstances, auxquelles Sparte était graduellement arrivée pendant les dernières années de la guerre, et qui furent amenées à agir de la manière la plus efficace par le succès définitif obtenu à Ægospotami. Les institutions de Lykurgue, tout en excluant tous les citoyens spartiates, par des exercices incessants et des repas publics, du commerce et de l'industrie, du faste et du luxe, — n'éteignaient nullement dans leurs cœurs l'amour de l'argent (1), tandis qu'elles avaient une tendance à exagérer plutôt qu'à diminuer l'amour du pouvoir. Les rois spartiates Leotychidês et Pleistoanax avaient tous deux commis la faute de recevoir des présents; Tissaphernês avait trouvé moyen (pendant la vingtième année de la guerre du Péloponèse) de corrompre non-seulement l'amiral spartiate Astyochos, mais encore presque tous les capitaines de la flotte péloponésienne, excepté le Syracusain Hermokratês; Gylippos, aussi bien que son père Kleandridês, s'était avili par la même fraude, et Anaxibios à Byzantion ne fut pas du tout plus pur. Ainsi Lysandros, asservi seulement à son désir de dominer et lui-même exemple remarquable d'incorruptibilité, ne fut pas le premier à greffer ce vice sur l'esprit de ses compatriotes. Mais, bien qu'il le trouvât déjà répandu parmi eux, il contribua beaucoup à lui donner une prédo-

(1) Aristote, Politic. II, 6, 23.
Ἀποβέβηκε δὲ τοὐναντίον τῷ νομοθέτῃ τοῦ συμφέροντος · τὴν μὲν γὰρ πόλιν πεποίηκεν ἀχρήματον, τοὺς δ' ἰδιώτας φιλοχρημάτους.

minance encore plus décidée, par l'immense augmentation d'occasions de péculat et l'accroissement de butin que fournit son empire spartiate nouvellement organisé. Non-seulement il apporta à Sparte un reste considérable en or et en argent, mais il y eut un tribut annuel bien plus considérable imposé par lui sur les villes dépendantes, combiné avec de nombreuses nominations d'harmostes pour gouverner ces villes. Ces nominations présentaient d'abondants profits illicites, faciles à acquérir et même difficiles à éviter, vu que les décemvirs dans chaque cité étaient empressés d'acheter ainsi une tolérance ou une connivence pour leurs méfaits. Tant de nouvelles sources de corruption suffirent pour agir de la manière la plus défavorable sur le caractère spartiate, sinon en y semant de nouveaux vices, du moins en stimulant toutes ses mauvaises tendances inhérentes.

Pour comprendre le changement considérable qui s'opéra ainsi dans les Spartiates, nous n'avons qu'à comparer les discours du roi Archidamos et des Corinthiens, faits en 432 avant J.-C., au commencement de la guerre du Péloponèse, — avec l'état des choses à la fin de la guerre, pendant les onze années qui s'écoulèrent entre la victoire d'Ægospotami et la défaite de Knidos (405-394 av. J.-C.). A la première de ces deux époques, Sparte n'avait ni sujets tributaires ni fonds dans son trésor, tandis que ses citoyens étaient très-peu disposés à payer des impôts (1) : vers 334 avant J.-C., trente-sept ans après qu'elle eut été défaite à Leuktra et qu'elle eut perdu la Messênia, Aristote remarque le même fait, qui était alors redevenu vrai (2); mais, pendant la durée de son empire, entre 405 et 394 avant J.-C., elle possédait un revenu public considérable, produit par le

---

(1) Thucyd. I, 80. Ἀλλὰ πολλῷ ἔτι πλέον τούτου (χρημάτων) ἐλλείπομεν, καὶ οὔτε ἐν κοινῷ ἔχομεν, οὔτε ἑτοίμως ἐκ τῶν ἰδίων φέρομεν.

(2) Aristote, Polit. II, 6, 23. Φαύλως δ' ἔχει καὶ περὶ τὰ κοινὰ χρήματα τοῖς Σπαρτιάταις · οὔτε γὰρ ἐν τῷ κοινῷ τῆς πόλεως ἐστιν οὐδὲν, πολέμους μεγάλους ἀναγκαζομένους φέρειν · εἰσφέρουσί τε κακῶς, etc.

Comp. ce que Platon dit dans son dialogue d'Alkibiadês, I, c. 39, p. 122 E, au sujet de la grande quantité d'or et d'argent qui se trouvait alors à Sparte. Le dialogue doit être de quelque moment entre 400-371 av. J.-C.

tribut des cités dépendantes. En 432 avant J.-C., Sparte est non-seulement prudente, mais timide; elle est surtout opposée à toute action loin de ses frontières (1); en 404 avant J.-C., après la fin de la guerre, elle devient agressive, disposée à s'immiscer dans les autres États et prête à avoir des ennemis ou à faire des acquisitions loin aussi bien que près (2). En 432 avant J.-C., ses mœurs insociables et exclusives, en opposition au reste de la Grèce, avec l'expulsion constante des autres Grecs de son sein, sont remarquables parmi ses attributs (3); tandis qu'à la fin de la guerre ses relations étrangères avaient acquis un si grand développement qu'elles devinrent le principal objet d'attention pour ses principaux citoyens aussi bien que pour ses magistrats, de sorte que des étrangers affluèrent à Sparte, et des Spartiates se répandirent dans les autres parties de la Grèce d'une manière constante et inévitable. Il en résulta que la rigueur de la discipline de Lykurgue céda sur bien des points, et que les principaux Spartiates en particulier s'efforcèrent par divers expédients d'en éluder les obligations. Ce fut à ces principaux personnages qu'échurent les grandes prises, qui leur permettaient de s'enrichir aux dépens, soit des sujets étrangers, soit du trésor public, et tendaient à aggraver de plus en plus chez les Spartiates cette inégalité de fortune qu'Aristote signale d'une manière si expresse à son époque (4), vu que les citoyens d'un rang moins élevé n'avaient pas d'occasions semblables ouvertes devant eux, ni d'industries particulières qui leur permissent de préserver leurs biens d'une subdivision et d'une absorption graduelles, et d'être constamment en état de fournir à la table publique, pour eux-mêmes et leurs fils, cette contribution qui formait

(1) V. les discours des députés corinthiens et du roi Archidamos à Sparte (Thucyd. I, 70-84; Cf. aussi VIII, 24-96).

(2) V. les critiques sur Sparte, vers 395 av. J.-C. et 372 av. J.-C. (Xénoph. Hellen. III, 5, 11-15; VI, 3, 8-11).

(3) Thucyd. I, 77. Ἄμικτα γὰρ τά τε καθ' ὑμᾶς αὐτοὺς νόμιμα τοῖς ἄλλοις ἔχετε, etc. Au sujet des ξενηλασίαι des Spartiates — V. le discours de Periklês dans Thucyd. I, 138.

(4) Aristote, Polit. II, 6, 10.

la base du privilége politique spartiate. De plus, le spectacle de ces prises lucratives nouvellement offertes, — accessibles seulement à cette section particulière de familles spartiates influentes qui finirent insensiblement par être connues sous le titre d'Égaux ou de Pairs, — envenima le mécontentement des citoyens énergiques placés au-dessous de cette position privilégiée au point de menacer la tranquillité de l'État, — comme on le verra bientôt. Cette uniformité de vie, d'habitudes, de qualités, d'aptitudes, de jouissances, de fatigues et de contraintes, que les règlements de Lykurgue avaient imposée pendant si longtemps, et qu'ils continuaient encore de prescrire, — enlevant à la fortune ses principaux avantages et entretenant ainsi le sentiment d'égalité personnelle parmi les citoyens pauvres; — cette uniformité, dis-je, finit par être de plus en plus éludée par les riches, grâce à la vénalité aussi bien qu'à l'exemple des éphores et des sénateurs (1); tandis que, pour ceux qui n'avaient pas de moyens de corruption, elle continua d'exister sans relâche, si ce n'est en tant que beaucoup d'entre eux tombèrent dans une condition plus dégradée, par suite de la perte de leur droit de cité.

Ce n'est pas seulement Isokrate (2) qui atteste la corruption produite dans le caractère des Spartiates par la possession de cet empire étranger qui suivit la victoire d'Ægospotami, — c'est encore leur ardent panégyriste Xénophon. Après avoir loué avec chaleur les lois de Lykurgue ou les institutions spartiates, il est obligé d'admettre que ses éloges, quoique mérités dans le passé, sont, par un triste changement, devenus inapplicables à ce présent dont il était lui-même témoin (3). « Autrefois (dit-il) les Lacédæmoniens

---

(1) Aristote, Polit. II, 6, 16-18; II, 7, 3.

(2) Isokrate, De Pace, s. 118-127.

(3) Xénoph. De Republ. Laced. c. 14.

Οἶδα γὰρ πρότερον μὲν Λακεδαιμονίους αἱρουμένους, οἴκοι τὰ μέτρια ἔχοντας ἀλλήλοις συνεῖναι μᾶλλον, ἢ ἁρμόζοντας ἐν ταῖς πόλεσι καὶ κολακευομένους διαφθείρεσθαι. Καὶ πρόσθεν μὲν οἶδα αὐτοὺς φοβουμένους, χρύσιον ἔχοντας φαίνεσθαι · νῦν δ' ἔστιν οὓς καὶ καλλωπιζομένους ἐπὶ τῷ κεκτῆσθαι. Ἐπίσταμαι δὲ καὶ πρόσθεν τούτου ἕνεκα

avaient coutume de préférer leur propre société et un genre modéré de vie dans leur pays aux nominations comme harmostes dans des villes étrangères, avec toutes les flatteries et la corruption qui les accompagnent. Autrefois ils craignaient d'être vus avec de l'or en leur possession; aujourd'hui, il y en a quelques-uns qui le montrent même avec faste. Autrefois, ils imposaient leur (xenelasia ou) expulsion des étrangers et interdisaient les voyages au dehors, afin que leurs citoyens ne contractassent pas à l'étranger les habitudes d'une vie relâchée; mais aujourd'hui ceux qui jouissent chez eux de la plus haute influence s'appliquent avant tout à être employés perpétuellement comme harmostes au dehors. Il y avait un temps où ils se donnaient de la peine pour être dignes du commandement; mais aujourd'hui ils s'efforcent beaucoup plus de l'avoir et de le garder que d'avoir toutes les qualités nécessaires pour l'exercer. En conséquence, les Grecs dans les anciens temps avaient coutume de venir prier les Spartiates de vouloir bien se faire leurs chefs contre ceux qui leur faisaient du tort; mais aujourd'hui ils s'exhortent les uns les autres à concerter des mesures pour exclure Sparte de son empire renouvelé. Et nous ne pouvons pas nous étonner que les Spartiates soient tombés en discrédit quand ils ont manifestement cessé d'obéir au dieu de Delphes et aux institutions de Lycurgue. »

ξενηλασίας γιγνομένας, καὶ ἀποδημεῖν οὐκ ἐξὸν, ὅπως μὴ ῥᾳδιουργίας οἱ πολῖται ἀπὸ τῶν ξένων ἐμπίμπλαιντο · νῦν δ' ἐπίσταμαι τοὺς δοκοῦντας πρώτους εἶναι ἐσπουδακότας ὡς μηδεπότε παύωνται ἁρμόζοντες ἐπὶ ξένης. Καὶ ἦν μὲν, ὅτε ἐπεμελοῦντο, ὅπως ἄξιοι εἶεν ἡγεῖσθαι · νῦν δὲ πολὺ μᾶλλον πραγματεύονται, ὅπως ἄρξουσιν, ἢ ὅπως ἄξιοι τούτου ἔσονται. Τοιγαροῦν οἱ Ἕλληνες πρότερον μὲν ἐόντες εἰς Λακεδαίμονα ἐδέοντο αὐτῶν, ἡγεῖσθαι ἐπὶ τοὺς δοκοῦντας ἀδικεῖν · νῦν δὲ πολλοὶ παρακαλοῦσιν ἀλλήλους ἐπὶ τὸ διακωλύειν ἄρξαι πάλιν αὐτούς. Οὐδὲν μέντοι δεῖ θαυμάζειν τούτων τῶν ἐπιψόγων αὐτοῖς γιγνομένων, ἐπειδὴ φανεροί εἰσιν οὔτε τῷ θεῷ πειθόμενοι οὔτε τοῖς Λυκούργου νόμοις.

L'expression « prenant des mesures pour empêcher les Lacédæmoniens d'exercer l'empire de nouveau » indique que ce traité fut probablement composé à quelque moment entre leur défaite navale à Knidos et leur défaite sur terre à Leuktra. La première mit fin à leur empire maritime, — la dernière leur enleva toute possibilité de le recouvrer; mais pendant cet intervalle, il n'était nullement impossible qu'ils le recouvrassent.

Cette critique (écrite à quelque moment entre 394-271 av. J.-C.), due à l'ardent panégyriste de Sparte, est extrêmement instructive. Nous savons par d'autres témoignages combien l'empire spartiate était fatal aux cités sujettes : nous apprenons ici combien il le fut au caractère des Spartiates eux-mêmes et à ces institutions intérieures que même un ennemi de Sparte, qui détestait leur politique étrangère, se sentait cependant forcé d'admirer (1). Tous ces vices, sur lesquels Xénophon insiste ici, proviennent de divers incidents qui se rattachent à son empire. Le caractère modéré, lent, casanier, à l'antique, — dont se plaignent les Corinthiens (2), mais dont le roi Archidamos se fait honneur, au commencement de la guerre du Péloponèse, — se trouve changé, à la fin de cette guerre, en esprit d'agression et de conquête, en ambition publique aussi bien que privée, en disposition chez les grands personnages à se soustraire à l'égalité triomphante (3) de discipline ordonnée par Lykurgue.

Agis, fils d'Archidamos (426-399 av. J.-C.), et Pausanias, fils de Pleistoanax (408-394 av. J.-C.), étaient les deux rois de Sparte à la fin de la guerre. Mais Lysandros, l'amiral ou commandant de la flotte, était pour le moment (4) plus grand

(1) L'ambassadeur athénien à Melos dit : — Λακεδαιμόνιοι γὰρ πρὸς μὲν σφᾶς αὐτοὺς καὶ τὰ ἐπιχώρια νόμιμα, πλεῖστα ἀρετῇ χρῶνται · πρὸς δὲ τοὺς ἄλλους — ἐπιφανέστατα ὧν ἴσμεν τὰ μὲν ἡδέα καλὰ νομίζουσι, τὰ δὲ ξυμφέροντα δίκαια (Thucyd. V, 105). Polybe prononce un jugement qui est presque exactement le même (VI, 48).

(2) Thucydide, I, 69, 70, 71, 84. Ἀρχαιότροπα ὑμῶν τὰ ἐπιτηδεύματα — ἄοκνοι πρὸς ὑμᾶς μελλητὰς καὶ ἀποδημηταὶ πρὸς ἐνδομητάτους; et VIII, 24.

(3) Σπάρτην δαμασίμβροτον (Simonide, ap. Plutarch. Agesilaum, c. 1).

(4) V. une expression d'Aristote (Polit. II, 6, 22) au sujet de la fonction d'amiral chez les Lacédæmoniens, — ἐπὶ γὰρ τοῖς βασιλεῦσιν, οὖσι στρατηγοῖς ἀϊδίοις, ἡ ναυαρχία σχεδὸν ἑτέρα βασιλεία καθέστηκε.

Cette réflexion, — qu'Aristote a empruntée de quelque autre auteur, comme il le donne à entendre, sans toutefois dire de qui, — doit, selon toute probabilité, avoir été fondée sur le cas de Lysandros; car jamais, après celui-ci, il n'y eut d'amiral lacédæmonien qui ait joui d'un pouvoir qu'on pût appeler exorbitant ou dangereux. Nous savons que, pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse, on blâmait beaucoup la coutume lacédæmonienne de changer annuellement d'amiral (Xénoph. Hellen. I, 6, 4).

Ces critiques semblent avoir fait impression sur les Lacédæmoniens; car dans l'année 395 avant J.-C. (l'an-

que l'un et l'autre des deux rois, qui n'avaient le droit de commander les troupes que sur terre. J'ai déjà mentionné comment son autorité et son insolence présomptueuses offensèrent non-seulement Pausanias, mais encore plusieurs des éphores et des principaux citoyens de Sparte, aussi bien que Pharnabazos, le satrape persan, et amenèrent ainsi indirectement le renversement des Trente à Athènes, le découragement partiel des dékarchies dans toute la Grèce et la révocation du commandement de Lysandros lui-même. Ce ne fut pas sans répugnance que le vainqueur d'Athènes se soumit à redescendre à une condition privée. Dans la foule des flatteurs qui l'encensaient au moment de sa toute-puissance, il n'en manquait pas qui lui suggéraient l'idée qu'il était beaucoup plus digne de régner qu'Agis ou que Pausanias; qu'on devrait prendre pour rois, non les premiers-nés du lignage d'Eurysthenês et de Proklês, mais les choisir parmi tous les Hêraklidês, race à laquelle appartenait Lysandros lui-même (1), et que la personne choisie devrait être non-seulement un descendant d'Hêraklês, mais un digne pendant d'Hêraklês lui-même. Tandis qu'on chantait des pæans en l'honneur de Lysandros à Samos (2), — que Chœrilos et Antilochos composaient des poëmes à sa louange, — qu'Antimachos (poëte extrêmement estimé par Platon) entrait en une lutte formelle de vers épiques récités sous le titre de *Lysandria* et était vaincu par Nikeratos, — il y avait un autre ardent admirateur, rhéteur ou sophiste d'Halikarnassos, nommé Kleôn (3), qui écrivit un discours prouvant que Lysandros avait bien gagné la dignité royale; — que la supériorité

---

née qui précède la bataille de Knidos), ils conférèrent au roi Agésilas, qui commandait alors l'armée de terre en Asie Mineure, le commandement de la flotte également, — afin d'assurer l'unité des opérations, ce qui ne s'était jamais fait auparavant (Xénoph. Hellen. III, 4, 28).

(1) Plutarque, Lysand. c. 24. Il se peut qu'il ait été simplement membre de la tribu appelée Hylleis, qui probablement s'appelait Hêraklide. Quelques-uns affirmaient que Lysandros désirait faire choisir les rois parmi tous les Spartiates, et non simplement parmi les Hêraklides. Cela est moins probable.

(2) Duris, ap. Athenæum, XV, p. 696.

(3) Plutarque, Lysand. c. 18; Plutarque, Agésilas, c. 20.

personnelle devait l'emporter sur la descendance légitime, — et que la couronne devait être donnée, par voie d'élection, au plus digne d'entre les Hèraklides. En songeant que la rhétorique n'était ni employée ni estimée à Sparte, nous pouvons raisonnablement croire que Lysandros ordonna réellement la composition de ce discours pour servir d'instrument d'exécution à des projets que lui-même avait préconçus, de la même manière qu'un demandeur ou un défendeur athénien devant le dikasterion avait l'habitude de s'armer d'un discours de Lysias ou de Démosthène. Kleôn faisait sa cour par état au moyen d'une telle composition en prose, soit que le projet fût recommandé d'abord par lui-même, soit qu'il fût habituellement discuté dans un cercle d'admirateurs; tandis que Lysandros dut probablement reconnaître le compliment par une récompense non moins libérale que celle qu'il donna au poëte médiocre Antilochos (1). Et la composition dut être mise sous la forme d'une harangue adressée par l'amiral à ses compatriotes, sans aucune idée déterminée qu'elle fût jamais prononcée ainsi. Les rhéteurs, dans leurs écrits, adoptaient souvent cette hypothèse d'un orateur et d'un auditoire, comme nous pouvons le voir dans Isokrate, — en particulier dans son sixième discours, appelé Archidamos.

Poussé soit par sa propre ambition, soit par les suggestions des autres, Lysandros en vint alors à concevoir l'idée d'interrompre la succession des deux familles royales, et de s'ouvrir une porte pour arriver à la couronne. On a traité ses projets de révolutionnaires; mais il semble qu'il n'y a rien en eux qui mérite à juste titre cette dénomination dans le sens que le mot a aujourd'hui, si nous considérons avec soin ce que les rois spartiates étaient dans l'année 400 avant J.-C. Sous ce rapport, les associations d'idées qui se rattachent au titre de roi sont trompeuses pour un lecteur moderne. Les rois spartiates n'étaient nullement des rois, dans aucun sens moderne du mot; non-seulement ils n'étaient pas

(1) Plutarque, Lysand. c. 17.

rois absolus, mais pas même rois constitutionnels. Ce n'étaient pas des souverains, et aucun Spartiate n'était leur sujet; chaque Spartiate était membre d'une communauté grecque libre. Le roi spartiate ne gouvernait pas; il ne régnait pas non plus, dans le sens d'avoir un gouvernement exercé en son nom et par des délégués. Le gouvernement était exercé par les Ephores, qui consultaient fréquemment le sénat, et faisaient appel à l'occasion, bien que rarement, à l'assemblée publique des citoyens. Le roi spartiate n'était pas légalement inviolable. Il pouvait être, et l'était à l'occasion, arrêté, jugé et puni pour mauvaise conduite dans l'accomplissement de ses fonctions. C'était un personnage agissant de lui-même, un grand officier de l'État, jouissant de certains priviléges définis, et exerçant certaines fonctions militaires et judiciaires qui passaient comme une *universitas* par transmission héréditaire dans sa famille; mais soumis au contrôle des Ephores quant à la manière dont il remplissait ces devoirs (1). Ainsi, par exemple, c'était son privilége de commander l'armée quand on l'envoyait en service à l'étranger; cependant on fit une loi exigeant qu'il prît avec lui des députés, comme conseil de guerre, sans lequel rien ne devait être fait. Les Ephores rappelèrent Agésilas quand ils le jugèrent bon, et ils citèrent en justice Pausanias, et le punirent pour mauvaise conduite prétendue dans son commandement (2). La seule manière dont les rois spartiates formaient

---

(1) Aristote (Polit. V, I, 5) représente avec justesse les projets de Lysandros comme allant πρὸς τὸ μέρος τε κινῆσαι τῆς πολιτείας · οἷον ἀρχήν τινα καταστῆσαι ἢ ἀνελεῖν. La royauté spartiate est ici regardée comme ἀρχή τις — un office de l'Etat, entre d'autres. Mais Aristote considère Lysandros comme ayant projeté de détruire la royauté — καταλῦσαι τὴν βασιλείαν — ce qui ne paraît pas avoir été le fait. Le plan de Lysandros était de conserver la royauté, mais de la rendre élective, d'héréditaire qu'elle était. Il désirait mettre la royauté spartiate réellement sur le même pied que celui sur lequel était la charge des rois ou suffètes à Carthage, qui n'étaient pas héréditaires, ni confinés aux membres de la même famille ou Gens, mais choisis dans les principales familles ou Gentes. Aristote, tout en comparant les βασιλεῖς de Sparte avec ceux de Carthage, comme étant analogues en général, se prononce en faveur de l'élection carthaginoise comme étant meilleure que la transmission héréditaire spartiate (Arist. Polit. II, 8, 2).

(2) Thucyd. V, 63; Xénoph. Hellen. III, 5, 25; IV, 2, 1.

une partie du pouvoir souverain dans l'État, ou avaient part à l'exercice du gouvernement, proprement appelé ainsi, c'était qu'ils avaient des votes *ex officio* dans le sénat, et qu'ils y pouvaient voter par procuration quand ils n'étaient pas présents. Dans les anciens temps, connus très-imparfaitement, les rois spartiates semblent avoir été réellement souverains, le gouvernement ayant été exercé en réalité par eux ou d'après leurs ordres. Mais dans l'année 400 avant J.-C., Agis et Pausanias étaient devenus simplement des officiers héréditaires de l'État, grands et élevés, portant encore l'ancien titre de leurs ancêtres. Ouvrir ces fonctions héréditaires à tous les membres de la Gens Hèraklide, par voie d'élection entre eux, pouvait être un changement meilleur ou pire : c'était une nouveauté effrayante (précisément comme si l'on eût proposé que l'un des divers sacerdoces, qui étaient héréditaires dans des familles particulières, fût rendu électif), à cause de l'extrême attachement des Spartiates pour des coutumes antiques et sanctifiées; mais on ne peut, à proprement parler, l'appeler révolutionnaire. Les éphores, le sénat et l'assemblée publique auraient pu faire un tel changement dans toutes les formes légales, sans aucun appel à la violence; les rois eussent voté contre ce changement, mais ils eussent été vaincus par la pluralité des suffrages. Et s'il se fût opéré, le gouvernement spartiate serait resté, sous le rapport de la forme aussi bien qu'en principe, précisément ce qu'il était auparavant, bien que les familles Eurysthénide et Proklide eussent perdu leurs privilèges. On n'a pas ici l'intention de nier que les rois spartiates fussent des hommes de grande importance dans l'État, surtout quand ils combinaient avec leur position officielle une énergie personnelle prononcée. Mais il n'en est pas moins vrai que les associations d'idées qui se rattachent au titre de *roi* dans l'esprit moderne, ne s'appliquent pas convenablement à eux.

Pour en arriver à ses fins à Sparte, Lysandros savait bien qu'il devait employer des influences d'un caractère inaccoutumé. Quittant Sparte peu après son rappel, il visita les oracles de Delphes, de Dôdônê et de Zeus Ammôn en Li-

bye (1), afin de se procurer, par persuasion ou par corruption, des ordres pour les Spartiates à l'appui de ses projets. L'effet général des injonctions d'un oracle sur l'esprit spartiate était si grand, que Kleomenês avait obtenu ainsi la déposition du roi Demaratos, — et l'exilé Pleistoanax, son propre rappel (2), la corruption ayant été dans les deux cas le moyen déterminant. Mais Lysandros ne fut pas aussi heureux. Aucun de ces oracles ne put être amené, par aucune offre, à oser prononcer une sentence aussi grave que celle d'abroger la loi établie de succession au trône spartiate. On dit même que les prêtres d'Ammôn, non contents de refuser ses offres, vinrent à Sparte dénoncer sa conduite; sur cette accusation, Lysandros fut mis en jugement, mais acquitté.

L'assertion qu'il fut ainsi jugé et acquitté, je la crois fausse. Mais, de cette façon, ses plans échouèrent complétement, — et il fut forcé d'avoir recours à un autre stratagème, faisant encore appel à la sensibilité religieuse de ses compatriotes. Il était né quelque temps auparavant, dans l'une des villes de l'Euxin, un jeune homme nommé Silenos, dont la mère affirmait qu'il était fils d'Apollon, assertion qui trouva crédit au loin, nonobstant diverses difficultés soulevées par les sceptiques. Tout en faisant connaître à Sparte qu'il était né au dieu un nouveau fils, les partisans de Lysandros répandirent aussi partout la nouvelle qu'il existait des manuscrits sacrés et des annales inspirées, cachées et non encore lues, sous la garde des prêtres de Delphes, monuments qui ne devaient être ni touchés ni consultés avant que quelque fils véritable d'Apollon se présentât pour les réclamer. De connivence avec quelques-uns des prêtres, on fabriqua certains oracles conformes aux vues de Lysandros. On convint que Silenos se présenterait à Delphes, montrerait les preuves de sa parenté divine, et demanderait ensuite à examiner ces annales secrètes, ce que les prêtres, après un

(1) Diodore, XIV, 13; Cicéron, De Divinat. I, 43, 96; Cornélius Népos, Lysand c. 3.

(2) Plutarque, Lysand. c. 25, d'après Ephore. Cf. Hérod. VI, 66; Thucyd. V, 12.

examen rigoureux en apparence, étaient prêts à accorder. Silenos les lirait ensuite à haute voix en présence de tous les spectateurs; et parmi ces oracles, il s'en trouverait un recommandant aux Spartiates de choisir leurs rois parmi leurs meilleurs citoyens (1).

Ce projet approcha si près de son accomplissement que Silenos se présenta réellement à Delphes, et exposa ses prétentions. Mais un des associés, ou sentit son courage faillir, ou manqua le coup, au moment critique; de sorte que les annales mystérieuses restèrent encore cachées. Cependant, bien que Lysandros fût ainsi forcé d'abandonner son plan, il ne fut rendu public qu'après sa mort. Il aurait probablement réussi si Lysandros avait trouvé dans le temple des associés pourvus du courage et de l'astuce convenables, — si nous considérons le respect profond et habituel des Spartiates pour Delphes, oracle sur la sanction duquel on croyait en général que reposaient les institutions de Lykurgue. Et bientôt il se présenta une occasion dans laquelle le changement proposé aurait pu être essayé avec une facilité et un à-propos inaccoutumés, bien que Lysandros lui-même, ayant échoué une fois, renonçât à son entreprise, et employât son influence, qui durait sans être affaiblie, à donner le sceptre à un autre au lieu de l'acquérir pour lui-même (2), — comme Mucien à l'égard de l'empereur Vespasien.

---

(1) Plutarque, Lysand. c. 26.

(2) Tacite, Histor. I, 10. « Cui expeditius fuerit tradere imperium quam obtinere. »

Le fait général de la conspiration ourdie par Lysandros en vue de s'ouvrir un chemin au trône paraît reposer sur un témoignage très-suffisant — celui d'Ephore, auquel il se peut que fassent allusion les mots φασί τινες dans Aristote, là où il mentionne cette conspiration comme ayant été racontée (Polit. V, 1, 5) Mais Plutarque, aussi bien que K. O. Müller (Hist. of Dorians, IV, 9, 5) et autres, avancent par erreur que les intrigues avec l'oracle furent formées après que Lysandros revint d'accompagner Agésilas en Asie; ce qui est certainement impossible, vu que Lysandros accompagna Agésilas au dehors, dans le printemps de 396 av. J.-C. — qu'il ne revint pas en Grèce avant le printemps de 395 av. J.-C. — et qu'il fut employé ensuite, après un intervalle de temps qui ne dépassa pas quatre ou cinq mois, dans cette expédition contre la Bœotia dans laquelle il fut tué.

La machination de Lysandros avec l'oracle a dû sans doute se pratiquer avant la mort d'Agis — à quelque moment entre 403 et 399 av. J.-C. L'hu-

Ce fut apparemment une année environ après les campagnes en Elis que le roi Agis, vieillard alors, tomba malade à Heræa en Arkadia, et fut rapporté à Sparte, où il ne tarda pas à expirer (399 av. J.-C.). Son épouse Timæa avait donné le jour à un fils nommé Leotychidês, à ce moment jeune homme âgé de quinze ans (1) environ. Mais la légitimité de ce jeune homme avait toujours été suspectée par Agis, qui avait déclaré, quand on lui fit connaître pour la première fois la naissance de l'enfant, qu'il ne pouvait pas être de lui. La frayeur l'avait tenu éloigné du lit de sa femme à la suite d'un tremblement de terre, que l'on expliqua comme étant un avertissement de Poseidôn, et que l'on prit pour une interdiction des relations conjugales pendant un certain temps, et c'était durant cet intervalle que Leotychidês était né. Voilà une histoire. Il y en avait une autre, d'après laquelle le jeune prince était fils d'Alkibiadês, né pendant l'absence d'Agis, commandant alors à Dekeleia. D'autre part, on prétendait qu'Agis, bien qu'il doutât dans l'origine de la légitimité de Leotychidês, avait plus tard rétracté ses soupçons et l'avait pleinement reconnu, surtout, et avec une solennité particulière, pendant sa dernière maladie (2). Comme dans le cas de Demaratos, environ un siècle avant (3), — Agési-

---

miliation qu'il reçut en 396 av. J.-C. d'Agésilas a pu dans le fait l'amener à songer à renouveler ses premiers plans, mais il n'a pu avoir de temps pour faire quelque chose dans ce dessein. Aristote (Polit. V, 6, 2) fait allusion à l'humiliation infligée à Lysandros par les rois comme un exemple d'incidents *tendant à* faire naître du trouble dans un gouvernement aristocratique ; mais probablement cette humiliation a trait à la manière dont il fut contrecarré en Attique par Pausanias, en 403 av. J.-C., — conduite qui est attribuée par Plutarque aux deux rois, aussi bien qu'à leur jalousie pour Lysandros (V. Plutarque, Lysand. 21) — et non au traitement de Lysandros par Agésilas en 396 av. J.-C. La mission de Lysandros vers le despote Denys à Syracuse (Plut. Lysand. c. 2) a dû également tomber avant la mort d'Agis en 399 av. J.-C. ; fut-ce avant ou après l'insuccès du stratagème à Delphes, cela est incertain ; peut-être après.

(1) L'âge de Leotychidês est marqué approximativement par la date de la présence d'Alkibiadês à Sparte 414-413 av. J.-C. La simple rumeur, vraie ou fausse, que ce jeune homme était fils d'Alkibiadês, peut être tenue pour suffisante comme témoignage chronologique pour certifier son âge.

(2) Xénoph. Hellen. III, 3, 2; Pausanias, III, 8, 4; Plutarque, Agésilas, c. 3.

(3) Hérodote, 5, 66.

las, le frère cadet d'Agis, puissamment secondé par Lysandros, tira parti de ces doutes pour exclure Leotychidês, et occuper le trône lui-même.

Agésilas était fils du roi Archidamos, qui l'avait eu non pas de Lampito, mère d'Agis, mais d'une seconde femme nommée Eupolia. Il avait atteint actuellement l'âge mûr de quarante ans (1), et après avoir été élevé sans aucune perspective de devenir roi, — du moins jusqu'à une époque très-récente, — il avait passé par la rigueur non mitigée de l'éducation et des exercices spartiates. Il se distinguait par toutes les vertus particulières à sa patrie : obéissance exemplaire à l'autorité, dans l'accomplissement de ses pénibles exercices militaires aussi bien que civils, — émulation, en essayant de surpasser tout compétiteur, — courage, énergie, aussi bien que facilité extraordinaire à endurer la fatigue; — simplicité et frugalité dans toutes ses habitudes personnelles; — extrême sensibilité à l'égard de l'opinion de ses concitoyens. Envers ses amis ou ses adhérents personnels, il était remarquable par la chaleur de son attachement, et même par un dévouement peu scrupuleux, avec une disposition à se servir de toute son influence pour défendre leurs injustices ou leurs fautes; tandis qu'il était comparativement facile à apaiser et généreux dans sa manière d'agir avec des rivaux à Sparte, nonobstant son ardeur à être le premier dans toute sorte de luttes (2). Ses manières étaient enjouées et populaires, et sa physionomie agréable, bien que sa taille fût non-seulement petite, mais sans noblesse, et qu'il eût en outre le défaut de boîter d'une jambe (3), ce qui explique son refus constant de souffrir qu'on fît sa sta-

(1) J'avoue que je ne comprends pas comment Xénophon peut affirmer, dans son Agésilas, I, 6, Ἀγησίλαος τοίνυν ἔτι μὲν νέος ὢν ἔτυχε τῆς βασιλείας. Car il dit lui-même (II, 28), et il semble bien établi qu'Agésilas mourut âgé de plus de quatre-vingts ans (Plutarque, Agésilas, c. 40); et sa mort a dû arriver vers 360 av. J.-C.

(2) Plutarque, Agésilas, c. 2-5; Xénoph. Agés. VII, 3; Plutarque, Apophth. Laconic. p. 212 D.

(3) Plutarque, Agésilas, c. 2; Xénophon, Agésil. VIII, 1.

Il paraît que la mère d'Agésilas était une femme très-petite, et qu'Archidamos avait encouru le blâme des Ephores, sur ce motif spécial, pour l'avoir épousée.

tue (1). Il était indifférent à l'argent, et exempt d'un excès de sentiment égoïste, si ce n'est dans sa passion pour la supériorité et la puissance.

Malgré son rang comme frère d'Agis, Agésilas n'avait jamais encore été essayé dans aucun commandement militaire, quoiqu'il eût probablement servi dans l'armée soit à Dekeleia soit en Asie. Aussi son caractère était-il encore voilé en grande partie. Et il se peut que sa popularité ait été d'autant plus grande au moment où le trône devint vacant, en ce que, n'ayant jamais été en position d'exciter la jalousie, il ne se distinguait que par ses mérites, ses efforts, sa patience et son obéissance ponctuelle, qualités dans lesquelles même les plus pauvres citoyens étaient ses compétiteurs à conditions égales. Bien plus, la contrainte qu'il exerçait sur lui-même et l'habitude d'étouffer ses émotions, créées par une éducation spartiate, étaient si complètes chez lui, que le rusé Lysandros lui-même ne le connaissait pas à cette époque. Lui et Agésilas avaient été d'anciens et intimes amis (2), tous deux ayant été placés comme enfants dans la même troupe pour être formés à la discipline; exemple remarquable du caractère de cette discipline qui établissait l'égalité, puisque nous savons que Lysandros était de parents et de condition pauvres (3). Il commit la méprise de supposer qu'Agésilas était d'une disposition particulièrement aimable et docile, et ce fut le principal motif qui l'engagea à épouser les prétentions de ce dernier au trône, après le décès d'Agis. Lysandros comptait, si grâce à lui Agésilas devenait roi, sur un grand accroissement de sa propre influence, et en particulier sur une nouvelle mission en Asie, sinon comme général ostensible, du moins comme chef réel sous le commandement titulaire du nouveau roi.

En conséquence, lorsque les solennités imposantes qui marquaient toujours les funérailles d'un roi de Sparte furent

(1) Xénoph. Agésil. XI, 7; Plutarque, Agésil. c. 2.

(2) Plutarque, Agésilas, c. 2.

(3) Plutarque, Lysand. c. 2.

terminées (1), et que le jour arriva d'installer un nouveau roi, Agésilas, à l'instigation de Lysandros, se présenta pour contester la légitimité et le titre de Leotychidês, et pour réclamer le sceptre pour lui-même, — véritable Hêraklide, frère du dernier roi Agis. Dans le débat, qui probablement eut lieu non-seulement devant les éphores et le sénat, mais devant les citoyens assemblés en outre, — Lysandros appuya chaudement ses prétentions. Par malheur, il ne nous est pas permis de savoir grand'chose de ce débat. Nous ne pouvons douter que l'âge mûr et l'excellente réputation d'Agésilas ne comptassent comme une grande recommandation, mis en regard d'un jeune homme non éprouvé, et ce fut probablement le point réel (puisque la parenté des deux compétiteurs était si rapprochée) d'où dépendit la décision (2); car la légitimité de Leotychidês était positivement affirmée par sa mère Timæa (3), et nous ne voyons pas que la question de paternité ait été soumise à l'oracle de Delphes, comme dans le cas de Demaratos.

Il y avait toutefois une circonstance qui était un grand obstacle pour Agésilas, — c'était sa difformité personnelle. On n'avait jamais connu encore un roi de Sparte boiteux. Et si en remontant plus d'un siècle nous retrouvons une semblable difformité dans un des princes Battiades de Kyrênê (4), nous voyons les Kyrénæens prendre la chose tellement à cœur, qu'ils envoient demander conseil à Delphes, et appeler le réformateur mantineien Démonax. Outre ce sentiment de répugnance, les dieux avaient encore averti spécialement Sparte de se garder d'un « règne boiteux. » Diopeithês, prophète et conseil religieux de haute réputation, soutint la

(1) Xénoph. Hellen. III, 3, 1.

(2) Plutarque, Lysand. c. 22; Plutarque, Agésil. c. 3; Xénoph. Hellen. III, 3, 2; Xénoph. Agés. I, 5. Κρίνασα ἡ πόλις ἀνεπικλητότερον εἶναι Ἀγησίλαον καὶ τῷ γένει καὶ τῇ ἀρετῇ, etc.

(3) Xénoph. Hellen. III, 3, 2. Cette assertion contredit les paroles imputées à Timæa par Duris (Plutarque, Agésil. c. 3; Plutarque, Alkib. c. 23).

(4) Hérodote, IV, 161. Διεδέξατο δὲ τὴν βασιληΐην τοῦ Ἀρκεσίλεω ὁ παῖς Βάττος, χωλός τε ἐὼν καὶ οὐκ ἀρτίπους. Οἱ δὲ Κυρηναῖοι πρὸς τὴν καταλαβοῦσαν συμφορὴν ἔπεμπον ἐς Δελφοὺς, ἐπειρησομένους ὅντινα τρόπον καταστησάμενοι κάλλιστα ἂν οἰκέοιεν.

cause de Leotychidês. Il produisit un ancien oracle qui disait à Sparte que, « avec tout son orgueil, elle ne devait pas souffrir qu'un règne boiteux nuisît à son pas ferme (1); car, si elle le faisait, elle serait longtemps assiégée par des souffrances sans exemple et par des guerres ruineuses. » Cette prophétie avait déjà été invoquée une fois, environ quatre-vingts années avant (2), mais avec une interprétation très-différente. Pour des chefs grecs comme Themistoklês ou Lysandros, c'était un mérite qui n'était pas sans importance de pouvoir éluder des textes incommodes ou des sentiments religieux intraitables, par une explication ingénieuse. Et Lysandros éleva ici la voix (comme Themistoklês l'avait fait dans l'occasion critique qui précéda la bataille de Salamis) (3) pour combattre les interprètes de profession; il soutint que par « un règne boiteux, » le dieu voulait dire, non pas un défaut corporel dans le roi, — qui pouvait n'être pas même de naissance, mais résulter de quelque mal positif (4), — mais le règne d'un roi qui n'était pas un véritable descendant d'Hêraklês.

L'influence de Lysandros (5), combinée sans doute avec une prépondérance de sentiment qui tendait déjà vers Agésilas, fit que cet effort d'interprétation subtile fut bien accueilli comme convaincant, et détermina la nomination du candidat boiteux comme roi. Toutefois, il y eut une minorité considérable qui pensa que décider ainsi c'était pécher contre les dieux et se moquer de l'oracle. Et, bien que les murmures

---

(1) Plutarque, Lysand. c. 22 ; Plutarque, Agésil. c. 3; Pausanias, III, 8, 5.

(2) Diodore, XI, 50.

(3) Hérodote, VII, 143.

(4) Xénoph. Hellen. III, 3, 3. Ὡς οὐκ οἴοιτο, τὸν θεὸν τοῦτο κελεύειν φυλάξασθαι, μὴ προσπταίσας τις χωλεύσῃ, ἀλλὰ μᾶλλον, μὴ οὐκ ὢν τοῦ γένους βασιλεύσῃ.

Une claudication de naissance était regardée comme une marque de mécontentement divin, et conséquemment comme rendant inhabile à occuper le trône, ainsi qu'on le voit dans le cas de Battos de Kyrênê mentionné plus haut. Mais les mots χωλὴ βασίλεια étaient assez généraux pour couvrir les deux cas, — claudication accidentelle aussi bien que de naissance. C'est sur cela que Lysandros fonde sa conclusion, — que le dieu ne voulait pas du tout faire allusion à une claudication corporelle.

(5) Pausanias, III, 8, 5; Plutarque, Agésil. c. 3; Plutarque, Lysand. c. 22; Justin, VI, 2.

de ces dissidents fussent comprimés par les talents et les succès d'Agésilas pendant les premières années de son règne, cependant, lorsque, dans ses dix dernières années, le malheur et l'humiliation vinrent fondre en masse sur cette cité orgueilleuse, le sentiment public se rapprocha décidément de leur manière de voir. Plus d'un Spartiate pieux s'écria alors, avec des sentiments d'amer repentir, que la parole divine ne manquait jamais de se réaliser à la fin (1), et que Sparte était justement punie pour avoir volontairement fermé les yeux à l'avertissement distinct et miséricordieux qui lui était donné, au sujet des malheurs d'un « règne boiteux (2). »

Outre la couronne, Agésilas acquit en même temps les biens considérables laissés par le dernier roi Agis, acquisition qui lui permit de déployer sa générosité en en donnant immédiatement la moitié à ses parents maternels, — personnes pauvres pour la plupart (3). La popularité que lui valut cette démarche fut encore augmentée par sa manière de se conduire à l'égard des éphores et du sénat. Entre ces magistrats et les rois, il régnait habituellement de la mésintelligence. Les rois, qui n'avaient pas perdu la tradition de la puissance absolue dont leurs ancêtres avaient joui jadis, montraient autant de réserve hautaine qu'ils l'osaient à l'égard d'une autorité qui était devenue alors essentiellement supérieure à la leur. Mais Agésilas, — non moins par suite de ses habitudes préétablies que de son désir de suppléer

---

(1) Ἴδ' οἷον, ὦ παῖδες, προσέμιξεν [ἄφαρ
Τοὔπος τὸ θεόπροπον ἡμῖν
Τῆς παλαιφάτου προνοίας,
Ὃν ἔλακεν, etc.

C'est un magnifique chœur des Trachiniæ de Sophokle (822) exprimant leurs sentiments au sujet de la mort effrayante d'Hêraklês, revêtu de la tunique de Nessus, qui vient d'être annoncée comme étant sur le point de s'accomplir.

(2) Plutarque, Agésil. c. 30; Plutarque, Compar. d'Agésilas et de Pompée, c. 1. Ἀγησίλαος δὲ τὴν βασίλειαν ἔδοξε λαβεῖν, οὔτε, τὰ πρὸς τοὺς θεοὺς ἄμεμπτος, οὔτε τὰ πρὸς ἀνθρώπους, κρίνας νοθείας Λεωτυχίδην, ὅν υἱὸν αὐτοῦ ἀπέδειξεν ὁ ἀδελφὸς γνήσιον, τὸν δὲ χρησμὸν κατειρωνευσάμενος τὸν περὶ τῆς χωλότητος. Et, *ibid*. c. 2. Δι' Ἀγησίλαον ἐπεσκότησε τῷ χρησμῷ Λύσανδρος.

(3) Xénoph. Agésil. IV, V; Plutarque, Agésil. c. 4.

aux défauts de son titre, — adopta une ligne de conduite soigneusement opposée. Non-seulement il s'appliquait à éviter toute collision avec les éphores, mais il témoignait une déférence marquée tant à leurs ordres qu'à leurs personnes. Il se levait de son siége toutes les fois qu'ils paraissaient; il se conciliait et les éphores et les sénateurs par des présents faits à propos (1). C'est lui qui gagna le plus à cette conduite judicieuse aussi bien qu'à son exacte observation des lois et des usages (2). Combinées avec ce talent et cette énergie qui ne lui firent jamais défaut, elles lui assurèrent un pouvoir plus réel qu'il n'en était jamais échu à aucun roi de Sparte, pouvoir non-seulement sur les opérations militaires au dehors, dont habituellement les rois étaient chargés, — mais encore sur la politique de l'État à l'intérieur. C'est sur l'accroissement et le maintien de ce pouvoir réel que se concentrèrent principalement ses pensées, dispositions nouvelles créées par la royauté, et qui ne s'étaient jamais montrées en lui auparavant. Dédaignant, comme Lysandros, l'argent, le luxe, et tout l'étalage extérieur du pouvoir, — il montra, comme roi, une simplicité ultra-spartiate, poussée presque jusqu'à l'affectation, dans sa nourriture, son costume et ses habitudes générales. Mais comme Lysandros aussi, il se complut dans l'exercice de la domination au moyen de groupes ou factions de partisans dévoués, qu'il se faisait rarement un scrupule de soutenir dans toute leur carrière d'injustice et d'oppression. Bien qu'il fût un homme aimable, sans disposition à la tyrannie et encore moins au pillage à son profit, — Agésilas se fit ainsi l'instrument volontaire de l'une et de l'autre à l'avantage de ses divers collaborateurs et amis, dont il identifiait la puissance et l'importance avec les siennes propres (3).

Au moment où Agésilas devint roi, Sparte était à l'apogée

(1) Plutarque, Agésil. c. 4.

(2) Xénoph. Agésil. VII, 2.

(3) Isokrate, Orat. V (Philipp.) s. 100; Plutarque, Agésilas, c. 3, 13-23; Plutarque, Apophth. Laconic. p. 209 F-212 D.

V. l'incident auquel Théopompe fait allusion ap. Athenæum, XIII, p. 609.

de son pouvoir; presque toutes les villes grecques étaient ses sujettes et ses alliées, avec ou sans tribut. Elle était engagée dans la tâche (comme je l'ai déjà mentionné) de protéger les Grecs asiatiques contre les satrapes persans de leur voisinage. Et la partie la plus intéressante de la vie d'Agésilas consiste dans l'ardeur avec laquelle il épousa, et dans la vigueur et l'habileté avec lesquelles il accomplit ce grand devoir panhellénique. On verra que le succès dans sa carrière si pleine de promesses fut arrêté (1) par le coupable concours qu'il prêta avec un esprit factieux à ses partisans, à l'intérieur et au dehors, — par sa soif insatiable de toute puissance spartiate, — et par son indifférence ou par son aversion pour tout plan généreux de combinaison avec les cités dépendantes de Sparte.

Toutefois son attention fut attirée d'abord sur une dangereuse conspiration intérieure dont Sparte était menacée (398-397 av. J.-C.). Le « règne boiteux » n'avait pas encore douze mois de durée, quand Agésilas, occupé à sacrifier dans l'une des solennités établies de l'État, fut informé, par le prophète qui sacrifiait, que les victimes présentaient des symptômes menaçants, présageant une conspiration du caractère le plus formidable. Un second sacrifice annonça pis encore, et au troisième le prophète s'écria : « Agésilas, la révélation que nous avons sous les yeux signifie que nous sommes dans ce moment même au milieu de nos ennemis. » Ils continuèrent encore à sacrifier, mais les victimes furent offertes alors aux dieux qui détournent le malheur et qui en préservent, avec prière que ces derniers, par une intervention tutélaire, éloignassent le péril imminent. Enfin, après plus d'une répétition et avec beaucoup de difficulté, on obtint des victimes favorables, dont la signification ne tarda pas à devenir claire. Cinq jours après, un dénonciateur se présenta devant les éphores pour leur communiquer le secret qu'il se préparait une conspiration dangereuse, organisée par un citoyen du nom de Kinadôn (2).

(1) Isokrate (Orat. V, ut sup.) fait une remarque semblable en substance.

(2) Xénoph. Hellen. III, 3, 4.

Le conspirateur nommé ainsi était un citoyen spartiate, mais non pas de cette troupe d'élite appelée les Égaux ou les Pairs. Il a déjà été dit que des inégalités s'étaient graduellement formées parmi les citoyens de Sparte ayant droit à ce titre, inégalités qui tendaient tacitement à mettre à part un certain nombre d'entre eux sous le nom de Pairs, et tous les autres sous le nom corrélatif des Inférieurs. En outre, comme le droit au privilége dans chaque famille ne durait qu'autant que le citoyen pouvait fournir une contribution déterminée pour lui-même et pour ses fils à la table publique, et que l'industrie de toute sorte était incompatible avec les rigoureux exercices personnels imposés à tous, — la conséquence naturelle était qu'à chaque génération un certain nombre de citoyens perdaient leurs priviléges et ne comptaient plus comme tels. Mais ils n'en devenaient pour cela ni Periœki ni Ilotes. Ils étaient encore des citoyens, dont les droits, bien qu'en expectative, pouvaient être renouvelés à un moment quelconque par la munificence d'un personnage riche (1); de sorte qu'eux aussi, avec les citoyens d'un rang moins élevé, étaient connus sous la dénomination des Inférieurs.

C'est à cette classe qu'appartenait Kinadôn. C'était un jeune homme d'une force et d'un courage remarquables, qui s'était acquitté avec honneur de ses devoirs dans la discipline de Lykurgue (2), et il y avait puisé ce sentiment d'égalité personnelle et ce mépris du privilége qu'en suggérait la théorie aussi bien que la pratique. Nonobstant toute son exactitude à remplir ses devoirs, il trouvait que la constitution, comme elle fonctionnait dans la pratique, l'excluait des honneurs et des distinctions de l'État, les réservant

(1) V. tome III, ch. 6 de cette histoire.

(2) Xénoph. Hellen. III, 3, 5. Οὗτος (Kinadôn) δ' ἦν νεανίσκος καὶ τὸ εἶδος καὶ τὴν ψυχὴν εὔρωστος, οὐ μέντοι τῶν ὁμοίων.

Le sens du mot οἱ ὅμοιοι varie dans Xénophon; parfois, comme ici, il est employé pour signifier les Pairs privilégiés, — encore De Republ. Laced. XIII, 1; et Anab. IV, 6, 14. Quelquefois aussi il est employé conformément à la théorie de Lykurgue, d'après laquelle tout citoyen qui s'acquittait rigoureusement de son devoir dans les exercices publics, appartenait à cette classe (De Rep. Lac. X, 7).

Il y avait une différence entre la théorie et la pratique.

pour les citoyens choisis connus sous le nom de Pairs. Et cette exclusion était devenue plus marquée et plus blessante depuis la formation de l'empire spartiate après la victoire d'Ægospotami, qui avait tant multiplié le nombre des postes lucratifs (harmosties et autres) monopolisés par les Pairs. Privé des grands avantages politiques, Kinadôn était encore employé par les éphores, à cause de son courage élevé et de sa capacité militaire, dans cette troupe permanente qu'ils entretenaient pour maintenir l'ordre à l'intérieur (1). Il avait été l'agent chargé de plusieurs de ces arrestations arbitraires qu'ils ne se faisaient jamais scrupule de faire exécuter à l'égard des personnes qu'ils regardaient comme dangereuses. Mais son esprit n'était pas satisfait; bien plus, en le mettant en contact étroit avec les hommes revêtus de l'autorité, cette fonction contribua à diminuer son respect pour eux. Il voulait « n'être inférieur à personne à Sparte (2), » — et il entreprit sa conspiration pour réaliser cet objet en renversant la constitution.

J'ai déjà dit qu'au milieu du défaut général de sécurité qui régnait dans la société politique de la Laconie, les éphores entretenaient une police secrète et un système peu scrupuleux d'espionnage, qui arriva à son plus haut point d'efficacité sous le titre de Krypteia. Ces précautions étaient à ce moment plus nécessaires que jamais; car les changements dans le jeu pratique de la politique spartiate contribuaient à multiplier le nombre des mécontents et à jeter les Inférieurs, aussi bien que les Periœki et les Neodamodes (Ilotes affranchis) dans une antipathie qui leur était commune avec les Ilotes, contre l'association exclusive des Pairs. Les dénonciateurs étaient sûrs ainsi d'encouragement

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 3, 9. Ὑπηρετήκει δὲ καὶ ἄλλ' ἤδη ὁ Κινάδων τοῖς Ἐφόροις τοιαῦτα. III, 3, 7. Οἱ συντεταγμένοι ἡμῶν (dit Kinadôn) αὐτοὶ ὅπλα κεκτήμεθα.

(2) Xénoph. Hellen. III. 3, 11. Μηδενὸς ἥττων εἶναι τῶν ἐν Λακεδαίμονι, — telle fut la déclaration de Kinadôn quand il fut arrêté et questionné par les éphores sur ses desseins. En substance, elle coïncide avec Aristote (Polit. V, 6, 2), — ἢ ὅταν ἀνδρώδης τις ὢν μὴ μετέχῃ τῶν τιμῶν, οἷον Κινάδων ὁ τὴν ἐπ' Ἀγησιλάου συστήσας ἐπίθεσιν ἐπὶ τοὺς Σπαρτιάτας.

et de récompense, et l'homme qui vint en ce moment trouver les éphores, ou bien était réellement l'ami intime de Kinadôn, ou avait fait profession de l'être, afin de tirer de lui son secret. « Kinadôn (dit-il aux éphores) m'a mené à l'extrémité de la place du marché, et il m'a dit de compter combien il y avait là de Spartiates. J'en ai compté environ quarante, outre le roi, les éphores et les sénateurs. Comme je lui demandais pourquoi il m'avait invité à le faire, il répondit : — Parce que ce sont les hommes, et les seuls hommes que tu dois considérer comme ennemis (1); tous les autres qui sont dans la place du marché, au nombre de plus de quatre mille, sont des amis et des camarades. Kinadôn me signala également comme nos seuls ennemis un ou deux Spartiates que nous rencontrâmes dans les rues ou qui étaient seigneurs dans les districts de la campagne ; tous les autres qui les entouraient étant favorables à notre dessein. — Combien t'a-t-il dit qu'il y avait de complices réellement instruits du complot? demandèrent les éphores. — Seulement un petit nombre (fut-il répondu); mais des gens entièrement dignes de confiance; toutefois, ces confidents eux-mêmes disaient que tous ceux qui étaient autour d'eux étaient des complices, — Inférieurs, Periœki, Neodamodes et Ilotes, tous également; car toutes les fois qu'un homme quelconque de ces classes parlait d'un Spartiate, il ne pouvait déguiser son antipathie intense; — il parlait comme s'il était capable de manger les Spartiates tout crus (2). »

« Mais comment (continuèrent les éphores) Kinadôn comptait-il avoir des armes? — Voici ce qu'il dit (répliqua

(1) Xénoph, Hellen. III, 3, 5.

(2) Xénoph. Hellen. III, 3, 6. Αὐτοὶ μέντοι πᾶσιν ἔφασαν συνειδέναι καὶ εἵλωσι καὶ νεοδαμώδεσι, καὶ τοῖς ὑπομείοσι, καὶ τοῖς περιοίκοις· ὅπου γὰρ ἐν τούτοις τις λόγος γένοιτο περὶ Σπαρτιατῶν, οὐδένα δύνασθαι κρύπτειν τὸ μὴ οὐχ ἡδέως ἂν καὶ ὠμῶν ἐσθίειν αὐτῶν. L'expression est homérique, — ὠμὸν βεβρώθοις Πρίαμον, etc. (Iliade, IV, 35). Les Grecs ne se croyaient pas obligés de retenir l'expression complète du sentiment de vengeance. Le poëte Théognis désire « pouvoir en venir un jour à boire le sang de ceux qui lui ont fait du mal. » (V. 349, Gaisf.)

le témoin) : Nous autres de la troupe permanente nous avons nos armes toutes prêtes; et ici il y a une quantité de couteaux, d'épées, de broches, de hachettes ou haches et de faux, — en vente sur cette place du marché, qui conviendront à une multitude insurgée ; en outre, tout homme qui laboure la terre, ou coupe du bois, ou taille de la pierre, a sous la main des outils qui serviront d'armes en cas de besoin, surtout dans une lutte avec des ennemis dépourvus eux-mêmes d'armes. » Quand on lui demanda quel était le moment fixé pour l'exécution, le témoin ne put le dire; on lui avait recommandé seulement de rester là et d'être prêt (1).

Il ne paraît pas que cet homme sût le nom d'aucune personne engagée dans le complot, si ce n'est celui de Kinadôn lui-même. L'alarme des éphores fut si vive qu'ils s'abstinrent de toute convocation en forme, même de ce qu'on appelait la petite assemblée, — comprenant le sénat, dont les rois étaient membres *ex officio*, et peut-être un petit nombre d'autres personnes considérables en outre. Mais les membres de cette assemblée furent réunis secrètement pour délibérer sur la circonstance; Agésilas, probablement, était du nombre. Arrêter Kinadôn immédiatement dans Sparte parut imprudent, vu que ses complices, dont le nombre était encore inconnu, seraient ainsi avertis, soit de se mettre en insurrection, soit au moins de s'échapper. Mais ils combinèrent avec beaucoup de soin et d'art un stratagème pour l'arrêter hors de Sparte, à l'insu de ses complices. Les éphores, l'appelant devant eux, déclarèrent lui confier (comme ils l'avaient fait auparavant à l'occasion) une mission pour se rendre à Aulôn (ville laconienne sur la frontière du côté de l'Arkadia et de la Triphylia), et pour y arrêter quelques personnes désignées par leur nom dans une skytalê ou mandat d'arrêt en forme, comprenant quelques-uns des Periœki aulonites, — quelques Ilotes — et une autre personne nommée, femme d'une beauté rare résidant en cet endroit, dont

(1) Xénoph. Hellen. III, 3, 7. Ὅτι ἐπιδημεῖν οἱ παρηγγελμένον εἴη.

on savait que l'influence répandait la désaffection parmi tous les Lacédæmoniens qui y allaient, vieux aussi bien que jeunes (1). Quand Kinadôn demanda quelles forces il devait prendre avec lui pour cette mission, les éphores, pour obvier à ce qu'il soupçonnât qu'ils voulussent choisir des compagnons ayant des vues hostiles à son égard, le prièrent d'aller trouver l'hippogretês (ou commandant des trois cents jeunes gardes appelés Cavaliers, bien qu'en réalité ils ne fussent pas montés) et de lui demander les six ou sept premiers hommes de la garde (2) qui pourraient se trouver là. Mais eux (les éphores) avaient déjà tenu une conférence secrète avec l'hippogretês, et lui avaient appris et ceux qu'ils désiraient qu'on envoyât et ce qu'auraient à faire les personnes envoyées. Ensuite ils dépêchèrent Kinadôn pour sa prétendue mission, lui disant qu'ils mettraient à sa disposition trois chariots, afin qu'il pût amener plus facilement les prisonniers à Sparte.

Kinadôn se mit en route pour Aulôn, sans avoir le plus petit soupçon du complot ourdi par les éphores, qui, pour assurer le succès de leur plan, envoyèrent après lui une troupe de gardes de plus pour réprimer toute résistance qui pourrait être faite. Mais leur stratagème réussit aussi complétement qu'ils pouvaient le désirer. Il fut arrêté en route par ceux qui l'accompagnaient ostensiblement pour sa prétendue mission. Ces hommes l'interrogèrent, le mirent à la torture (3) et entendirent de sa bouche le nom de ses com-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 3, 8. Ἀγαγεῖν δὲ ἐκέλευον καὶ τὴν γυναῖκα, ἣ καλλίστη μὲν ἐλέγετο αὐτόθι εἶναι, λυμαίνεσθαι δὲ ἐῴκει τοὺς ἀφικνουμένους Λακεδαιμονίων καὶ πρεσβυτέρους καὶ νεωτέρους.

(2) Xénoph. Hellen. III, 3, 9, 10.

Les personnes appelées Hippeis à Sparte n'étaient pas montées; c'était un corps d'élite de trois cents jeunes citoyens, occupés soit à la police à l'intérieur, soit au service à l'étranger.

V. Hérodote, VIII, 124; Strabon, X, p. 481, K. O. Müller, History of the Dorians, B. III, ch. 12, s. 5, 6.

(3) Xénoph. Hellen. III, 3, 9.

Ἔμελλον δὲ οἱ συλλαβόντες αὐτὸν μὲν κατέχειν, τοὺς δὲ ξυνειδότας, πυθόμενοι αὐτοῦ, γράψαντες ἀποπέμπειν τὴν ταχίστην τοῖς ἐφόροις. Οὕτω δ' εἶχον οἱ ἔφοροι πρὸς τὸ πρᾶγμα ὥστε καὶ μορὰν ἱππέων ἔπεμψαν τοῖς ἐπ' Αὐλῶνος. Ἐπεὶ δ' εἰλημμένου τοῦ ἀνδρὸς ἧκεν ἱππεὺς, φέρων τὰ ὀνόματα ὧν Κινάδων ἀπέγραψε, παραχρῆμα τόν τε μάντιν Τισάμενον καὶ τοὺς ἐπι-

plices, dont ils écrivirent la liste, qu'ils envoyèrent à Sparte par un des gardes. Les éphores, en la recevant, arrêtèrent immédiatement les personnes principalement engagées dans

καιριωτάτους ξυνελάμβανον. Ὡς δ' ἀνήχθη ὁ Κινάδων, καὶ ἠλέγχετο, καὶ ὡμολόγει πάντα, καὶ τοὺς ξυνειδότας ἔλεγε, τέλος αὐτὸν ἤροντο, τί καὶ βουλόμενος ταῦτα πράττοι.

Polyen (II, 14, 1), dans son récit de cette affaire, mentionne expressément que les Hippeis ou gardes qui accompagnaient Kinadôn le mirent à la torture (στρεβλώσαντες) quand ils l'arrêtèrent, afin de lui arracher les noms de ses complices. Mais sans un témoignage exprès, nous aurions bien pu avec confiance le supposer. D'un homme aussi courageux que Kinadôn, chef d'une conspiration, il n'était pas probable qu'ils obtinssent une pareille révélation sans la torture.

J'avais affirmé que dans la description de cette affaire faite par Xénophon, il ne paraît pas que Kinadôn fût capable d'écrire ou non. Mon assertion fut combattue par le colonel Mure (dans sa Réponse à mon Appendice), qui citait les mots φέρων τὰ ὀνόματα ὧν Κινάδων ἀπέγραψε, comme contenant une affirmation de Xénophon que Kinadôn pouvait écrire.

A mon sens, ces mots, pris conjointement avec ce qui précède et avec les probabilités du fait décrit, ne contiennent pas une pareille affirmation.

Les gardes étaient chargés d'arrêter Kinadôn, et *après avoir entendu de Kinadôn quels étaient ses complices, d'écrire les noms et de les envoyer aux éphores.* Il est à présumer qu'ils exécutèrent ces instructions telles qu'elles avaient été données, d'autant plus que ce qu'ils reçurent l'ordre de faire était le procédé à la fois le plus sûr et le plus naturel. Car Kinadôn était un homme distingué par *sa taille et son courage* personnels (τὸ εἶδος καὶ τὴν ψυχὴν εὔρωστος, III, 3, 5), de sorte que ceux qui l'arrêtèrent durent regarder comme une précaution indispensable de lui lier les bras. En admettant même que Kinadôn pût écrire, — cependant s'il dut le faire, il a dû avoir son bras droit libre. Et pourquoi les gardes auraient-ils couru ce risque, quand tout ce que demandaient les éphores était que Kinadôn *déclarât* les noms pour être écrits par les autres ? Avec un homme doué des qualités de Kinadôn, il était probablement necessaire d'employer pression la plus intense pour le forcer à dénoncer ses camarades, même par un mot de sa bouche ; il devait être probablement plus difficile encore de le forcer à les dénoncer par l'acte plus délibéré de l'écriture.

Je crois que ἧκεν ἱππεύς, φέρων τα ὀνόματα ὧν ὁ Κινάδων ἀπέγραψε doit être expliqué par rapport à la phrase précédente et annonce l'exécution rapportée alors des instructions telles que les éphores les avaient données. « Il vint un garde, portant les noms de ceux que Kinadôn avait dénoncés. » Il n'est pas nécessaire de supposer que Kinadôn avait écrit ces noms de sa propre main.

Au commencement du Discours d'Andocide (De Mysteriis), Pythonikos révèle une célébration ironique des mystères, commise par Alkibiadês et autres; citant comme témoin l'esclave Andromachos, qui en conséquence est produit, et déclare à l'assemblée *vivâ voce* ce qu'il a vu et quelles personnes étaient présentes, — πρῶτος μὲν οὗτος (Andromachos) ταῦτα ἐμήνυσε, καὶ ἀπέγραψε τούτους (s. 13). On ne veut pas ici affirmer que l'esclave Andromachos écrivit les noms de ces personnes, qu'il avait le moment d'avant publiquement révélés à l'assemblée. C'est par les mots ἀπέγραψε τούτους

l'affaire, en particulier le prophète Tisamenos, et ils les interrogèrent en même temps que Kinadôn, aussitôt que ce dernier fut amené prisonnier. Ils lui demandèrent, entre autres questions, quel était son dessein en mettant la conspiration en train; à quoi il répliqua : « Je ne voulais être inférieur à personne dans Sparte. » Sa punition ne fut pas différée longtemps. On lui mit des menottes et autour du cou un lien auquel ses mains furent attachées; — dans cet état, il fut conduit par la ville, avec des hommes qui le fouettaient et le piquaient pendant la marche. Ses complices furent traités de la même manière, et à la fin tous furent mis à mort (1).

Tel est le curieux récit fait par Xénophon de cette conspiration que le succès ne couronna pas. Probablement il tira ses renseignements d'Agésilas lui-même, vu qu'il est difficile d'expliquer aisément de quelle autre manière il aurait pu apprendre tant de choses au sujet des manœuvres les plus secrètes des éphores, dans un gouvernement passé en proverbe pour son mystère constant, comme celui de Sparte. Ce récit jette pour nous une lueur, bien que malheureuse-

---

que l'orateur décrit la déclaration orale faite publiquement par Andromachos; déclaration qui fut formellement écrite par un secrétaire, et qui amena aux conséquences légales contre les personnes dont les noms étaient dénoncés.

De même encore, dans l'ancienne loi citée par Démosthène (adv. Makart. p. 1068) : Ἀπογραφέτω δὲ τὸν μὴ ποιοῦντα ταῦτα ὁ βουλόμενος πρὸς τὸν ἄρχοντα; et dans Démosth. adv. Nikostrat. p. 1247 : Ἃ ἐκ τῶν νόμων τῷ ἰδιώτῃ τῷ ἀπογράψαντι γίγνεται, τῇ πόλει ἀφίημι. Cf. aussi Lysias, De Bonis Aristophanis, Or. XIX, s. 53; on n'a pas la pensée d'affirmer que ὁ ἀπογράφων était obligé d'accomplir sa sommation en écrivant, ni qu'il fût nécessairement capable d'écrire. Un citoyen qui ne pouvait pas écrire pouvait faire ceci, aussi bien que quelqu'un capable d'écrire. Il *dénonçait* une certaine personne comme délinquante; il *dénonçait* certains articles de propriété comme appartenant au domaine de quelqu'un dont les biens avaient été confisqués au profit de la cité. L'information, aussi bien que le nom de celui qui la donnait, était prise par le personnage public, — que le dénonciateur pût écrire lui-même ou non.

Je crois que Kinadôn, après avoir été interrogé, *dit* aux gardes qui d'abord l'arrêtèrent les noms de ses complices, — précisément comme il *dit* ensuite ces noms aux éphores (καὶ τοὺς ξυνειδότας ἔλεγε); et cela qu'il fût ou non capable d'écrire, point que le passage de Xénophon ne détermine nullement.

(1) Xénoph. Hellen. III,3, 11.

ment fugitive et imparfaite, sur les dangers intérieurs du gouvernement spartiate. Nous connaissions, par des témoignages plus anciens, le grand mécontentement qui dominait parmi les Ilotes et jusqu'à un certain point parmi les Periœki. Mais l'incident décrit ici nous présente la première manifestation d'un corps de mécontents parmi les Spartiates eux-mêmes, mécontents formidables tant par leur énergie que par leur position, comme Kinadôn et le prophète Tisamenos. L'état du sentiment de désaffection dans les municipes provinciaux de la Laconie nous est prouvé d'une manière frappante par le cas de cette belle femme que l'on prétendait être si active dans un prosélytisme politique à Aulôn, non moins que par les expressions passionnées de haine révélées dans la déposition du dénonciateur lui-même. Bien que les détails soient peu connus, cependant il semble que la tendance des affaires à Sparte était de concentrer et le pouvoir et la fortune entre les mains d'une oligarchie se rétrécissant toujours parmi les citoyens; ainsi s'aggravaient les dangers à l'intérieur, même à l'époque où le pouvoir de l'État était le plus grand au dehors, et ainsi frayait la route pour cette irréparable humiliation qui commença à la défaite de Leuktra.

Il n'y a guère lieu de douter qu'un mécontentement répandu bien plus au loin ne soit parvenu à la connaissance des éphores que celui qui est indiqué particulièrement dans Xénophon (397 av. J.-C.). Et il est probable que cette découverte fut un des motifs (comme cela s'était présenté en 424 av. J.-C., à l'occasion de l'expédition de Brasidas en Thrace) qui contribuèrent à décider l'expédition asiatique d'Agésilas, comme un débouché pour des mécontents braves dans un service militaire lointain et lucratif.

A ce moment Derkyllidas avait fait la guerre en Asie Mineure, pendant près de trois ans, contre Tissaphernês et Pharnabazos, avec assez d'efficacité et de succès pour protéger à la fois les Grecs asiatiques sur la côte et pour intercepter tous les revenus que ces satrapes transmettaient à la cour ou dont ils jouissaient eux-mêmes. Pharnabazos était déjà allé à Suse (pendant sa trêve avec Derkyllidas, en 397

av. J.-C.), et non-seulement il avait obtenu un renfort, qui opéra sous lui-même et sous Tissaphernês en 396 avant J.-C., contre Derkyllidas, en Lydia, mais il avait combiné des plans pour renouveler la guerre maritime contre Sparte (1).

C'est maintenant que nous entendons mentionner de nouveau le nom de Konôn, qui, après s'être sauvé avec neuf trirèmes de la défaite d'Ægospotami, était resté pendant les sept dernières années sous la protection d'Evagoras, prince de Salamis, dans l'île de Kypros. Konôn, s'étant marié à Salamis et ayant un fils (2) qui y était né, ne concevait qu'une faible espérance de retourner jamais dans sa ville natale, quand, heureusement pour lui aussi bien que pour Athènes, les Perses redevinrent désireux d'avoir un amiral et une flotte qui agissent sur la côte de l'Asie Mineure. Grâce aux représentations de Pharnabazos aussi bien que d'Évagoras de Kypros, — et à la correspondance de ce dernier avec le médecin grec Ktêsias, qui désira être employé en personne dans la négociation et qui semble avoir eu une influence considérable sur la reine Parysatis (3), — des ordres furent obtenus et des fonds fournis pour équiper, en Phénicie et en Kilikia, une flotte nombreuse, sous le commandement de Konôn. Pendant que cet officier commençait à se montrer et à agir avec les trirèmes qui se trouvèrent prêtes (au nombre de quarante environ), le long de la côte méridionale de l'Asie Mineure, de la Kilikia à Kaunos (4), — on poursuivit avec vigueur d'autres préparatifs dans les

(1) Diodore, XIV, 39; Xénoph. Helen. III, 3, 13.

(2) Lysias, Orat. XIX (De Bonis Aristophanis), s. 38.

(3) V. Ktêsias, Fragm. Persica, c. 63, éd. Baehr; Plutarq. Artax. c. 21.

Nous ne pouvons établir ces circonstances d'une manière distincte; mais le fait général est clairement attesté, et est de plus très-probable. Un autre chirurgien grec (outre Ktêsias) est mentionné comme engagé dans l'affaire, — Polykritos de Mendê, ainsi qu'un danseur krêtois nommé Zenôn, — tous deux établis à la cour de Perse.

Il n'y a pas de partie du récit de Ktêsias dont la perte soit aussi regrettable que celle-ci; il y relatait des affaires auxquelles il avait pris part lui-même, et vraisemblablement il donnait les lettres originales.

(4) Diodore, XIV, 39-79.

ports phéniciens, afin de porter la flotte à trois cents voiles (1).

Ce fut par une sorte d'accident que la nouvelle de cet équipement parvint à Sparte, — dans un siècle où les résidents diplomatiques étaient encore inconnus. Un marchand syracusain nommé Herodas, après avoir visité les ports phéniciens dans des vues de commerce, vint à Sparte et y fit connaître les préparatifs qu'il avait vus, suffisants pour exciter beaucoup d'inquiétude. Les Spartiates prenaient conseil entre eux et communiquaient avec leurs alliés voisins, quand Agésilas, sur la prière de Lysandros, se présenta comme volontaire pour solliciter le commandement d'une armée de terre, dans le dessein d'attaquer les Perses en Asie. Il proposa de prendre avec lui seulement trente citoyens spartiates jouissant de tous leurs droits ou pairs, comme une espèce de conseil d'officiers; 2,000 Neodamodes ou Ilotes affranchis, que les éphores étaient probablement contents d'envoyer au loin et qui durent être choisis parmi les plus braves et les plus formidables, et 6,000 hoplites des alliés de terre, que la perspective d'un service lucratif contre des ennemis asiatiques devait tenter. Lysandros projetait d'être le chef de ces trente Spartiates, et comptant ainsi sur l'influence préétablie qu'il avait sur Agésilas, d'exercer le commandement réel lui-même, sans le titre. Les armes persanes ne lui inspiraient pas de craintes sérieuses, ni sur terre ni sur mer. Il prenait l'annonce de la flotte phénicienne pour une vaine menace, comme elle l'avait été si souvent dans la bouche de Tissaphernês pendant la dernière guerre, tandis que l'expédition de Cyrus lui avait fait concevoir en outre l'ardent espoir d'une autre Anabasis heureuse ou invasion victorieuse de la Perse, en remontant de la côte de la mer dans l'intérieur. Mais il avait encore plus à cœur d'employer son ascendant nouvellement acquis à rétablir partout les dékarchies, qui avaient excité une haine si intolérable et exercé tant d'oppression que même les éphores avaient refusé de prêter

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 1.

une aide positive pour les soutenir, de sorte qu'en plusieurs endroits elles avaient été détruites ou modifiées (1). Si l'ambition d'Agésilas était comparativement moins souillée par des antipathies personnelles et factieuses, et plus panhellénique dans son but que celle de Lysandros, — elle était en même temps plus illimitée quant à une victoire à remporter sur le Grand Roi, qu'il rêvait de détrôner ou du moins de chasser d'Asie Mineure et de la côte (2). Tant était puissante l'influence exercée par l'expédition de Cyrus sur les projets et l'imagination de Grecs énergiques; si soudaine fut l'explosion d'ambition dans l'esprit d'Agésilas, ambition dont jusqu'alors personne ne lui avait fait honneur.

Bien que ce plan fût formé par deux des hommes les plus capables de la Grèce, il finit par être imprudent et téméraire, en ce qui concernait la stabilité de l'empire lacédæmonien. Cet empire aurait dû être assuré sur mer, là où était son danger réel, avant que des tentatives fussent faites pour l'étendre par de nouvelles acquisitions dans l'intérieur des terres. Et si ce n'est pour des desseins de conquête, il n'y avait pas besoin de nouveaux renforts en Asie Mineure, puisque Derkyllidas y était déjà avec une armée capable de tenir tête aux satrapes. Néanmoins les Lacédæmoniens embrassèrent le plan avec ardeur, d'autant plus que des ambassadeurs vinrent de beaucoup de villes sujettes, envoyés par les partisans de Lysandros et de concert avec lui, pour demander qu'Agésilas fût placé à la tête de l'expédition, avec des forces aussi grandes qu'il lui en faudrait (3).

On ne trouva probablement aucune difficulté à lever le nombre proposé d'hommes chez les alliés, vu qu'il y avait une grande perspective de pillage pour les soldats en Asie. Mais le changement de position de Sparte par rapport à ses plus puissants alliés fut révélé par le refus que firent Thê-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 2.

(2) Xénoph. Hellen. III, 5, 1. Ἐλπίδας ἔχοντα μεγάλας αἱρήσειν βασιλέα, etc. Cf. IV, 2, 3.

Xénoph. Agésilas, I, 36. Ἐπινοῶν καὶ ἐλπίζων καταλύσειν τὴν ἐπὶ τὴν Ἑλλάδα στρατεύσασαν πρότερον ἀρχὴν, etc.

(3) Plutarque, Agésil. c. 5.

bes, Corinthe et Athènes de prendre aucune part à l'expédition. Le refus de Corinthe, il est vrai, avait pour excuse ouverte un récent incendie de mauvais augure de l'un des temples dans la ville, et celui d'Athènes la faiblesse et l'épuisement non encore réparés. Mais cette dernière, du moins, avait déjà commencé à concevoir quelque espérance des projets de Konôn (1).

Le fait seul qu'un roi de Sparte était sur le point de prendre le commandement, et de passer en Asie, donnait à l'entreprise une importance particulière. Les rois spartiates, dans leur fonction de chefs de la Grèce, croyaient avoir hérité du sceptre d'Agamemnôn et d'Orestês (2) ; et Agésilas, en particulier, assimilait son expédition à une nouvelle guerre de Troie, — effort de la Grèce combinée dans le dessein de se venger de l'ennemi asiatique commun du nom hellénique. Les sacrifices ayant été trouvés favorables, Agésilas prit des mesures pour faire passer les troupes des divers ports à Ephesos. Mais lui-même, avec une division, toucha en route à Geræstos, point méridional de l'Eubœa, dans son désir d'aller de là sacrifier à Aulis, le port de Bœôtia où Agamemnôn avait offert son mémorable sacrifice immédiatement avant le départ pour Troie. Il paraît qu'il se rendit à cet endroit et commença le sacrifice sans demander permission aux Thêbains ; de plus, il était accompagné par son propre prophète, qui dirigeait les solennités d'une manière non conforme à la pratique habituelle du temple ou de la chapelle d'Artemis à Aulis. Pour ces deux raisons, les Thêbains, prenant ce procédé pour une insulte, envoyèrent un corps d'hommes armés, et le forcèrent de renoncer au sacrifice (3). Ne participant pas eux-mêmes à l'expédition, ils considéraient probablement que le roi spartiate était présomptueux de prendre pour lui-même le caractère panhellénique d'un second Agamemnôn, et ils infli-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 5, 5 ; Pausan., III, 9, 1.

(2) Hérodote, I, 68 ; VII, 159 ; Pausan. III, 16, 6.

(3) Xénoph. Hellen. III, 4, 3, 4 ; III, 5, 5 ; Plutarque, Agésilas, c. 6 ; Pausan. III, 9, 2.

gèrent ainsi à Agésilas une humiliation qu'il ne pardonna jamais.

Agésilas semble être arrivé en Asie (396 av. J.-C.) vers l'époque où Derkyllidas avait récemment conclu son dernier armistice avec Tissaphernês et Pharnabazos, armistice destiné à donner du temps à une communication mutuelle tant avec Sparte qu'avec la cour de Perse. Quand le satrape lui demanda quel était son dessein en venant, Agésilas se borna à renouveler la demande qui avait été faite auparavant par Derkyllidas, — l'autonomie pour les Grecs asiatiques. Tissaphernês répliqua en proposant une continuation du même armistice jusqu'à ce qu'il eût communiqué avec la cour de Perse, — ajoutant qu'il espérait être autorisé à accorder la demande. Un nouvel armistice fut, en conséquence, juré par les deux parties pour trois mois ; Derkyllidas (qui avec son armée vint alors sous le commandement d'Agésilas) et Herippidas étant envoyés vers le satrape pour recevoir son serment et en prêter un autre entre ses mains à leur tour (1).

Tandis que l'armée était ainsi condamnée à une inaction momentanée à Ephesos, la conduite et la position de Lysandros commencèrent à exciter une intolérable jalousie chez les officiers supérieurs, et surtout chez Agésilas. Si grande et si établie était la réputation de Lysandros, — dont la statue avait été élevée à Ephesos même dans le temple d'Artemis (2), aussi bien que dans beaucoup d'autres cités, — que tous les Grecs asiatiques le considéraient comme le chef réel de l'expédition. Qu'*il* fût le chef réel, sous le commandement nominal d'un autre, ce n'était rien de plus que ce qui s'était présenté auparavant, dans l'année où il remportait la grande victoire d'Ægospotami, — les Lacédæmoniens l'ayant alors envoyé également avec la qualité ostensible de secrétaire de l'amiral Arakos, afin de sauver

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 5, 6; Xénoph. Agésil. I, 10.
Le terme de trois mois n'est spécifié que dans le dernier passage. Le premier armistice de Derkyllidas n'était probablement pas expiré quand Agésilas arriva pour la première fois.

(2) Pausan. VI, 3, 6.

l'inviolabilité de leur propre règle qui voulait que le même homme ne servît pas deux fois comme amiral (1). C'était à l'instigation de Lysandros, et dans l'espérance de sa présence, que les décemvirs et d'autres partisans dans les cités sujettes avaient envoyé à Sparte demander Agésilas, prince jusqu'alors non éprouvé et inconnu. De sorte que Lysandros, — se faisant honneur, et à bon droit, d'avoir assuré à Agésilas d'abord la couronne, puis son importante nomination, — projetait, et c'était ce que d'autres attendaient, d'exercer de nouveau le commandement et de renouveler dans chaque ville les dékarchies détruites ou affaiblies. Un grand nombre de ses partisans vinrent à Ephesos pour saluer son arrivée, et l'on voyait une foule de solliciteurs suivre partout ses pas, tandis qu'Agésilas paraissait comparativement négligé. De plus, Lysandros reprit toute cette insolence de manières qu'il avait contractée pendant ses premiers commandements, et qui, dans cette occasion, ne fut que plus blessante, vu que celles d'Agésilas étaient à la fois courtoises et simples à un degré particulier (2).

Les trente conseillers spartiates, dont Lysandros avait été nommé président, ne se voyant ni consultés par lui, ni sollicités par d'autres, furent profondément mécontents. Leurs plaintes contribuèrent à encourager Agésilas, qui était encore plus vivement blessé dans sa dignité personnelle, à montrer une force résolue et impérieuse de volonté, ce dont on ne l'avait jamais cru auparavant capable. Il rejeta successivement toute demande qui lui était faite par Lysandros ou par son entremise; plan systématique qui, bien que n'étant jamais déclaré formellement (3), ne tarda pas à être

(1) Xénoph. Hellen. II, 1, 7. Il ne semble pas que cette règle ait été observée dans la suite. Lysandros fut envoyé de nouveau en qualité de commandant en 403 avant J.-C. Il se peut, il est vrai, qu'il ait été envoyé de nouveau comme secrétaire nominal de quelque autre personne chargée du commandement.

(2) Plutarque, Agésilas, c. 7.

(3) Les remarques sarcastiques que Plutarque attribue à Agésilas, appelant Lysandros « mon distributeur de viande » (χρεοδαίτην), ne sont pas justifiées par Xénophon, et ne semblent pas probables dans les circonstances (Plutarque, Lysand. c. 23; Plutarque, Agésilas, c. 8).

reconnu par les solliciteurs, par les Trente et par Lysandros lui-même. Ce dernier se trouva ainsi non-seulement désappointé dans tous ses calculs, mais humilié à l'excès, bien que sans aucun motif palpable de plainte. Il fut forcé d'avertir ses partisans que son intervention leur était plutôt nuisible que profitable, qu'ils eussent à s'abstenir d'attentions obséquieuses à son égard, et à s'adresser directement à Agésilas. Il fit aussi des remontrances à ce prince pour son propre compte. — « En vérité, Agésilas, tu connais le moyen d'avilir tes amis. » — « Oui, certainement (répondit le roi), ceux d'entre eux qui veulent paraître plus grands que moi; mais quant à ceux qui cherchent à me soutenir, je rougirais si je ne savais leur rendre l'honneur qu'ils méritent. » — Lysandros fut forcé d'admettre la force de cette réponse, et de demander, comme seul moyen d'échapper à cette humiliation présente et palpable, d'être envoyé dans quelque mission séparée, s'engageant à servir fidèlement, quel que fût le devoir dont on le chargeât (1).

Cette proposition, sans doute même plus agréable à Agésilas qu'à lui-même, étant acceptée sans difficulté, il fut dépêché en mission vers l'Hellespont. Fidèle à son engagement d'oublier les offenses passées et de servir avec zèle, il trouva moyen de gagner un des grands de Perse, nommé Spithridatês, qui avait à se plaindre de Pharnabazos. Spithridatês se mit en révolte ouverte, amenant un régiment de 200 chevaux rejoindre Agésilas; ce qui le mit à même d'avoir des renseignements complets sur la satrapie de Pharnabazos, comprenant le territoire appelé Phrygia dans le voisinage de la Propontis et de l'Hellespont (2).

L'armée, sous les ordres de Tissaphernês, avait été déjà puissante au moment où sa timidité engagea ce satrape à con-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 7-10; Plutarque, Agésilas, c. 7, 8; Plutarque, Lysand. c. 23.

Il est remarquable que dans l'opuscule de Xénophon, panégyrique spécial appelé *Agésilas*, pas un mot ne soit dit de ces faits qui caractérisent si fortement les rapports entre Agésilas et Lysandros à Ephesos; et, à vrai dire, le nom de Lysandros n'est pas mentionné une fois.

(2) Xénoph. Hellen. III, 4, 10.

clure le premier armistice avec Derkyllidas. Mais de nouveaux renforts, reçus depuis la conclusion du second et plus récent armistice (396 av. J.-C.), l'avaient porté à un tel excès de confiance, que, même avant l'expiration des trois mois stipulés, il envoya demander avec instance le départ immédiat d'Agésilas d'Asie, et déclarer la guerre sur-le-champ si ce départ était différé. Tandis que ce message, accompagné de rapports formidables quant aux forces du satrape, remplissait l'armée à Ephesos d'une alarme mêlée d'indignation, Agésilas accepta le défi avec un joyeux empressement ; il fit répondre au satrape qu'il le remerciait de se parjurer d'une manière si flagrante, au point de mettre les dieux contre lui et d'assurer aux Grecs leur faveur (2). Des ordres furent donnés sur-le-champ, et des contingents appelés de chez les Grecs asiatiques, pour un mouvement en avant vers le sud, en vue de traverser le Mæandros et d'attaquer Tissaphernês en Karia, où il résidait habituellement. On commanda aux villes sur la route de préparer des magasins, de sorte que Tissaphernês, s'attendant pleinement à une attaque dans cette direction, fit passer son infanterie en Karia, dans le dessein d'agir sur la défensive ; tandis qu'il garda sa nombreuse cavalerie dans la plaine du Mæandros, en vue d'accabler Agésilas, qui n'avait pas de cavalerie, dans sa marche sur ce territoire uni vers les collines et le terrain raboteux de la Karia.

Mais le roi lacédæmonien, après avoir mis l'ennemi sur cette fausse piste, changea soudainement sa marche et se dirigea au nord vers la Phrygia et la satrapie de Pharnabazos. Tissaphernês ne prit pas la peine de secourir le satrape son collègue, qui, de son côté, avait fait peu de préparatifs de défense. En conséquence, Agésilas, trouvant peu ou point de résistance, s'empara de beaucoup de villes et de villages, et recueillit une quantité de provisions, de butin et d'esclaves. Profitant de la conduite du rebelle Spi-

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 11, 12 ; Xénoph. Agésil. I, 12-14 ; Plutarque, Agésil. c. 9.

thridatês, et marchant aussi peu que possible par les plaines, il poussa des incursions lucratives et sans obstacle jusqu'au voisinage de Daskylion, résidence du satrape lui-même, près de la Propontis. Toutefois, non loin de cette résidence, son petit corps de cavalerie, gravissant une éminence, rencontra soudain un détachement égal de cavalerie persane, sous Rhatinês et Bagæos, qui l'attaqua vigoureusement et le repoussa avec quelques pertes, jusqu'à ce qu'il fût protégé par Agésilas lui-même arrivant avec ses hoplites. L'effet de cet échec (et il y en eut probablement d'autres du même genre, bien que Xénophon ne les spécifie pas), sur le moral de l'armée, fut décourageant. Le lendemain matin, les sacrifices s'étant trouvés défavorables pour aller plus loin, Agésilas donna l'ordre de se retirer vers la mer. Il arriva à Ephesos vers la fin de l'automne, résolu à employer l'hiver à organiser une cavalerie plus puissante, mesure que l'expérience prouvait être indispensable (1).

Cette marche d'automne à travers la Phrygia fut plus lucrative que glorieuse. Cependant elle met Xénophon à même de présenter différents mérites de son héros Agésilas; dans son récit, il nous montre l'ancienne manière de faire la guerre et les habitudes asiatiques sous un côté très-pénible. Agésilas avait une qualité en commun et avec Kallikratidas et avec Lysandros, bien que non pas avec les commandants spartiates ordinaires ; il était indifférent à l'acquisition de l'argent pour lui-même. Mais il n'était pas moins désireux d'enrichir ses amis, et parfois il connivait à d'inexcusables modes d'acquisition à leur profit. Souvent des déserteurs venaient donner des renseignements sur de riches proies ou sur des prisonniers importants, avantages qu'il aurait pu s'approprier s'il l'avait voulu. Mais il se fit une règle de rejeter et le butin et l'honneur sur le chemin

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 13-15 ; Xénoph. Agésil. I, 23. Ἐπεὶ μέντοι οὐδὲ ἐν τῇ Φρυγίᾳ ἀνὰ τὰ πέδια ἐδύνατο στρατεύεσθαι, διὰ τὴν Φαρναβάζου ἱππείαν, etc. Plutarque, Agésil. c. 9.

Ces opérations militaires d'Agésilas sont indiquées vaguement dans la première partie du c. 79 du quatorzième livre de Diodore.

de quelque officier favori; précisément comme nous avons vu (dans un autre chapitre) que l'armée autorisa Xénophon à prendre Asidatès et à jouir d'une portion considérable de la rançon (1). De plus, quand l'armée dans le cours de sa marche était à une distance considérable de la mer, et paraissait avancer plus loin dans l'intérieur des terres, les commissaires-priseurs autorisés, dont la charge était de vendre le butin, trouvaient les acheteurs extrêmement mous. Il était difficile de garder ou d'emporter ce qu'on achetait, et l'occasion favorable pour revendre ne semblait pas rapprochée. Agésilas, tout en recommandant aux commissaires-priseurs de vendre à crédit, sans insister sur de l'argent comptant, — donnait en même temps des avis secrets à quelques amis qu'il était très-prochainement sur le point de retourner à la mer. Les amis ainsi avertis, enchérissant sur le butin vendu à crédit et achetant à de bas prix, étaient très-promptement en état d'en disposer de nouveau à un port de mer, avec des profits considérables (2).

Nous ne sommes pas surpris d'apprendre que ces grâces lucratives procuraient à Agésilas plus d'un ardent admirateur, bien que les éloges de Xénophon eussent dû être réservés pour un autre côté de sa conduite, qui est à mentionner actuellement. Agésilas, s'il assurait à son armée le pillage du pays sur lequel il promenait ses armes victorieuses, prenait beaucoup de peine pour prévenir les cruautés et la destruction des biens. Quand une ville se rendait à lui à condition, ses exactions n'étaient ni ruineuses ni grandement humiliantes (3). De même, dans tout le butin réalisé, la partie la plus précieuse se composait des indigènes adultes des deux sexes, forcés et amenés par les troupes légères de l'armée allant à la maraude; ils devaient être vendus comme esclaves. Agésilas protégeait avec vigilance ces pauvres victimes contre les mauvais traitements;

(1) Xénoph. Agésil. I, 19; Xénoph. Anab. VII, 8, 20-23; Plutarque, Reipub. Gerend. Præcept. p. 809 B. V. plus haut, chap. 4.

(2) Xénoph. Agésilas, I, 18. Πάντες παμπλήθη χρήματα ἔλαβον.

(3) Xénoph. Agésil. I, 20-22.

il inculquait à ses soldats le devoir « non de les punir comme des malfaiteurs, mais simplement de les garder comme des hommes (1). » La partie la plus pauvre de la population indigène avait l'habitude de vendre souvent ses enfants petits pour l'exportation à des marchands d'esclaves qui voyageaient, dans l'impossibilité où elle était de les nourrir. Les enfants ainsi achetés, s'ils promettaient d'être beaux, étaient souvent mutilés, et rapportaient de grosses sommes comme eunuques, en servant à fournir aux demandes considérables pour les harems et le culte religieux de maintes villes asiatiques. Mais dans leur hâte de s'écarter de la route d'une armée qui se livrait au pillage, ces marchands d'esclaves étaient souvent forcés de laisser sur les bords du chemin les petits enfants qu'ils avaient achetés, exposés aux loups, aux chiens et à la mort par la faim. C'est dans cette misérable condition qu'Agésilas les trouvait en avançant. Ses dispositions humaines le poussaient à les voir portés en lieu de sûreté, où il les confiait à ceux des indigènes âgés qu'à cause de leur âge et de leur faiblesse on avait laissés derrière comme ne valant pas la peine d'être emmenés. Par cette bonté active, rare à vrai dire dans un général grec à l'égard des vaincus, il conquit la reconnaissance des captifs et les sympathies de tous ceux qui l'entouraient (2).

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 19; Xénoph. Agésil. I, 28. Τοὺς ὑπὸ τῶν λῃστῶν ἁλισκομένους βαρβάρους.

Ainsi le mot λῃστὴς, employé par rapport à la flotte, veut dire le commandant d'un vaisseau adonné au pillage ou vaisseau pirate (Xénoph. Hellen. II, 1, 30).

(2) Xénoph. Agésil. I, 21. Καὶ πολλάκις μὲν προηγόρευε τοῖς στρατιώταις τοὺς ἁλισκομένους μὴ ὡς ἀδίκους τιμωρεῖσθαι, ἀλλ' ὡς ἀνθρώπους ὄντας φυλάσσειν. Πολλάκις δὲ, ὁπότε μεταστρατοπεδεύοιτο, εἰ αἴσθοιτο καταλελειμμένα παιδάρια μικρὰ ἐμπόρων (ἃ πολλοὶ ἐπώλουν, διὰ τὸ νομίζειν μὴ δύνασθαι ἂν φέρειν αὐτὰ καὶ τρέφειν), ἐπεμέλειτο καὶ τούτων, ὅπως συγκομίζοιτό ποι · τοῖς δ' αὖ διὰ γῆρας καταλελειμμένοις αἰχμαλώτοις προσέταττεν ἐπιμέλεῖσθαι αὐτῶν, ὡς μήτε ὑπὸ κυνῶν, μήθ' ὑπὸ λύκων, διαφθείρσιντο. Ὥστε οὐ μόνον οἱ πυνθανόμενοι ταῦτα, ἄλλὰ καὶ αὐτοὶ οἱ ἁλισκόμενοι, εὐμενεῖς αὐτῷ ἐγίγνοντο.

Hérodote affirme que les Thraces vendaient aussi leurs enfants pour l'exportation, — πωλεῦσι τὰ τέκνα ἐπ' ἐξαγωγῇ (Hérod. V, 6); cf. Phi-

Cette intéressante anecdote, qui fournit un éclaircissement sur le monde ancien par rapport à des détails que les historiens grecs condescendent rarement à dévoiler, montre la disposition d'Agésilas à la compassion. Nous en trouvons conjointement avec elle une autre, qui explique le côté spartiate de son caractère. Les prisonniers qui avaient été faits pendant l'expédition furent amenés à Ephesos, et vendus pendant l'hiver comme esclaves au profit de l'armée. Agésilas, — qui était alors fort occupé à former ses troupes à l'activité militaire, — jugea utile de leur inspirer du mépris pour la qualité et la force corporelles des indigènes. Il ordonna donc aux hérauts qui dirigeaient l'enchère de mettre les prisonniers en vente dans un état de nudité complète. Avoir le corps ainsi exposé était une chose que ne faisaient jamais les Asiatiques indigènes, et qu'ils regardaient même comme déshonorante; tandis que, chez les Grecs, l'usage était universel en vue des exercices, — ou du moins était devenu universel pendant les deux ou trois derniers siècles, — car on nous dit que,

---

lostrate, Vit. Apollon. VIII, 7-12, p. 346, et le chap. 9e du tome IV de cette Histoire.

Hérodote mentionne le marchand de Chios Panionios (comme le « Mitylenæus mango » dans Martial, — « sed Mitylenæi roseus mangonis ephebus, » Martial, VII, 79) — comme ayant fait sur une grande échelle le commerce d'enfants à acheter, recherchant ceux qui étaient beaux, afin de répondre aux demandes considérables que l'Orient faisait d'eunuques, que l'on supposait faire des serviteurs meilleurs et plus attachés, Hérod. VIII, 105. Ὅκως γὰρ κτήσαιτο (Panionios) παῖδας εἴδεος ἐπαμμένους, ἐκτάμνων, ἀγινέων ἐπώλεε ἐς Σάρδις τε καὶ Ἔφεσον χρημάτων μεγάλων · παρὰ γὰρ τοῖσι βαρβάροισι τιμιώτεροί εἰσι οἱ εὐνοῦχοι, πίστιος εἵνεκα τῆς πάσης, τῶν ἐνορχίων. Il fallait des enfants, vu que l'opération se faisait dans l'enfance ou dans la jeunesse, — παῖδες ἐκτομίαι (Hérodote, VI, 6-32; cf. III, 48). Les Babyloniens, outre leur considérable tribut pécuniaire, avaient à fournir annuellement à la cour de Perse cinq cents παῖδας ἐκτομίας (Hérodote, III, 92). Pour quelques autres remarques sur la préférence des Perses, tant pour les personnes que pour les services des εὐνοῦχοι, V. Dion Chrysost. Orat. XXI, p. 270; Xénoph. Cyropæd. VII, 5, 61-65. Hellanikus (Fr. 169, éd. Didot) affirmait que les Perses avaient tiré des Babyloniens et les personnes employées ainsi et l'habitude de les employer.

Quand M. Hanway voyageait près de la mer Caspienne, chez les Kalmoucks, on lui offrait souvent à acheter des petits enfants de deux ou de trois ans, à deux roubles par tête (Hanway's Travels, ch. XVI, p. 65, 66).

primitivement, le sentiment asiatique sur ce point avait dominé dans toute la Grèce. C'était une des différences frappantes entre les coutumes grecques et les coutumes asiatiques (1), bien que, dans les premières, les exercices de la palestre, aussi bien que les luttes dans les jeux solennels, demandassent des compétiteurs de tout rang pour combattre nus. Agésilas lui-même se déshabillait ainsi habituellement : Alexandre, prince de Macédoine, l'avait fait quand il courut le stadion à Olympia (2), — de même les combattants de la grande famille des Diagorides de Rhodes, quand ils gagnaient leurs victoires dans le Pankration Olympique, — et tous ces autres nobles pugiles, lutteurs et coureurs, descendus de dieux et de héros, sur lesquels Pindare répand les compliments de ses odes.

En cette occasion, à Ephesos, Agésilas donna l'ordre spécial de mettre aux enchères les prisonniers asiatiques nus ; non par manière d'insulte, mais afin de montrer à l'œil du soldat grec qui les contemplait combien il gagnait par ses exercices corporels et par une exposition fréquente, — et combien était inférieur l'état d'hommes dont les corps ne sentaient jamais ni le soleil ni le vent. Ils firent voir une peau blanche, des membres potelés et délicats, des muscles faibles et non développés, comme des hommes accoutumés à être portés dans des voitures, au lieu de marcher et de courir, ce qui nous apprend indirectement que beaucoup d'entre eux étaient des personnes d'une condition opulente. Et le but d'Agésilas fut complétement rempli, puisque ses soldats, en voyant ces preuves d'incapacité corporelle, pensèrent que « les ennemis qu'ils avaient à combattre n'étaient pas plus redoutables que des femmes. » Une telle manière d'expliquer la différence entre une bonne et une mauvaise éducation physique se serait difficilement présentée à l'es-

---

(1) Hérodote, I, 10. Παρὰ γὰρ τοῖσι Λυδοῖσι, σχεδὸν δὲ παρὰ τοῖσι ἄλλοισι βαρβάροισι, καὶ ἄνδρα ὀφθῆναι γυμνὸν, ἐς αἰσχύνην μεγάλην φέρει. Cf. Thucyd. I, 6; Platon, Republ. V, 3, p. 432 D.

(2) Hérod. V, 22.

prit de tout autre que d'un Spartiate élevé d'après les règles de Lykurgue (1).

Tandis qu'Agésilas prouvait ainsi aux yeux de ses soldats l'impuissance de corps non exercés, il les astreignit pendant tout l'hiver à un travail et à des exercices durs, aussi bien dans la palestre qu'au champ de manœuvres. Il lui manquait encore de la cavalerie. Afin de s'en procurer, il enrôla tous les plus riches Grecs des diverses villes asiatiques comme conscrits pour servir à cheval ; il donna toutefois à chacun d'eux la facilité de s'exempter en fournissant un remplaçant et un équipement convenables, — homme, cheval et armes (2). Avant le commencement du printemps, des forces suffisantes de cavalerie furent ainsi réunies à Ephesos, et dressées passablement. Pendant tout l'hiver, cette ville devint une place d'armes, consacrée à la manœuvre et aux exercices gymnastiques. A la parade aussi bien qu'à la palestre, Agésilas lui-même était le premier à donner l'exemple de l'obéissance et d'un dur travail. Des prix étaient accordés aux hommes diligents et faisant des progrès parmi les hoplites, les cavaliers et les troupes légères; tandis que les armuriers, les dinandiers, les ceinturiers, etc., tous les divers artisans dont le commerce consistait en armes défensives de guerre, avaient la plus grande occupation. « C'est un spectacle plein d'encouragement (dit Xénophon, qui sans doute était présent et y prenait part) de voir Agé-

---

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 19. Ἡγούμενος δὲ, καὶ τὸ καταφρονεῖν τῶν πολεμίων ῥώμην τινα ἐμβάλλειν πρὸς τὸ μάχεσθαι, προεῖπε τοῖς κήρυξι, τοὺς ὑπὸ τῶν λῃστῶν ἁλισκομένους βαρβάρους γυμνοὺς πωλεῖν. Ὁρῶντες οὖν οἱ στρατιῶται λευκοὺς μὲν, διὰ τὸ μηδέποτε ἐκδύεσθαι, μαλακοὺς δὲ καὶ ἀπόνους, διὰ τὸ ἀεὶ ἐπ' ὀχημάτων εἶναι, ἐνόμισαν, οὐδὲν διοίσειν τὸν πόλεμον ἢ εἰ γυναιξὶ δέοι μάχεσθαι.

Xénoph. Agésil. I, 28, — où il a — πίονας δὲ καὶ ἀπόνους, διὰ τὸ ἀεὶ ἐπ' ὀχημάτων εἶναι (Polyen, II, 1, 5 ; Plutarque, Agésil. c. 9).

Frontin raconte (I, 18) un procédé à peu près semblable de la part de Gelôn, après sa grande victoire sur les Carthaginois à Himera en Sicile : — « Gelo, Syracusarum tyrannus, bello adversus Pœnos suscepto, cum multos cepisset, infirmissimum quemque præcipue ex auxiliaribus, qui nigerrimi erant, nudatum in conspectu suorum produxit, ut persuaderit contemnendos. »

(2) Xénoph. Hellen. III, 4, 15; Xénoph. Agésil. I, 23. Cf. ce qui est rapporté au sujet de Scipion l'Africain, — Tite-Live, XXIX, 1.

silas et les soldats quitter le gymnase, tous avec des couronnes sur la tête, et se rendre au temple d'Artemis pour consacrer leurs couronnes à la déesse (1). »

Avant qu'Agésilas fût en état de commencer ses opérations militaires au printemps, la première année de son commandement s'était écoulée (395 av. J.-C.). Trente conseillers nouveaux vinrent de Sparte à Ephesos pour remplacer les trente premiers présidés par Lysandros, qui retournèrent tous dans leur patrie sur-le-champ. L'armée fut alors non-seulement plus nombreuse, mais mieux instruite, et plus systématiquement arrangée que dans la campagne précédente. Agésilas répartit les diverses divisions sous le commandement de différents membres des nouveaux Trente ; la cavalerie étant assignée à Xenoklês, les hoplites neodamodes à Skythês, les soldats de Cyrus à Herippidas, les contingents asiatiques à Migdôn. Il annonça alors qu'il marcherait droit sur Sardes. Néanmoins Tissaphernês, qui était dans cette ville, expliquant cette proclamation comme une feinte, et croyant que la marche réelle serait dirigée contre la Karia, disposa sa cavalerie dans la plaine du Mæandros comme il l'avait fait dans la campagne précédente ; tandis que son infanterie fut envoyée encore plus loin au sud, en deçà de la frontière karienne. Cependant, en cette occasion, Agésilas marcha, comme il l'avait annoncé, dans la direction de Sardes. Pendant trois jours, il ravagea le pays sans voir un ennemi ; et ce ne fut que le quatrième jour que la cavalerie persane de Tissaphernês put être rappelée pour lui être opposée, l'infanterie étant même encore à distance. Quand elle arriva au bord du fleuve Paktôlos, la cavalerie persane trouva les troupes légères grecques dispersées en vue du pillage ; elle les attaqua par surprise, et les mit en fuite avec des pertes considérables. Toutefois Agésilas vint bientôt en personne, et ordonna à sa cavalerie de charger, désireux de livrer un combat avant que l'infanterie persane pût arriver sur le

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 17, 18 ; Xénoph. Agésil. I, 26, 27.

champ de bataille. En efficacité, à ce qu'il paraît, la cavalerie persane pouvait bien le disputer à la sienne; et, en nombre, elle était apparemment supérieure. Mais quand il fit avancer son infanterie, et que, par son ordre, ses peltastes et ses jeunes hoplites se joignirent à la cavalerie dans une vigoureuse attaque, — la victoire ne tarda pas à se déclarer de son côté. Les Perses furent mis en fuite, et beaucoup d'entre eux se noyèrent dans le Paktôlos. Leur camp aussi fut pris avec un précieux butin; il renfermait plusieurs chameaux qu'Agésilas amena plus tard avec lui en Grèce. Ce succès le rendit maître de tout le territoire autour de Sardes. Il porta ses ravages jusqu'aux portes de cette ville, pillant les jardins et les parcs, annonçant la liberté pour les habitants, et défiant Tissaphernês de sortir et de combattre (1).

La carrière de ce lâche et perfide satrape approchait alors de son terme. Les Perses, dans Sardes ou auprès de cette ville, se plaignaient hautement qu'il les laissât sans défense, par couardise et par crainte pour sa propre résidence en Karia; tandis que la cour de Suse savait bien actuellement qu'on n'avait tiré aucun parti du puissant renfort qui avait été envoyé l'année précédente, destiné à chasser Agésilas de l'Asie. A ces motifs de juste mécontentement s'ajoutait une intrigue de cour. Tissaphernês en fut victime, ainsi que de l'influence d'une personne encore plus indigne et plus cruelle que lui-même. La reine mère Parysatis ne lui avait jamais pardonné d'avoir été un des principaux agents dans la défaite et la mort de son fils Cyrus. Son influence étant réta-

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 21-24; Xénoph. Agésil. I, 32, 33; Plutarque, Agésil. c. 10.

Diodore (XIV, 80) prétend décrire cette bataille; mais la description ne peut guère être conciliée avec celle de Xénophon, qui est une meilleure autorité. Entre autres points de différence, Diodore affirme que les Perses avaient cinquante mille hommes d'infanterie, et Pausanias avance aussi (III, 9, 3) que le nombre de l'infanterie persane dans cette bataille fut plus grand qu'il n'en avait jamais été réuni depuis les temps de Darius et de Xerxês. Tandis que Xénophon dit expressément que l'infanterie persane n'était pas arrivée et ne prit point part à la bataille.

blie à ce moment sur l'esprit d'Artaxerxès, elle profita du discrédit actuel du satrape pour faire envoyer l'ordre de sa déposition et de sa mort. Tithraustès, porteur de cet ordre, se saisit de lui par stratagème à Kolossæ en Phrygia, tandis qu'il était au bain, et lui fit trancher la tête (1).

La mission de Tithraustès en Asie Mineure fut accompagnée d'un redoublement d'efforts de la part de la Perse qui voulait poursuivre la guerre contre Sparte avec vigueur, sur mer ainsi que sur terre, et fomenter aussi le mouvement anti-spartiate qui éclata en hostilités cette année dans la Grèce (395 av. J.-C.). Toutefois d'abord, immédiatement après la mort de Tissaphernès, Tithraustès s'efforça d'ouvrir des négociations avec Agésilas, qui possédait militairement le pays autour de Sardes, tandis que cette ville elle-même paraît avoir été occupée par Ariæos, — probablement le même Perse qui avait été jadis général sous Cyrus, et s'était de nouveau révolté contre Artaxerxès (2). Tithraustès fit honneur à la justice du roi d'avoir puni le dernier satrape, dont la perfidie (affirmait-il) avait été la cause de la guerre. Il invita ensuite Agésilas, au nom du roi, à évacuer l'Asie, en laissant les Grecs asiatiques payer à la Perse leur tribut primitif, mais jouir d'une autonomie complète, soumis à cette seule condition. Si cette proposition eût été acceptée et exécutée, elle aurait assuré ces Grecs contre l'occupation persane, c'est-à-dire contre des gouverneurs persans, sort beaucoup plus doux pour eux que celui auquel les Lacédæmoniens avaient consenti dans leurs conventions avec Tissaphernès seize ans auparavant (3), et analogue à la position dans laquelle les Chalkidiens de Thrace avaient été placés à l'égard d'Athènes, sous la paix de Nikias (4), soumis à un tribut fixe, cependant autonomes, — sans aucune autre obligation ni intervention. Agésilas répondit qu'il n'était pas autorisé à accueillir une pareille proposition sans l'aveu des

(1) Plutarque, Artaxerx. c. 23; Diodore, XIV, 80; Xénoph. Hellen. III, 4, 25.

(2) Xénoph. Hellen. III, 14, 25; IV, 1, 27.

(3) Thucydide, VIII, 18, 37, 58.

(4) Thucydide, V, 18, 5.

autorités de son pays, qu'en conséquence il envoya consulter. Mais dans l'intervalle, il fut décidé par Tithraustês à conclure un armistice pour six mois, et à passer de sa satrapie dans celle de Pharnabazos, recevant une contribution de trente talents pour subvenir à la subsistance temporaire de son armée (1). Ces satrapes, en général, se conduisaient plutôt comme des princes indépendants ou même hostiles, que comme des collègues agissant de concert, une des nombreuses causes de la faiblesse de l'empire persan.

Quand Agésilas eut atteint le voisinage de Kymê, dans sa marche au nord vers la Phrygia hellespontique, il reçut de Sparte une dépêche (395 av. J.-C.), qui plaçait sous son commandement les forces navales spartiates dans les mers d'Asie, aussi bien que l'armée de terre, et l'autorisait à nommer qui il voudrait pour remplir les fonctions d'amiral (2). Pour la première fois depuis la bataille d'Ægospotami, l'empire maritime de Sparte commençait à être menacé, et un redoublement d'efforts de sa part devenait nécessaire. Pharnabazos, allant en personne à la cour d'Artaxerxês, avait par de pressantes représentations obtenu un subside considérable pour équiper à Kypros et en Phénicie une flotte destinée à agir sous l'amiral athénien Konôn contre les Lacédæmoniens (3). Cet officier, — avec une flotte de quarante trirèmes, avant que l'équipement du reste fût encore complet, — s'était avancé le long de la côte méridionale de l'Asie Mineure jusqu'à Kaunos, à l'extrémité sud-ouest de la péninsule, sur la frontière de la Karia et de la Lykia. Dans ce port, il fut assiégé par la flotte lacédæmonienne de cent vingt trirèmes sous Pharax. Mais un renfort persan porta la flotte de Konôn à quatre-vingts voiles, et mit la ville hors de danger; de sorte que Pharax, renonçant au siége, se retira à Rhodes.

Toutefois, le voisinage de Konôn, qui était à ce moment avec sa flotte de quatre-vingts voiles près de la Chersonèse de

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 26; Diodore, XIV, 80. Ἑξαμηνιαίους ἀνοχάς.

(2) Xénoph. Hellen. III, 4, 27.

(3) Diodore, XIV, 39; Justin, VI, 1.

Knidos, enhardit les Rhodiens à se révolter contre Sparte. Ce fut à Rhodes que se manifesta pour la première fois la haine générale contre l'empire lacédæmonien, déshonoré dans tant de cités différentes par les dékarchies locales et par les harmostes spartiates. Et l'ardeur de la population rhodienne fut telle qu'elle se révolta pendant que la flotte de Pharax était (en partie du moins) actuellement dans le port, et elle l'en chassa (1). Konôn, dont les secrets encouragements avaient aidé à exciter cette insurrection, cingla vers Rhodes avec sa flotte, et fit de l'île sa principale station. Il en résulta pour lui un avantage inespéré; car de nombreux navires y arrivèrent peu de temps après, envoyés au secours des Lacédæmoniens par Nephereus, roi indigène d'Égypte (qui était en révolte contre les Perses), et chargés de provisions navales et de grain. Comme ils ignoraient la récente révolte, ces navires entrèrent dans le port de Rhodes comme si elle était encore une île lacédæmonienne, et c'est de cette manière que Konôn et les Rhodiens s'approprièrent leur cargaison (2).

En racontant les diverses révoltes des dépendances d'Athènes qui éclatèrent pendant la guerre du Péloponèse, j'ai eu occasion de dire plus d'une fois que toutes elles éclatèrent non-seulement dans l'absence de forces athéniennes, mais même à l'instigation (dans la plupart des cas) d'une armée ennemie présente, — grâce aux combinaisons d'un parti local, — et à l'insu et sans le consentement préalable de la masse des citoyens. La révolte actuelle de Rhodes, qui offre un contraste remarquable sur tous ces points, occasionna la surprise et l'indignation les plus grandes parmi les Lacédæmoniens. Ils se virent sur le point d'entamer une nouvelle

(1) Diodore, XIV, 79. Ῥόδιοι δὲ ἐκβαλλόντες τὸν τῶν Πελοποννησίων στόλον, ἀπέστησαν ἀπὸ Λακεδαιμονίων, καὶ τὸν Κόνωνα προσεδέξαντο μετὰ τοῦ στόλου πάντος εἰς τὴν πόλιν.

Cf. Androtion dans Pausanias, VI, 7, 2.

(2) Diodore, XIV, 79; Justin (VI, 2) appelle ce roi égyptien indigène *Hercynión*.

Il paraît que c'était un usage uniforme pour les vaisseaux de blé se rendant d'Egypte en Grèce de. s'arrêter à Rhodes (Démosth. cont. Dionysodor. p. 1285 : cf. Hérodote, II, 182).

guerre maritime, sans ce secours qu'ils avaient compté recevoir d'Égypte, et avec une incertitude aggravée par rapport à leurs dépendances et à leur tribut. Ce fut dans cette inquiétude pour l'avenir qu'ils firent la démarche de nommer Agésilas au commandement de la flotte aussi bien que de l'armée, afin d'assurer l'unité des opérations (1), quoiqu'ils renonçassent ainsi à la séparation des fonctions, au maintien de laquelle ils avaient jusqu'alors attaché une grande importance, et que les deux commandements n'eussent jamais été réunis entre les mains d'aucun roi avant Agésilas (2). On rappela Pharax, le précédent amiral (3).

Mais le violent mécontentement des Lacédæmoniens contre les Rhodiens révoltés fut mieux attesté encore par un autre acte. Parmi les grandes familles de Rhodes, aucune n'était plus distinguée que les Diagoridæ. Ses membres étaient non-seulement généraux et hauts fonctionnaires politiques dans leur île natale, mais ils avaient conquis même une célébrité panhellénique par une série sans exemple de victoires remportées aux fêtes Olympiques et aux autres grandes solennités. Dorieus, membre de cette famille, avait gagné la victoire dans le pankration à Olympia dans trois solennités successives. Il avait obtenu sept prix aux jeux Néméens, et huit aux jeux Isthmiques. Il avait remporté le prix à une solennité pythienne sans combat, — personne n'osant rivaliser contre lui dans l'effrayante lutte du pankration. Comme Rhodien, tandis que Rhodes était alliée sujette d'Athènes pendant la guerre du Péloponèse, il s'était tellement prononcé dans son attachement pour Sparte qu'il avait attiré sur lui une sentence de bannissement; alors il s'était retiré à Thurii, et avait pris une part active aux hostilités contre

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 27.

(2) Plutarque, Agésilas, c. 10; Aristote, Polit. II, 6, 22.

(3) Le Lacédæmonien nommé Pharax, mentionné par Théopompe (Fragm. 218, éd. Didot : cf. Athénée, XII, p. 536) comme un homme dissolu et extravagant, est plus probablement un officier qui servit sous Denys en Sicile et en Italie, quarante ans environ après la révolte de Rhodes. La différence de temps paraît si grande, que nous devons supposer probablement deux personnages différents portant le même nom.

Athènes après la catastrophe essuyée à Syracuse. Servant contre elle dans des vaisseaux équipés à ses propres frais, il avait été pris en 407 avant J.-C. par les Athéniens, et amené à Athènes comme prisonnier. En vertu de la coutume de guerre telle qu'elle était admise, sa vie était perdue ; et outre cette coutume, le nom de Dorieus était particulièrement odieux aux Athéniens. Mais quand ils virent devant l'assemblée publique un ennemi captif, d'un lignage héroïque aussi bien que d'une majesté et d'un renom athlétiques incomparables, leur haine antérieure fit place à la sympathie et à l'admiration, au point qu'ils lui rendirent la liberté par un vote public, et le renvoyèrent sans condition (1).

Cette intéressante anecdote, qui a déjà été rapportée dans le quatrième chapitre du onzième volume de cette Histoire, est signalée ici de nouveau en contraste avec le traitement que le même Dorieus subit en ce moment de la part des Lacédæmoniens. Qu'avait-il fait depuis, c'est ce que nous ignorons ; mais à l'époque où Rhodes se révolta contre Sparte, non-seulement il était absent de l'île, mais il se trouvait réellement dans le Péloponèse ou auprès de ce pays. Cependant la colère des Lacédæmoniens contre les Rhodiens en général fut telle, que Dorieus fut saisi par leur ordre, amené à Sparte, et là condamné et exécuté (2). Il ne semble guère possible qu'il ait pu avoir quelque intérêt personnel dans la révolte. S'il en avait été ainsi, il aurait été dans l'île, — ou du moins il aurait eu soin de ne pas être à la portée des Lacédæmoniens quand la révolte éclata. Il se peut toutefois que d'autres membres des Diagoridæ, sa famille, jadis si attachée à Sparte, y aient pris part ; car nous savons, par l'exemple des Trente à Athènes, que les Dékarchies de Lysandros et les Harmostes spartiates se rendirent tout aussi formidables aux hommes d'État oligarchiques qu'aux démocratiques, et il est très-concevable que les Diagoridæ aient

(1) Xénoph. Hellen. I, 5. 19.
Cf. un exemple semblable de conduite clémente, de la part de l'assemblée syracusaine, à l'égard du prince sikel Duketios (Diodore, XI, 92).

(2) Pausanias, VI, 7, 2.

pu devenir moins favorables aux Lacédæmoniens dans leur politique.

Cette extrême différence dans le traitement du même homme par Athènes et par Sparte donne lieu à d'instructives réflexions. Elle montre la différence entre les sentiments des Athéniens et ceux des Spartiates, non moins qu'entre les sentiments d'une multitude et ceux d'un petit nombre. La personnalité grande et sacrée de l'Hieronikês Dorieus, offert aux yeux de la multitude athénienne, — la vue d'un homme enchaîné, qui avait été proclamé vainqueur et couronné dans tant d'occasions solennelles devant les assemblées les plus considérables de Grecs qui aient jamais été réunies, produisirent en eux l'émotion la plus profonde; elles suffirent non-seulement pour effacer une forte antipathie préétablie, fondée sur une ancienne hostilité active, mais pour contre-balancer une juste cause de vengeance, comme on s'exprimait à cette époque. Mais la même apparition n'opéra aucun effet sur les éphores et le sénat spartiates; elle ne suffit pas même pour les empêcher de mettre Dorieus à mort, bien qu'il ne leur eût fourni aucun motif d'antipathie ni de vengeance, simplement comme une sorte de châtiment pour la révolte de l'île. Or cette différence dépendit en partie de celle qui existait entre les sentiments des Athéniens et ceux des Spartiates, mais en partie aussi de celle qui se trouve entre les sentiments d'une multitude et ceux d'un petit nombre. Si Dorieus eût été amené devant un tribunal judiciaire d'élite à Athènes, au lieu de l'être devant l'assemblée publique athénienne, — ou si le cas eût été discuté devant l'assemblée pendant son absence, — il aurait été probablement condamné, conformément à l'usage, dans les circonstances; mais la vive émotion produite par sa présence sur les nombreux spectateurs de l'assemblée leur rendit intolérable une telle manière d'agir. Les historiens d'Athènes ont eu l'habitude d'insister sur les passions de l'assemblée publique comme si elles étaient susceptibles d'être excitées seulement dans un sens de colère ou de vengeance; tandis que la vérité est, et l'exemple actuel le prouve, que les esprits étaient ouverts dans une direction aussi bien que

dans l'autre, et que l'émotion présente, quelle qu'elle pût être, de clémence ou de sympathie, aussi bien que de ressentiment, était augmentée par le seul fait du nombre. Et ainsi, là où la règle établie de procédure se trouvait être cruelle, il y avait quelque chance de pousser une assemblée athénienne à la mitiger dans un cas particulier, bien que les éphores ou le sénat de Sparte fussent inexorables en l'appliquant, — si, dans le fait, ils ne la dépassaient pas réellement en rigueur, comme cela paraît probable dans le cas de Dorieus.

Tandis que Konôn et les Rhodiens suscitaient ainsi des hostilités contre Sparte sur mer, Agésilas, en recevant à Kymê la nouvelle de sa nomination au double commandement, dépêcha immédiatement des ordres aux cités maritimes et aux îles dépendantes, demandant la construction et l'équipement de nouvelles trirèmes (395 av. J.-C.). L'influence de Sparte était si grande, et les gouvernements locaux dépendaient tellement de sa durée, que ces réquisitions trouvèrent une obéissance empressée. Bien des personnages principaux se soumirent à une dépense considérable, par désir d'acquérir sa faveur; de sorte qu'une flotte de 120 nouvelles trirèmes fut prête l'année suivante. Agésilas nomma son beau-frère Peisandros pour agir comme amiral et il l'envoya surveiller les préparatifs; c'était un jeune homme brave, mais dépourvu d'habileté et d'expérience (1).

Cependant il poursuivit lui-même sa marche (à peu près au commencement de l'automne) vers la satrapie de Pharnabazos, — Phrygia au sud et au sud-est de la Propontis. Sous la conduite active de son nouvel auxiliaire Spithridatês, il pilla le pays, prit quelques villes et en réduisit d'autres à capituler, avec un profit considérable pour ses soldats. Pharnabazos, qui n'avait pas une armée suffisante pour hasarder une bataille et défendre sa satrapie, concentra toutes ses forces près de sa propre résidence, à Daskylion,

(1) Xénoph. Hellen. III, 4, 28, 29; Plutarque, Agésil. c. 10.

sans faire obstacle à la marche d'Agésilas. Celui-ci, sur le conseil de Spithridatês, traversa la Phrygia et entra en Paphlagonia, dans l'espoir de conclure une alliance avec le prince paphlagonien Otys. Ce prince, dépendant nominalement de la Perse, pouvait réunir la meilleure cavalerie de l'empire persan. Mais il avait récemment refusé d'obéir à une invitation de la cour de Suse, et à ce moment, non-seulement il accueillit bien l'apparition d'Agésilas, mais il conclut avec lui une alliance et le renforça d'un corps auxiliaire de cavalerie et de peltastes. Désireux de reconnaître les services de Spithridatês et fortement attaché à son fils, le jeune et beau Megabatês, — Agésilas persuada Otys d'épouser la fille de Spithridatês. Il la fit même venir par mer dans une trirème lacédæmonienne, probablement d'Abydos à Sinopê (1).

Renforcé des auxiliaires paphlagoniens, Agésilas poursuivit la guerre avec un redoublement de vigueur contre la satrapie de Pharnabazos. Il s'approcha alors du voisinage de Daskylion, résidence du satrape lui-même, héritage de son père Pharnakês, qui avait été satrape avant lui. C'était un pays opulent, rempli de riches villages, embelli de parcs et de jardins destinés à la chasse et au plaisir du satrape : le goût de Xénophon pour la chasse et la pêche l'amena aussi à remarquer qu'il y avait une grande quantité d'oiseaux pour l'oiseleur, ainsi que des rivières très-poissonneuses (2). C'est dans cette agréable région qu'Agésilas passa l'hiver.

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 1, 1-15.

La négociation de ce mariage par Agésilas est détaillée d'une manière curieuse et intéressante par Xénophon. Il eut son entretien avec Otys en présence des trente conseillers spartiates, et probablement en présence de Xénophon lui-même.

L'attachement d'Agésilas pour le jeune Megabazos ou Megabatês est indiqué dans les Hellenica (IV. 1, 6-28), — mais il est plus fortement présenté dans l'Agésilas de Xénophon (V, 6) et dans Plutarque, Agésil. c. 11.

Dans la retraite des Dix Mille Grecs (cinq ans auparavant) le long de la côte méridionale de l'Euxin, il est fait mention d'un prince paphlagonien nommé Korylas (Xénoph. Anab. V, 5, 22; V, 6, 8). Y avait-il plus d'un prince paphlagonien — ou Otys était-il successeur de Korylas, — c'est ce que nous ne pouvons dire.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 1, 16-33.

Ses soldats, abondamment approvisionnés, devinrent si négligents et marchaient en se débandant et en montrant un tel mépris pour les ennemis, que Pharnabazos, avec un corps de 400 chevaux et 2 chars armés de faux, trouva une occasion d'en attaquer 700 par surprise et de les mettre en fuite avec des pertes considérables, jusqu'à ce qu'Agésilas arrivât avec des hoplites pour les protéger.

Toutefois ce malheur partiel ne tarda pas à être vengé. Craignant d'être entouré et pris, Pharnabazos s'abstint d'occuper aucune position fixe. Il alla çà et là dans le pays, emportant avec lui ce qu'il avait de précieux et tenant son lieu de campement aussi secret que possible. Néanmoins, le vigilant Spithridatês ayant appris qu'il était campé pour la nuit dans le village de Kanê, à une distance de dix-huit milles (= près de 29 kilomètres) environ, Herippidas (l'un des trente Spartiates) entreprit une marche de nuit avec un détachement pour le surprendre. Deux mille hoplites, le même nombre de peltastes armés à la légère et Spithridatês avec la cavalerie paphlagonienne furent désignés pour l'accompagner. Bien que beaucoup d'entre ces soldats profitassent de l'obscurité pour esquiver ce service, l'entreprise réussit complétement. Le camp de Pharnabazos fut surpris au point du jour, sa garde avancée, composée de Mysiens, fut passée au fil de l'épée, et lui-même avec ses troupes forcé de prendre la fuite après avoir résisté à peine. Tous ses trésors, sa vaisselle, son mobilier, avec une grande quantité de bagages et de prisonniers, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Comme les Paphlagoniens, sous Spithridatês, formaient la cavalerie du détachement victorieux, ils firent naturellement plus de butin et de prisonniers que l'infanterie. Ils se mettaient en devoir d'emmener leurs acquisitions, quand Herippidas intervint et leur enleva tout : il mit tout le butin de toute sorte sous la garde d'officiers grecs, pour être vendu aux enchères en forme dans une ville grecque; après quoi le produit devait être distribué ou appliqué par l'autorité publique. Les ordres d'Herippidas étaient conformes au procédé régulier et systématique des officiers grecs; mais Spithridatês et les Paphlagoniens étaient

probablement justifiés par la coutume asiatique en s'appropriant ce qu'ils avaient pris eux-mêmes. De plus, l'ordre, désagréable en lui-même, leur était imposé avec la dureté de manières habituelle aux Lacédæmoniens (1), sans qu'ils eussent en outre aucune garantie qu'il leur serait accordé, même à la fin, une part équitable du produit. Voyant dans la conduite d'Herippidas une injustice et une insulte, ils désertèrent pendant la nuit et s'enfuirent à Sardes, où le Perse Ariæos était en révolte ouverte contre la cour de Suse. Ce fut pour Agésilas une perte sérieuse et un chagrin plus sérieux encore. Non-seulement il fut privé d'une excellente cavalerie auxiliaire et d'un Asiatique entreprenant, qui lui fournissait ses renseignements, mais encore il avait à craindre que le bruit ne se répandît qu'il privait ses alliés asiatiques de leur butin légitime, et que d'autres ne fussent ainsi détournés de se joindre à lui. Sa douleur personnelle fut encore aggravée par le départ du jeune Megabazos, qui accompagna son père Spithridatês à Sardes (2).

Ce fut vers la fin de cet hiver que Pharnabazos et Agésilas eurent une conférence personnelle, ménagée par l'intervention d'un Grec de Kyzikos nommé Apollophanês, qui était uni à tous les deux par les liens de l'hospitalité et servait à chacun de garantie pour la bonne foi de l'autre. Xénophon, probablement présent lui-même, nous donne un détail intéressant de cette entrevue. Agésilas, accompagné de ses trente conseillers spartiates, étant arrivé le premier à l'endroit désigné, tous s'assirent sur l'herbe pour attendre. Bientôt vint Pharnabazos, avec ses vêtements et une suite magnifiques. Ses serviteurs se mettaient en devoir d'étendre pour lui de beaux tapis, quand le satrape, remarquant comment les Spartiates étaient assis, se sentit honteux de tant

(1) Plutarque, Agésil. ch. 2. Πικρὸς ὢν ἐξεταστὴς τῶν κλαπέντων, etc.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 1, 27; Plutarque, Agésil. c. 11.

Puisque la fuite de Spithridatês s'effectua secrètement de nuit, la scène qui, selon Plutarque, se passa entre Agésilas et Megabazos n'a pu survenir au départ de ce dernier, mais doit appartenir à quelque autre occasion, comme en effet Xénophon semble le représenter (Agésil. V, 4).

de luxe pour lui-même et s'assit sur l'herbe à côté d'Agésilas. Après avoir échangé des saluts, ils se serrèrent la main; après quoi, Pharnabazos, qui, comme le plus âgé des deux, avait été le premier à tendre sa main droite, fut aussi le premier à entamer la conversation. Parlait-il assez bien le grec pour se dispenser de la nécessité d'un interprète, c'est ce qu'on ne nous dit pas. « Agésilas (dit-il), je fus l'ami et l'allié de vous autres Lacédæmoniens, quand vous étiez en guerre avec Athènes : je vous fournis de l'argent pour renforcer votre flotte, et je combattis moi-même à cheval sur le rivage, poussant vos ennemis dans la mer. Vous ne pouvez pas m'accuser de vous avoir trompés comme Tissaphernès, soit en paroles, soit en actions. Cependant, après cette conduite, je suis maintenant réduit par vous à un état tel que je n'ai pas à dîner dans mon propre territoire, à moins que je ne recueille vos restes, comme les animaux de la plaine. Je vois dévaster ou brûler par vous les belles résidences, les parcs, les chasses que m'a légués mon père et qui faisaient le charme de ma vie. Est-ce la conduite d'hommes reconnaissants de faveurs reçues et disposés à les reconnaître? Réponds, je te prie, à cette question ; car peut-être ai-je encore à apprendre ce qui est saint et juste. »

Cet appel expressif couvrit de honte les trente conseillers spartiates. Ils gardèrent tous le silence, tandis qu'Agésilas, après une longue pause, finit par répondre : « Tu sais, Pharnabazos, que dans les cités grecques les individus deviennent amis et hôtes privés les uns des autres. Si les villes auxquelles ces hôtes appartiennent se font la guerre, ils combattent les uns contre les autres, et quelquefois par accident se tuent mutuellement, chacun en faveur de sa cité respective. C'est donc ainsi que nous, qui sommes en guerre avec ton roi, sommes forcés de considérer toutes ses possessions comme un pays ennemi. Mais, quant à toi, nous achèterions ton amitié à tout prix. Je ne te demande pas de nous accepter comme maîtres, à la place de ton maître actuel; je te demande de devenir notre allié et de jouir de tes biens en homme libre, — sans te courber devant personne, ni reconnaître de maître. Or, la liberté est en soi une possession de

a plus grande valeur. Mais ce n'est pas tout. Nous ne t'invitons pas à être un homme libre, pauvre toutefois. Nous t'offrons notre alliance, afin que tu acquières de nouveaux territoires, non pour le roi, mais pour toi-même, en réduisant ceux qui sont actuellement tes compagnons d'esclavage à devenir tes sujets. Or, dis-moi, — si tu demeures ainsi libre et que tu deviennes riche, que peut-il te manquer encore pour devenir un homme complétement heureux? «

« Je te répondrai avec franchise (dit Pharnabazos). Si le roi envoie un autre général et me met sous ses ordres, je deviendrai volontiers ton ami et ton allié. Mais, s'il m'impose le devoir de commander, le point d'honneur est si fort que je continuerai à te faire la guerre du mieux que je pourrai. N'attends rien de plus (1). »

Agésilas, frappé de cette réponse, lui prit la main et dit : « Plaise aux dieux qu'avec des sentiments aussi élevés tu *puisses* devenir notre ami! En tout cas, laisse-moi t'assurer de ceci : — c'est que je quitterai immédiatement ton territoire, et dans l'avenir, même si la guerre continue, je te respecterai, toi et tous tes biens, aussi longtemps que je pourrai avoir à combattre d'autres Perses. »

Ici finit la conversation : Pharnabazos monta à cheval et partit. Toutefois, son fils, qu'il avait eu de Parapita, — à cette époque beau jeune homme encore, — resta derrière, courut vers Agésilas et s'écria : — « Agésilas, je te fais mon hôte. — J'accepte de tout mon cœur, fut la réponse. — Prends ceci comme souvenir de moi, » répliqua le jeune Perse, mettant entre les mains d'Agésilas le beau javelot qu'il portait. Ce dernier aussitôt enleva les ornements des harnais du cheval de son secrétaire Idæos et les lui donna comme présent en retour; puis le jeune homme partit en les emportant et rejoignit son père (2).

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 1, 38. 'Εὰν μέντοι μοι τὴν ἀρχὴν προστάττῃ, τοιοῦτόν τι, ὡς ἔοικε, φιλοτιμία ἐστὶ, εὖ χρὴ εἰδέναι ὅτι πολεμήσω ὑμῖν ὡς ἂν δύνωμαι ἄριστα. Cf. sur φιλοτιμία, Hérodote, III, 53.

(2) Xénoph. Hellen. IV, 1, 29-41; Plutarque, Agésil. c. 13, 14; Xénoph. Agésil. III, 5.

Il y a un accent et un intérêt touchants dans cette entrevue, telle qu'elle est décrite par Xénophon, qui ici met dans sa pâle Chronique hellénique quelque chose du souffle romanesque de la Cyropædie. Les gages échangés entre Agésilas et le fils de Pharnabazos ne furent oubliés ni par l'un ni par l'autre. Ce dernier, — réduit plus tard à la pauvreté et exilé par son frère, pendant que Pharnabazos était en Égypte, — fut forcé de se réfugier en Grèce, où Agésilas lui assura sa protection et une demeure, et alla même jusqu'à employer son influence en faveur d'un jeune Athénien auquel le fils de Pharnabazos était attaché. Ce jeune Athénien avait dépassé l'âge et la taille des enfants appelés à courir dans le stade olympique; néanmoins Agésilas, par une active intervention personnelle, triompha de la résistance des juges éleiens et les décida à l'admettre comme compétiteur avec les autres enfants (1). La manière dont Xénophon insiste sur cette faveur explique le ton du sentiment grec, et nous montre la variété d'objets qu'un ascendant personnel avait coutume d'embrasser. Désintéressé pour lui-même, Agésilas avait peu de scrupule, tant à favoriser les empiétements qu'à défendre les injustices de ses amis (2). Le privilége injuste qu'il procurait à ce jeune homme ne put guère manquer d'offenser une multitude de spectateurs familiers avec les conditions établies du stade et d'exposer les juges à un blâme sévère.

Quittant la satrapie de Pharnabazos, — qui était à peu près épuisée, tandis que l'armistice conclu avec Tithraustês a dû expirer, — Agésilas établit son camp (394 av. J.-C.) près du temple d'Artemis à Astyra, dans la plaine de Thêbê (dans la région connue communément comme Æolis), près du golfe d'Elæonte. Là il s'occupa de réunir un plus grand nombre de troupes, en vue de pénétrer plus loin dans l'intérieur de l'Asie Mineure pendant l'été. Les événements ré-

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 1, 40. Πάντ' ἐποίησεν, ὅπως ἂν δι' ἐκεῖνον ἐγκριθείη εἰς τὸ στάδιον ἐν Ὀλυμπίᾳ, μέγιστος ὢν παιδῶν.

(2) Plutarque, Agésil. c. 5-13.

cents avaient beaucoup augmenté l'idée qu'avaient les Asiatiques de sa force supérieure ; de sorte qu'il reçut de divers districts de l'intérieur des propositions demandant sa présence et exprimant le désir de secouer le joug des Perses. Il chercha aussi à apaiser les dissensions et le désordre qu'avaient fait naître les Dékarchies de Lysandros dans les villes gréco-asiatiques, évitant, autant que possible, d'infliger les rigoureux châtiments de la mort ou de l'exil. Combien fit-il dans ce sens, c'est ce que nous ne pouvons pas dire (1), — et, dans le fait, il n'a pas pu être possible d'accomplir beaucoup sans renvoyer les harmostes spartiates et sans diminuer le pouvoir politique de ses partisans, deux choses qu'il ne fit pas.

Il avait alors disposé tous ses plans pour pénétrer plus loin que jamais dans l'intérieur, et pour reconquérir d'une manière permanente, s'il était possible, la partie occidentale de l'Asie persane. On ne peut pas déterminer ce qu'il aurait fait définitivement pour l'exécution de ce projet ; car sa marche agressive fut suspendue par un ordre de revenir à Sparte, ordre dont nous verrons la raison dans le chapitre suivant.

Cependant Pharnabazos avait été appelé de sa satrapie pour aller prendre le commandement de la flotte persane en Kilikia, au sud de l'Asie Mineure, conjointement avec Konôn (394 av. J.-C.). Depuis la révolte de Rhodes contre les Lacédæmoniens (dans l'été de l'année précédente, 395 av. J.-C.), cet Athénien actif n'avait rien fait. L'élan d'activité produit par la visite de Pharnabazos à la cour de Perse avait été paralysé par la jalousie des commandants persans, qui répugnaient à servir sous un Grec, — par le péculat d'officiers qui détournaient la paye destinée aux troupes, — par la mutinerie de la flotte, par suite du défaut de paye, — et par les nombreux délais qui survenaient ; tandis que les satrapes, peu disposés à dépenser leurs propres revenus

(1) Xénoph. Hellen. IV, 1, 41 ; Xénoph. Agésil. I, 35-38 ; Plutarque, Agésil. c. 14, 15 ; Isokrate, Or. V (Philipp.), s. 100.

pour faire la guerre, attendaient des ordres et des envois d'argent de la cour (1). Aussi Konôn avait-il été hors d'état de faire aucun usage efficace de sa flotte, pendant les mois où la flotte lacédæmonienne était portée presque au double de son ancien nombre. Enfin il résolut, — vraisemblablement à l'instigation de ses compatriotes de Sparte (2), aussi bien que d'Evagoras, prince de Salamis, dans l'île de Kypros, et sur les encouragements de Ktêsias, l'un des médecins grecs qui résidaient à la cour de Perse, — d'aller lui-même s'aboucher personnellement avec Artaxerxês. Débarquant sur la côte kilikienne, il se rendit par terre à Thapsakos, sur l'Euphrate (comme l'avait fait l'armée de Cyrus), d'où il descendit le fleuve dans un bateau jusqu'à Babylone. Il paraît qu'il ne vit pas Artaxerxês, par répugnance pour cette cérémonie de prosternement qui était exigée de tous ceux qui approchaient de la personne royale. Mais ses messages, transmis par Ktêsias et autres, — avec son engagement certain de renverser l'empire maritime de Sparte et de déjouer les projets d'Agésilas, si l'on mettait en action d'une manière efficace les forces et l'argent de la Perse, — produisirent un effet puissant sur l'esprit du monarque qui, sans doute, non-seulement était alarmé de la position formidable d'Agésilas en Asie Mineure, mais encore haïssait les Lacédæmoniens, comme les agents principaux dans l'entreprise agressive de Cyrus. Artaxerxês approuva ses vues, de plus lui fit un présent considérable d'argent, et transmit à la côte l'ordre péremptoire que ses officiers poursuivissent activement la guerre maritime.

(1) Cf. Diodore, XV, 41, *ad fin.*; et Thucyd. VIII, 45.

(2) Isokrate (Or. VIII, De Pace, s. 82) fait allusion à « maintes ambassades » qui auraient été envoyées par Athènes au roi de Perse pour protester contre la domination lacédæmonienne. Mais cette mission de Konôn est la seule que nous puissions vérifier avant la bataille de Knidos.

Probablement Demos, fils de Pyrilampês, citoyen éminent et triérarque d'Athènes, a dû être un des compagnons de Konôn dans cette mission. Il est mentionné dans un discours de Lysias comme ayant reçu du Grand Roi un présent d'un bol à boire ou φιάλη d'or; et je ne sais dans quelle autre occasion il a pu le recevoir, si ce n'est dans cette ambassade (Lysias, Or. XIX, De Bonis Aristoph. s. 27).

Ce qui fut d'une importance plus grande encore, Konôn fut autorisé à nommer tout Perse qu'il voudrait comme amiral, conjointement avec lui. Ce fut par son choix que Pharnabazos fut appelé de sa satrapie, et reçut l'ordre d'agir de concert en qualité de commandant de la flotte. Ce satrape, le plus brave et le plus entreprenant des grands de Perse, et ressentant précisément alors la dévastation de sa satrapie (1) par Agésilas, prêta à Konôn un concours cordial. Une flotte puissante, en partie phénicienne, en partie athénienne ou grecque, fut bientôt équipée, supérieure en nombre même à la flotte lacédæmonienne nouvellement organisée sous Peisandros (2). Evagoras, prince de Salamis, dans l'île de Kypros (3), non-seulement fournit beaucoup de trirèmes, mais servit lui-même en personne à bord.

Ce fut vers le mois de juillet, 394 av. J.-C., que Pharnabazos et Konôn amenèrent leur flotte combinée à l'extré-

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 8, 6.

(2) Les mesures de Konôn et les événements qui précédèrent la bataille de Knidos nous sont très-imparfaitement connus, mais nous pouvons les inférer en général de Diodore, XIV, 81; de Justin, VI, 3, 4; de Cornélius Népos, Vit. Conon. c. 2, 3; Ktesiæ Fragm. c. 62, 63, éd. Baehr.

Isokrate (Orat. IV. (Panegyr.), s. 165 : cf. Orat. IX (Evagor.), s. 77), parle vaguement de la durée du temps que la flotte persane resta bloquée par les Lacédæmoniens avant que Konôn obtînt ses ordres rigoureux et définitifs d'Artaxerxês, à moins que nous ne devions comprendre ses *trois années* comme se rapportant aux premières nouvelles d'équipement de vaisseaux de guerre en Phénicie, apportées à Sparte par Hêrodas, comme les comprend Schneider, et même alors l'assertion que la flotte persane resta πολιορκούμενον pendant tout ce temps serait fort exagérée. Toutefois, si l'on fait la part de l'exagération, Isokrate coïncide en général avec les autorités mentionnées plus haut.

Il paraîtrait que Ktêsias le médecin obtint vers cette époque la permission de quitter la cour de Perse, et de retourner en Grèce. Il se peut qu'il ait été amené (comme Demokêdês de Krotôn cent vingt ans auparavant) à favoriser les vues de Konôn afin d'obtenir pour lui-même cette permission.

Dans le maigre abrégé de Ktêsias donné par Photius (c. 63), il est fait mention de quelques députés lacédæmoniens qui se rendaient en ce moment à la cour de Perse, et furent surveillés et retenus en route. Cette mission ne peut guère s'être effectuée avant la bataille de Knidos; car Agésilas était alors en plein cours de succès, et il méditait les plus vastes plans d'agression contre la Perse. Elle a dû tomber, je présume, après la bataille.

(3) Isokrate, Or. IX (Evagoras), s. 67. Εὐαγόρου δὲ αὑτόν τε παρασχόντος, καὶ τῆς δυνάμεως τὴν πλείστην παρασκευάσαντος. Cf. s. 83 du même discours. Cf. Pausanias, I, 3, 1.

mité sud-est de l'Asie Mineure ; probablement d'abord à l'île amie de Rhodes, puis à la hauteur de Loryma (1) et de la montagne appelée Dorion, sur la péninsule de Knidos (2). Peisandros, avec la flotte de Sparte et ses alliés, partit de Knidos pour aller à leur rencontre, et les deux parties se préparèrent à combattre (394 av. J.-C.). Selon Diodore, les Lacédæmoniens avaient quatre-vingt-cinq trirèmes; Konôn et Pharnabazos, plus de quatre-vingt-dix. Mais Xénophon, sans spécifier le nombre d'un côté ni de l'autre, semble donner à entendre que la différence était beaucoup plus grande; il dit que la flotte entière de Peisandros était de beaucoup inférieure même à la division grecque sous Konôn, sans compter les vaisseaux phéniciens sous Pharnabazos (3). Malgré une telle infériorité, Peisandros ne recula pas devant une rencontre. Bien que jeune, sans talent militaire, il possédait entièrement le courage et l'orgueil spartiates ; de plus, comme l'empire maritime de Sparte n'était soutenu que par la supériorité supposée de sa flotte, — s'il s'était reconnu trop faible pour combattre, ses ennemis auraient parcouru sans obstacle les îles pour les exciter à la révolte. En conséquence, il partit du port de Knidos. Mais quand les deux flottes furent rangées en face l'une de l'autre, et que la bataille fut sur le point de commencer, — la supériorité des Athéniens et des Perses fut si manifeste et si alarmante, que ses alliés asiatiques de la division de gauche, qui n'étaient nullement dévoués à la cause, s'enfuirent presque sans coup férir. Dans ces circonstances décourageantes, il mena néanmoins sa flotte au combat avec la plus grande va-

(1) Diodore, XIV, 83. Διέτριβον περὶ Λώρυμα τῆς Χερσονήσου.

Il n'est guère nécessaire de faire remarquer que le mot *Chersonesus* ici (et dans XIV, 89) ne signifie pas la péninsule de Thrace connue communément sous ce nom, formant le côté européen de l'Hellespont, — mais la péninsule sur laquelle Knidos est située.

(2) Pausanias, VI, 3, 6. Περὶ Κνίδον καὶ ὄρος τὸ Δώριον ὀνομαζόμενον.

(3) Xénoph. Hellen. IV, 3, 12. Φαρνάβαζον, ναύαρχον ὄντα, ξὺν ταῖς Φοινίσσαις εἶναι. Κόνωνα δὲ, τὸ Ἑλληνικὸν ἔχοντα, τετάχθαι ἔμπροσθεν αὐτοῦ. Ἀντιπαραταξαμένου δὲ τοῦ Πεισάνδρου, καὶ πόλυ ἐλαττόνων αὐτῷ τῶν νεῶν φανεισῶν τῶν αὐτοῦ τοῦ μετὰ Κόνωνος Ἑλληνικοῦ, etc.

leur. Mais sa trirème fut accablée par le nombre, brisée en plusieurs endroits par les éperons des vaisseaux de l'ennemi, et jetée à la côte avec une partie considérable de sa flotte. Beaucoup d'hommes des équipages sautèrent hors des trirèmes pour gagner la terre, les abandonnant aux vainqueurs. Peisandros aussi aurait pu s'échapper de la même manière; mais dédaignant soit de survivre à sa défaite, soit de quitter son vaisseau, il tomba en combattant vaillamment à bord. La victoire de Konôn et de Pharnabazos fut complète. Ils prirent ou détruisirent plus de la moitié des vaisseaux spartiates, bien que le voisinage de la terre permît à une partie considérable des équipages de s'enfuir à Knidos, de sorte qu'on ne fit pas un grand nombre de prisonniers (1). Parmi les alliés de Sparte, la principale perte tomba sur ceux qui étaient le plus attachés à sa cause; les mal disposés et les plus tièdes furent ceux qui échappèrent par la fuite au commencement.

Tel fut le mémorable triomphe de Konôn à Knidos (1er août 394 av. J.-C.), le pendant en sens opposé de celui de Lysandros à Ægospotami onze ans auparavant. Nous en raconterons les importants effets dans le prochain chapitre.

---

(1) Xénoph. Hellen. IV, 3, 10-14; Diodore, XIV, 83; Cornélius Népos Conon. c. 4; Justin, VI, 3.

FIN DU TREIZIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU TREIZIÈME VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

GRÈCE HISTORIQUE

CHAPITRE I

CYRUS LE JEUNE ET LES DIX MILLE GRECS

CHAPITRE II

RETRAITE DES DIX MILLE GRECS

CHAPITRE III

OPÉRATIONS DES DIX MILLE GRECS DEPUIS LE MOMENT OU ILS PARVINRENT A TRAPÉZONTE JUSQU'A LEUR JONCTION AVEC L'ARMÉE LACÉDÆMONIENNE EN ASIE MINEURE.

CHAPITRE IV

LA GRÈCE SOUS L'EMPIRE LACÉDÆMONIEN

CHAPITRE V

AGÉSILAS ROI DE SPARTE. — GUERRE CORINTHIENNE

FIN DE LA TABLE DU TREIZIÈME VOLUME

ERRATA

—

Page	4		ligne	7	*lire*	Ktêsias	*au lieu de*	Klêsias.
»	19	note	»	10	»	doit	»	doivent.
»	28		»	12	»	pour	»	par.
»	59		»	5	»	que leur	»	que pour leur.
»	112		»	3	»	se virent	»	se trouvèrent.
»	166	note			»	ὅστις	»	ὥστις.

Imp Poupart-Davyl et C[e], rue du Bac, 30.

